N° 732 39e Année Tome CCVIII 15 Décembre 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | *Étranger....... 4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DUCHARTRE ET VAN BUGGENHOUDT

15, RUE ERNEST-CRESSON — PARIS-XIVe

Chèques Postaux Paris 1121-48 **Tél. Ségur 68-34**

VOYAGES

EN VIRGINIE ET EN FLORIDE

TRADUITS du LATIN par *L. NINCLER* et confrontés avec les TEXTES ANGLAIS, FRANÇAIS ou ALLEMANDS

I. — Description merveilleuse et cependant véritable des mœurs et coutumes des sauvages de la Virginie (en 1585), écrite d'abord en anglais par Thomas HARIOT. Illustration en taille-douce par Théodore de BRY, d'après les images prises sur le vif par John WITH, envoyé dans ce but en 1585 et 1586.

II. — De trois voyages en Floride. L'un sous Jean RIBAVT, en 1562 ; le second sous René ne LAVDONNIÈRE, en 1562 ; la troisième sous Dominique de GOVRGVES, en 1567, Illustrations en taille-douce par Théodore de BRY, d'après les dessins de Jacques le MOYNE, — qui a tout vu par lui-même —

UN VOLUME AU FORMAT IN-4° CARRÉ (22 × 28 cm.) DE **320 pages**, **74** ILLUSTRATIONS EN PLEINE PAGE ET EN DEMI-PAGES, TIRÉES EN DOUBLE TON SUR FOND TEINTÉ. **2** CARTES EN DOUBLE PAGE.

Très nombreux bandeaux, lettres ornées, fleurons et culs-de-lampe en double ton. Impression en caractères Baskerville corps 14. Couverture rempliée trois couleurs en simili-parchemin.

TIRAGE ET PRIX : 100 ex, numérotés sur Hollande à la cuve Van Gelder. . . . . **290 fr.**

Exemplaires sur très beau papier teinté de Hendon au prix de :

Brochés . . . . **125 fr.**

Cartonnés (*lanières de fermeture à l'ancienne en peau*). . . **145 fr.**

EXTRAITS DE LA PRESSE

La collection de Th. de Bry est devenue rarissime. Elle méritait de survivre et surtout d'être offerte en édition française pour ses mérites particuliers. Ces estampes sont d'une très grande beauté, elles seules permettent de reconstituer les diverses formes d'une civilisation.

Émile Magne (*Mercure de France*, 15 avril 1928).

... Splendide volume magnifiquement illustré. On sort surpris et ravi de la lecture d'un pareil livre passionnant comme un roman bien fait mais un roman véridique, instructif et surprenant d'ingéniosité et du style le plus bref, direct, étonnamment visuel.

Marius Boisson (*Comœdia*, 28 février 1928).

A LA CONNAISSANCE

9, Galerie de la Madeleine, PARIS (VIIIe)

Collection "Les Textes" n° 10

FAGUS

Lettres à Paul Léautaud

Cette correspondance est présentée par un avant-propos du destinataire. Un livre charmant qui ne nécessite aucun commentaire.

Rives .... **80** fr.
Alfa .... **30** fr.

Collection "Les Chefs-d'œuvre" n° 33

A. M. D. G.

« Scènes de la vie dans un collège de Jésuites »

ROMAN DE

RAMON PEREZ DE AYALA

Traduit de l'espagnol par

JEAN CASSOU

préeédé d'une étude sur

« Inigo de Loyola ou le triomphe de l'esprit militaire »

par

RENÉ-LOUIS DOYON

Avec deux portraits gravés sur bois par P. Gandon

Cette œuvre importante passionnera tous ceux qu'intéressent l'histoire, l'éducation et le prétendu mystère des Jésuites.

Sur Hollande .... **100** fr.
Sur Vergé .... **60** fr.

OUILLOT

ARTS, LETTRES, SPECTACLES

ie

UMÉRO DE NOËL

IBLIOPHILE 1928

L'ÉDITION DE LUXE FRANÇAISE

Vers un nouveau caractère, par MAXIMILIEN VOX. — Grandes et petites
IN. — La mise en pages, par HENRI JONQUIÈRES. — Les chapelles
s, par CLAUDE ROGER-MARX. — Éloge de la plaquette, par MARCEL LE
dans les rayons, par LOUIS CHÉRONNET. — L'année bibliophilique, par
Les livres d'histoire, par J. LUCAS-DUBRETON, etc., etc.

FALKÉ, OBERLÉ, PIERRE GANDON, JOSEPH HÉMARD, EDY LE GRAND,
VID, CHAS LABORDE, CHARLES MARTIN, JACOVLEFF, BEN SUSSAN,
LEBRETON, MAURICE SAVIN, CHARLES GUÉRIN, etc., etc.

DE THOMAS RAUCAT
JDE BLANCHARD sur

AU FUSIL

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

couché, tirage deux couleurs) : 12 fr. (Étranger, 16 fr.)

CIAUX A GRAND SUCCÈS :

VOYAGES A TRAVERS LE MONDE. . 12 fr. (Étr., 16 fr.)
LA GUERRE (Dorgelès, Galtier-Boissière, Duhamel). 7 fr. (Étr., 10 fr.)

adresser : " LE CRAPOUILLOT "
ARIS- — (CHÈQUE POSTAL 417-26)

colonies : 65 fr. ; Etranger : 85 fr., et pays à demi-tarif postal : 75 fr.

BERGSON ET SCHOPENHAUER

—

Vers 1880, Schopenhauer a connu chez nous une certaine vogue. Ceux qui ont voulu, par snobisme, sacrifier à l'engouement du jour ont feuilleté hâtivement les œuvres du philosophe allemand, quand ils ne les ont pas connues de seconde main ou, plus vaguement encore, par ouï-dire. Cette connaissance superficielle du grand pessimiste n'est pas le fait de M. Bergson. Parmi les penseurs français qui ont lu Schopenhauer, peu sont entrés dans l'intimité de la pensée schopenhauérienne aussi avant que l'auteur de l'*Evolution créatrice*. Cette connaissance approfondie de la doctrine de la Volonté tient à plusieurs raisons.

D'abord, elle est due à l'admiration sincère que M. Bergson éprouve pour Schopenhauer, « le seul métaphysicien allemand qui ait été psychologue » (1). C'est ce qui explique en partie pourquoi il l'a pris pour guide, de préférence à tout autre. Ensuite, le fait d'attribuer à un principe actif et inconscient une volonté créatrice capable de vaincre l'inertie de la matière constitue, pour M. Bergson, une hypothèse féconde. A ses yeux, c'est même là le grand mérite de Schopenhauer, ou plutôt sa grande intuition. Enfin, la communauté d'origine de

(1) H. Bergson : *La Philosophie*, p. 22. (Brochure de la collection « La Science française », chez Larousse, Paris, 1915.)

la volonté et de l'intelligence, principe du monisme de Schopenhauer est admise par M. Bergson qui en fera le point capital de son système. La conception de la vie lui paraît autrement forte, chez le philosophe de la Volonté, que dans la philosophie criticiste et surtout néo-criticiste, qui est une philosophie de l'entendement pur.

Pour M. Bergson, la Volonté reste un principe indiscuté. C'est cette force initiale, aveugle et inconsciente, se manifestant sous forme d'instinct dans l'animal et de poussée vitale dans l'ensemble des choses, qui l'a vivement frappé. Schopenhauer a donc exercé une action décisive sur la pensée bergsonienne, moins peut-être par son pessimisme que par sa théorie de la Volonté. Car, dans Schopenhauer, si le pessimiste n'a pas entièrement séduit M. Bergson, le métaphysicien lui a imposé le principe même de sa philosophie. Et il est presque banal aujourd'hui de remarquer que la théorie de l'évolution créatrice et de l'immortalité, chez M. Bergson, est empruntée à Schopenhauer, tant il est perceptible aux moins avertis que l'Elan vital est directement issu de la Volonté (2). Pour le montrer, il n'est pas nécessaire de faire un exposé systématique et complet de la philosophie bergsonienne. D'ailleurs, pas plus que la pensée de Renan, la pensée de M. Bergson n'est susceptible d'être mise en formules. Gardons-nous donc de la rétrécir sous prétexte de la coordonner. Il suffira sans doute d'examiner successivement les conceptions de M. Bergson sur le monde et la vie, ses considérations sur les rapports de l'intellect et de l'instinct, voire même sur la métaphysique de l'amour. Ces notations brèves nous permettront peut-être d'apercevoir, entre la philosophie de Schopenhauer et celle de M. Bergson, les rapports cherchés.

(2) M. Louis Weber, dans son compte rendu de l'*Evolution créatrice*, a entrevu la parenté de M. Bergson avec Schopenhauer. (V. *Revue de Métaphysique et de morale*, octobre 1907.)

Dans *Matière et Mémoire*, on trouve déjà l'hypothèse moniste suivante : Toute la réalité nous apparaît sous forme d'images qui sont de même nature, et parmi lesquelles celle de notre corps tient une place privilégiée, d'où nous partons pour situer l'univers. Ainsi, entre l'univers réel et celui que nous percevons, il n'y a aucune différence; ce qui revient à dire que le monde est notre représentation.

Mais l'objet de cette représentation n'a-t-il lui-même aucune existence propre? Autrement dit, la réalité du monde extérieur est-elle subordonnée à notre pouvoir de représentation? Certes, M. Bergson ne va pas jusque-là. Il n'admet pas l'idéalisme absolu de Berkeley, pour qui la pensée produit le monde. L'axiome berkeleyen : *exister, c'est être pensé ou perçu*, repris par Kant et Hegel, ne saurait, même modifié par Schopenhauer, satisfaire pleinement M. Bergson. Si la perception peut donner à l'objet perçu son expression, la pensée seule ne peut conférer à la matière son existence. En dehors de la pensée, il y a un principe élémentaire, dont elle-même n'est qu'une forme très différenciée. Cette force primitive, dont le pouvoir organisateur reste encore obscur, M. Bergson s'évertue à la définir.

Il y a eu, dit-il, à l'origine, une accumulation de force invariable, puis une poussée intérieure qui explique toute la structure des êtres vivants. Ainsi la création ne va porter que sur la forme. Il faut admettre aussi que cet élan primitif n'est pas libre. Il rencontre des obstacles à son développement (3). Il y a donc opposition entre la vie, qui est spontanéité, et la matière, qui est immobilité. « La vie est, avant tout, une tendance à agir sur la matière brute » (4). La matière est déterminée rigoureusement par une « équivalence de la cause et de l'effet »; l'élan vital est causé par l'indétermination. La

(3) V. *Evolution créatrice*, p. 102, 1 vol. in-8°, Paris, Alcan, 1907.
(4) *Ibid.*, p. 105.

vie sort de l'indéterminé comme de l'ἄπειρον d'Anaximandre. D'où la lutte entre le déterminé et l'indéterminé, qui implique la mobilité. Or la mobilité a pour conséquence l'apparition du système nerveux, qui représente à son tour une possibilité croissante d'indétermination (5).

§

A la conception statique de l'être, M. Bergson substitue une conception dynamique. L'être n'est pas, comme disaient les Eléates, exempt du changement. Il est une action, un changement perpétuel d'états successifs, un devenir réel. Cela nous fait songer au monde de Schopenhauer, « qui s'évanouit continuellement ». La « poussée vitale primordiale » se réalise en l'être par le principe vital, comme la Volonté indéterminée devient vouloir-vivre en s'objectivant. De même que la création n'est pas, dans le système de Schopenhauer, la volonté elle-même à l'état pur, mais cette volonté objectivée, de même, dans le système bergsonien, « nous ne sommes pas le courant vital lui-même », mais bien ce courant « déjà chargé de matière, c'est-à-dire de parties congelées de sa substance qu'il charrie le long de son parcours » (6). D'ailleurs M. Bergson fait du « vital » et du « voulu » des termes synonymes, et le principe vital n'est pas autre chose que le « pur vouloir, courant qui traverse la matière communiquant la vie » (7).

Appliquée à la matière, la vie est considérée comme une impulsion, un élan originel; « envisagée en elle-même, elle est une immense virtualité, un empiétement naturel de mille et mille tendances extériorisées et spatialisées » (8). C'est le contact avec la matière qui est

(5) C'est pourquoi M. Bergson considère la fixité des végétaux comme une infériorité.
(6) *Evolution créatrice*, p. 260.
(7) *Evolution créatrice*, p. 258-259.
(8) *Ibid.*, p. 280.

l'objectivation. Par exemple, un sentiment poétique, qui contient une multiplicité d'éléments non encore « individués », doit avoir recours, pour s'exprimer, à la matérialité du langage. Cependant, « à travers les mots, les vers et les strophes, court l'inspiration simple qui est le tout du poème » (9). De même le « courant de vie » continue à circuler « entre les individus dissociés ». Et ce qui défférencie les individus, c'est l'intensité de l'élan vital. Chaque individu peut accroître son élan vital, ce qui est une disposition heureuse. Sur ce point M. Bergson se sépare nettement de Schopenhauer qui, lui, considère le développement de la Volonté comme néfaste. Non seulement Bergson ne condamne pas l'accroissement de l'élan vital, mais il exhorte les individus à s'accroître indéfiniment pour devenir des surhommes. Par là il s'affirme plutôt disciple de Nietzsche.

Mais ce n'est là qu'une conséquence du développement de l'élan vital. Le principe lui-même revient à Schopenhauer. Et l'origine commune attribuée à l'instinct et à l'intelligence par les deux philosophes montre leur parenté étroite. Si, pour Schopenhauer, la volonté engendre à la fois la vie, le vouloir-vivre et l'intelligence, pour Bergson, la « torpeur végétative, l'instinct et l'intelligence » sont continus dans l'impulsion vitale (10). Pour tous les deux, le corps est avant tout un instrument d'action : il fait effort, il se meut. De plus, il se perçoit du dedans en tant qu'il a une volonté. Tout se passe comme si le corps, appareil moteur, était destiné exclusivement à servir la volonté. Enfin le vouloir-vivre est devenu chez Bergson l'instinct, capable, s'il était susceptible de connaissance, de nous livrer « les secrets les plus intimes de la vie, car il ne fait que continuer le travail par lequel la vie organise la matière » (11).

(9) *Ibid.*, p. 281.
(10) *Evolution créatrice*, p. 146.
(11) *Evolution créatrice*, p. 179.

L'origine de l'instinct est en effet identique à celle de l'intelligence, et « le même mouvement, qui porte l'esprit à se déterminer en intelligence, amène la matière à se morceler en objets nettement extérieurs les uns aux autres » (12). Tandis que l'instinct assure l'action sans intermédiaire, l'intelligence agit médiatement par suite de rapports (13). L'instinct est la connaissance de la matière, l'intelligence ne connaît que les formes. L'instinct seul connaît la vie et lui est pour ainsi dire identique. D'où il suit que, s'il y avait une connaissance possible de la vie, elle nous serait donnée par l'instinct (14).

Cet instinct, connaissance directe des choses, rappelle l'intuition de Schopenhauer, et l'élan vital n'est plus que la Volonté qui s'oppose à la matière. Dans le système de Schopenhauer, la Volonté n'est pas susceptible de diminution; pour Bergson, la quantité d'énergie reste constante. Si l'évolution est créatrice, elle n'est pas créatrice d'énergies nouvelles, mais de formes d'énergie analogues aux diverses objectivations de la Volonté. L'énergie, « diluée indéfiniment dans l'univers », se concentre dans les êtres vivants, qui deviennent alors de véritables « appareils condensateurs, empêchant la matière de s'anéantir. Et l'être par excellence, qui semble avoir détourné « le flot montant de la vie », c'est l'homme, dans lequel aboutit toute la création.

L'homme devient en même temps un centre de représentations. Il ne se borne plus à condenser l'énergie créatrice, il confère inconsciemment à la nature une existence objective. C'est pourquoi M. Bergson, qui applique, selon Rauh, « une conception vitaliste à toute la nature », semble adopter ici l'idéalisme de Schopenhauer. Il considère, lui aussi, que le monde des images

(12) *Ibid.*, p. 206

(13) *Ibid.*, p. 152. — Sur l'opposition de l'instinct et de l'intelligence, voir tout le chap. II.

(14) V. *Evolution créatrice*, p. 168-169.

est créé par l'activité des sujets individuels, quels qu'ils soient. Et la part faite à l'inconscient est au moins aussi grande chez Bergson que chez son devancier.

L'importance accordée à l'inconscient réduit quelque peu la valeur de l'intellect, qui devient une faculté secondaire, mais utile. L'intellect ne deviendra noble qu'après avoir dépouillé sa gangue. Déjà Schopenhauer ne considérait pas l'intellect comme une faculté indépendante, mais comme une fonction du cerveau, demandant aux organes des sens toutes ses informations. Schopenhauer compare l'intellect au veilleur de nuit qui, de sa tour, a pour mission d'annoncer les dangers. Cette « sentinelle vigilante » s'épuise en calculs intéressés et en prévisions pratiques. De même, M. Bergson nous montre le caractère utilitaire de la connaissance, prompte à mettre à profit les promesses ou les menaces de la nature (15). Heureusement la connaissance fournie par cet intellect, « souillé de volonté », n'est pas la connaissance définitive. La connaissance tend à s'affranchir de cette servitude à mesure qu'elle se différencie de la volonté. La conscience devient plus objective, les représentations sont plus claires. Aussi le génie, qui franchit dans une seule étape tous les degrés intermédiaires entre l'intelligence et la volonté, arrive-t-il, dans son état purement contemplatif, à l'indépendance totale.

M. Bergson ne s'arrête pas aux différents stades de la connaissance. Moins préoccupé que Schopenhauer de l'affranchissement final de l'intellect, il place au premier rang la connaissance intuitive, seule capable d'atteindre l'essence même des choses. Ce rôle prépondérant s'explique, chez M. Bergson tout au moins, par les avantages inhérents à ce mode de connaissance, auquel nous devons le meilleur de la pensée bergsonienne. Malheureusement l'intuition n'a pas que des avantages. Du fait qu'elle ne relève pas de la pensée discursive, les inconvénients ap-

(15) V. *Matière et Mémoire*, p. 89, 99.

paraissent aussitôt. Et M. Bergson a pu se rendre compte que ses propres intuitions ne parviennent pas toutes à ses lecteurs. Il en est qui ne dépassent pas les limbes de la pensée. Ces vues spontanées et intermittentes peuvent être profondes; elles sont généralement trop fugitives pour être saisies et clairement exprimées. Car, pour les communiquer, il faut avoir recours aux concepts, et toute opération de l'esprit un peu compliquée risque de faire s'évanouir les belles visions. Comme Jouffroy, M. Bergson semble souffrir toutes les fois qu'il est obligé de traduire en paroles les phénomènes intérieurs. En effet, les meilleures descriptions ressemblent si peu aux phénomènes sentis par la conscience, qu'elles « font toujours pitié à ceux qui les donnent » (16).

Néanmoins l'intuition conserve sa valeur propre, et les services qu'elle a rendus plaident en sa faveur. Au reste, Schopenhauer ne l'a-t-il pas proclamée le « type véritable de la connaissance »? Et n'a-t-il pas montré, avant M. Bergson, le caractère individuel et unique de l'intuition (17)? Le grand mérite de Schopenhauer est d'avoir su s'affranchir du joug des catégories en discernant ce qui dépassait la causalité rationnelle. Il a élargi le domaine spéculatif en accordant sa confiance à l'intuition, « source première de toute évidence » (18). C'est peut-être là le secret de son influence profonde sur la philosophie bergsonienne. Schopenhauer semble bien, en effet, avoir brisé la tradition intellectualiste et rationaliste qui régnait dans la philosophie moderne depuis Descartes. Déjà Schelling, le premier philosophe romantique, avait substitué, dans sa *Philosophie de la Nature* (1797), la méthode intuitive à l'observation rigoureuse et patiente. Schopenhauer adopte la méthode de Schelling, sans tou-

(16) Jouffroy : *Cours de droit naturel*, p. 92. — V. aussi les deuxième et troisième leçons.
(17) V. *Le Monde*, t. II, chap. 2 des *Suppléments*.
(18) *Ibid.*, t. I, § 15, p. 74.

tefois prétendre pénétrer l'énigme du monde par un effort génial. Il remarque simplement que la chose en soi ne peut être comprise par la voie des idées, parce qu'elle demeure étrangère à la connaissance objective. La chose en soi constituerait le mystère éternel si nous n'avions recours à un autre moyen de connaître. Le sujet connaissant est à la fois sujet et objet. Faisant partie intrinsèque de la nature, l'individu peut avoir accès dans l'intérieur de cette nature. Il n'a qu'à descendre dans sa propre conscience pour pénétrer le sens intime de la nature et pour se saisir comme volonté.

Ainsi exprimée, l'intuition de Schopenhauer prépare la voie à M. Bergson. Mais les intuitions des esprits supérieurs ne sont pas infaillibles, et nous n'en voulons pour preuve que la non-concordance de l'intuition schopenhauérienne et de l'intuition bergsonienne, la première niant l'évolution, la seconde lui attribuant un pouvoir créateur. La connaissance intuitive, source de vérité aussi bien que d'erreur, n'en conserve pas moins une certaine valeur, puisqu'elle a permis à Schopenhauer de découvrir cette *chose en soi,* que Kant jugeait inconnaissable.

Avant de quitter le domaine de la connaissance intuitive, on peut signaler une autre différence entre M. Bergson et Schopenhauer. Chez celui-ci, la connaissance secondaire — abstraite ou réfléchie — se superpose à la connaissance primaire. Chez celui-là, l'intuition ou connaissance sensible a le pas sur l'abstraction ou connaissance réfléchie, sans toutefois l'exclure (19). Si M. Bergson accorde à la volonté une espèce de primauté, il ne va pas jusqu'à sacrifier la connaissance rationnelle à la

(19) A ce point de vue, le pragmatisme de Bergson ne s'éloigne pas sensiblement du bouddhisme qui, par certains côtés, est conforme à la philosophie de l'action. Le Bouddha enseigne en effet que, le but du « métier » étant d'extirper la souffrance, tout moyen est bon pour y parvenir. Il estime même que la connaissance intellectuelle, ou *vijnana*, passe après la connaissance intuitive, ou *jnana*. (V. *La Revue* du 15 mai 1910, p. 193.)

connaissance intuitive : sa culture scientifique le lui interdit. Quant à faire de l'intuition l'évangile d'un nouvel Absolu, M. Bergson n'y songe nullement. Bien qu'il nous convie à une « préhension de l'objet par le dedans » ou à un bain « dans l'écoulement de la pure durée », il n'a sans doute pas la prétention de nous faire glisser subrepticement du phénomène à la chose en soi.

§

Les quelques différences que l'on peut relever entre Schopenhauer et M Bergson, si accusées soient-elles, ne permettent pas cependant d'écarter toute influence du premier sur le second. Bien au contraire, si l'on s'efforce de pénétrer plus avant dans la pensée bergsonienne, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'essentiel de la doctrine de Schopenhauer est passé, sous une autre forme, dans la philosophie de l'évolution créatrice. Ainsi, non seulement l'opposition bergsonienne de l'intellect et de l'instinct rappelle l'opposition schopenhauérienne de l'intelligence et de la volonté, mais la théorie de la connaissance intuitive, chère à M. Bergson, se trouve lumineusement exposée dans *le Monde comme volonté et représentation* (20).

De même cette force élémentaire et primordiale que l'on retrouve au fond de la philosophie bergsonienne, cette force, qui est davantage saisie par des intuitions fugitives qu'expliquée par des raisons logiques, ressemble étrangement au vouloir schopenhauérien, principe de toute vie, de tout mouvement, essence de toute matière et de toute forme, de tout phénomène et de tout objet (21). Au surplus, cette force directement saisis-

(20) T. I, § 9, 14, 32 et 34. — V. aussi lettre de Schopenhauer à Becker, 31 mars 1854.

(21) Le sens donné par Schopenhauer au mot « Wille » lui est particulier et dépasse infiniment tout ce qu'on entend en français par « volonté ». Le « vouloir » schopenhauérien s'applique aussi bien au conscient qu'à l'inconscient, embrasse à la fois le volontaire et l'involon-

sable, que nous ressentons au dedans de nous-mêmes, est-elle autre chose qu'une donnée intérieure immédiate? Et Schopenhauer n'a-t-il pas mis en lumière les « données immédiates de la conscience » dans sa thèse sur la *Quadruple racine du principe de raison suffisante?*

Dans cet ouvrage de jeunesse, aujourd'hui trop oublié, Schopenhauer pose en principe que *rien de ce qui est n'est sans raison d'être.* Mais ce principe revêt quatre aspects différents, selon les quatre catégories qu'il gouverne. Dans la première catégorie, celle de nos représentations sensibles, il apparaît sous la forme du principe de causalité (ou raison suffisante du devenir), base

taire. Il est l'essence de tout ce qui *est*, depuis la consistance, la structure et le mouvement de la pierre qui tombe, jusqu'à l'acte conscient et réfléchi de l'homme qui « veut ». En un mot, c'est l'*un-primordial* que les Grecs avaient symbolisé dans le culte de Dionysos. Il introduit la vie dans le monde et se confond avec elle, si bien que l'expression « volonté de vivre » est au dire de Schopenhauer, un simple pléonasme. En tant que nous le connaissons, ou pouvons le connaître, c'est-à-dire, *pour notre esprit*, l'Univers tout entier n'est rien d'autre que « représentation »; mais *en soi* c'est-à-dire, en dehors des formes de notre entendement — temps, espace, causalité, etc. — ou, si l'on veut, au delà de nos possibilités de connaissance, ce même Univers n'est rien d'autre que « Vouloir ». (Godet, *La Pensée de Schopenhauer*, Introduction, p. VII.)

En prenant la volonté pour point de départ de son système, Schopenhauer n'a pas voulu nous donner une explication de l'origine du monde. D'ailleurs cette origine ne se pose pas aux yeux du philosophe, une cause *première* étant une contradiction dans les termes. En effet, il n'y a pas de cause du monde, toutes les causes étant *dans* le monde. Le fait d'insérer arbitrairement une cause première en un point du temps revient à faire commencer le temps lui-même. Or le temps, forme de notre esprit, est par essence sans commencement. Le Vouloir, n'étant pas cause de l'Univers, n'en est que le contenu intérieur, la condition essentielle, le *substratum* métaphysique. Le noumène, qui pour Kant demeurait un X, apparaît mieux défini par Schopenhauer. Cette « chose en soi » est l'élément primitif et commun des êtres, qui la sentent plus qu'ils ne la comprennent. Elle est l'essence du monde et chaque phénomène est « l'objectivation » plus ou moins parfaite de cette volonté d'être.

Ainsi caractérisée, la volonté de Schopenhauer se distingue autant de la volonté de puissance de Nietzsche que de la volonté de conscience de Fouillée. La première consacre la supériorité du sentiment sur la pensée réfléchie, la seconde sacrifie l'altruisme à l'égotisme et enveloppe la conscience des autres dans la conscience de soi. (V. Fouillée, *Esquisse d'une interprétation du monde*, chap. X, p. 152. — Cf. *La morale des Idées-forces*.)

Les textes sont nombreux où Schopenhauer a précisé le sens du mot « Wille ». V. notamment *Le Monde*, t. I, §§ 19, 29, 60 : t. III, chap. XIX, XXVIII et XLV. — V. aussi *Bulletin de la Société française de Philosophie*, février 1922, p. 85.

même des sciences expérimentales. Dans la deuxième catégorie, celle des représentations abstraites, le principe de raison signifie qu'un jugement (combinaison de concepts) doit posséder une « raison suffisante » pour être considéré comme vrai. C'est le principe directeur de la connaissance. Il est le fondement de la vérité, matérielle, logique ou métalogique, selon qu'elle se rapporte aux objets ou aux formes mêmes de la pensée. La troisième catégorie concerne les formes, connues de nous *a priori*, de la « perception pure », c'est-à-dire l'espace et le temps pris en eux-mêmes. Enfin la quatrième catégorie — celle qui nous occupe ici, — que Schopenhauer appelle le « sujet du vouloir ». Cette dernière donnée, « objet immédiat » du sujet connaissant, nous est révélée directement, sans l'aide de l'espace. Ce principe de l'action est perçu de l'intérieur d'une façon immédiate. Par là nous est livrée la nature intime de tout rapport de cause à effet. C'est la causalité, « vue du dedans », qui suppose l'affirmation de la volonté (22).

Ce principe, qui ramène tous les rapports nécessaires à une même formule, tend à établir que notre monde est dominé par la nécessité et la relativité. Ordinairement nous ne percevons rien sans cette nécessité, nous ne concevons rien en dehors de cette relativité. Seules l'intuition géniale du penseur ou de l'artiste, l'expérience incommunicable du mystique ou du saint sont les rares états où l'homme peut remplacer le raisonnement par l'acte ou par le symbole. Ce n'est qu'en déchirant « le voile de Maya » qu'il pourra s'évader du relatif et pénétrer au-delà du principe de raison.

Pour déchiffrer le monde, M. Bergson prend la même clef que Schopenhauer. C'est par les données directes et immédiates qu'il trouve au-dedans de lui-même — don-

(22) Becker remarque, en effet, que la loi de causalité serait sans efficacité sans le vouloir-vivre « qui anime la nature et qui est le ressort de son activité. (V. Bossert : *Schopenhauer et ses disciples*, p. 103, et la réponse de Schopenhauer à Becker du 21 septembre 1844.)

nées qui lui permettent d'atteindre la nature intime des choses — que le philosophe de l'Elan vital s'efforce, sinon d'interpréter l'Univers, au moins d'en saisir le caractère essentiel. Pour Bergson, comme pour Schopenhauer, les états se fondent les uns dans les autres et excluent la causalité, qui n'est pas applicable au substrat de tous les changements, ni aux forces naturelles. C'est ce que semblent ignorer certains savants quand ils tablent uniquement sur des données quantitatives capables d'exprimer certains rapports entre les phénomènes, mais impuissantes à donner de la réalité une expression complète. Les opérations scientifiques ne tiennent pas assez compte de la qualité. D'une manière générale, dit Schopenhauer, les sciences n'expliquent les phénomènes qu'après les avoir déformés, appauvris. La physique, par exemple, cherche à décomposer les sons en vibrations mathématiquement mesurables. Mais c'est en réalité par la qualité qu'ils diffèrent. Le « qualitativisme » est donc en germe dans Schopenhauer. Et parmi les philosophes français adversaires de la détermination quantitative, M. Bergson est celui qui a développé avec le plus d'éclat la thèse de la qualité, empruntée au philosophe allemand (23).

Cette notion de la qualité devient, chez M. Bergson, si importante que toute opération mentale semble dominée par le principe de « qualité ». La qualité apparaît comme une condition de la force cogitative, qui, elle-même, sert à unifier les différentes opérations de l'esprit. Il est vrai qu'au fond les méthodes diffèrent peu, et que tous les raisonnements sont déjà ébauchés au sein de la pensée intuitive. Ce qui revient à dire que les divers modes de la connaissance sont des degrés et non des opérations spéciales du pouvoir cognitif. Tout se passe comme si la pensée était une échelle graduée, au sommet de laquelle les facultés se joignent et les actes se con-

(23) Cf. Fauconnet : *Thèse*, p. 163, note 5.

fondent. Par exemple, l'imagination du prophète n'est peut-être qu'une forme supérieure de la raison, comme la raison du savant n'est peut-être à son tour qu'une forme supérieure de l'imagination. C'est pourquoi M. Bergson a pu, sans être infidèle à Schopenhauer (24), considérer l'esprit de synthèse comme « une plus haute puissance de l'esprit d'analyse » (25).

Nous ne nous étendrons pas sur les conceptions scientifiques de M. Bergson, qui sont assez éloignées de celles de Schopenhauer. Un tel développement, outre qu'il offrirait peu d'intérêt, dépasserait le cadre de cette étude. Nous avons signalé les principaux points de contact entre les deux philosophes (vie, instinct, intuition, causalité, etc.) Il en est cependant un autre, secondaire à vrai dire, mais qu'on ne saurait négliger parce qu'il se rattache autant à la théorie de l'évolution créatrice qu'à la théorie de l'instinct, nous voulons parler de l'amour. En ce qui touche l'amour, M. Bergson ne fait que développer la loi métaphysique de Schopenhauer, en faisant du vouloir-vivre une force indépendante du principe d'individuation. Le vouloir-vivre se retrouve à la base de notre conscience et constitue notre essence intime. Cette essence est d'ailleurs identique chez tous les individus, parce qu'elle aspire à être et à durer. Et son effort continu et inconstant est symbolisé par l'amour, ou plutôt par le contenu métaphysique de l'amour, moins décevant que l'expérience frivole qui le recouvre.

Tout en développant la loi de Schopenhauer, M. Bergson va plus loin : il étend cette loi au règne végétal. « L'amour maternel, dit-il, si frappant chez la plupart

(24) V. *Le Monde*, t. II, p. 256 (chap. XII des *Suppléments*) ; *Parerga : Philosophie et science de la nature* (Logique et dialectique) p. 155-157.

(25) « La synthèse est moins une opération spéciale qu'une certaine force de pensée, la capacité de pénétrer à l'intérieur d'un fait qu'on devine significatif et où l'on trouvera l'explication d'un nombre indéfini de faits. En un mot, l'esprit de synthèse n'est qu'une plus haute puissance de l'esprit d'analyse. » (Bergson, Discours prononcé au Collège de France, le 30 décembre 1913, à l'occasion du Centenaire de la naissance de Claude Bernard.)

des animaux, est observable jusque dans la sollicitude de la plante pour sa graine ». Cet amour, qui nous montre chaque génération sortant de la précédente qui l'a couvée, « nous laisse entrevoir que l'être vivant est surtout un lieu de passage, et que l'essentiel de la vie tient dans le mouvement qui la transmet » (26). D'où l'importance de l'acte générateur auquel « la plante a dû être portée par le même élan qui y poussait l'animal, élan primitif, antérieur au dédoublement des deux règnes » (27). Cette conception de l'amour nous ramène à la conception de l'homme. A M. Bergson comme à Schopenhauer, l'homme apparaît son propre bourreau, à la fois instrument et jouet du génie de l'espèce. L'homme est donc le résultat en même temps que la victime inconsciente de cette impulsion « qui lança la vie dans le monde », sorte de volonté aveugle au sein de laquelle la vie s'élabore éternellement. En d'autres termes, nous sommes les chaînons fragiles et éphémères, mais sans cesse renouvelés, de l'immense « chaîne vitale ». Et nous sommes dominés, au fond, par cette force vitale obscure qui a produit l'intelligence, et qui continue à la diriger, afin d'assurer sa propre pérennité.

Seulement, de cette constatation M. Bergson ne tire pas les mêmes conséquences que Schopenhauer. Il ne propose pas à l'intelligence de faire échec au vouloir-vivre par la méditation et l'ascétisme. Il n'exhorte pas la volonté humaine à venir à résipiscence au point de se nier elle-même. Peut-être l'en juge-t-il incapable. Peut-être aussi le caractère pragmatique de la doctrine bergsonienne est-il incompatible avec la négation du vouloir-vivre aboutissant au nirvâna. M. Bergson a trop le sens des réalités modernes pour admettre le dogme de la contemplation pure.

(26) *Evolution créatrice*, p. 139.
(27) *Ibid.*, p. 130.

§

Des considérations précédentes il résulte évidemment que M. Bergson n'est pas resté étranger à la philosophie de Schopenhauer. Des philosophes contemporains, il est même le seul à s'être autant imprégné de la philosophie de la Volonté. Les textes cités le prouvent abondamment. L'évolution philosophique de M. Bergson semble même être liée à sa compréhension progressive de la métaphysique de Schopenhauer. Et la progression observée chez Bergson entre l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* et *l'Evolution créatrice* correspond sensiblement à l'évolution qui se manifeste, dans la pensée de Schopenhauer, entre la *Quadruple racine du principe de raison suffisante* et *le Monde comme volonté et représentation.*

Toutefois, cette sorte de parallélisme dans l'évolution de la pensée, pas plus d'ailleurs qu'une certaine similitude de vues métaphysiques, ne nous autorise pas à considérer M. Bergson comme un disciple de Schopenhauer. C'est surtout comme théoricien des origines du monde, de la vie, de la pensée, que Schopenhauer est apprécié par M. Bergson (28). A ce triple point de vue l'influence de Schopenhauer sur M. Bergson est incontestable.

On peut encore trouver d'autres ressemblances entre les deux philosophes sur des points de détail. Pour peu que l'on passe du fond à la forme, on s'aperçoit vite que le style de M. Bergson rappelle assez le style de Schopenhauer : clair et précis, vigoureux et abondant, concret et métaphorique. M. Bergson a toujours, comme Schopenhauer, une image à sa disposition pour présenter une idée abstraite.

(28) C'est aussi l'opinion de M. Serge Evans : « ... La philosophie de Schopenhauer, dans sa partie la plus théorique, annonce et prépare, en quelques points, celle de Bergson ». (La Vie et l'Intelligence, *La Renaissance contemporaine,* 24 juin 1913, p. 822.)

Cette analogie dans la manière de s'exprimer est-elle révélatrice du degré d'influence subi par M. Bergson? ou est-elle due à la rencontre fortuite des mêmes procédés? Répondre à la première question par l'affirmative serait méconnaître l'originalité profonde de M. Bergson. Ce serait aussi lui faire grief de son commerce étroit avec Schopenhauer et grever son œuvre d'une lourde hypothèque. D'autre part, nier que M. Bergson ait fait grand cas de la philosophie de Schopenhauer, et rejeter toute influence possible, serait peu conforme à la réalité des faits et s'accorderait mal avec une connaissance, même superficielle, de la philosophie bergsonienne. Tant il est vrai que l'examen d'une doctrine, si complet soit-il (et ce n'est pas le cas pour le nôtre), ne peut donner une mesure exacte des influences subies par le propagateur de cette doctrine.

Pour ce qui est de M. Bergson, l'examen de ses ouvrages permet néanmoins d'apercevoir ce que la philosophie bergsonienne doit à Schopenhauer. A dire vrai, c'est moins une évaluation rigoureuse qu'une impression d'ensemble. Car M. Bergson n'ayant pas lui-même déclaré le montant de sa dette, il est assez difficile d'en limiter l'importance. Il ne nous reste plus qu'à prier le lecteur d'être indulgent à notre essai. Et puisque M. Bergson convient lui-même que « nous ne sommes jamais sûrs que ce que nous pensons ait réellement passé dans ce que nous avons dit », puisse notre expression, à son endroit, n'avoir pas été trop infidèle à notre pensée!

A. BAILLOT.

UNE HISTOIRE DE BRIGANDS

Sur le seuil de la salle d'attente, en haut de l'escalier qui mène à la pelouse du Bourget, miss Rachel Murray sourit en regardant le grand avion qui se présentait de profil. C'était un beau bâtiment, assez long, de carlingue haute, tout fenêtré de l'avant à l'arrière, et à qui l'ampleur du vitrage donnait un air de grand magasin ou d'atelier. Trapu, bien appuyé sur ses roues et sur sa queue comme un oiseau robuste, il dressait dans l'air froid son moteur noir et luisant auquel pendaient, horizontales pour l'instant comme deux moustaches raides, les deux branches de l'hélice. Une grande et noble construction vraiment, tout à fait digne de l'époque et dans laquelle au moins on pouvait se tenir à l'aise. Pour le plaisir qu'on aurait à y vivre deux heures durant, tout dépendait maintenant des compagnons.

Miss Murray se mit à descendre sans précipitation, les poings dans son waterproof. Naturellement elle regardait l'avion, mais l'histoire de regarder quelque chose et pas pour l'examiner, bien sûr. Indigne d'elle, tout à fait, de ne pas considérer les choses comme parfaites et de paraître craindre une trahison du matériel. Non, elle poursuivait simplement sa pensée qui revenait à ceci : l'avion nouveau, comme l'automobile avalant la route, le steamer bien assis par dix et dix mille tonnes sur la mer antique, ou, si l'on veut, la Coumpound soumise aux rails tremblants, correspondait aujourd'hui, dans l'ordre de la beauté, au carrosse de jadis, monté sur des roues hautes, traîné par huit chevaux, avec son chargement de dorures, de glaces, de petits nègres, de gros cochers et de

femmes en paniers. Ou si l'on veut, au pur sang bien nourri et bien entraîné. Nous disposions maintenant d'instruments faits pour notre âme, et la civilisation moderne avait enfin construit ce chef-d'œuvre : un outil muni de moteurs qui volait en emportant quinze personnes et dont cependant les lignes flattaient l'œil comme celles d'une bête de race. Siècle remarquable et qu'il fallait savoir aimer.

Miss Murray était, si l'on peut dire, un être d'exception, et elle aimait les êtres d'exception, d'où son retard à se marier. (A vingt-cinq ans, elle était encore, ceci entre parenthèses naturellement, telle, sexuellement parlant, que sa maman l'avait faite, c'est-à-dire toutes portes closes.) D'où, aussi, la sympathie qu'elle avait eue, l'autre soir, au Carlton, pour cet extraordinaire garçon si drôle avec son air entreprenant et batailleur (mousquetaire, pirate, aventurier?) bien mis d'ailleurs, et qu'on aurait si bien vu au cinéma (Dieu! qu'il devait être photogénique avec ses yeux clairs dans sa face aux traits nets!) Plus très jeune, n'est-ce pas? Quarante ans peut-être, les tempes grisonnantes déjà, mais de manières captivantes au plus haut point. Toute perversité écartée, son regard vous faisait chaud au cœur. Attablé d'ailleurs avec deux Américaines qui devaient justement partir pour Londres par avion et avec qui il jouait comme avec de grandes levrettes musclées et bêtes.

L'Irlandaise foulait maintenant le gazon. Elle vit à droite les deux Américaines et les jugea : « Deux chameaux! » Longues, osseuses, souples, elles devaient « faire jeune » vues de dos, mais les faces ravagées sous les fards. Pour poitrine, des perles sur des os et chacune sa mallette à la main. Peuh! oui, on comprend le système, les femmes de chambre parties avec les malles, par train et bateau, et les maîtresses filant en avion-restaurant avec les diamants et les perles. Parfait. Qu'est-ce qu'il peut y avoir dans ces mallettes-là, sans parler de ce qui s'ac-

croche aux cous, aux oreilles, aux poignets? Cent mille dollars, peut-être. Vingt mille livres. Pour une Française, ce ne serait pas mal. Millions en francs-papier. « Avec cela, songe Miss Murray qui est venue en France démocratiquement par le bateau, et qui ne se paie l'avion que par sport, avec cela, moi, que ne ferais-je pas? » C'est entendu, le point de départ lui manque, mais donnez-le-lui et elle aura le droit de songer à Elisabeth et à Catherine. Voilà une de ses raisons de ne pas croire en Dieu. Il lui semble qu'un bon premier ministre (c'est Dieu) doit bien choisir ses subordonnés.

Tout à coup, au moment précis où elle contourne la queue pour aborder la porte qui s'ouvre sur l'autre côté de l'appareil, une tête passe devant ses yeux, front bas et plat, nez courbe à l'arête vive, lèvres longues et minces autour de cette bouche un peu blême, taillée et bordée comme une vieille blessure faite par un cruel à un cadavre, viande coupée qui ne saigne plus.

— Hé! vous voilà?

— Oh! Miss Murray, comme on se rencontre!

L'air un peu surpris, mais tout juste, en homme qui devant tout événement fait face, par habitude et par tempérament. Il part, mais oui, il va à Londres, oh, pour affaires... une grosse affaire, curieuse, curieuse, oui, telle qu'on n'en a pas encore fait de semblable. Il faut savoir inventer, quitter les chemins battus.

— Ah! miss Murray, vous n'êtes pas une femme d'affaires, vous!

Ceci sur un petit ton d'homme qui paraît excédé des réussites.

La jeune fille avoue qu'elle ne demanderait pas mieux que de se lancer et que ce goût du risque ou du jeu, comme on voudra, est très vivant en elle.

— Et puis, courageuse, vous savez...

Elle a un rire franc, pas très sonore, qui roule dans sa gorge et presque aussitôt meurt.

— Bravo! dit le comte (oui, c'est ainsi qu'il s'est présenté l'autre jour, le comte de Châtenay), bravo! Avec ces deux qualités-là, goût du risque et courage, on peut tout faire et tout devenir, au choix : roi du pétrole, président du conseil, directeur du *Daily Mail*, agitateur sur les quais de Dublin ou même pirate dans les mers de Chine...

Il rit, montrant une forte denture d'animal habitué à tenir ferme sa proie. Voilà un type d'homme comme les aime miss Murray : assez long, mince, vigoureux, confiant en soi. On le sent courageux et loyal. Un animal de combat qui pourrait faire un bon camarade et qui ne ressemble pas, comme trop d'hommes d'affaires, au bull britannique, tout en mâchoires et en reins. Un sloughi plutôt. C'est ça. Plaisant de voyager avec ce sloughi là. Mais il a eu un mouvement d'impatience, dirait-on, ou d'ennui. Ah! ce sont les Américaines. « Un mouvement un peu excessif?... » songe la jeune fille. Hypocrisie? En tout cas, façon un peu trop franche de faire sa cour. Naturellement, elles vont accaparer ce garçon. Voilà bien l'Amérique. Bruit, encombrement, mauvaise tenue, excès dans tous les genres. Encore un voyage de gâté. C'est la vie. « Rangeons-nous des voitures, songe Miss Muray, et lâchons l'homme avant d'être lâchée. » D'un ton léger :

— A tout à l'heure!...



Le plaisir, un des grands plaisirs de celui qui prend l'avion, c'est d'entrer dans un nouvel univers. Sentiment un peu analogue à celui que l'on éprouve en prenant le bateau pour une traversée de quelques jours, mais singulièrement plus vif. A cent mètres en l'air, on se trouve plus détaché encore de la terre qu'au beau milieu d'un Océan. Et puis ce nouveau petit univers est clos: les hommes et l'avion semblent ne plus faire qu'un. Avec

un peu d'imagination, on peut se croire, une fois séparé du sol par les nuages, sur une Lune roulante et ronflante, sur un satellite de la Terre. Cette nouvelle humanité se compose : du barman dans son bar, dans son box de l'avant, des deux aviateurs devant leur double commande et leur appareil de T. S. F. et des douze voyageurs, car ils sont douze autour de trois tables.

— Voyons un peu qui sont ces gens-là... » songe l'Irlandaise, qui tout de suite a grimpé pour choisir sa place d'autorité.

Première table : un clergyman, Bible en main, allure hypocrite, face plate et regard faux : Tartuffe. Deux jeunes gens qui ont l'air de deux copains et parlent français. Blonds. Garçons du Nord, commis-voyageurs peut-être, ou fils d'industriels qui vont en Angleterre achever de se former. Un peu vulgaires. Portent les mains dans leurs poches. Une vieille Anglaise, respectable lady, à qui il manque tout juste les boucles grises type Victoria.

Bon. Seconde table. Les deux Américaines, un très stupide vieux monsieur et le comte de Châtenay. Le très stupide fera le quatrième au bridge, rira aux plaisanteries les plus médiocres, servira de tête de Turc et sera parfait pour rendre les petits services. Assurément, miss Murray aurait pu se mettre en face du spirituel Français, à la place du très stupide vieux monsieur, mais elle n'est pas femme à s'imposer, et, s'il vous plaît, la troisième table sera bien bonne pour elle. Elle y a choisi un bon fauteuil d'ailleurs, contre le carreau, de façon à avoir sous les yeux les trois tables et l'ensemble du navire. Comme voisinage immédiat, trois médiocres compagnons : une femme très myope qui paraît discrète, son mari (une statue de viande de boucherie) et un jeune garçon en culotte de sport qui voyage seul avec un bon petit air honnête et puéril, des joues rouges et quelque embarras.

Pas brillant, le voisinage, mais, si la compagnie déplaît, on aura, à moins que le temps soit complètement bouché,

les deux visages de l'Angleterre et de la France que le « Channel », comme une vitre, empêche de s'embrasser ou de se mordre.



Claquement de la porte. Le pilote et le radiotélégraphiste sont à leur poste, et le barman en veste blanche est au sien. Midi 30. Ces diables de Français ont l'air de vouloir partir à l'heure. Tumulte de l'hélice. Vibration de la carcasse. Ronflement brusquement accéléré à plein régime, puis réduit, et soudain le public surmonté de gestes d'adieu a disparu comme soufflé sous l'effet du bond en avant. L'oiseau roule, roule en cahotant, gros albatros maladroit qui s'échappe, à chaque seconde plus pressé, tandis que la pelouse et les hangars défilent en sens inverse, comme aux portières d'un train. Et, soudain, le monde extérieur, au lieu de s'enfuir d'avant en arrière, plonge avec rapidité; l'horizon se déroule de tous côtés, prend une brusque ampleur. Une ville naît au-dessous de l'avion et, sur la gauche, s'étend à perte de vue. Rachel s'est sentie comme arrachée du sol et maintenant la domination de l'air aux mains douces succède à celle de la terre cahoteuse. On est porté. On nage dans une mer aux vagues invisibles. Rachel, très à l'aise derrière le hublot entr'ouvert, n'éprouve pas d'ailleurs de sentiment très vif. Elle n'en est pas à son premier voyage et, pour le reste, cette fille est persuadée que parmi ses pères de la côte ouest d'Irlande, il y a eu des goélands.

Paris se noie déjà dans la brume. Une banlieue rouge apparaît dans du vert. Campagne que l'on dirait tachée de sang. Puis le vert gagne, se résout en noir. C'est une forêt. Des nuages bas s'effilochent comme s'ils venaient de se déchirer sur les hautes branches. D'autres sont des boules grisâtres qui roulent et font matelas crevé autour de l'avion.

Rachel tient ferme contre un cafard puissant qui

lui montre en bourreaux cette dame myope, ce vieux gentleman et ce jeune garçon d'Oxford, timide et concentré, cafard considérablement accru par les rires des deux Américaines qui font les pintades et gloussent à l'autre table pour Châtenay. Le barman passe et repasse. Le whisky règne. Il est bien entendu que Miss Murray non seulement gâche son voyage, mais a gâché sa vie. Très exactement elle a toujours été à la table où elle n'avait rien de bon à faire. Il est souverainement ennuyeux d'avoir à se dire cela. Mais il serait incorrect de le dire à qui que ce soit.



Miss Murray? Vingt-cinq ans, assez jolie, suffisamment en tous cas pour toucher le cœur des hommes, sachant le français et l'anglais, plus quelques mots de gaélique, car elle est native d'un coin du Connaught et fière de sa race. Quelques autres talents encore. Bref, une personne accomplie, respectable naturellement et jusqu'alors toujours respectée, grâce à un certain regard direct qui signifie : « Toi, mon bonhomme, n'y mets pas la patte ou alors, ma main sur la figure! »

Telle est Rachel Murray, qui, actuellement, regarde par un petit trou entre deux nuages la terre de France comme un qui à plat ventre dans un grenier regarderait par une fente entre deux planches la grange d'en bas. Elle se considère comme à peu près orpheline, pour la très excellente raison qu'elle a une espèce de beau-père d'ailleurs accommodant. Autour d'elle une solitude qu'elle tenait jusqu'alors pour sa meilleure défense. Aujourd'hui, la solitude, les compagnons, le ronronnement du moteur, le balancement de l'avion, l'odeur du whisky, la présence des Américaines, les nuages fumeux qui passent, tout donne une impression d'inutilité. Elle se sent parfaitement la force de diriger une industrie, un commerce, un troupeau d'hommes ou de

femmes, une grande ferme quelque part ou pour le moins un avion, une auto, n'importe quoi, mais elle est un chef sans troupes. Une force inemployée. Jeu, risque, aventure? Néant. Autour d'eux le coton s'épaissit. Le monde extérieur disparaît, peut-on dire. Il reste les habitants du satellite. La jeune fille voudrait s'en évader. C'est miss Crusoé dans l'île. Elle songe qu'il faudrait que Châtenay l'épousât, d'autant que le clergyman est là. Après quoi, ils assoiraient leur domination sur cette Lune et feraient des deux Américaines deux femmes de chambre.

Manger. Boire. Répondre d'un sourire au sourire de la vieille dame. Suivre de l'œil le barman qui va et vient. S'accrocher à un rêve qui disparaît, ressuscite, comme un chien fou. Quel emploi d'une âme! Les hublots sont fermés. Tous les quarts d'heure, le second pilote passe le message radiotélégraphique. Et pour dire quoi? Tout va bien. Ah! mon Dieu, si du moins tout allait mal. Que ne lui conseille-t-on de passer S. O. S. Ça ferait peut-être venir le danger.

Durant la guerre 14-18, Miss Murray était trop jeune (de douze à seize ans) pour pouvoir faire quelque chose. Un peu plus tard, en pleine révolution irlandaise, elle avait été d'un utile secours aux républicains et gardait de cette aventure-là une éraflure à la cuisse gauche (journée de Dublin), mais que, grâce à Dieu, elle avait pu panser avec son pansement individuel et dont seul son mari verrait un jour la cicatrice, ce mari qu'elle n'avait pas encore trouvé sur la vaste terre, et pour lequel elle avait amassé une réserve de courage, d'énergie, de frénésie même, de passion si l'on veut, comparable à un gros dépôt de munitions. Et maintenant, comme disait l'autre, ne vous approchez pas avec des allumettes, si vous ne voulez pas tout faire sauter.



Tout cela n'avait pas d'importance. Dans une heure on serait à Londres. On volait bas. Rachel reconnut nettement le dessin de la côte française et au delà vit apparaître la mer comme une tache d'un vert noir. Tache qui s'élargissait de seconde en seconde. A ce moment, l'appareil prit de la hauteur. Elle remarqua aussi que le comte de Châtenay, intéressé pour la première fois par le paysage, avait le front collé contre la vitre et paraissait observer attentivement la côte. Elle ne l'avait jamais regardé en face jusqu'alors, par dignité, et lui trouva soudain l'air diablement concentré. Elle eut même l'impression que quelque chose de nouveau et d'étrange allait se passer dont le Français serait le centre ou le moteur. Le cafard de l'Irlandaise disparut, fit place au sentiment d'attente confiante que l'on a un peu avant l'entrée des équilibristes qui vont sûrement réussir un bon numéro. Soudain les deux jeunes gens de la première table se levèrent comme si l'un d'eux voulait aller vers le barman et qu'ils se disputassent amicalement le pas. Etaient-ce là les acteurs de la tragédie que Miss Muray sentait s'organiser autour d'elle?

— Joyeux garçons... fit une voix de vieil homme.

Et les deux camarades s'engagèrent dans le couloir.

Il y eut alors un bruit de vaisselle cassée, et un rire double, un rire très sonore d'hommes heureux.

— Naturellement, dit Châtenay, en faisant écho, on casse la vaisselle.

Les Américaines se pâmèrent. Rachel trouvait à Châtenay l'air tragique sous son rire. Son mot lui avait paru un mot de théâtre. Elle était crispée à l'extrême dans une attente qui d'instant en instant devenait plus douloureuse. A ce moment, il y eut comme une entrée comique : les deux garçons revinrent, l'un se frottant le genou comme s'il s'était jeté par terre, tous deux avec

un masque grotesquement gai. Et puis un rire ou deux éclatèrent, mais l'Irlandaise, sachant que l'on allait rebondir en plein drame, ne fut pas des rieurs. D'ailleurs, le second pilote qui faisait office de radiotélégraphiste semblait trouver tout cela bizarre, car il était descendu de son siège comme pour aller voir ce que devenait le barman. « C'est lui, songea Rachel, qui va déterminer par sa démarche l'entrée de l'inconnu ». L'inconnu fut un grand coup de poing sous le menton du second pilote qui fit : « Ouh ! » et tomba, la tête sonnant sur le plancher. « Invraisemblable, pensa Rachel. Pourquoi un coup de poing dans l'avion? Ces deux étaient-ils donc ivres? »

Notez que l'appareil marchait tout naturellement, à cela près que le pilote, plus étonné que n'importe qui par le geste brutal, avait eu un mouvement instinctif sur le manche à balai, faisant bondir l'appareil, aux cris aigus des vieilles dames. (Il y avait de quoi crier d'ailleurs.)

Alors l'invraisemblable se déploie. Voilà ses gestes essentiels. De la première table jaillit le clergyman qui saute sur le siège vacant à côté du pilote, non sans avoir donné sa Bible à l'un des jeunes gens. Cette Bible n'est qu'une boîte. L'autre l'ouvre, y prend un revolver. Cependant le clergyman a saisi un des manches à balai, tandis que le porteur du revolver biblique dit au pilote en lui braquant sous le nez les six cartouches du Deutéronome :

— Passe la direction à celui-là.

« Double commande. Bon. » (C'est Rachel qui songe. Pour l'instant elle se croit au théâtre.) « Trois bandits. Pourvu que ça ne soit pas du cinéma. » Châtenay s'est levé. Il s'est penché sur le radiotélégraphiste comme pour le soigner. Etrange! Les autres ne s'occupent pas de ce qu'il fait. On sent l'odeur du chloroforme. Il se relève. « Tiens, le knock-outé est ligoté. Châtenay est avec les bandits. » Le barman ne revient toujours pas.

— Oh! oh! murmure Rachel. Et moi, la sotte, qui n'ai pas de revolver.

Entre le coup de poing et cette réflexion les secondes ont beau tomber vite, s'il en est passé vingt, c'est tout. Les quatre autres femmes crient. Un des jeunes hommes continue à braquer son revolver sur le pilote qui ne fait plus rien (c'est le clergyman qui conduit), tandis que Châtenay avec l'autre compagnon derrière et les deux mains armées de brownings est debout près de la première table. En face de lui Rachel, les deux Américaines, la vieille lady victorienne, le respectable ménage, le demi-gâteux du coin et le jeune homme en bas de sport. Le sourire du comte est fabuleusement ironique. Ses yeux sont clairs (une eau froide, froide à crever la peau...) Il dit en anglais, d'une voix plus nette que forte (coup de couteau, cette voix) :

— Ladies et gentlemen, haut les mains!



Ils furent six à les lever. Le jeune homme en bas de sport regarda Rachel, comme pour lui demander : « Qu'en pensez-vous? » Dans ces occasions-là, on la regarde volontiers, elle le sait. On devine qu'elle doit être de bon conseil. Le garçon vit durcir le visage de la jeune fille, comprit l'ordre, serra les poings, baissa la tête comme un jeune taureau.

— Ridicule, dit Châtenay.

Et il ajouta :

— Au bras!

— Aye! fit le jeune homme qui tourna sur lui-même comme on entendait le coup de feu.

En même temps l'avion se renversait presque sur la droite, puis piquait brusquement du nez, en chute quasi verticale, tandis que les passagers roulaient pêle-mêle sur le plancher et contre les parois. C'était le pilote qui, malgré la menace du revolver braqué sur lui, avait eu

le brusque espoir de conjuguer son action avec celle du jeune oxfordman. Il avait donc bondi sur le pasteur pour reprendre la direction, mais avec une seconde de retard, ce qui fit sacrément danser l'avion. (« Doucement, pensa Rachel, il s'agit d'avoir ces pirates, mais sans que nous nous cassions les os. ») Et elle roula avec les autres. Un second claquement retentit d'ailleurs, à peine l'avion se rétablissait-il, et maintenant le pilote gémissait au bas du banc de manœuvre, le bras cassé.

— Diable d'homme! grogna le clergyman qui avait remis l'appareil en ligne de vol. Resterez-vous tranquille, maintenant.

Toute la troupe des passagers s'était massée à l'arrière avec des têtes cabossées, entourant le jeune homme et le pilote assis par terre, le dos à la cloison et gémissants. Le plancher était couvert de débris. Voilà à peu près l'ordonnance de la scène. En tête du groupe des vaincus, Rachel furieuse, qui ne se pardonnait pas de ne pas avoir participé à l'offensive. La rage de se voir désarmée et réduite à l'impuissance la força tout à coup à crier, presque dans la figure de Châtenay :

— Bandit! bandit! ignoble bandit!

Elle se libérait de vingt-quatre heures d'admiration. Alors les autres :

— Voulez-vous vous taire? Taisez-vous! Vous allez vous faire tuer!

Car chacun sait, pour l'avoir lu partout, qu'il ne faut jamais irriter les pirates. Puis, tournés vers Châtenay, en chœur exaspéré, tous les passagers :

— Ne l'écoutez pas, monsieur, ne l'écoutez pas, c'est une folle!

On ne savait pas ce qu'était devenu le barman. Le radiotélégraphiste ressemblait à un saucisson. L'avion descendait doucement, mené par la main habile de l'homme de Dieu qui fredonnait un cantique et ressemblait dans ce nouvel emploi à un archange puritain.

Tout à coup la mer apparut à moins de deux cents mètres, une mer d'un vert sale, et sans qu'on pût savoir si l'on était près ou loin de la terre... Quelques regards cherchèrent par les hublots une invraisemblable police, mais le comte sourit :

— Nous en avons encore pour un moment, dit-il. Je vous en prie, mesdames, asseyez-vous...

Rachel ne le quittait pas des yeux. Il était d'un calme absolu, avec néanmoins ce regard appuyé qui est celui du chef. Rien de flottant chez cet homme-là, une âme dure, un corps bien musclé, un discours précis, des ordres brefs et justes. Dès qu'elle avait vu la figure vraie sous le masque, l'Irlandaise avait essayé du mépris, mais le mépris ne saurait se substituer brusquement à l'admiration. Il fallait que Rachel réformât tout un jugement, chose pénible. Dire : c'est un bandit, cela ne signifiait rien du tout. Son œil aigu cherchait à saisir, sous ce qu'elle voulait appeler le vernis de ce misérable, quelque chose d'ignoble et de bas. Mais elle n'apercevait que des qualités de combat, et parler de grand fauve ou d'homme amoral eût été ridicule au plus haut point. Mieux même, son admiration de la veille et du jour, tout instinctive, lui paraissait maintenant appuyée de preuves singulièrement fortes. D'ailleurs, Châtenay, qui ne la regardait seulement pas, n'avait pas l'air du brigand triomphant, tout au plus celui de l'honnête combattant qui tient en respect ses adversaires. Rien de romantique dans son allure. Un ange qui eût mis l'œil au hublot aurait pu tout aussi bien croire que Rachel était elle-même la brigande, forcée de se rendre par cet honnête garçon, policeman des airs.

A ce moment, l'honnête garçon fit une grimace qui n'était peut-être que de joie et dit de sa voix monocorde et terriblement aiguë qu'il allait falloir vider ses poches.

— Ha! ha! fit Rachel. Nous y voilà.

Et elle ajouta, tandis que les autres jetaient tout sur les tables avec une extrême précipitation :

— Moi, je ne donne rien.

Son esprit prompt venait de lui fournir deux hypothèses : « Il va me faire fouiller par un de ses hommes; il va essayer de me fouiller lui-même, et dans les deux cas, je me battrai... »

La première hypothèse la dégoûtait, la seconde la troublait un peu, mais en exaspérant chez elle le désir du combat.

Châtenay se borna à hausser les épaules :

— Pas le sou? Passage gratuit, peut-être...

— J'ai payé ma place, comme une autre.

Elle avait rougi de honte. Il se mit à rire.

Alors, prenant rageusement son argent, elle le lui jeta par la figure. Les deux jeunes gens grognèrent. Châtenay, lui, rit un peu plus fort et, sans élever la voix, la pria de ne plus recommencer :

—Sinon, je vous donnerai la fessée, petite fille...

C'est vraiment la chose du monde la plus pénible que de s'entendre traiter de la sorte, lorsque très précisément on vient de donner un tel exemple d'énergie. Surtout lorsqu'on sait que l'homme est capable de fournir ce spectacle à des Anglais. Rachel se mordit les lèvres et ne répliqua pas. Mais le pirate se mit à rire.

Un peu après, les passagers, les pilotes, le barman, y compris les deux blessés, furent repoussés dans le bar sous la menace des deux revolvers. Alors, le poste des passagers était libre, le capitaine s'en vint trouver miss Rachel tout contre la première table, hors de la vue des autres prisonniers, et, la poussant amicalement contre la paroi, lui dit :

— Vous êtes une très belle fille.

Rachel ne répondit pas. Le compliment la choquait dans la bouche d'un pirate. Quelle insolence! Elle ne

répondit rien, se dégagea d'une bourrade et, du regard, écrasa l'adversaire.

— Une très belle fille, réellement, répéta Châtenay, poussant son avantage et visant la poitrine et les hanches.

— Je suis jeune fille! cria-t-elle.

Et elle le cria comme elle aurait crié : « Je suis la reine de Grande-Bretagne, impératrice des Indes! » Si fort que les deux jeunes apprentis éclatèrent de rire et que le pasteur entonna le premier vers d'un chant d'église qui disait la joie des élus.

— Ça ne fait rien, répliqua le capitaine. Moi je suis pirate. C'est un honneur pour une jeune fille d'avoir pour amant un pirate. Un très grand honneur, continua-t-il en grimaçant grotesquement. D'ailleurs, c'est un mari que j'offre... Que dis-je? (il se tourna vers le pasteur, Arthur et Tonio), j'en offre quatre...

Dans le tonnerre du moteur, le clergyman fit entendre un gloussement approbatif, tandis que les deux autres pouffaient.

— Bref? interrogea l'Irlandaise, tandis que Châtenay prenait un peu de champ pour, les bras écartés, lui demander courtoisement son avis.

— Bref, dit le capitaine, ce sera de gré ou de force, ma chère.

— De force.

Et sans attendre davantage l'offensive, elle le cogna brusquement, mais manqua son coup du gauche. Le droit ne vint pas non plus assez vite, et fut bloqué, en sorte qu'elle roula par terre avant que d'avoir compris comment elle y roulait, et sa robe relevée, car le gaillard d'en face avait des muscles et paraissait pressé.

A partir de ce moment, la lutte fut quelques instants indécise, le clergyman s'amusant comme un fou, et s'oubliant jusqu'à suivre de l'œil les phases de la bataille, faisant même danser l'appareil pour, disait-il, aider son capitaine. Le capitaine, lui, sentait la colère le gagner,

et Rachel, le visage pourpre, tous ses muscles au travail, dépoitraillée, menait la plus dure bataille de sa vie, glissait comme une anguille, les jambes serrées, donnant du pied, du poing, de la griffe et des dents.

Notez que pour les quatre victorieux elle apparut à ce moment-là comme une affreuse anarchiste, une contre-révolutionnaire dont l'entêtement à se dresser face à de justes lois est tout à fait stupide. « Finissons-en », dit le capitaine. « Tonio ! » cria-t-il. Appel qui fit chanter au clergyman une chanson où il est question de deux matelots qui se réunissent chez une mulâtresse peu recommandable pour baptiser une fille aux sons graves de l'accordéon. Quelques minutes plus tard, il devait se faire remplacer par le capitaine à son banc de pilote pour aller à son tour tâter de l'Irlandaise. C'est dire que déjà le démon travaillait sa vieille carcasse.

Rachel lutta le temps qu'il fallait et, si l'on peut dire, jusqu'au knock-out. Le clergyman disait : Belle défense ! Vaincue, collée au sol, Tonio la clouant de ses deux genoux aux épaules, elle n'accepta pas la défaite, et si le corps subit la loi de la piraterie, l'esprit ne cessa d'être tendu et crispé. Quand les quatre y eurent passé et se mirent à la regarder ensuite avec le sourire dédaigneux du mâle satisfait (c'est un peu celui qu'adresse le cavalier au cheval qu'il vient de monter : « Eh bien, tu es soumis ? ») Rachel montra un visage effroyablement calme et dur. Et l'œil brillant, la lèvre méprisante, d'une voix ferme :

— Boys, dit-elle, ce que vous avez fait là n'est pas correct. Vous auriez dû demander permission.

Le capitaine des pirates se balança gracieusement, sourit et répondit qu'il y avait songé, mais que les sentiments de Miss Murray lui avaient paru contraires aux leurs.

Elle réfléchit un instant, puis, avec cette étonnante

franchise qui la faisait appeler : « la Sincérité du Connaught », elle répondit sans rire :

— Pas nécessairement !

En les regardant droit dans les yeux.

Après quoi, on parla d'autre chose, et miss Rachel Murray ne prit aucune part à la conversation.

On volait toujours bas, à cinquante mètres d'altitude peut-être. On avait fait un bref détour au-dessus de la Mer du Nord, et, d'ailleurs, dans un brouillard à couper au couteau. Puis on était revenu sud-est. Un bon moment on entrevit la terre à tribord et on prit un peu de hauteur pour ne pas être vus des sémaphores et des gabelous. Les deux jeunes gens tenaient toujours en respect le groupe des passagers, des prisonniers et des blessés. Le chef s'approcha du clergyman et délibéra avec lui. L'avion décrivit deux ou trois grands cercles. A la fin le clergyman fit des signes affirmatifs. Une longue plage s'étendait, singulièrement plate, et paraissait monter vers l'appareil avec rapidité.

— Sur la plage, dit le capitaine, elle est longue et belle.

Selon Rachel, on devait être alors sur la côte française plutôt que sur la côte belge, mais au delà de Dunkerque probablement.

Le moteur tournait à dix-huit cents. Le pasteur coupa les gaz, se laissa tomber, reprit de la vitesse, fit encore un demi-tour et vint se poser sur la plage, contre le vent, dans un style excellent. Choc léger, puis on roula en bondissant, sur un sol assez égal, mais qui tout de même n'était pas un sol d'aérodrome. On le vit bien l'instant d'après. Les roues s'enfoncèrent dans le sable humide, l'aile droite heurta un rocher, se brisa net en même temps que l'avion donnait du nez sur le sol dans un grand fracas de vitres brisées et de cris.

— Hop !

Le clergyman était déjà à bas de son siège et courait

avec les deux apprentis pirates, franchissant la porte à moitié démolie. Le capitaine ne fut pas autrement surpris de voir Rachel se disposer à les suivre.

— Vous venez, miss Murray?

Elle répondit :

— Naturellement.

Et sauta avec eux, quatrième, le capitaine quittant le bord le dernier comme il se doit, revolver au poing.

Une fois à terre, miss Murray n'eut pas le temps de beaucoup rêver. Ils se trouvaient sur une plage en pente douce fermée d'un côté par une espèce de falaise assez abrupte, et se prolongeant de l'autre au creux d'un brouillard qui, à moins de deux cents mètres limitait la mer. Derrière eux l'appareil gisait, l'aile rompue, comme un grand oiseau blessé. Devant lui criaient les gens. Pas une voile sur la mer d'un jaune gris, mais, vers le pied de la falaise, quelques points noirs qui devaient être des barques au sec. Et non loin de là une apparence de toits et des filets de fumée.

Les pirates montaient vers les terres, non plus en bande, mais en trois petits groupes : le clergyman seul, les deux jeunes gens de leur côté, le capitaine et Rachel du leur, tous ayant l'air de s'ignorer et filant dans le sens des branches d'un éventail.

Pas de gabelous. Les cris des passagers moururent comme on franchissait une dune. Rachel fatigua beaucoup dans le sable. Elle ne parlait pas à son compagnon. Comme elle escaladait une autre dune, un vent traître releva sa robe. Elle rougit. Mais son compagnon avait l'air de ne plus s'occuper d'elle. Il observait le terrain, penchant la tête à droite, à gauche, comme font les oiseaux de proie. Il y eut encore une petite côte à gravir, puis le sol fut plus ferme. Ils s'accroupirent un instant pour laisser passer un homme, franchirent sans être vus un petit chemin où, à peine

ils étaient passés, passa une automobile. Ils entendirent alors trois coups de sifflet sur la droite, les deux premiers très proches l'un de l'autre, le troisième plus espacé. Le capitaine sourit. Cinq minutes plus tard, ils étaient dans une cahute située à peut-être cinq cents mètres dans l'intérieur des terres, cahute en planches, remise d'outils, au milieu d'une espèce de jardin dont on avait franchi délicatement la palissade, Rachel passée comme un paquet de capitaine à clergyman. Se retournant sur le seuil, elle s'aperçut qu'ils avaient si bien utilisé les accidents de terrain que leur troupe s'était toujours trouvée hors de la vue des rescapés de l'avion d'une part, des gens des barques ou de la falaise de l'autre.

Ils se tenaient maintenant serrés dans ce petit espace sans broncher ni parler, ni fumer, mêlant leurs corps, et Rachel, la tête sur une hanche, serrée entre une poitrine et un dos, pensait que si la police dénichait par malheur en compagnie de pirates, de voleurs, de gens qui avaient du sang sur les mains, l'honnête secrétaire-dactylographe d'une banque londonienne, la jeune personne aurait son nom et sa photo dans tous les quotidiens sérieux. Ne songeant pas du tout d'ailleurs à s'échapper. Jouant le jeu à fond. A la guerre comme à la guerre... D'autant que le danger était là. Tous les jours elle souhaitait donc qu'il vînt. Il était venu. Elle avait, si l'on peut dire, couché avec lui; il s'était présenté avec quatre visages et quatre corps. Et maintenant (police, prison, cour d'assises), il allait sans doute prendre une autre forme. Plus terrible? Savoir. Son pouls lui parut normal.

— Nous nous sommes posés à deux heures, murmura le capitaine. A six heures, la nuit tombe. Le temps que ces imbéciles trouvent le village, que l'on comprenne leur aventure, que l'on téléphone à la gendarmerie et que les gendarmes arrivent et comprennent à leur tour, la nuit viendra....

« Ceci est pour moi », songea Rachel qui répliqua à mi-voix :

— Rassurez-vous, je n'ai pas peur.

Réponse curieuse, car c'est se lier à eux. Et pourquoi se lier à ces hommes? Et d'abord pourquoi est-elle avec eux? Goût du danger, c'est bien vite dit. Précisons les sentiments qu'elle nourrit à leur égard (dans cette cahute on peut réfléchir) : Dédain pour les deux petits, dégoût pour le clergyman; volonté de nuire aux trois (ah! voilà), juste volonté de nuire. Volonté de nuire aussi au capitaine, mais qui n'est pas, celle-là, basée sur un sentiment. Seulement sur l'idée de justice. « Je suis votre jury, capitaine, et je m'en vais vous condamner. » Voilà. C'est pour faire payer qu'elle est ici. Eux pensent au contraire... peu importe ce qu'ils pensent...

Ce sont d'ailleurs des hommes intéressants. L'audace du coup de main avait, dès la première minute, enchanté Rachel. Elle se disait que si elle en avait lu le récit dans les journaux, elle aurait trouvé la conception ingénieuse, admiré l'exécution. Il y avait bien le vol qui lui déplaisait, mais à cela, le capitaine, vers trois heures et demie, comme on commençait de s'ennuyer, fit l'objection suivante, assurément très forte. (Notez qu'il la fit en ayant l'air de savoir ce qui se passait dans la cervelle de Rachel, car elle n'avait pas dit un mot.)

— Nous sommes, n'est-ce pas, une République... On peut vous le dire. Huit seulement. Avec vous, neuf. Petit Etat, mais Etat, et même disposant d'une base, c'est-à-dire d'un recéleur à Paris. Sans parler de la cabane où nous irons tout à l'heure et du père Croc, et aussi d'un canot automobile. En somme, quelque chose comme de grands féodaux, le sire de Coucy. Nous sommes en guerre, quoi! Contre un plus gros que nous, si vous voulez. Et ce qui vous paraît un vol n'est qu'une annexion. Demain nous prendrons Calais. Pourquoi pas?

Et puis encore :

—Nous ne reconnaissons pas les lois de la République, ni celle du Royaume d'ici ou de là... J'ai servi dans les contrebandiers de l'alcool, par là (dit-il en étendant vaguement la main) à la limite des eaux territoriales d'Amérique.

— Ça, songeait Rachel, ça me touche.

Mais elle ne répondait pas. De vrai, s'il n'y avait pas eu toute une tradition à combattre, Rachel serait bien devenue pirate, mais cette indéracinable tradition lui interdisait le vol et quelques autres manifestations publiques. En tous cas elle ne songeait guère à la banque Bloomberry pour l'heure. Elle ne s'étonnait plus d'être là, et les autres ne s'en étonnaient pas non plus. Elle devait toute loyauté à des compagnons qu'elle avait choisis (et cela les autres l'avaient si bien senti que le plus borné d'entre eux ne se serait jamais imaginé qu'elle pouvait trahir).

Mais pourtant, elle ne pouvait pas décemment accepter l'assaut dont elle avait été l'objet, ça jamais. Il y avait là une défaite, une quadruple défaite qu'elle ne pouvait pardonner. Dans un coin de l'appentis où pour l'instant Tonio et Arthur dormaient, tandis que le pasteur qui était capable de demeurer douze heures sans bouger, parler ni soupirer, restait immobile, elle écoutait avec plaisir le capitaine lui exposer son idéologie, mais en elle-même, elle avait tout de même condamné l'homme et tout en l'admirant.

Elle savait même quelle mort il devait subir, car il était condamné à mort : l'empoisonnement. Elle n'avait pas quitté son sac, ce sac d'où tout à l'heure elle avait tiré ses quelques dizaines de livres pour les jeter à la face du pirate quand Châtenay avait ordonné : « Videz vos poches ! » Après l'assaut des quatre, elle l'avait repris dans un coin, et maintenant, elle le tâtait tout doucement, caressant un petit flacon comme on caresse la

crosse d'un revolver ou la gueule d'un chien fidèle. Liqueur de Fowler.

— Attention, lui avait dit le pharmacien français, il est bien entendu que cela se prend par gouttes, de dix à vingt par jour.

Un poison, elle avait un poison. De fait, la liqueur de Fowler est une solution d'arsénite de potasse où la proportion d'acide arsénieux est d'un centigramme pour XXIII gouttes. On ne dépasse guère XX gouttes par jour. On en prendrait deux cents, on mourrait. Ainsi donc, dans les 20 grammes de liqueur, de liqueur blanche, sans couleur, sans goût très net, que tenait Rachel en main, dans ces mille gouttes il y avait de quoi empoisonner quatre hommes. A vrai dire, Miss Murray n'avait pas fait ces beaux calculs-là, pour la belle raison qu'elle n'entendait rien à la médecine et c'était pour elle une chance à courir; c'est pourquoi d'ailleurs, elle avait décidé de tout jeter d'un coup dans leur vin, par exemple.

Elle espérait, voilà tout, que le flacon serait suffisant. Terrible minute où il faut installer en soi l'idée meurtrière et la planter si bien qu'au moment de l'acte, lorsque toutes les peurs se lèveront mêlées à tous les scrupules, elle demeure, imperturbable. Tonio et Arthur dorment; on entend leurs respirations mêlées. Le clergyman ne bouge ni pied ni patte. Le capitaine caresse doucement Rachel, histoire d'employer les minutes. Un instant, la jeune fille n'a pu se défendre de soupirer d'aise et le clergyman a ri. Celui qui caresse et celui qui rit mourront et les deux autres... Quatre heures. Cinq. Six. Le temps est long.

— La nuit tombe, dit tout à coup le capitaine.

La raie de lumière sous la porte a presque disparu. Le moment de filer est venu. Un commandement à voix sourde. Les deux jeunes apprentis sortent les premiers en douceur et filent par deux chemins différents. Pas l'ombre d'un gendarme. Le clergyman ensuite. Châtenay

et l'Irlandaise. Enfin Rachel ne demande pas où l'on va. Elle serre son sac, tâte de temps en temps son flacon. Sa décision est prise.

Personne derrière eux, que le vent qui les talonne. La nuit leur jette dessus des ombres à pleins bras. L'Irlandaise met littéralement ses pas dans les pas du capitaine. Elle est à la fois juge et bourreau et suit la victime en lui laissant parfois un peu d'avance. Le capitaine se précipite vers son destin. Une belle et noble bête, un tigre dont on aimerait les caresses et dont l'allure souple et puissante enchante l'esprit. Mais un tigre qu'il faut punir. « Punit-on un tigre? » dit une voix tout au fond de la conscience de la jeune fille... « Pouvait-il agir autrement qu'il a fait? » Bon. Revenons au thème du combat de la société contre l'individu, celui adopté par les criminologistes contemporains. On ne punit pas un apache parce qu'il est criminel de naissance, mais on se défend contre lui. « Pardon, dit la voix intérieure; ici c'est individu contre individu. » — « Non, répond Rachel, parce qu'il faut éviter à quelque autre fille le traitement que j'ai subi. Il faut le lui éviter pour deux raisons, dont la première est qu'il est ennuyeux et parfois dramatique pour une fille d'être violée par quatre hommes, dont la seconde est difficile à dire. » Jalousie? L'homme l'a vaincue, la bataille se poursuit, il faut qu'il tombe à son tour. Et pour plus de sûreté, Rachel se répète à mi-voix, tandis qu'elle longe une petite barrière et voit soudain monter du sol une masse d'ombre en forme de maison trapue : « Il faut qu'il tombe! »

— Nous y sommes, souffle Châtenay.



Maison qui doit être isolée. Pas très loin de la côte... le tumulte est bien celui du vent marin. Quelques kilomètres pourtant. Il a fallu, pour y arriver, traverser la voie

du chemin de fer. Une route aussi est assez proche, celle sur laquelle Rachel a entendu sonner les galoches d'un petit gars. Et tout à l'heure il semble que de l'eau a lui : rivière ou canal. Tout cela ne dit pas grand'chose à miss Murray. La maison? Un taudis plutôt. Un trou. Des ballots plein le corridor. Gîte de contrebandier? Ou de recéleur? L'homme est un vieux. A peine si on l'a entrevu. Il a levé une lanterne à bout de bras en grognant de monter un étage. Il y a aussi une souillon qui va de-ci de-là avec un air ahuri et un sourire niais d'innocente.

Un escalier de bois qui crie. Deux petites chambres. Le clergyman est entré dans l'une. « Pour se déshabiller, explique-t-il, et se rhabiller à sa façon. » Les deux jeunes gens ont filé vers les combles. Ils logent au grenier. Il paraît que Rachel devra cette nuit coucher dans ce petit lit de fer avec le capitaine. Cette nuit. Oui. Ce ne sera plus un viol. Il faudra entrer dans le lit. Elle ne pourra pas ne pas y consentir. Une lutte ici serait d'ailleurs moralement impossible, car enfin, si elle ne voulait pas cela, elle n'avait qu'à rester avec les autres sur la plage. Dans le lit. Entrer dans le lit. Véritable viol moral. Et comment l'empêcher? Si cependant elle cédait, pourrait-elle jamais se pardonner une pareille capitulation? Gravement, le capitaine se fait la barbe pour le lendemain devant une glace de poche accrochée au mur. Seule, écoutant le rasoir crier, Rachel songe qu'elle n'a pas longtemps pour prendre une décision. Voilà l'innocente qui apporte un saladier de vin chaud et cinq tasses. Elle rit. Dans la chambre à côté le clergyman a un brusque éclat :

— Ça sent bon.

— Avertis les deux autres, dit le capitaine en se retournant à moitié.

Le clergyman arrive en se frottant les mains. « Coucou! » fait-il en passant devant Rachel et en l'honorant

d'un petit chatouillement amical. Puis il crie vers les autres : — Hé là-haut! — Le capitaine tourne encore le dos et se racle d'un dernier coup de rasoir, l'innocente va descendre, elle passe le seuil. Rachel ouvre son sac, prend le flacon, débouche, verse tout dans le saladier, rebouche, remet le flacon dans son sac et tirant sa houpette, se poudre. La série de mouvements n'a pas demandé vingt secondes. Il y a dans les deux litres de vin chaud, à quoi va s'ajouter un bon quart de genièvre, quarante centigrammes d'acide arsénieux.

— J'ai fini, dit le capitaine.

Voici le clergyman. Tonio et Arthur entrent sur ses talons. Devant la glace de poche, Rachel constate qu'elle n'a point pâli.

Ils sont tous debout autour de la table et le gobelet à la main.

— Viens ici, petit Isaac, dit le clergyman à Rachel. Viens ici. Tu es le béni de Dieu. Et tu vas goûter du vin chaud.

Les deux jeunes gens se tiennent les côtes. Le capitaine sourit.

— Vieux grotesque, répond Rachel, demandez plutôt pour moi un bon grog américain parce que je déteste votre vin chaud, mais laissez-moi d'abord y mettre de l'alcool et vous verrez l'allure que ça prendra et si votre gosier de bois va sentir passer la râpe...!

Ils furent aussitôt trois imbéciles à se pousser pour demander un grog à l'innocente. Pendant ce temps Rachel versait le genièvre et servait. Sa main ne tremblait pas. Elle était très fière d'elle-même.

— Buvez, buvez, mes frères.

— Tu as bien tort de n'en pas prendre, petite, disait le clergyman, assez fier au fond de cette Irlandaise qui s'était découvert si vite une âme de pirate.

— Oh! votre saleté! Allez, buvez, soiffards! Trouvez-

vous qu'il y a assez d'alcool, au moins? Oui? Non? Allons, Arthur, Tonio! Eh bien, pasteur! Cher capitaine! Premier mari! (le capitaine se mit à rire, et les autres frétillèrent chacun de leur côté sur leurs chaises.) A vous l'honneur de porter le toast!

— A votre douce virginité! prononça le capitaine en levant sa tasse.

Les trois autres fronts dodelinèrent.

— Soit, au cher passé! dit Rachel émue. Non, non, je ne boirai pas dans votre verre. Chaud, buvez chaud, mes enfants. Allons, allons, passez-moi mon petit grog américain, léger, léger. Un peu de sucre, Tonio! Au diable vos mélanges! Je serais, comment dites-vous, « groggy » à la moitié de la tasse...

C'était à qui rirait le plus joyeusement. Ils plaisantaient, par le Diable! Comme ils achevaient chacun leur deuxième tasse (« ça gratte la gorge », avait dit quelqu'un), on cogna à la porte :

— Attention! Pas trop de lumière.

C'était le recéleur, le père Croc qui tremblait dans sa culotte.

— Hé vieux fou! Va te coucher, père Croc.

Tout de même, ils éteignirent du coup. Et le capitaine, retrouvant le sens du commandement, donna ses ordres à mi-voix durant que la femme allumait la veilleuse.

— Assez causé. Demain le pasteur file sur Bruxelles par le train, habillé en curé, et ultérieurement nous rejoindra à Paris. Arthur et Tonio à bicyclette se dirigent vers le sud-est (jeunes garçons en vacances, pull-over, tête nue), et nous retrouvent quand et comme ils peuvent, après un gros détour. Rachel et moi nous nous grimons demain matin, Rachel en garçon dont je suis le père (possible, elle n'a pas les hanches fortes), et alors qu'on nous croit courant sur Bruges ou Bruxelles, nous prenons le train à Dunkerque, tranquillement, en

peinards, méconnaissables avec toute la bimbeloterie sur nous.

« Je peux rire, songe Rachel, et trouver cela tout naturel. La comédie ne sera plus très longue... »

Mais elle est la seule à rire.

— Ça amuse la petite, dit quelqu'un.

Il le dit sur un ton lugubre. Dans l'obscurité, ils s'en vont maintenant chacun vers sa couchette, les deux jeunes gens les premiers. Décidément ils ne sont pas gais. Le pasteur, en s'en allant, grommelle :

— Je me sens le cou serré, le cou serré...

Chacun chez soi. Rachel est chez elle, dans cette chambre où le capitaine, assis, sur son lit, demeure immobile, noyé dans la pénombre. Elle ne songe pas à se déshabiller, les pirates ne se déshabillent pas, pour être prêts à lutter et à s'enfuir à tout moment. Le capitaine dit d'une voix lente :

— Moi aussi, je me sens le cou serré, très serré.

Et il porte les mains à son cou, en raclant de la gorge. Il est un peu pâle et jette à tous côtés des regards aigus, mais il ne s'occupe pas de Rachel, qui a l'air de rêver, les poings au menton. La flamme de la veilleuse tremble entre eux et ils méditent l'un et l'autre avec un sombre acharnement.

A deux ou trois reprises, Rachel voit les muscles de la face du capitaine jouer sous la peau, mais s'agit-il de colère ou de douleur? Châtenay s'obstine d'ailleurs à fixer le plancher. Il faut un grand courage à Rachel pour dire :

— Est-ce que vous ne vous sentez pas bien?

Il lève la tête, regarde la femme avec intérêt, paraît sourire, et serre les lèvres sur le mot qu'il allait prononcer... Mais au bout de quelques minutes, il articule :

— Puisque vous faites tant que de ne pas vous coucher, ma chère (et Rachel s'aperçoit alors de l'imprudence commise et qu'il aurait fallu se jeter sur ce lit, mais

elle avait eu peur que l'autre alors sautât sur elle et maintenant en tous cas, il n'y a plus moyen de reculer), voudriez-vous ouvrir la porte pour savoir si le pasteur dort...

Elle ouvre la porte sans faire plus de bruit qu'une souris qui trotte, tend l'oreille, entend une petite plainte lointaine...

— Il souffre, dit le capitaine. Et moi aussi. J'ai des coliques et des nausées.

Rachel demeure silencieuse, debout en face de lui.

— Qu'en pensez-vous? dit le capitaine.

— Un médecin?...

C'est tout à fait stupide et elle a répondu là comme s'il se fût agi d'un malaise ordinaire, car, enfin, si un médecin venait et diagnostiquait l'empoisonnement? Mais le capitaine hausse les épaules :

— Nous sommes des pirates, ma chère. Hors la loi, hors la médecine par conséquent.

Elle n'insiste pas. Alors il lève les yeux et la regarde avec une insistance cruelle. Mais l'œil de cette fille dont le regard le perce est vert et dur comme un morceau de marbre ou d'onyx. Le capitaine ne découvre pas de haine dans ce regard, ni de crainte, cependant la fixité en est trop forte pour qu'il puisse encore se méprendre.

— Nous sommes empoisonnés... dit-il.

Il se penche un peu, le poing serré contre le ventre, a l'air de maintenir, d'étrangler une douleur, relève au bout de quelques instants un visage livide et achève :

— Par vous.



Une petite maison isolée. La mer au loin, le vent. En bas, un vieux recéleur et une grosse innocente, l'un qui ne dira rien, l'autre qui ne sait rien voir. Et quatre pirates qui sont entrés là en rasant les murs, que personne n'a vus entrer. Quatre hommes armés, menacés

dans leur vie, qui portent la mort dans le ventre et sans doute le savent. Et dont trois soupçonnent Rachel, le quatrième sachant. En face : une femme, seule, sans appui, sans amis, et qui a déjà été violée par eux. Aimée? non. Désirée? oui. Mais qui, ce soir, est plus qu'un embarras, une menace. Elle est le couteau qui les tue. Ils ont tout intérêt à l'étrangler. S'ils guérissent, une de perdue, dix de retrouvées. Rachel est maintenant sûre que le poison produit son effet. Elle n'éprouve aucune joie d'ailleurs à voir l'homme qui commence à se tordre, mais, ce qui l'étonne, c'est que Châtenay n'agisse pas. En bonne logique, il devrait se venger, tuer. Elle se répète ces mots-là, parce que l'idée de mort ne veut pas se loger sous son crâne et qu'il faut pourtant qu'elle s'y loge : le capitaine devrait tuer. Soudain, il parla :

— J'ai des crampes, dit-il, dans les mollets.

Puis :

— Avec quoi, s'il vous plaît, ma chère, avez-vous fait cela?

— Arsenic, dit-elle.

Il siffla :

— Vous n'avez pas choisi le moins douloureux des poisons, ma chère. Ce sont des choses auxquelles on songe d'habitude, même quand on est une jolie tête sans cervelle. Je vais être obligé, dit-il, de vous prier de vous retirer. Le spectacle que je vais donner n'est point beau. (Il hésita.) Les autres?... (Il la regarda en face. « Craindrait-il, se dit Rachel, que je n'aie pas empoisonné les deux jeunes? ») Ce sera votre punition. Allez voir où ils en sont.

Elle n'essaya pas une seconde de se dérober, bien que la baraque, toute en petits couloirs, et qui tremblait sous l'effort du vent, fût sinistre. Les ronflements du vieux et de sa fille l'accompagnèrent grotesquement dans son inspection. Elle ouvrit la porte du fond, monta dans l'ombre l'échelle de meunier et au bord de la trappe écouta... Puis elle redescendit :

— Ils ont l'air de beaucoup souffrir tous les deux, dit-elle d'une voix troublée.

— Vous m'en voyez désolé, répondit le capitaine, à travers la porte. N'entrez pas! Vraiment désolé, dit-il encore d'une voix un peu plus forte pour couvrir ses plaintes et des bruits infâmes, c'étaient deux bons garçons, courageux...

Il se plaignit un peu et dit :

— Le pasteur a l'air aussi de se plaindre à côté. Voilà cinq ou six fois qu'il se lève.

Debout dans le noir du corridor, frissonnante de froid, Rachel attendait. Elle se considérait comme morte, et s'irritait par moments que le capitaine lui fît attendre si longtemps son coup de revolver. Elle n'admettait pas qu'il ne la tuât pas aussitôt et considérait l'agonie qu'il lui imposait dans une chambre sombre et parmi des odeurs infestes comme une ignoble aggravation de supplice. Soudain, il appela :

— Rachel!

Elle entra.

— Vous n'avez pas idée, ma chère, de la peine qu'il faut prendre pour mourir...

Elle secoua la tête, redevenue pour un instant femme pitoyable, et eut un geste sincère de désespoir. Le capitaine continua :

— Vous auriez dû, je crois, vous en préoccuper.

Il se tordit. Elle baissa la tête. « Est-ce pour bientôt? » se disait-elle. Cette idée de mort prochaine lui rendait son sang-froid. Elle s'y accrocha.

— Les douleurs de ventre, dit-il, sont épouvantables. Ma parole, ça ressemble au choléra.

Il prit son pouls, éclairé par elle qui avait approché de lui la veilleuse.

— Quatre-vingt-seize, dit-il. Hé! hé! Sans compter que je respire mal.

— On descend, dit l'Irlandaise.

En effet on entendait un pas hésitant descendre l'échelle de meunier.

— Couche-toi près de moi, souffla le capitaine.

Rachel se glissa sous la couverture, tout habillée. Elle était incapable de résister à l'emprise de cet homme qu'elle voyait mourir de sa main. Et sitôt contre lui, elle eut si bien l'idée qu'elle était sa femme et que c'était indigne de Rachel Murray qu'elle pensa se rejeter brusquement au milieu de la chambre. Mais il y avait aussi la crainte de voir paraître un autre demi-cadavre, car celui-ci en était un, dans cette puanteur... Alors, elle ferma les yeux.

La porte cria. Quelqu'un buta et on entendit une plainte.

— Capitaine...

Une voix de petit enfant.

— C'est toi, Tonio? interrogea le capitaine d'un ton jovial.

La voix reprit :

— Arthur est très malade et moi aussi... Nous souffrons la mort... On dirait que nous sommes empoisonnés.

— Ah? dit le capitaine. Moi je n'ai rien, Rachel non plus et le pasteur non plus. Ça ne peut pas être un empoisonnement bien grave C'est cette sacrée nourriture du bord. Tiens, Tonio, prends dans mon gilet, l'as-tu mon gilet? une boîte de pilules... (On entendit l'autre fureter, prendre une boîte.) Tu les as. Bon. Prenez-en six chacun d'un seul coup. Et dormez. Ce ne sera rien.

Un peu de bruit. Une respiration entrecoupée. Tonio remerciait et s'en allait avec des plaintes sourdes, mais d'un pas plus vif, comme s'il était déjà soulagé par l'encouragement.

— Opium... dit le capitaine. Ça leur permettra de passer en paix dans la mort, car je pense que tu nous as fait bonne mesure.

Elle avait déjà sauté hors du lit et se tenait près

de la veilleuse, la face effroyablement livide elle aussi. Quatre criminels sans doute, mais quatre morts bientôt. Avait-elle le droit d'agir ainsi?

— Tu as peur de l'obscurité, dit-il. Moi aussi, j'aime la lumière, surtout à une heure comme celle-ci.

Il avait le visage tiré, les yeux creux, la respiration haletante.

— J'ai peur de je ne sais quoi, dit-il.

Il offrait l'image même de l'angoisse. Et pour que cet homme, le chef par excellence, avouât son angoisse, il fallait qu'elle fût bien forte. Un instant, il pensa qu'il allait devenir une loque gémissante et s'écrouler dans la peur, mais non. Il se reprit. Il força la femme à prendre les bijoux des deux Américaines qui étaient serrés dans un mouchoir et d'aller les porter dans la chambre de l'hôte. Elle y alla, revint, lui rendit compte.

— Le père Croc ne s'est pas réveillé. Je les ai posés sur la cheminée.

— Bien, il les enterrera demain, quand il nous aura trouvés morts, et il les tirera de sa cachette dans quelques années. Autant que ce soit lui qui en profite.

Puis il tira son revolver de sa poche et alors Rachel comprit qu'il allait la tuer. Elle songea d'abord : « Enfin! » Puis, toutes réflexions faites : « Très embêtant. Si je lui demandais la permission d'écrire un mot afin de préciser? Comment est-ce qu'on saura ce qui s'est passé? Bon. Mais quel intérêt ai-je à ce que l'on sache? » Si, tout de même, elle avait intérêt à paraître en posture de victorieuse. On l'avait violée, n'est-ce pas? mais les quatre misérables, parfaitement, misérables, avaient été punis... et par elle...

Elle regarda donc le capitaine avec des yeux qui défiaient, et ouvrit la bouche :

— Je veux...

Mais lui, l'interrompant :

— Ce n'est pas pour vous, ma chère, c'est pour moi.

Seulement j'ai peur de réveiller tout le monde, de troubler demain la justice qui n'y comprendra plus rien et d'embêter le Croc.

Il avait la voix de plus en plus faible, de plus en plus haletante.

— Sacrée Rachel, dit-il encore (il rit). Tout ça pour une virginité... Je ne sais pas comment faire... continua-t-il.

Elle ne bronchait pas, debout devant lui. Par moments, elle ne savait plus si elle avait bien ou mal fait, et de vieilles préventions contre la peine de mort lui venaient, elle était obligée de reprendre en main, comme une bête qui bronche, son esprit fatigué, mais elle tenait bon, les dents serrées, ayant décidé une fois pour toutes qu'elle ne ferait rien de ce qui pourrait la déshonorer et qu'il ne s'agissait là que d'une bataille qu'il fallait gagner. Tout à coup, on entendit un bruit assez fort venant de la chambre voisine.

— Eteins, commanda le capitaine, et mets-toi dans le coin.

Elle obéit. Quelque chose lui disait : « Non, au contraire, mets-toi en avant et que ça finisse », mais elle n'avait plus assez d'énergie pour s'imposer et tout ce qu'elle pouvait faire était d'obéir à ce mourant qui avait cependant gardé un ton de commandement. Alors, on entendit un raclement de pieds, puis la porte cria et l'on devina que, se traînant contre le mur, le pasteur entrait. On ne le voyait pas, mais on pouvait l'imaginer haletant, livide et glacé. On entendit :

— Dis donc...

— Quoi? dit le capitaine.

— Je suis empoisonné.

— Moi aussi.

— C'est la garce.

— Je crois que oui.

— Où est-elle? Et le pasteur ajouta, en tombant sur le genou, parut-il : — J'ai mon revolver... Je vais la tuer.

Le capitaine se mit à rire à petit bruit.

— Je t'entends mal, dit l'autre.

« Maintenant, songea Rachel, il va me chercher dans la chambre pour me tuer, et comme il est à demi mort, ça va être une boucherie. »

Ils avaient l'air de bafouiller, le capitaine et lui. Un instant, le pasteur parla de lumière, puis il dit quelque chose comme « la prise » et l'autre grommela « sûreté » ; et puis le pasteur tomba contre la porte, se releva, jura et s'en alla.

Il y eut alors un assez long silence, puis, dans l'ombre, le capitaine souffla :

— Je vais mourir... Ma tête se brouille... Rachel...

Elle s'approcha de lui et vint s'asseoir sur le lit. Il avait les mains singulièrement glacées, le visage aussi, et on le sentait incapable de se tenir assis sans appui. Tel qu'il était, il devait demeurer pour l'éternité, couché. Elle appuya la tête de l'homme contre la sienne. Il avait le front contre la joue de Rachel. Sa respiration était très difficile, l'agitation assez marquée, et bientôt il commença à dire des mots sans suite, mais où celui de « Rachel » revenait... Elle n'essaya pas du tout d'analyser les sentiments du pirate ni même les siens dont la persistance la choquait, mais elle comprit qu'il était temps de prononcer la phrase définitive et la prononça :

— Allons, courage. Mourez en paix, mon garçon.

Et puis elle s'installa pour la nuit, assise sur le lit. Elle ne devait bouger de là qu'à l'aube.

Une lueur filtrait à travers les persiennes. Le capitaine n'était pas encore mort, mais, secoué de convulsions violentes, il n'avait plus sa connaissance. Ce n'était plus un homme par conséquent. Le pasteur dans la chambre à côté râlait dans les mêmes conditions. Alors, Rachel, pensant avoir fait tout son devoir, monta au

grenier se rendre compte qu'il s'y trouvait bien deux cadavres, puis descendit, tomba sur le père Croc qui claquait des dents, se borna à lui demander comment gagner Calais. Il le lui indiqua difficilement, par monosyllabes. Avant de sortir, elle reprit sur la cheminée exactement ce qui lui avait été volé, songea qu'il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait reprendre, mit cette perte-là au passif de l'aventure et jugea que l'affaire se soldait sans pertes.

Quelques heures plus tard, descendant du train de Dunkerque, elle prenait le bateau de Douvres qui, au moment où elle arrivait sur le quai, sifflait dans la brume l'appel à la plate vie quotidienne...

Descente angoissante que celle du train au port. Quelque chose comme une tombée de la lune. Et, devinant déjà la banque et les journée mornes, les dimanches vides et la vie sans joie, miss Rachel Murray secouait avec un soupir, de dessus son waterproof, une poussière d'astres.

PIERRE DOMINIQUE.

POÈMES

SUR LA PLAGE

Cheville nue, onyx enrubanné d'écume
Scintillante et qui glisse autour de ce roc dur
Fixé par ton orteil au sable, d'où s'allume
Tout un corps immobile étiré vers l'azur;

Cheville nette, nœud de chair flexible, emplie
Par une courbe brève et drue, à la fierté
D'un pied calme l'élan par tes jambes se lie
D'un vertige éperdu dans tes yeux suscité;

O nerveuse cheville en qui frémit l'ivresse
D'aspirer près des flots les effluves du ciel,
L'air sensuel te frôle, et pâme, et te caresse
Comme la mer s'apaise à ton contact charnel.

Les seins aigus, les mains aux cheveux qu'éparpille
La brise douce, et ton clair visage si beau,
Tes hanches, tes genoux : gloire vraie! — et cheville
D'où ta splendeur s'embrase et brûle, cher flambeau!

—

ETAPES

Le parfum de ton corps nu parmi les coussins,
Les climats de ta main, la douceur de tes seins,
Ta nuque où l'air scintille aux clairs cheveux qu'il frôle,
La limpide fraîcheur ondulant de l'épaule
Selon la ligne altière et longue de tes bras,
Quels mouvants ou sereins horizons tu créeras

Dans des glaciers d'éclat perfide, dans les jungles
Ou les pampas, au gré de tes yeux, de tes ongles,
De tes lèvres, de leurs caresses, au frisson
D'un rêve, et, dans ta voix éclose, la chanson
Exaltante toujours, et si proche, et lointaine
D'où monte l'éternel élan de la fontaine
Eperdument tendu vers l'immuable azur.
J'ai séjourné sous les palmiers de l'Inde, sur
Tant de cimes au bruit de sources continues
Et tendres, tant d'odeurs de fleurs sont survenues
Et m'ont surpris d'émois délicats et profonds
Qu'en ces bonheurs, en ces extases je me fonds
Avec toi, bien-aimée, et par toi, pour la vie.
Ma joie exulte d'être à ton âme asservie,
Une aurore s'embrase au fronton des palais
Célestes, la clarté des nuits surgit, reflets
D'étoiles miroitant aux vagues déferlantes.
Tout autre orgueil, tout souvenir que tu supplantes
Cède, cendre muette, au foyer qui s'éteint.
L'embrun rose mêlant dans l'ambre de ton teint
Une grâce plus frêle aux traits de ton visage
Que n'est à mon appel cet été que présage
Le ruissellement ingénu d'un beau réveil
Juvénile, assouvit mon âme de soleil.
Nulle ombre. Hormis toi, tout est ombre et poussière :

O voix, emporte-moi! Consume-moi, lumière!

ANDRÉ FONTAINAS.

MAUPASSANT ET LES GONCOURT

—

Les quatre derniers volumes du *Journal des Goncourt* contiennent, sur Maupassant, un nombre relativement considérable de notations dont on a fait souvent état, et il est probable que les pages inédites de ce recueil n'apporteront pas grand'chose de nouveau à son sujet, sauf peut-être quelques-unes de ces anecdotes acidulées et corrosives qu'Edmond de Goncourt enregistrait avec une joie perverse.

Mais la contre-partie de ces documents est peu connue, c'est-à dire les appréciations formulées à plusieurs reprises par Maupassant sur les Goncourt, et sans doute n'est-il pas sans intérêt de les rassembler. Car des jugements critiques de Maupassant sur une œuvre aussi variée que celle des Goncourt méritent d'être retenus. Puis la plume du romancier a su esquisser, de l'un des deux frères au moins, une silhouette non pas inattendue, mais curieuse, qui permet de voir revivre Edmond de Goncourt dans quelques-unes des circonstances de sa carrière littéraire assez agitée.

I

Maupassant ne connut pas Jules de Goncourt. Celui-ci était mort le 20 juin 1870, et Maupassant ne vint à Paris qu'après la guerre. Il rencontra Edmond de Goncourt aux dimanches de Flaubert, en même temps que Zola, Taine, Daudet, Tourgueneff et d'autres de moindre renommée. C'est rue Murillo qu'il leur fut présenté, et vraisemblablement pendant l'hiver de 1874-75, comme l'a noté Zola dans *Une campagne* (p. 323) :

J'ai connu Maupassant chez Flaubert. C'était vers 1874. Il

sortait à peine du collège. Personne ne l'avait encore aperçu dans notre coin littéraire.

Modeste, presque timide, le jeune homme s'effaçait, écoutait les conversations plutôt qu'il n'y prenait part, mais sachant capter la bienveillance de tous par son caractère agréable et charmant. Edmond de Goncourt, quoique de nature résevée et distante, le prit assez vite en amitié. Ainsi, au printemps de 1878, il lui offre un exemplaire des *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, dont une nouvelle édition vient de paraître, vingt ans après la première. Maupassant, sensible à cette attention, en fait part à sa mère dans une lettre du 3 avril (1) » :

Goncourt, écrit-il, m'a donné un charmant livre de lui qui s'appelle *Portraits intimes du dix-huitième siècle*. Je te le prêterai à Pâques.

Deux ans plus tard, Flaubert meurt. Maupassant, dont la nouvelle *Boule de Suif*, parue dans *Les Soirées de Médan*, vient de consacrer le succès, n'oublie pas les années disparues. Le 23 août 1880, il publie dans le *Gaulois*, sous le titre : *Un après-midi chez Gustave Flaubert*, une chronique qui formera, par la suite, les dernières pages de son *Etude sur Gustave Flaubert*. En un raccourci animé et pittoresque, il montre les habitués des anciens après-midi dominicaux. Le portrait d'Edmond de Goncourt est tracé avec sympathie :

Alors entre, le dernier presque toujours, un homme de taille élevée et mince, dont la figure sérieuse, bien que souvent souriante, porte un grand caractère de hauteur et de noblesse. Il a de longs cheveux grisâtres, comme décolorés, une moustache un peu plus blanche et des yeux singuliers, envahis par une pupille étrangement dilatée.

Il a l'aspect gentilhomme, l'air fin et nerveux des gens de race. Il est (on le sent) du monde, et du meilleur. C'est Edmond de Goncourt. Il s'avance, tenant à la main un paquet de tabac

(1) Cette lettre est une de celles que M. Fr. Montel a publiées dans le supplément littéraire du *Figaro* du 11 juillet 1925.

spécial qu'il garde partout avec lui, tandis qu'il tend à ses amis son autre main restée libre.

De ce portrait, rapprochons celui que Maupassant a dessiné six mois après, le 12 mars 1881, dans un autre article du *Gaulois*, intitulé : *Maison d'artiste*, et sur lequel nous aurons à revenir. La figure de « l'illustre écrivain Edmond de Goncourt » apparaît cette fois comme gravée à l'eau-forte :

Le maître se lève. Les cheveux sont longs, gris, d'un gris particulier entre le gris et le blanc, une nuance qui semble dire la fatigue des nuits passées et des longs efforts cérébraux. Ils encadrent un visage d'une rare finesse, une vraie tête d'aristocrate de la bonne époque et de la bonne marque. Il porte la moustache seulement. Il est de haute taille, mince, d'une grande aisance un peu froide.

Edmond de Goncourt ne pouvait rester insensible à de telles attentions de la part de Maupassant. L'amitié grandit entre eux. D'après certaines pages du *Journal*, Maupassant semble avoir été un des jeunes avec lesquels l'auteur de *La Faustin* se plaisait à bavarder. En février 1882, par exemple, *La Faustin* venait précisément de paraître et, à propos de ce livre, un critique prétendait, sous le prétexte de défendre la pudeur littéraire offensée, avoir été contraint de feuilleter l'œuvre du marquis de Sade. Or, relate Edmond de Goncourt dans son *Journal* (VI, 183), à la date du 17 février :

Ces jours-ci, Guy de Maupassant me racontait que ce même critique l'avait prié de solliciter pour lui de Kistemaeckers et autres éditeurs belges, un envoi de la série des livres obscènes publiés de l'autre côté de la frontière (2).

Volontiers aussi Maupassant documentait Edmond de

(2) On ne peut s'empêcher, à ce propos, de songer à l'avocat impérial Pinard prononçant le réquisitoire contre *Madame Bovary* pour offenses à la morale publique, affichant une dévotion outrée, et... composant des poésies lubriques, ce dont Flaubert s'égaye fort dans une lettre à Mme Roger des Genettes (*Correspondance*, édition Conard, IV, 301).

Goncourt sur les manifestations du snobisme dans la société mondaine. Le même tome du *Journal* (VI, 345-346) enregistre quelques-unes de ces informations.

Nous sommes alors au 24 décembre 1884. A cette date, Maupassant n'ignore rien des grands desseins d'Edmond de Goncourt. Ainsi, la veille, dans une longue diatribe qu'il a écrite pour le *Gil Blas* contre l'Académie française et, par choc en retour, contre la Société des gens de lettres, il annonce le projet caressé par Edmond de Goncourt de fonder un prix littéraire. Ce prix, qu'il indique comme devant se monter à 10.000 francs, serait décerné chaque année :

au roman qui révélera chez un jeune écrivain le plus de tempérament, d'originalité, d'effort vers la forme et l'invention indéfinitivement [*sic*] nouvelles que doivent poursuivre les artistes.

Une communication de cette nature ne pouvait être divulguée qu'avec l'agrément d'Edmond de Goncourt et d'après ses propres renseignements. Maupassant était donc au courant du testament dont son ami avait, un mois auparavant, le 16 novembre 1884, rédigé le texte que les débats judiciaires considéreront par la suite comme définitif, et que M. Léon Deffoux a publié *in extenso* dans le *Mercure de France* du 15 juillet 1921.

Sans doute aussi Maupassant savait que, depuis la mort de Flaubert, c'est-à-dire depuis 1880, son nom remplaçait celui de son maître sur la liste des membres qui devaient composer la future Académie instituée par le même testament (3).

En 1885 enfin, après avoir transformé le second étage de sa maison d'Auteuil, Edmond de Goncourt inaugura son *grenier*. Maupassant, avec un grand nombre de littéra-

(3) Voir la *Petite Chronologie du Testament et de l'Académie Goncourt*, établie avec précision par M. Léon Deffoux dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1918 et reproduite dans son recueil : *Du Testament à l'Académie Goncourt*, Paris, 1920.

teurs et d'artistes, reçut la brève invitation enregistrée dans le *Journal* :

Le grenier des Goncourt ouvre des dimanches littéraires, le 1er février 1885. Il sera honoré de votre présence.

Le lendemain, Maupassant était en effet cité par le *Figaro* à côté des amis du maître : Daudet, Zola, Taine, Théodore de Banville, en compagnie des autres membres du groupe de Médan : Alexis, Céard, M. Hennique, Huysmans, et parmi une foule d'autres noms, tels que ceux de Charcot, Regamey, Claudius Popelin, Cladel, Theuriet, Scholl, Catulle Mendès, Elémir Bourges, M. Paul Bourget, etc.

Par la suite, Maupassant se montra-t-il assidu aux réceptions d'Edmond de Goncourt ? Selon M. Frantz Jourdain, qui ne lui marque pas grande sympathie, ses visites étaient rares (4). Mais il faut tenir compte qu'à cette époque déjà il vivait le plus souvent loin de Paris. En tout cas, il est curieux de relire la relation, aujourd'hui fort oubliée, qu'il a donnée d'une des séances du grenier. Elle se trouve dans une prétendue *Lettre à un provincial* que publia le *Gil Blas* du 24 novembre 1885 :

Au second étage, une porte s'ouvre. Les murs sont tendus d'étoffe rouge, qu'éclairent des lampes voilées, dont la clarté douce semble plutôt un reflet qu'une lumière.

Le maître vient, la main tendue, souriant et grave. Il n'a point changé depuis dix ans. Il semble immuable. Il a toujours cet air hautain et bienveillant qui m'avait tant frappé jadis.

Une douzaine d'hommes debout ou assis causent doucement. On les reconnaît un à un dans la demi-ombre de la pièce.... Voici Daudet... Il parle.... avec cette malice méridionale qui prend dans sa voix une saveur incomparable.... Dans un coin, Huysmans, l'étonnant écrivain d'*A Rebours*, Bonnetain,... Abel Hermant,... les deux Caze : Robert, grand, maigre, pâle et brun, figure de grand caractère ; Jules, plus blond, portant longs ses cheveux, un peu selon la mode oubliée des poètes parnassiens...

(4) *Au pays du souvenir*, Paris, 1922, p. 212.

Céard, plus loin, cause avec Charpentier, Alexis et Robert de Bonnières. Heredia parle de vers avec le comte Primoli ; Toudouze écoute.

Et Goncourt va d'un groupe à l'autre, se mêle à toutes les causeries, revient s'asseoir, allume une cigarette, se relève, montre des bibelots admirables, des dessins de vieux maîtres, des terres de Clodion.

Puis l'on s'en va, lorsque arrivent six heures, en se disant : A dimanche.

Et Maupassant termine par cette phrase enthousiaste :

Voilà, certes, mon cher, ce qu'on peut voir de plus intéressant à Paris, en ce moment.

Jusqu'ici les relations entre Edmond de Goucourt et Maupassant se déroulent donc en fonction d'une sûre amitié réciproque, nuancée chez le second d'une très vive estime littéraire pour son aîné. De ces sentiments nous trouvons encore un témoignage dans la lettre, restée inédite, que Maupassant écrivit en novembre 1886, lors de la représentation à l'Odéon de *Renée Mauperin*, adaptée à la scène par Henry Céard. Edmond de Goncourt, dans son *Journal* (VII, 166), fait état de cette « aimable lettre », qui lui apportait un peu de consolation et de réconfort contre l'hostilité d'une « presse exécrable », animée d'une « colère froide » à l'égard de la pièce (*Journal*, VII, 151).

Mais, au début de l'année 1887, une intervention pour le moins inconsidérée de la part de Maupassant surprend Edmond de Goncourt. Rappelons brièvement les faits. Dès le printemps de 1881, un comité s'était constitué pour élever un monument à Flaubert. Edmond de Goncourt avait été élu président. Les souscriptions, lentes et insuffisantes, n'avaient encore produit, à l'été de 1886, qu'une somme d'un peu plus de 9 000 francs, sur 12.000 prévus pour les dépenses. Aussi, à l'instigation du Conseil général de la Seine-Inférieure, avait-il été décidé qu'on se procurerait le complément nécessaire au moyen d'une représentation théâtrale à Paris. La Comédie-Française, pressentie, dut refuser

de prêter son concours, en raison de ses statuts. Alors Edmond de Goncourt proposa de parfaire la souscription en demandant à ses amis Zola, Daudet et Maupassant, de verser avec lui une quote-part suffisante. Cette solution était sur le point d'intervenir, quand Porel, directeur de l'Odéon, avait offert son théâtre pour la représentation primitivement décidée. Celle-ci fut donc annoncée par la presse, et c'est ici précisément qu'une démarche intempestive de Maupassant froissa Edmond de Goncourt.

Dans le *Gil Blas* du 1er janvier 1887, Santillane s'élevait avec une certaine acrimonie contre la soirée théâtrale projetée :

Je me permets, écrivait-il, de trouver le procédé quelque peu singulier et d'un respect par trop accommodant envers la grande mémoire qu'on veut honorer.

Et il envisageait de préférence une série de conférences faites sur Flaubert et son œuvre par Edmond de Goncourt, Zola, Daudet et Maupassant. Encore, dans sa pensée, n'était-ce là qu'un expédient, et il achevait son article par un coup droit à l'adresse d'Edmond de Goncourt. Rappelant que celui-ci avait fondé une Académie dont les titulaires recevraient un traitement annuel de 6.000 francs, et que Flaubert avait été inscrit le premier sur la liste des académiciens futurs, Santillane ajoutait :

Les mille écus qui font défaut pour l'érection de la statue de Flaubert représentent un semestre de la rente qu'il aurait touchée, s'il avait eu la douleur de survivre à son ami.... Ne vous paraît-il pas que, si les 150 louis dont on parle manquaient vraiment à la souscription, M. de Goncourt se fût empressé de faire l'abandon de ce semestre, trop heureux d'en être quitte à ce prix, car, en dépit de l'immortalité de toutes les fondations académiques, mieux vaut Goncourt debout que Goncourt enterré?

Susceptible comme on sait qu'il l'était, Edmond de Goncourt fut certainement chagrin de cette semonce. Et l'on devine son étonnement indigné quand, dans le *Gil Blas* du

lundi soir 3 janvier 1887, il lut une lettre que Maupassant avait envoyée d'Antibes, et dans laquelle il déclarait trouver « fort juste » l'article de Santillane et « s'inscrivait personnellement pour mille francs », en vue de compléter la souscription.

Séance tenante, Edmond de Goncourt envoyait à Maupassant « sa démission de président et de membre de la Société du monument Flaubert », dans une longue missive où il relatait les incidents survenus et dont il gardait copie pour son *Journal* (VII, 167-168). Il terminait par ces mots :

Je regrette, mon cher Maupassant, que vous ne m'ayez pas écrit directement, enchanté que j'aurais été de me décharger en ces affaires délicates — où je n'ai été que l'instrument de vouloirs et de désirs qui n'étaient pas toujours les miens — de toute initiative personnelle.

Un mois plus tard, Maupassant, de retour à Paris pour le lancement de *Mont-Oriol*, rendait visite à Edmond de Goncourt. Il s'excusait d'avoir appuyé l'article de Santillane en donnant comme raison qu'il ne l'avait pas lu ! Cette explication paraît invraisemblable, et certes Edmond de Goncourt n'en fut pas dupe, car il note dans son *Journal* (VII, 175) : « C'est raide tout de même ! » Il est probable au contraire que Maupassant avait bien lu l'article en question, et qu'il avait écrit sa lettre dans un mouvement spontané, sans calculer quel effet elle produirait sur les nerfs irritables d'Edmond de Goncourt. Mais l'intention de froisser son ami était restée étrangère à sa pensée, et c'est pourquoi dès son arrivée à Paris il avait eu hâte de s'expliquer avec lui à ce sujet.

Une année s'écoule, et voici qu'en janvier 1888 paraît *Pierre et Jean*. Dans la préface, qui représente la profession de foi littéraire de Maupassant, on sait qu'à la fin il parle du style et de la langue. Il se révèle disciple de Boileau et ajoute :

Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nom-

breux et chinois, qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste, pour fixer toutes les nuances de la pensée.

C'était une critique des procédés des Goncourt, et Maupassant semblait la doubler d'ironie en adressant à Edmond de Goncourt, avec son livre, une lettre conçue en termes affectueux.

Cette fois, le gentilhomme ne contient pas son irritation. Il se rappelle l'incident antérieur, et dans son *Journal* (VII, 233-234) , à la date du 10 janvier 1888, il note :

Dans la préface de son nouveau roman, Maupassant, attaquant *l'Ecriture artiste*, m'a visé — sans me nommer. Déjà à propos de la souscription Flaubert, je l'avais trouvé d'une franchise qui laissait à désirer. Aujourd'hui l'attaque m'arrive en même temps qu'une lettre, où il m'envoie par la poste son admiration et son attachement. Il me met ainsi dans la nécessité de le croire un Normand, très normand.

Il semble, en effet, assez difficile de disculper Maupassant. Pourtant il n'est pas douteux que, par sa critique, il ne prétendit moins à désapprouver la manière d'écrire spéciale aux Goncourt qu'à revendiquer d'une façon générale en faveur d'un style simple contre des procédés qui trahissaient une maladie momentanée de la tradition littéraire, car il l'affirmait :

La langue française, d'ailleurs, est une eau pure, que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler.

On imagine donc assez bien son état d'esprit. Il s'élevait au-dessus du cas Goncourt pour blâmer une tendance à malmener la langue. Et cette attitude lui permettait de conserver intacte son amitié pour Edmond de Goncourt. La lettre qu'il avait jointe à l'exemplaire de *Pierre et Jean* témoignait de ce sentiment.

Mais la dissociation restait délicate, et Edmond de Goncourt pouvait d'autant moins l'opérer qu'il était déjà prévenu contre Maupassant.

Néanmoins les bons rapports continuèrent entre eux. Citons-en comme preuve une lettre du 16 novembre 1890,

dans laquelle Edmond de Goncourt se confie volontiers à Maupassant et fait de curieuses allusions à trois « imbéciles » (5).

Mais, huit jours après, les doutes d'Edmond de Goncourt sur le caractère de son ami sont réveillés par un mince incident. C'était à l'inauguration du monument Flaubert à Rouen, le 23 novembre 1890. Les anciens familiers du maître s'y étaient rendus de conserve, et durant le trajet Maupassant avait invité ses compagnons à un lunch après la cérémonie. Or, de ce lunch « il ne fut plus question, avec la disparition de l'auteur normand chez un parent », enregistre Edmond de Goncourt dans son *Journal* (VIII, 186); et nous le devinons, pendant qu'il écrivait ces mots, réprimant à peine un sourire à la Faustin.

Mais cette fois, l'excuse s'impose : il s'agit d'un oubli involontaire provoqué par la maladie. Edmond de Goncourt nous en apporte lui-même la confirmation, car en cours de route, le matin, il avait été « frappé de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère *marqué*, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a[vait] pris sa personne, et même de la fixité maladive de son regard » ; ce qui l'avait amené à formuler ce pronostic grave : « Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os.»

Ce sont des notations de ce genre, qu'au dire de M. Léon Daudet (6), Maupassant redoutait de la part d'Edmond de Goncourt. Déjà d'ailleurs il en avait fait l'aveu à Jules Huret, lors de l'interview que celui-ci lui avait demandée en 1891. Mais, ajoutait-il, il restait en bons termes avec Goncourt comme avec Zola, tout en les voyant rarement (7).

Ainsi persista l'amitié qui liait Maupassant à Edmond de Goncourt : sans heurts violents, mais aussi, vers la fin,

(5) Cette lettre, inédite, est signalée dans la *Bibliophilie* des éditeurs Helleu et Sergent, fasc. 10 (juin 1924).

(6) *Devant la douleur*, Paris, 1915, p. 116 et 123.

(7) J. Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, 1891, p. 188

sans manifestations extérieures. C'est pourquoi le gentilhomme de lettres, sur la liste des membres de sa future Académie, ne biffa le nom de Maupassant qu'en 1892, quand l'état de santé de l'écrivain ne permit plus aucun espoir de guérison.

II

Ce fut sans doute le 9 janvier 1892 qu'Edmond de Goncourt effaça le nom de Maupassant, car ce jour-là il écrivait dans son *Journal* :

Maupassant est un remarquable *novelliere*, un très charmant conteur de nouvelles, mais un styliste, un grand écrivain, non, non !

Singulière gerbe de fleurs jetée sur une tombe à peine entr'ouverte ! Ces « non, non ! » rageurs résument bien les appréciations qu'à diverses reprises Edmond de Goncourt exprima sur la valeur littéraire de Maupassant, et que lui dictèrent plus ou moins le dépit et la jalousie.

Pourtant il aurait dû se rappeler ces chroniques bienveillantes, vraiment inspirées par l'amitié, dans lesquelles Maupassant avait tant de fois célébré le talent varié des deux frères. Ce n'est pas gaspiller son temps, croyons-nous, que de les relire après les avoir exhumées des journaux où elles demeurent enfouies, nul éditeur n'ayant encore jugé à propos de les réunir à l'œuvre de l'écrivain. Nous allons voir ainsi Maupassant s'intéresser tour à tour, chez Jules et Edmond de Goncourt, aux collectionneurs, aux artistes et aux historiens, puis aux littérateurs, et enfin, aspect assez inattendu, aux critiques des mœurs.

§

Au début de mars 1881, Edmond de Goncourt publiait en deux volumes, sous le titre : *La Maison d'un artiste*, le catalogue descriptif de son logis-musée du boulevard Montmorency. Maupassant montra le plus vif empresse-

ment à signaler cet ouvrage, et, avant tout autre critique, il y consacra, dans le *Gaulois* du samedi 12 mars, l'article intitulé : *Maison d'artiste*, que nous avons déjà mentionné.

Nulle maison, affirmait il, n'est plus curieuse à visiter. C'est un résumé de l'art français au XVIIIe siecle et en même temps un tableau rapide des merveilles de l'Orient, un récit pour les yeux de ces étincelantes industries de la Chine et du Japon.

Maupassant, dans sa chronique, n'avait qu'à suivre Edmond de Goncourt, et nous le voyons, en effet, parcourir avec lui les différentes pièces de la demeure. Pourtant il ne s'arrête guère au rez-de-chaussée, « domaine du XVIIIe siècle », et monte rapidement au cabinet de l Extrême-Orient, situé au premier étage. « C'est le sanctuaire, dit-il ; ici la Chine et le Japon dominent. » Avec le maître du logis, il contemple les soieries aux couleurs éclatantes qui ornent le plafond, et il admire une à une les richesses enfermées dans de grandes vitrines. Les porcelaines surtout, avec les ivoires et les gardes de sabres, retiennent ses regards charmés. Voici, par exemple un *nestké*, une petite sculpture sur ivoire, qui « servait à la fois d'attache et de cachet », nous apprend Edmond de Goncourt. C'est une « des figurations de la mort », ajoute-t-il, et il la décrit de la sorte (II, 217) :

Un squelette à demi couché à terre, le crâne méditativement appuyé sur les osselets de sa main, et se penchant en avant, pour considérer sous une feuille de lotus, que soulève son autre main, un serpent enroulé.

Sous la plume de Maupassant, cette notation s'achève en une résonance psychologique :

La mort est penchée, et dans son mouvement on sent une curiosité bienveillante, un intérêt tendre pour la bête empoisonneuse.

Voici maintenant une garde de sabre en acier. Edmond de Goncourt nous en montre la ciselure (II, 292) :

Deux noirs grillons s'échappent d'une cage au treillis brisé. Elle a pour revers, cette garde, un grand ciel triste, où brille

l'argent d'un quartier de lune échancré par un nuage, et où volettent deux feuilles rouillées de l'automne, parmi l'espace vide.

Mais à Maupassant les traits burinés dans le métal révèlent le sentiment qui a inspiré le dessin, dont il donne en outre une description plus complète :

L'une de ces gardes semble un résumé de l'étrange poésie de ces pays de rêverie et de couleur en même temps : on y voit d'un côté deux grillons, deux petits grillons avec des physionomies d'êtres pensants, qui s'en vont côte à côte, en camarades, et en causant, en bavardant (on le sent à leur allure), échappés tout à l'heure d'une cage d'osier rompu : deux prisonniers qui s'enfuient. L'autre côté de la garde représente deux feuilles mortes, qui tournoient dans un ciel d'hiver, par un clair de lune, seules dans l'immensité. Il y a, dans ces paysages subtils, des nuances d'intentions à peine sensibles, toute une foule de songeries, comme une vapeur de rêve.

Pendant qu'il contemple ces pièces rares et curieuses, Maupassant se remémore les efforts accomplis par les Goncourt pour rassembler pareille collection. Leur fortune était modeste, mais leur flair infaillible. Quand ils avaient écrit un livre et qu'ils sentaient le besoin de reposer leur cerveau, ils se mettaient en campagne à la recherche du *beau*. Ils fouillaient les boutiques d'antiquaires, inventoriaient les cartons des marchands d'estampes, examinaient chez les libraires et les bouquinistes la moindre brochure, le placard d'apparence insignifiante, le feuillet détérioré. On riait de leur manie, mais « le bibelot les tenait », il était leur passion et, selon la remarque de Maupassant :

Cette passion a été leur force, leur refuge, leur consolation dans la vie.

D'abord ils furent attirés par le dix-huitième siècle. Ils le pénétrèrent dans son histoire intime, le reconstituant dans ses mœurs et dans son art, grâce aux dessins des grands maîtres, aux livres et aux brochures, comme aussi grâce à ces infimes objets, éventails, dentelles, jarretières,

boucles de chaussures, menus de dîners, billets d'invitation, etc., témoins effacés et modestes d'une époque où l'on connut la douceur de vivre. Avec ces documents, encore imprégnés du parfum du passé et qui semblaient conserver quelque parcelle d'une vie disparue, les Goncourt composèrent leur œuvre d'histoire anecdotique. Elle est diverse, et Maupassant n'en retient pas toutes les manifestations. Mais il ne ménage pas l'éloge aux ouvrages qu'il a particulièrement goûtés : *Les Maîtresses de Louis XV* et *La Femme au dix-huitième siècle*, « ces exquises études historiques », ou bien cette série de *Portraits intimes du dix-huitième siècle* que nous l'avons vu, dans une lettre à sa mère, qualifier de « charmant livre », enfin et surtout *L'Art du dix-huitième siècle*, dont la quatrième édition en trois volumes, que la maison Charpentier acheva de publier en 1882, fournit à Maupassant la matière d'une nouvelle chronique au *Gaulois*, le 22 mars 1883. Cette chronique s'intitule : *Bibelots* et reproduit en grande partie celle de 1881. Nous y retrouvons les Goncourt hantés par leur passion et fouillant les boutiques, à la recherche du passé:

Ils trouvaient des dessins de Watteau, de Boucher, de Fragonard, de Chardin. Quand l'un mettait la main sur une de ces merveilles méconnues, d'un geste il prévenait l'autre, et pâles tous deux, ils contemplaient la trouvaille et l'emportaient le cœur battant.

C'est pourquoi, dans « cet admirable livre » qu'ils dénommèrent *L'Art du dix-huitième siècle*, ils firent revivre la poésie d'une époque « qu'ils adoraient ». Comme le note Maupassant, deux peintres les charmèrent : Watteau et Fragonard, le premier surtout qui, selon leur sentiment, « a renouvelé la grâce ».

D'autre part, vers 1850, on avait commencé en France de découvrir le Japon. Les Goncourt furent bien vite attirés par les objets nouveaux offerts à la curiosité, et c'est à juste titre que Maupassant les considère comme des initiateurs

en ce domaine. A la fois dans *Maison d'artiste* et dans *Bibelots,* il dit en effet :

Ils furent les premiers peut-être qui aient compris la valeur artistique, la grâce et le charme de l'art japonais, dont s'inspirent aujourd'hui nos peintres.

Et il mentionne que, dès 1852, Edmond de Goncourt avait acheté au magasin de « La Porte de Chine », et pour le prix minime de 80 francs, « un de ces merveilleux albums japonais qui valent maintenant des sommes fabuleuses, et qu'on ne trouve plus d'ailleurs ».

Les Goncourt étaient nés *bibelotiers*, tel est le néologisme dont use Maupassant pour les caractériser. Ils restèrent bibelotiers, et quand Jules eut succombé, le survivant continua l'œuvre qu'ils avaient inaugurée ensemble dans leur ardeur juvénile. Aussi la collection amassée par eux représentait-elle, pour employer les termes judicieux de Maupassant, « une victoire de la passion du goût et de l'intelligence ».

§

Le goût du bibelot détermina, chez les Goncourt, leur méthode historique, et cette méthode, ils l'appliquèrent à la littérature : d'où leur style, leur *écriture artiste*. Ces corrélations ont leur principe dans le tempérament des deux frères. C'est ce que Maupassant va nous montrer par une analyse dont nous emprunterons les éléments à quelques-unes de ses chroniques plus ou moins oubliées.

A propos du salon de 1885, il écrivit dans le *Gil Blas* du 7 juillet, sous le titre : *Les Juges*, un article de critique artistique et littéraire, où il soutenait la thèse que « personne n'a le droit de juger, car les uns sont incompétents et les autres prévenus par éducation et par profession », C'est dans la seconde catégorie qu'il faut ranger Edmond de Goncourt. Il ne saurait être impartial, parce qu'il est chef d'école, lui « le maître des subtils et des nerveux ». Ainsi, en effet, se caractérisaient les Goncourt : au phy-

sique, des nerveux ; psychologiquement des subtils. « Ils étaient doués de natures extraordinairement nerveuses, vibrantes, pénétrantes », affirmera encore un peu plus tard Maupassant dans l'essai historique sur *l'Evolution du roman au dix-neuvième siècle*, que lui avait demandé la *Revue de l'Exposition universelle* de 1889. Et il déduit les qualités qu'un tel tempérament entraînait dans l'ordre littéraire :

Les plus personnels des romanciers contemporains, qui ont apporté dans la chasse et dans l'emploi du document l'art le plus subtil et le plus puissant, sont assurément les frères de Goncourt. . Ils sont arrivés à montrer une nuance de la vie presque inaperçue avant eux. . . . . .

En 1881 déjà, dans l'article intitulé : *Maison d'artiste* que nous connaissons, Maupassant définissait l'art des Goncourt un « art raffiné, subtil, tout en nerfs, saisissant les nuances des nuances, les délicatesses infinies, les souffrances des choses ».

Dans ces notations, quelle qu'en soit la date, le mot *subtil* revient sans cesse comme un leit-motif. Que signifiait-il donc pour Maupassant ?

Les Goncourt apparaissent subtils aux yeux de Maupassant, parce qu'ils se montrent habiles « à découvrir le mobile secret et certain des actes, à soulever le voile de la réalité, à prendre sur le fait la mystérieuse nature »..

Ainsi s'exprime-t-il dans une étude publiée par le *Gaulois* du 27 avril 1884, au sujet de *La jeune fille* dans la littérature. A cette époque d'ailleurs, la question du roman le hantait fort. Aussi, le 3 juin 1884, dans le *Gil Blas* cette fois, et avec plus de détails qu'il n'en avait apporté jusque-là, il définit ce qu'il entendait par *Les Subtils* :

Les subtils forcent les lecteurs à un travail de pensée, délicieux pour les uns et pénible pour les autres. Il faut, pour suivre toutes les finesses de leurs aperçus et les arguties de leurs remarques, demeurer toujours en éveil, toujours au guet ; on accomplit à leur suite un voyage d'exploration dans le cerveau

humain ; il faut un effort constant d'attention et d'intelligence pour marcher derrière eux dans ce dédale.

Les romanciers subtils s'opposent aux romanciers objectifs. Et Maupassant, pour préciser sa pensée par des exemples, ajoute :

Flaubert représente parfaitement le type du romancier essentiellement objectif, tandis que les frères de Goncourt sont des subtils.

Dans son article *Maison d'artiste*, en 1881, Maupassant employait encore, à côté du mot *subtil*, celui de *fouilleur*. A titre de collectionneurs et d'historiens, les Goncourt étaient pour lui des « fouilleurs du passé ». En tant que romanciers, ils deviennent des « fouilleurs de la vie ». Ils offrent enfin un troisième aspect, celui de « fouilleurs de la langue ». Comme dans le passé et dans la vie, ils ont trouvé dans la langue « des richesses qu'on ne connaissait pas ». Et, à l'occasion d'un simple compte rendu de nouveautés littéraires, en 1883 (*Bataille de livres*, dans le *Gaulois* du 28 octobre), Maupassant attribue en effet aux Goncourt « la sûreté, la dextérité à jouer avec la langue, à la disloquer à leur guise, à lui faire dire ce qu'ils veulent».

A n'en pas douter, Maupassant marquait ainsi aux Goncourt la plus vive estime littéraire, sous tous les rapports et sans la moindre restriction. Par quelle inconcevable aberration Edmond de Goncourt a-t-il donc pu se méprendre sur un sentiment aussi souvent exprimé et si nettement ? La jalousie l'aveuglait-elle parfois au point de lui masquer la réalité ? Par exemple, ce dimanche 27 mars 1887, lorsqu'il ne se retint pas de se demander dans son *Journal* (VII, 186) :

Pourquoi, aux yeux de certaines gens, Edmond de Goncourt est-il un gentleman, un amateur, un aristocrate qui fait joujou avec la littérature, et pourquoi Guy de Maupassant, lui, est-il un véritable homme de lettres ? Pourquoi ? je voudrais bien le savoir !

Loin de considérer les Goncourt comme des amateurs en littérature, Maupassant les plaçait au contraire au premier rang, à côté de son maître Flaubert. De même que Flaubert, affirme-t-il dans sa chronique sur *La jeune fille*, « ils se préoccupent seulement de la sincérité de leur œuvre », sans le souci de plaire ou de parvenir au succès matériel.

Avec Flaubert, ils sont « les maîtres » du roman d'observation, et tel de leurs livres, cette « sévère et poignante étude » qui s'intitule *Germinie Lacerteux*, n'est rien de moins qu'un « chef-d'œuvre », comme aussi bien *Manette Salomon*. Il n'est pas même jusqu'à ce simple recueil d'*Idées et Sensations* que Maupassant ne qualifie de « superbe livre », voire encore d'« œuvre philosophique ».

A son avis, Edmond de Goncourt fait figure de « chef d'école », et si « des écrivains de talent grincent des dents en l'entendant nommer », en revanche, « beaucoup le proclament le premier des prosateurs vivants ». Ainsi s'exprime Maupassant, en 1885, dans son article *Les Juges*. Plus de quatre ans auparavant d'ailleurs, dans *Maison d'artiste*, après avoir fait une discrète allusion aux luttes que les deux frères avaient soutenues, il applaudissait avec joie au succès du survivant, qui se voyait « tout à coup admiré, acclamé, salué maître ». En 1882, dans une réponse à Francisque Sarcey au sujet d'une critique de *Mademoiselle Fifi*, il notait encore le vœu formé par le « maître romancier Edmond de Goncourt » d'appliquer aux classes supérieures de la société les procédés d'observation employés déjà pour analyser les humbles classes (8). Il rappelait de la sorte la préface des *Frères Zemganno*, où l'auteur recommandait aux écrivains de l'avenir « le roman réaliste de l'élégance », qui devait tuer « le classicisme et sa queue ».

Les années se succèdent sans modifier les opinions de Maupassant à l'égard d'Edmond de Goncourt. Ainsi, dans un brouillon de lettre sans date (9), mais que nous avons

(8) Voir *Mademoiselle Fifi*, édition Conard, p. 276.
(9) *Correspondance*, dans *Boule de suif*, édition Conard, p. CLIV.

de solides raisons de rapporter à juillet 1887, il s'indigne que le maître reste seulement chevalier de la Légion d'honneur. Pourtant, explique-t-il, « peut-on contester sa haute valeur et surtout son influence sur la littérature contemporaine ? Personne peut-être n'en eut plus que lui. » Deux ans plus tard enfin, dans son *Evolution du roman au dix-neuvième siècle*, Maupassant continuera de constater « l'influence considérable des frères de Goncourt sur la génération actuelle », et c'est à peine si, devant les ravages de l'écriture artiste exercés par des imitateurs malhabiles, il se permettra quelque réserve sur cette influence « peut-être inquiétante, car tout disciple, outrant les procédés du maître, tombe dans les défauts dont le sauvèrent ses qualités magistrales ».

Nous trouvons ici la preuve que les critiques formulées dans la préface de *Pierre et Jean* visaient, non pas le style des Goncourt eux-mêmes, mais l'excès malencontreux pour la langue auquel il pouvait conduire, excès dans lequel sont en effet tombés quelques écrivains des années 80.

I

Parmi les ouvrages des Goncourt, il en était trois que Maupassant mettait à part pour sa délectation personnelle.

D'abord *La Femme au dix-huitième siècle*. On se souvient que, dans *Fort comme la mort*, la comtesse de Guilleroy conserve toujours ce livre sur son bureau, avec *Le Rouge et le Noir*, *Adolphe* et *Les Fleurs du mal*, pour montrer qu'elle n'est pas étrangère « aux sensations compliquées et aux mystères de la psychologie ». Ainsi Maupassant nous fournit les raisons de son choix.

Nous les saisissons mieux encore, en le voyant joindre à cette œuvre d'histoire anecdotique deux romans dans lesquels Edmond de Goncourt, cette fois privé de la collaboration de son frère, avait précisément tenté d'appliquer la formule nouvelle qu'il avait proposée dans la préface des *Frères Zemganno*. Ces romans sont *La Faustin* et *Chérie*.

Ici Maupassant, que sa sensualité poussa toujours à sonder la complexité du cœur féminin, trouvait une réponse à ses préoccupations. *Chérie* lui montrait une âme de jeune fille en voie d'épanouissement, et dans *La Faustin* il rencontrait le type spécial de la femme de théâtre. *La Femme au dix-huitième siècle* apportait enfin un complément historique à cet original essai d'une psychologie de la femme et de l'amour. . . . .

Chérie fut publiée en librairie au milieu d'avril 1884. Dès le 20 du même mois, la critique s'en emparait, et Maupassant, dans le *Gaulois* du 27, imagina, dans sa chronique intitulée : *La jeune fille*, de comparer l'ouvrage d'Edmond de Goncourt à *La Joie de vivre* de Zola. Le rapprochement lui paraissait curieux entre « l'homme des psychologies difficiles, profondes, subtiles », et « l'homme des tableaux vigoureux, des études hardies et brutales ».

Il constate d'abord que la littérature française n'offre guère de portraits de jeunes filles. A peine peut-on citer *Paul et Virginie* au dix-huitième siècle, et d'autre part *Julia de Trécœur* d'Octave Feuillet. Mais ces œuvres procèdent plutôt d'une conception poétique qu'elles ne relèvent de l'observation précise. Or, si l'on prétend étudier la jeune fille selon la méthode des romanciers réalistes, on se heurte à des difficultés presque insurmontables. « La jeune fille nous demeure inconnue », constate Maupassant, parce que « nous la voyons peu, nous ne lui parlons pas, nous ne pénétrons point ses pensées, ses rêves ». D'ailleurs, « elle s'ignore elle-même, elle ne peut montrer que les germes des sentiments, des instincts, des passions, des vertus ou des vices qui se développeront quand elle sera femme ».

Avec *Chérie*, Edmond de Goncourt s'engageait donc dans un domaine à peu près ignoré de la littérature, et sa tentative méritait d'être prise en sérieuse considération. C'est pourquoi Maupassant ne lui ménagea pas l'éloge. On relira, croyons-nous, son appréciation avec d'autant plus d'intérêt qu'elle est redevenue comme inédite :

Edmond de Goncourt a suivi jour par jour, heure par heure, le développement secret d'une âme d'enfant. Il note avec une étrange pénétration et une minutie singulière tous les phénomènes inaperçus de ce petit être qui se prépare. Il sait ses goût indécis, ses inquiétudes, ses aptitudes, ses amusements, ses tristesses, tous les sursauts, toutes les surprises de cet esprit en formation. Il indique le progrès inégal de ses facultés, ses émotions nouvelles de chaque semaine, de chaque mois, de chaque année, toute la mécanique gentille et puérile de cette jeune nature en éveil.

Il a pris justement une petite Parisienne, précoce, maladive, mûre trop tôt, être hâtif, où apparaissent avant l'heure les penchants de la femme, mêlés avec toutes les innocences de l'enfant.

Point d'intrigue. Ce n'est pas un roman, c'est le tableau d'une âme de fillette. On la voit, cette jeune âme, vivre, s'agiter, grandir, s'affirmer dans ce jeune corps dont on suit de même le développement prématuré, où les grâces, les formes précises de la future coquette se montrent déjà dans la gamine.

C'est bien là un livre d'analyse définitif, plus charmant, plus empoignant, que s'il contenait des aventures et des péripéties amoureuses.

Et la langue si subtile, si raffinée, si pénétrante du maître, descend avec des ruses, des souplesses, des gentillesses délicieuses dans tous les secrets de cette mignonne créature, suit tous les détours de cette frêle pensée grandissante. Une joie souriante vous envahit devant le spectacle si clair et si délicat de cette petite fille qui montre à tous, tout nu, son petit cœur.

Il manque, dans les essais de psychologie féminine d'Edmond de Goncourt, un volume qui correspondît à ce qu'il avait inauguré dans *Chérie* pour la jeune fille, et qui analyserait la femme moderne de constitution normale et de condition sociale moyenne.

Car, en composant *La Faustin*, il continua de manifester en cette matière les tendances qu'il avait toujours montrées en collaboration avec son frère. Il étudia un cas spécial, davantage même un cas pathologique et tératologique. La Faustin, en effet, dépouille les sentiments de son

sexe, elle en abandonne le charme et la grâce. « Toute à son travail de comédienne », elle n'est qu'« une artiste, une femme incapable d'aimer », comme le lui crie lord Annandale en une invective suprême. Elle a cessé d'être une femme, pour incarner la femme de théâtre.

C'est bien ainsi que l'entendait Maupassant, le 1er février 1882, quand il présentait aux lecteurs du *Gaulois* la nouvelle œuvre de son ami :

Elle est terriblement vraie. écrivait-il, la subtile analyse du maître observateur, qui a fouillé ces âmes d'actrices, suivi le labyrinthe compliqué de leurs tendresses, et ouvert au public les coulisses de leurs cœurs... Le romancier a indiqué là, avec une rare discrétion d'ailleurs et une singulière perspicacité, la part que le *métier* reprend fatalement dans les passions des femmes de théâtre.

On peut se demander toutefois si *La Faustin* plaisait en définitive à Maupassant, qui sans doute n'a pas voulu en accuser le caractère excessif. Bien qu'il ait encore qualifié ce roman de « haute et superbe étude de la comédienne moderne », il ne semble pas douteux qu'il ne lui préférât l'œuvre des deux frères : *La Femme au dix-huitième siècle*. Il considérait, en effet, ce dernier livre comme une merveilleuse analyse de psychologie féminine historique. On sait qu'il partageait sur le dix-huitième siècle français les idées des Goncourt, et il leur était reconnaissant d'avoir montré quelle grâce auréolait la femme à cette séduisante époque :

La femme se forme et se modifie à l'image de la société où elle vit. A quelle époque en France a-t-elle atteint sa perfection ? C'est justement pendant ce dix-huitième siècle, le siècle féminin par excellence, dont nous parle si subtilement l'écrivain. C'est alors qu'apparurent dans Paris ces êtres adorables dont on croit encore respirer le passage, ces radieuses figures, étoiles d'amour dont l'éblouissement nous est resté. Elles se sont formées dans l'air parfumé de cette époque qui fit éclore toutes les élégances ; et elles étaient bien, ces femmes, les fruits de ce dix-huitième

siècle, où toutes les fines qualités de notre race ont atteint leur complet épanouissement, où la grâce semble née, où l'esprit semble inventé, où tous paraissent fous d'art et de raffinements infinis.

Cette page exquise, les lecteurs du *Gil Blas* eurent la joie de la goûter le 29 octobre 1881. Il est regrettable, croyons-nous, qu'elle n'ait pas été recueillie dans les œuvres de Maupassant. Elle montre en quelle estime il tenait ce livre des Goncourt. D'autres témoignages ne manquent pas. Par exemple, dissertant sur l'adultère dans le *Gaulois* du 23 janvier 1882, il citera *La Femme au dix-huitième siècle* à propos de ce trait de mœurs que, dans l'aristocratie au temps de Louis XV, un ménage fidèle eût paru grotesque.

Mais cette étude, qui certes faisait les délices de Maupassant, et les autres ouvrages analogues d'Edmond de Goncourt, pouvaient-ils exercer quelque influence à la fin du dix-neuvième siècle ? Maupassant s'est posé la question dans le *Gil Blas* du 6 juillet 1886 et il l'a résolue par la négative. Il formule d'abord ce principe :

C'est d'ordinaire dans les livres que nous acquérons la connaissance de l'amour, c'est par eux que nous commençons à en désirer les émotions.

Il cherche ensuite, à travers la littérature du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, les écrivains auxquels on peut attribuer « une action réelle sur les mœurs amoureuses de notre pays ». Après Jean-Jacques Rousseau, il nomme, parmi les poètes, Lamartine et Musset, au théâtre ou dans le roman, Alexandre Dumas fils et Octave Feuillet. Mais l'époque à laquelle il vit l'inquiète :

Personne, parmi ceux qui écrivent aujourd'hui, ne peut faire couler dans le cœur de ses lecteurs ce je ne sais quoi d'attendri qui prépare et fait naître les émotions d'amour.

Ni Leconte de Lisle, ni Théodore de Banville, ni Sully Prudhomme ne sauraient « éveiller dans l'âme des femmes des rêveries tendres ou passionnées ». Et pas davantage

des prosateurs comme Zola, Alphonse Daudet, ni même Edmond de Goncourt :

Est-ce Edmond de Goncourt, ciseleur de phrases subtiles, artiste complexe, merveilleusement habile, mais observateur implacable, qui troublera les cœurs haletants des jeunes filles et leur dira : « C'est ainsi qu'on aime et qu'on doit aimer » ?

Aussi Maupassant conclut-il avec amertume :

Et l'on peut dire, on peut affirmer que l'amour n'existe plus dans la jeune société française.

§

Cette remarque trahit un pessimisme exagéré. Mais elle ne devait pas déplaire à Edmond de Goncourt, dont le pessimisme égalait au moins celui de Maupassant. Tous deux encore, à cause de leur sensibilité aiguë et morbide, souffraient trop souvent au contact des hommes et des choses. Déjà ces analogies de tempérament et de caractère suffiraient à expliquer comment l'amitié née entre eux sous l'égide de Flaubert persista malgré d'inévitables heurts, d'ailleurs légers. N'oublions pas non plus que la plupart de leurs goûts et de leurs tendances les rapprochaient encore. L'un et l'autre montraient pareille dilection pour le dix-huitième siècle français, leurs préoccupations littéraires les portaient vers des domaines semblables, par exemple vers la psychologie de la femme et de l'amour, et s'ils représentaient, en ce qui concerne le problème du style, deux camps irréductiblement opposés, ils suivaient cependant la même méthode, celle de l'observation scrupuleuse, qui les poussait à la recherche du fait caractéristique et du détail précis.

Vu ces analogies, il est permis de se demander si Edmond de Goncourt n'aurait pas exercé quelque influence sur Maupassant. M. Pierre Sabatier a examiné ce point dans les pages finales de son livre sur *L'Esthétique des Goncourt* (Paris, 1920). Il est d'avis que Maupassant aurait pris des Goncourt au moins deux choses : d'une part le

goût de l'observation dont il leur serait redevable presque autant qu'à Flaubert, d'autre part l'idée que la réalité n'est qu'une illusion.

C'est, pensons-nous, trop accorder aux Goncourt en la circonstance. Maupassant ne leur a rien emprunté. Son maître unique reste Flaubert, dont il reflète les opinions et les sentiments, dont il applique, avec plus de souplesse, les doctrines et les méthodes. Entre Flaubert et Maupassant, il y a véritable filiation littéraire. Entre Edmond de Goncourt et Maupassant, on ne peut relever que des affinités. Mais ces affinités furent assez nombreuses et assez profondes pour lier les deux écrivains, dès qu'ils se connurent chez Flaubert, d'une amitié qui ne se démentit plus par la suite, et qui se colora même chez Maupassant d'une nuance d'admiration pour son aîné.

A. GUÉRINOT.

LES ATLAS LINGUISTIQUES ET LA CARTOGRAPHIE DU LANGAGE

Le premier congrès international de linguistique, qui s'est tenu dernièrement à La Haye, a émis un vœu, à l'adresse des divers Gouvernements et de la Société des Nations, pour l'organisation d'une vaste enquête sur les langues, dialectes et parlers du globe, avec, pour but, la constitution d'un immense atlas linguistique du monde (1).

Ce projet répond à une nécessité urgente, si l'on veut fixer pour la science, tant qu'il en est temps encore, la physionomie infiniment complexe et variée des idiomes humains : car, devant l'extension et la diffusion croissante des puissantes langues de civilisation, le nombre est sans cesse plus grand des parlers, frappés de déchéance sociale, qui se désagrègent, s'altèrent et sont menacés d'une disparition rapide.

A la suite d'une discussion approfondie et par moments fort animée, la méthode cartographique est apparue à la grosse majorité des linguistes comme étant à la fois la plus rapide et la meilleure pour atteindre l'objectif poursuivi.

Il ne s'agit pas d'expérimenter un procédé nouveau, mais de généraliser, sur une vaste échelle, une méthode qui a déjà fait ses preuves dans des domaines plus ou moins restreints. De grands atlas linguistiques, relatifs pour la plupart aux langues romanes, ont déjà vu le jour, et la publication d'un des plus importants, qui a

(1) Le vœu vient d'être renouvelé par le 17e Congrès des orientalistes tenu à Oxford (nov. 1928).

trait à la Suisse méridionale et à l'Italie, vient de commencer.

Comment élabore-t-on un atlas linguistique? Comment les faits du langage peuvent-ils être traduits par la carte? Quelle est l'utilité, quels sont les résultats de cette méthode? Autant de questions nouvelles pour le grand public et auxquelles je vais m'efforcer de répondre succinctement dans les pages suivantes, en donnant aux lecteurs un aperçu d'une nouvelle science attrayante et encore peu connue.

I

LA PRÉPARATION D'UN ATLAS LINGUISTIQUE

Un atlas linguistique porte, en principe, sur une masse homogène de parlers ayant une origine commune et qui se sont peu à peu diversifiés. Son but est de mettre en relief, par un procédé comparatif saisissant, la variété des sons, des formes, des mots sur un territoire donné et de délimiter, pour chacun d'eux, la répartition géographique des types et des variantes.

La région est choisie suivant les aptitudes et les convenances de l'enquêteur. Plus elle est vaste, plus elle offrira un ensemble intéressant et complexe, mais plus aussi l'enquête sera longue et difficultueuse. Tous les pays méritent d'être étudiés, sauf ceux, assez rares, qui présentent une unité linguistique à peu près parfaite : il est évident, par exemple, qu'un atlas linguistique de la banlieue parisienne n'aurait aucune raison d'être, tandis que, pour une contrée à peine plus vaste, des atlas vosgiens, landais, auvergnats ou valaisans fournissent une extraordinaire variété de types et de formes.

Une fois la région choisie, il s'agit d'établir un questionnaire. Ce travail suppose la connaissance préalable d'un certain nombre de parlers dont on veut étudier

l'ensemble. Car si on ne peut prévoir d'avance tous les phénomènes qu'on rencontrera, un bon questionnaire doit être adapté à la nature, à la diversité des idiomes à recueillir. Il faut y doser les mots populaires, qui devront être de beaucoup les plus nombreux, multiplier ceux qui présentent une grande variété lexicologique, en réservant une petite part aux mots savants, aux néologismes, pour étudier sur ces emprunts récents les réactions des parlers. Il faut prévoir les mots nécessaires, et en nombre suffisant, pour permettre de dégager les caractères phonétiques des idiomes. Et comme les formes grammaticales et plus encore la syntaxe ne peuvent être étudiées que dans des groupes de mots, il faut inscrire dans le questionnaire, à côté de mots isolés, nombre de petites phrases usuelles très courtes, choisies de façon que leur ensemble présente les différentes formes des noms et des verbes (genre, nombre, temps, modes, personnes) ainsi que les combinaisons syntaxiques dont on a besoin.

Un tel travail est considérable et il n'a pas demandé moins de plusieurs années de réflexion et de préparation aux auteurs des premiers atlas linguistiques. Aujourd'hui on prend généralement pour point de départ le questionnaire de l'Atlas de la France, qui contient près de deux mille mots, en le modifiant par les suppressions et additions que justifient les parlers à étudier.

Voici maintenant l'enquête. Dans les petits atlas, le même linguiste peut être à la fois l'organisateur et l'enquêteur. Mais quand la région est vaste, force est bien de partager le travail. Pour l'Atlas de la France, un linguiste, Gilliéron, a préparé et colligé les matériaux, tandis que son collaborateur, Edmont, a fait l'enquête. Parfois on a dû recourir à plusieurs enquêteurs. L'essentiel est de conserver l'unité, non seulement dans l'organisation du travail, ce qui va sans dire, mais encore dans la transcription des parlers.

L'enquête doit être faite sur place, par audition directe d'indigènes parlant leur langue maternelle. Trois ordres de problèmes se posent ici : notation du langage, choix des localités, choix des sujets.

Le langage entendu doit être transcrit dans un type uniforme de notation phonétique, chaque son étant représenté par une lettre et par une seule. Les romanistes ont adopté le système de notation de l'Atlas de la France qui est basé sur l'alphabet français et qui, par l'abondance des signes diacritiques et la facilité de mettre des lettres en exposant pour exprimer les sons intermédiaires (2) offre une grande souplesse et permet de noter une variété infinie de sons. En revanche, pour l'impression, il exige un nombre considérable de caractères, que possède une seule imprimerie de France (Protat, à Mâcon). L'enquêteur doit avoir une bonne oreille, apte à saisir au passage les nuances les plus fugitives des sons, et il doit s'être exercé longuement, au préalable, à l'audition et à la transcription de divers idiomes.

Le choix des localités ne doit pas être laissé au hasard. L'idéal serait d'interroger un sujet dans chaque communauté d'habitants, commune ou paroisse, de la contrée : mais on n'a pu le réaliser jusqu'ici, pour des motifs d'ordre pratique, que lorsqu'un atlas porte sur des régions de faible étendue. Dans les grands atlas, on choisit un certain nombre de points de repère. L'Atlas Gilliéron en compte 639 pour la France romane, soit une densité moyenne de six points environ par département; l'Atlas de MM. Jaberg et Jud en compte 400 pour l'Italie et la Suisse méridionale, densité à peu près équivalente. La densité de l'Atlas catalan, dont le territoire

(2) Soit par exemple un *a* qui se rapproche d'*o* : on l'indiquera par *a* surmonté de *o*, comme dans l'orthographe du suédois (où le son a évolué depuis que l'orthographe a été fixée). Les signes diacritiques sont : les signes classiques des brèves et des longues; les accents (marquant l'ouverture et la fermeture des voyelles), le tilde (comme en portugais) exprimant la nasalisation des voyelles; un trait vertical sous la voyelle frappée de l'accent tonique, etc.

est bien plus restreint, est sensiblement plus forte. Avec raison, en France, où les parlers populaires sont très effacés dans la région parisienne, la proportion des localités enquêtées a été moindre dans cette contrée, et plus grande dans les régions montagneuses (Vosges, Savoie) où la variété atteint son maximum. — Les localités peuvent être choisies d'avance, ou sur place, suivant le flair de l'enquêteur : il est bon, en effet, d'enregistrer, dans une proportion à établir, les parlers de villages archaïques, de bourgs commerçants, de ports, voire de petites villes, là où celles-ci ont conservé la pratique de l'idiome indigène. M. Bartoli, pour l'atlas italien qu'il prépare, a dosé à l'avance la proportion des divers centres (petits, moyens et grands) ainsi que des localités de plaine et de montagne.

Le point le plus délicat de l'enquête reste encore le choix du sujet et son interrogation. Il faut trouver une personne de bonne volonté, s'assurer qu'elle est indigène, ce qui n'est pas toujours aisé quand on est étranger à la localité : on a recours en général à l'intermédiaire et aux bons offices — presque toujours indispensables pour mettre en confiance le paysan si méfiant — de l'instituteur, du curé, du maire ou de quelque autre notabilité villageoise. Il faut ensuite procéder à loisir et avec patience, en ayant soin de ne pas fatiguer l'attention du sujet, auquel on veut demander quinze cents à deux mille réponses exactes : un individu énervé ou fatigué comprend souvent mal, répond à côté et multiplie les lapsus (3). Il est bon d'interroger en plusieurs fois et de contrôler, comme l'a fait M. Griera, un sujet par un autre, au moins pour les faits qui éveillent le doute. Les erreurs qu'on a relevées dans l'Atlas de la France proviennent presque toutes d'une trop grande

(3) Pour plus de détails sur l'enquête dialectologique, je renvoie à mon petit manuel *Les Patois* (Paris, 1927), 3e partie.

rapidité de l'enquête (due à des nécessités d'ordre matériel).

II

LA CARTOGRAPHIE LINGUISTIQUE; SON BUT, SES RÉSULTATS

L'enquête terminée, il faut dresser les cartes de l'atlas (4).

Chaque mot recueilli — détaché, s'il y a lieu, de la phrase dont il faisait partie (détail qu'on indique) — a sa carte. Voici le principe sur lequel les cartes sont établies.

On a dressé de la région étudiée une carte muette, tirée en autant d'exemplaires qu'il est nécessaire. Sur cette carte, les localités dont on a enregistré le parler figurent par un point accompagné d'un chiffre (5). Le parler de chaque localité a été relevé par l'enquêteur sur un petit cahier où les mots figurent par ordre alphabétique. Le questionnaire étant le même partout, il suffit de prendre, par ordre, la traduction de chaque mot dans les divers cahiers, pour transcrire chaque forme, sur la carte, à côté de la localité, plus exactement : du numéro correspondant. Nous aurons ainsi, par exemple, les cartes d'*abeille*, *j'ai*, *avoir*, etc.

A priori, on pourrait croire que la carte, pour un mot donné, ne nous offre que des variantes sans grand intérêt, ou, au contraire, qu'elle nous présente un fouillis désordonné de formes et de types. L'expérience montre qu'il n'en est rien. Variantes, nuances même ont leur

(4) En fait, pour aller plus vite, on reporte les mots sur les cartes au fur et à mesure que se fait l'enquête. Mais, pour la clarté de l'exposé, nous supposons l'enquête terminée. D'autre part, les reports des mots sur les cartes se font souvent par un procédé un peu plus compliqué que celui que nous indiquons. (Voir la *Notice* de l'Atlas de la France, p. 9.)

(5) Comme repères, on fait figurer aussi quelques limites politiques (départements, provinces), voire quelques fleuves.

raison d'être et leur intérêt. Mais ce qui apparaît surtout, c'est que la répartition des formes et des types n'est nullement chaotique, qu'elle s'effectue dans des conditions dont on peut déterminer les données, et que l'irrégularité même a ses causes dont on peut tirer un enseignement. Mieux encore : la répartition actuelle des formes permet, comme la géologie par l'inspection des affleurements de terrains appartenant à des âges divers, de reconstituer les formations linguistiques qui se sont succédé, en s'aidant, bien entendu, des renseignements historiques que nous possédons. Cette interprétation des cartes, c'est la géographie linguistique, qui est en voie de renouveler la science du langage (6).

Pour atteindre ce but, pour mettre plus clairement en lumière les faits bruts enregistrés sur les cartes des atlas, on établit d'après celles-ci une deuxième série de cartes, cartes d'étude ou de démonstration, sur lesquelles figurent les aires des formes ou des mots. Prenons quelques exemples.

Voici d'abord les cartes lexicologiques. Soit le mot « jument ». La carte de l'Atlas de la France offre pour ce mot trois types principaux, *ègo* (dans une partie du Midi), *cavale* et *jument*. Négligeant les variantes et cherchant uniquement à établir l'aire géographique respective de chacun de ces types, nous colorierons en jaune, je suppose (sur une carte de France où figurent seulement les numéros des localités et les limites départementales) les régions où l'on dit *ègo*, en bleu celles où l'on dit *cavale*, en rouge celles où l'on dit *jument* (7). Nous verrons ainsi que le premier type n'est plus représenté que dans une partie du Massif Central et de petits îlots

(6) Pour plus de détails, je renvoie à ma petite *Géographie linguistique (Bibl. de culture générale*, Flammarion ; 7 cartes linguistiques dans le texte), où l'on trouvera la bibliographie des ouvrages de Gilliéron et des principaux travaux relatifs à la géographie linguistique.

(7) Pour des raisons d'ordre matériel, on remplace souvent les couleurs par des grisés ou des hachures de différents types : procédé moins frappant pour la démonstration, mais... plus économique.

alpestres et pyrénéens, que *cavale* occupe tout le Midi et le Sud-Est, avec trois grands îlots à l'est et au nord-est, et que *jument* règne sur le reste du territoire.

Que savions-nous jusque-là sur l'histoire respective de ces mots? Que « jument » se disait *equa* en latin, prototype de *èga* de l'ancien provençal, *ive* de l'ancien français; qu'aux alentours du XIII[e] siècle, *ive* a disparu peu à peu, tandis que *jument* passait du sens « bête de somme » au sens actuel; quant à *cavale*, le mot apparaît au XVI[e] siècle chez quelques écrivains français (dénotant par sa forme un emprunt à l'italien ou au provençal), et reste confiné dans le langage poétique.

L'étude de la carte linguistique vient préciser ces données un peu vagues. Sans entrer dans les détails de l'interprétation, donnons-en les résultats essentiels. La couche la plus ancienne, celle des représentants d'*equa*, a été refoulée dans les régions les plus reculées sous la poussée de *cavale*, qui, venu d'Italie, a déferlé d'une part sur tout le Midi, de l'autre a remonté le couloir de la Saône pour gagner la Wallonie, en poussant même une pointe à l'ouest vers l'Orléanais. *Jument* a pris son sens actuel dans la région artésienne, puis le mot est descendu vers Paris; du jour où il a gagné la capitale, il a rayonné sur toute la France, et il a disloqué l'aire de *cavale* à laquelle il s'est superposé en partie, de même que *cavale*, au sud et à l'est, avait antérieurement désagrégé et recouvert en majeure partie l'aire d'*ègo*. La carte fait ainsi ressortir, — par l'analyse des aires brisées, des émergences, des résidus de formations anciennes et des foyers de formations nouvelles — les voyages, les luttes, l'expansion et le recul des mots.

Voici maintenant un exemple de carte phonétique. A cet effet, on choisit des mots dont le type lexicologique est le même pour toute la région étudiée. Soit « chanter ». Le latin *cantare* a gardé son *c* (*k*) dans tous le Midi, et, au nord, dans la majeure partie de la Normandie, la

Picardie, l'Artois et le Hainaut; en français et sur presque tout le reste du territoire de l'ancienne langue d'oïl, il a abouti à *ch;* au nord du Massif Central, en franco-provençal, dans les hautes Vosges et en Wallonie, il offre diverses étapes antérieures ou divergentes, *ty, tch, ts, s, th* anglais (Savoie), etc. La carte de l'Atlas nous donnera les variantes *kanta, tsanta, chanté...* La carte phonétique établie d'après la précédente offrira une couleur pour les régions où l'on a relevé *c* (*k*), une autre pour les contrées où l'on a *ch,* d'autres pour chaque variante *tch, ts...* Ici la couche primitive *c* (*k*) est représentée par deux vastes aires, au Nord et au Sud; l'altération du *c* a commencé autrefois (l'histoire nous dit : au VIIe siècle) par la région parisienne, d'où elle a gagné lentement l'ouest, l'est et le sud. Le son a suivi à Paris l'évolution *ky-ty-tch-ch;* à la périphérie (Wallonie, hautes Vosges, Franche-Comté... Marche), il s'est arrêté, dans des régions archaïques, à des étapes intermédiaires, tandis que des foyers secondaires (Clermont-Ferrand, Lyon, etc.) ont propagé les évolutions divergentes *tch-ts;* un peu plus tard une nouvelle segmentation s'est produite du jour où Lyon a été gagné au français : Chambéry a été le centre de propagation de l'évolution *ts-th* (anglais) dont l'aire, fait remarquable, coïncide en bien des points avec l'extension maxima, sur le versant français, des possessions de la maison de Savoie au XVIe siècle.

On peut élaborer, de même, des cartes morphologiques présentant la répartition des variantes ou types de telle désinence, voire quelques cartes syntaxiques pour les phénomènes de ce genre que peuvent enregistrer les atlas.

Pour être rigoureusement exactes, ces cartes au second degré, lexicologiques, phonétiques, etc., devraient reposer sur des atlas qui auraient relevé les mots dans toutes les communes d'une région ou d'un pays. Mais nous avons vu que seuls, pour des nécessités d'ordre pratique, les petits atlas avaient pu réaliser ce desideratum. En

fait, avec les grands atlas, l'inconvénient n'est dirimant que pour les mots ou formes présentant une grande variabilité régionale. Dans le plus grand nombre de cas, la densité des repères offerts par l'Atlas de la France permet d'aboutir à une approximation suffisante. Pour certains mots ou pour certains phénomènes — par exemple pour des noms d'insectes comme « hanneton », de plantes sauvages, pour des termes spéciaux ou locaux, comme pour des évolutions phonétiques à nombreuses divergences (par exemple l'évolution précitée *tch-ts-th* etc.) — beaucoup de faits ont passé à travers les mailles d'un filet trop lâche, et il faut reprendre le travail d'enquête en sous-œuvre.

III

LES PRINCIPAUX ATLAS LINGUISTIQUES

Il nous reste maintenant à signaler les principaux atlas linguistiques qui ont vu le jour ou sont en cours de publication.

L'initiateur de la cartographie linguistique est l'Allemand G. Wenker, qui eut le premier l'idée de représenter sur un atlas la diversité des parlers allemands. Malheureusement sa méthode d'enquête (faite par correspondants) était très défectueuse. Le premier fascicule de son atlas dialectologique parut à Strasbourg en 1881; la publication, aussitôt interrompue, n'a été reprise qu'en 1927.

Tout en rendant hommage à ce précurseur, on peut donc affirmer que le véritable créateur des atlas linguistiques, comme de la géographie linguistique, fut Jules Gilliéron (décédé en 1926). Déjà en 1884 il nous donnait un petit atlas linguistique du Valais roman, mais avec des matériaux interprétés.

Son œuvre fondamentale, l'*Atlas linguistique de la*

France, pour laquelle il prit un excellent enquêteur, E. Edmont, lui demanda trois ans de préparation; l'enquête, qui s'effectua de 1897 à 1901, portait, nous l'avons dit, sur 639 localités; publié par fascicules, de 1902 à 1910, dans des conditions fort onéreuses, et grâce au concours du ministère de l'Instruction publique et d'un éditeur enthousiaste, feu Honoré Champion, l'ouvrage forme une quinzaine d'in-folio contenant environ deux mille cartes. Il est accompagné d'une notice explicative et de suppléments. En dépit d'erreurs de détails, dus a des lapsus ou à des défaillances de sujets, c'est un monument grandiose, base de toute la géographie linguistique, et qui a servi de modèle à tous ceux qui ont travaillé dans la même voie. La probité scientifique de Gilliéron n'avait d'égale que la conscience de son collaborateur dont l'oreille était très fine, bien que sa notation offrît certains flottements.

Gilliéron et Edmont entreprirent ensuite l'*Atlas linguistique de la Corse*. Le travail fut achevé; il portait sur 44 communes, avec le même questionnaire. Malheureusement, la guerre étant survenue, puis le déséquilibre des prix, seuls les 4 premiers fascicules ont paru. La Bibliothèque Nationale heureusement vient d'acquérir les cahiers d'enquête relatifs à la Corse avec ceux qui ont servi de base à l'Atlas de la France.

Presque en même temps que le précédent, parut à Leipzig (1898-1909) l'atlas du daco-roumain, par G. Weigand : il n'a que 67 cartes, ne comprend pas le Banat et offre d'assez sérieuses imperfections.

Dans le domaine des langues germaniques, on peut signaler d'autres petits atlas : celui du dialecte souabe, par Hermann Fischer (Tübingen, 1895), 28 cartes; celui du Danemark, par V. Bennike et M. Kristensen (Copenhague, 1898-1914), supérieur au précédent, mais qui ne comprend encore qu'une centaine de cartes; celui de la

Hollande, par J. T. Winkel, dont la publication a été interrompue.

En France, plusieurs dialectologues, pour la plupart élèves de Gilliéron, ont exécuté ou entrepris des atlas régionaux. L'atlas de Normandie, de M. Guerlin de Guer, dont le premier fascicule a seul paru (Caen, 1903; 123 cartes), a vu sa publication fâcheusement interrompue; plus modestes, mais non moins utiles, ont vu le jour le petit atlas landais de M. Millardet (Paris, 1909), celui du nord-ouest de l'Angoumois (surtout morphologique) de M. Terracher (Paris, 1914) et celui des Vosges méridionales de M. Oscar Bloch (Paris, 1917). Un atlas de 500 cartes relatif à l'Aude, l'Ariège et les Pyrénées-Orientales, œuvre d'un dialectologue allemand, n'a pu être édité et a été déposé à la bibliothèque de Halle. — Pour le bas-breton, l'excellent atlas de P. Le Roux en est encore à son premier fascicule (Paris, 1924, 100 cartes, 77 communes; doit compter 1200 cartes).

On conçoit que les difficultés matérielles qui ont arrêté plus d'une fois des publications remarquables, mais fort onéreuses, soient de nature à décourager les chercheurs. Un effort analogue à celui que nécessita l'Atlas de la France n'a plus été tenté jusqu'à l'*Atlas linguistique de Catalogne* de M. A. Griera. Celui-ci, dont l'édition est en bonne voie, paraît à Barcelone (8) depuis 1923; 4 fascicules contenant 786 cartes ont paru, le cinquième est sous presse. Il comprendra environ 3.500 cartes. L'enquête porte sur 250 localités et embrasse le Roussillon, les îles Baléares, la Catalogne, les provinces de Valence et Murcie, et la lisière orientale de l'Aragon. Ancien élève de Gilliéron, l'auteur a profité des critiques adressées à l'Atlas de la France. Les localités ont été choisies après une enquête préliminaire; il a enquêté lui-même, a soigneusement choisi les sujets, qu'il a

(8) *Institut d'estudis catalans.*

contrôlés d'après d'autres dans chaque endroit, et il a passé une semaine environ dans chaque localité.

Plus important encore l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale*, qui s'annonce comme le modèle du genre. Il est dû à deux professeurs d'Universités suisses, MM. Jud et Jaberg, qui sont aussi d'anciens élèves de Gilliéron. Il embrasse toute l'Italie, et, en Suisse, le Tessin et la partie romane des Grisons. Publié à Zofingen (chez Ringier), il formera huit volumes environ de 200 cartes chacun, portant sur 400 localités. D'importantes subventions d'instituts scientifiques et de quelques mécènes ont permis d'assurer son exécution matérielle. Le premier fascicule vient de paraître; on prévoit l'achèvement de l'ouvrage pour 1935. Près de vingt années ont été consacrées à la préparation de ce travail formidable. L'enquête, qui a duré huit ans (1919-1927) a été faite sur place par M. Scheuermeier, sauf pour l'Italie méridionale et la Sicile, confiées à M. G. Rohlfs, et la Sardaigne à M. L. Wagner.

Cet atlas met en valeur un domaine particulièrement intéressant et qui donnera la clef de nombreux problèmes linguistiques encore en suspens. A l'aide des aires lexicologiques, phonétiques, etc., qu'il permettra de relever, on peut espérer, par exemple, retrouver les zones des anciens substrats étrusque, osque, ligure, etc., les résidus de l'influence grecque, l'extension de la colonisation longobarde, sans parler de bien d'autres faits.

Par une heureuse innovation, les cartes sont groupées, dans chaque volume, par ordre de sujets. Le premier est relatif à l'homme (parenté, âges, prénoms, parties du corps, etc.); le second au commerce, temps et lieux, règne minéral, cosmographie; le troisième aux plantes, arbres et animaux; le quatrième à la vie sociale et religieuse, vêtements, qualités et défauts, maladies; le cinquième au village, à la maison, à l'alimentation; le sixième aux cultures (blé, vin, olive...); le septième à

l'élevage; le dernier à des sujets divers et aux matériaux morphologiques et syntaxiques.

Les auteurs ont voulu, en effet, éclairer l'histoire des choses en même temps que celle des mots. Elargissant le but des atlas linguistiques, ils ont entrepris de faire œuvre utile, non seulement pour les linguistes, mais aussi pour les géographes, les historiens, les archéologues, les ethnographes, les folkloristes. Les enquêteurs ont dessiné ou photographié tout ce qui leur paraissait caractéristique dans les régions explorées : anciens objets, ustensiles, outils, vieux costumes, etc. Cette collection unique de documents vivants paraîtra, en annexe à l'atlas, dans un volume illustré qui en formera le complément nécessaire.

A côté de ces deux publications magistrales, d'autres atlas sont en préparation. L'émulation entre en jeu pour stimuler les savants des différentes nations.

Deux linguistes italiens, MM. Bartoli et Bertoni, professeurs à l'Université de Turin, ont mis en chantier un atlas italien qui portera sur 725 localités; l'enquête est faite par le professeur Ugo Pellis. A Madrid, le *Centro de estudios historicos* prépare un atlas espagnol qui, avec un atlas portugais dont l'élaboration est amorcée, complètera les atlas linguistiques des pays romans, formant ainsi un ensemble monumental et unique au monde : pour une fois, les pays germaniques seront distancés. Un atlas du basque a été également annoncé, tandis qu'un de mes anciens auditeurs, M. Blancquaert, prépare l'atlas du flamand et M. Haust celui de la Wallonie.

Les bonnes volontés, on le voit, sans parler des compétences, ne manquent pas. A l'époque difficile de réadaptation économique que nous traversons, il est temps que les Gouvernements, et la Société des Nations, s'il y a lieu, apportent une aide indispensable pour l'exécution matérielle, l'achèvement des nouveaux travaux et

la reprise en sous-œuvre de quelques anciens, afin qu'on sauve d'un naufrage imminent le trésor inestimable des dialectes dont l'agonie se précipite en un rythme toujours accéléré.

ALBERT DAUZAT.

ÉMIRA
OU
L'ALCOVE DU CONVENTIONNEL[1]

—

Que je me repose après ce tableau pour appeler des souvenirs plus doux, je ne pourrais le continuer; vous-mêmes le désirez.

Tous les plaisirs se multipliaient autour de nous, les promenades, les repas, les sociétés d'amis, les bals, les déguisements préparés par nos mains avec une aimable gaîté (2). Je conduisais partout Emira; nos amis s'étaient accoutumés à ne pas me disputer son bras; je la reconduisais le soir; un serrement de mains; un « adieu, mon ami, » prononcé de sa voix si flatteuse, me faisait délirer; quelquefois je lui dérobais un baiser quand la nuit était bien obscure. Je n'étais pas seul à l'aimer; on le lui disait; on la pressait de répondre à des... désirs; elle était si provocante par ses formes et

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 731.

(2) A cette occasion, je vous donnerai une preuve de mon respectueux attachement pour mon amie, de ma prudence et, je puis le dire, de ma délicatesse. Parmi divers déguisemens que j'avais pris pour m'amuser, moi qui ne dansais pas, je fus à un bal en Diable boiteux, Asmodée (héros du roman de Le Sage). Pour cela, je m'étais fait faire une jambe de bois comme en ont les mendians mutilés. A un autre bal, des amis me chargèrent de leurs travestissements et j'imaginai les dieux de l'Olympe en caricatures : Jupiter en grenadier portant un dinde sous son bras en place de l'aigle, Mars en soldat manchot invalide (uniforme particulier), Vulcain boiteux à jambe de bois, en maréchal ferrant, Vénus en grosse poissarde et l'Amour, son fils, en petit garçon, avec des lisières et un bourrelet au front. M. Champion voulut le rôle de Vulcain, la jambe de bois lui plaisait... Je refusai de la lui prêter sous le prétexte qu'il risquait, étant trop grand, de faire des chutes. Je dis à Emira : « Ce travestissement peut vous exposer à des plaisanteries, à des épigrammes qui, dans un bal, vous compromettraient. Il donnera un ridicule à votre mari et je me reprocherais de l'avoir causé. J'en fis un Apollon jouant de la vielle. (Note de Sergent.)

par ses grâces; on m'en parle à Nice où elle atteignait ottante ans (*sic*), que devait-elle paraître à 16, 18 et 20 ans? Je savais aussitôt quels étaient mes rivaux; nous nous en amusions ensemble; je lui ai compté onze adorateurs, deux seuls devinèrent que son cœur n'était plus libre. L'un, ce fut le comédien Saint-Val aîné que M. Champion avait amené loger chez lui, ce qui manqua la compromettre, si elle n'eût pas eu la prudence de le faire renvoyer d'autorité par M. Desgraviers; le second fut Courtier de la Barrerie qui voulut persister, quoique disant : « Vous aimez M. Sergent; » il apprit à l'estimer, de sorte qu'étant à Paris, en 1790, il désira la voir l'amie de sa femme. (Elles avaient un seul point de rapprochement : la beauté de leurs yeux et l'élégance de la taille, de sorte qu'au bal, déguisées, on les prenait l'une pour l'autre.)

Nous avions pris l'usage de nous entretenir par lettres, parce que nous voyant en société, nous ne pouvions pas donner libre cours à la confiance mutuelle et puis il y avait mille choses que l'on ne pouvait pas se dire, mais que l'on faisait lire, par exemple la réserve de la pudeur retenait Emira sur certains sujets qu'elle avait besoin de me confier, et qu'avec la plume et le calme de la réflexion, elle exprimait, je puis dire, plus chastement.

Elle n'aimait pas commencer, comme font la plupart des femmes qui, entre elles, développent tous les détails mystérieux que couvrent les rideaux; jamais elle ne fit semblables confidences qu'à moi comme des consultations à un sage médecin et je lui répondais avec toute la décence et la gravité du médecin philosophe, à 21, 22 ans! Cela est vrai cependant. Il lui répugnait de se mêler à ces conversations, même avec sa cousine, dont j'étais aussi le confident, où chaque bonne amie fait le tableau des plaisirs voluptueux que son mari sait multiplier et varier, ou pour comparer les émotions qu'on leur fait éprouver ou pour se vanter des prouesses qu'excitent

leurs appas. Elle m'avouait qu'alors elle gardait le silence le plus sévère et elle me parla avec dégoût des confidences de Victorine (3). Celles qu'elle me faisait avaient l'empreinte de la douleur; ce qu'on appelle le plaisir s'y présentait comme un tourment. C'était en lui parlant de ses devoirs que je répondais à sa confiance, en excitant son courage, sa résignation, tant j'étais éloigné de penser au danger qui la menaçait. Je la plaignais, mais mes conseils, mes consolations la portaient dans les bras d'un mari qui la méritait si peu, car il l'aimait comme on aime une prostituée sur laquelle on s'enivre. Nos entretiens épistolaires roulaient aussi sur nos sociétés, sur des anecdotes, et, quand on aime, qu'on a de la facilité à écrire, les sujets ne manquent pas. Voilà ce qui a formé le style d'Emira, surtout son orthographe, car j'étais sévère; quant à l'esprit du genre, elle l'a trouvé dans son cœur et dans son esprit.

A mesure que sa naïve confiance en moi prenait de la force, je maintenais plus constamment les promesses que je lui avais faites. J'avais des jouissances sans amertume. J'avais obtenu de faire son portrait en miniature, coiffée en cheveux, couverte d'un petit mantelet de mousseline doublé en rose; je le portai à mon bras gauche dans un bracelet attaché par un tissu de ses cheveux; personne, hors Fritot, en me surprenant au lit, ne l'a vu; mon père peut-être; il ne m'en a jamais parlé. Le mouchoir de soie que je lui avais dérobé n'existait plus; elle broda avec ses cheveux son nom d'Emira sur un ruban bleu de ciel, symbole, dit-elle, de la pureté de nos sentiments et elle me le fit placer sur mon cœur. Je lui donnai aussi mon portrait dans une boîte d'écaille ovale, qu'on appelait boîte à mouches; il y remplaçait le miroir; elle l'a si bien conservé que je l'ai dans mon cabinet et que je conserve aussi la boîte.

Une occasion se présenta de prouver que je regardais

(3) Sa cousine, femme de l'avocat Champion.

comme sacrées mes promesses de ne pas attenter à son honneur. Elle s'était liée avec Mme Fritot, de Châteauneuf, Mlle Peron que j'avais connue à Bonneval et revue à Paris dans un couvent avec une vieille marquise; j'avais eu le plaisir de la voir depuis chez Mlle Guerton, toutes deux au lit, l'une blonde et l'autre brune, deux jolies têtes se roulant sur le même oreiller et la charmante Eléonor Guerton assise sur le lit. C'était les Grâces avec Vénus, car l'aînée Guerton eût pu disputer la pomme à la déesse : quel tableau pour un jeune homme de 18 ans!

Mme Fritot, venue à Chartres passer le carnaval, logea avec sa sœur chez Emira. C'était trois danseuses infatigables. La sœur de Mme Fritot était laide à reculer, mais elle avait conservé dans sa petite vérole deux yeux vifs et lascifs; sa taille était assez bien, mais lourde de formes, son humeur enjouée, son esprit saillant, piquant, la rendaient agréable malgré sa voix de rogomiste. Elle était passionnée pour les hommes et se jetait à leur tête, car elle n'avait rien de séduisant; sa mise était originale et assez souvent sale. M. Champion l'appelait sa petite sœur et nous avions eu lieu de le croire incestueux. Le carnaval était fini, ces dames proposèrent d'aller passer une quinzaine à Bonneval où demeurait la demoiselle Peron, avec leur beau-père, ex-président du tribunal. Je fus de la partie qui se fit à cheval et au galop pendant sept lieues. M. Fritot, le second cavalier, nous quitta le lendemain. Je ne restai que huit jours. Mme Fritot s'était aperçue que son amie m'était attachée. On alla vicarier autour de Bonneval. C'était le nom que l'on donnait aux parties de plaisir à la campagne d'aller visiter les curés et leur demander à dîner, à souper; on s'y amusait beaucoup. Nous allâmes chez le curé Mullard, petit homme gai et ayant une bonne cure. On était parfaitement libre chez lui; des jeunes folles pouvaient y mettre tout sens dessus dessous; il nous retint trois jours, parce qu'il invita ses voisins. Le presbytère était

petit et joli. On donna à Emira et à Mme Fritot la belle chambre à lit du curé qui fut chez un de ses paroissiens et logea Mlle Peron chez un fermier; il ne resta au presbytère que moi et la vieille gouvernante. Le lit du curé était dans une alcôve avec laquelle on avait formé deux petits cabinets latéraux, dont celui à la gauche avait une petite fenêtre sur le jardin; le curé y avait sa bibliothèque, une douzaine de livres et une petite table qu'on enleva pour y placer un lit de sangle préparé pour moi. Je ne devais être séparé de mes deux compagnes que par la légère cloison de planches. Ces dames m'avaient ordonné de me mettre au lit avant elles et d'éteindre ma lumière pour les laisser libres de faire leur toilette de nuit. Tout cela se fit au milieu de ris et de jeux qui amusaient aussi la gouvernante habituée à avoir de telles hôtesses. Les lumières éteintes partout, nous continuâmes à causer et à rire; deux jeunes femmes couchées dans le même lit ne sont pas pressées de dormir, et les confidences...

— Ah! ma bonne amie, si j'étais à ta place! Il ne pense donc pas que tu es jolie et que si...

— Est-ce que tu n'as pas de ces momens-là chez toi, mon cœur?

— Ah! Ah, il ferait beau voir! Monsieur, dans les commencemens, mais il lui a fallu changer de ton.

— Comment as-tu fait? Et on raconte tout.

— Oh, je n'oserais, il y aurait des scènes...

— N'a-t-il pas voulu que je défendisse à l'avocat X de revenir chez moi? Pas si sotte, après celui-là, un autre; il n'eût fallu voir personne

Voilà les entretiens avant minuit. Que de femmes se sont perdues, couchant une ou deux nuits ensemble!

Mes deux voisines s'amusèrent seulement de l'idée d'avoir un jeune homme si près d'elles et de la bonhomie du curé dans cette distribution. On se dit bonne nuit et on s'endormit en riant; on avait oublié de fermer la

porte vitrée de mon cabinet et, en causant à voix haute, j'avais remarqué qu'Emira devait être de mon côté. Dormir! le sommeil fuyait de mes paupières, une pensée brûlante m'agitait comme la fièvre; mon imagination d'artiste et d'amant me représentait là, près de moi, deux beaux corps, car Mme Fritot, bien faite, avait une belle gorge et qui, dans le lit de Mme Guerton, m'avait parue très ferme selon le mouvement imprimé aux draps et à la couverture de soie. Deux heures sont passées et je n'ai pu fermer les yeux. Dort-on dans l'alcôve? J'entends un léger bruit de respiration. La lune s'était levée, sa lumière pénétrait dans la chambre; les rideaux ne sont pas tirés, je me lève doucement... Je suis dans l'alcôve, j'admire les deux jolies têtes à cheveux bruns qui reposent tranquillement. Celle d'Emira, près de qui je me suis placé sur une chaise que j'ai trouvée là, est appuyée sur son beau bras demi-nu. Le calme de l'innocence brille sur sa physionomie; elle a ri, plaisanté sur la singularité de se coucher à côté d'un jeune homme dans la même chambre, mais elle s'est endormie avec la confiance que ce jeune homme est son ami, qu'il la respecte...

— Malheureux, me dis-je, si elle se réveillait et te vît si près d'elle, dans cet état, comme si... si sa compagne s'éveillait! Que penserait-elle? Compromettre mon amie qui ne partage pas mon imprudence... J'allais me retirer, mais un attrait me fixait.

— Suis-je criminel de rester ici à la voir? Cherché-je à dévoiler ce que la pudeur refusait à mes regards... à mes baisers? Est-ce l'outrager que de deviner ce que ces draperies ne me dérobent qu'en partie?

Et je traçais, dans ma pensée, ces membres qui soulevaient les langes dans lesquels ils se reposaient.

— Charmante femme, tu as confié ton honneur au mien, ne crains rien; dors, c'est ton frère qui te contem-

ple, qui t'aime comme un corps céleste. Je suis honnête homme.

Je me levai, j'approchai ma bouche de son bras, sans le toucher, j'en sentis la douce chaleur; je fus content de ce baiser idéal; j'étais heureux, j'avais enlevé une faveur; je me rejetai sur mon lit. Il me fut impossible de dormir... J'offris un *holocauste* à la vue du temple que je venais de quitter. Le jour parut, je descendis sans éveiller personne et je me promenai dans le jardin, j'avais la fièvre. Quelques heures après on m'appela pour le déjeuner; la gouvernante, qui avait trouvé la grande porte fermée en allant ouvrir à son maître, assurait que je devais être dans la maison. Je n'entendis rien dans le fond du jardin où j'étais enseveli dans une mer de pensées. Je jurai à moi-même que jamais aucune femme ne me serait rien. (Déjà j'avais refusé d'épouser Mlle Maurice, fille unique, avec une dot de 60.000 livres.) Que l'hymen me joigne à mon amie ou jamais. Mes yeux se remplissaient de larmes, car aussitôt je m'écriai : « Il est si jeune, que puis-je espérer? Si jeune! Seulement neuf ans de plus que moi. » Combien cette pensée qui m'assaillait près d'elle m'a fait verser de larmes sur son sein, entouré de ses bras; elle savait quelle pensée me les arrachait et ne trouvait pas d'expression pour me consoler :

— Tu sais que je t'aime; ne brise pas mon cœur par la douleur; tu n'ignores pas que j'ai plus à souffrir que toi. Viens, mon ami, occupons-nous, le travail, m'as-tu dit souvent, bannit les mauvaises pensées et souhaiter sa mort serait pour moi une pensée condamnable; viens m'aider dans mon cabinet, cela te distraira.

Elle me faisait lever, me pressait sur son cœur, me donnait un baiser sur les yeux et me conduisait par la main dans son cabinet, où elle prenait quelque ouvrage que je devais partager. Oh! elle avait une puissance, cette femme, sur elle et sur moi! C'était la puissance de

l'amour et de la vertu; ses yeux étaient rayonnans quand elle pouvait dire, au milieu de nos épanchemens : Nous n'avons point à rougir.

Dans d'autres tems, cette puissance s'augmenta des charmes de la volupté. Tout m'y avait disposé. Ceci s'expliquera.

Ce fut elle qui me trouva dans le jardin :

— Vous vous êtes levé de bonne heure; mais seriez-vous indisposé? Vous paraissez abattu.

— Non, Madame, j'ai très bien passé la nuit, quoique ayant peu dormi. Vous avez joui, vous, d'un sommeil paisible; rien ne l'a troublé.

— Qu'en savez-vous avant de me l'avoir demandé?

— Je l'ai vu.

— Comment? Au travers des planches qui nous séparaient, au travers des ténèbres, dit-elle en riant avec toutes les grâces de sa physionomie.

— Non, ma respectable amie, rien ne nous séparait, et la lune favorisait mes désirs; j'étais assis à côté de l'oreiller où reposait votre tête, j'aspirais votre haleine, je touchais presque ce bras nu retiré hors du lit et passé sous votre tête, j'admirai ces grandes et immobiles paupières, je crois avoir entrevu votre sein palpiter doucement sous ces plis qui le dérobaient à mes regards.

— Quoi! vous êtes venu... là... près du lit... sur la chaise? dit-elle avec un sentiment de crainte... ou bien, dites-le moi vite, c'est un rêve, c'est vôtre imagination... nous étions trop près l'un de l'autre.

— Non, mon amie, ce n'est point un rêve, j'y étais réellement pour vous voir, vous adorer et vous respecter; agité de mille pensées, aucune n'a déshonoré le culte que je vous ai voué... Pour satisfaire tous mes désirs, il n'y a que l'hymen. L'honneur m'a arraché de cette place et m'a ramené sur ma couche... Ivre d'amour, de cruelles pensées m'ont ravi le sommeil; tu sais celles qui me font verser des larmes.

Elle me regarda avec confiance; son regard était devenu serein :

— Vous étiez là, sur la chaise... Vous vous êtes retiré... Ah, mon ami, tant d'amour, de bonne foi méritent ma confiance et leur récompense. Elle passa ses bras autour de mon corps, elle offrit sa jolie bouche à la mienne qui y prit un baiser, mais tel qu'elle les donnait, léger, délicat, comme la dévote pieuse à la colonne qui soutient la madone devant laquelle elle s'est agenouillée, ou bien tel que l'homme malheureux l'imprime sur la main bienfaisante qui vient de le secourir, si c'est celle d'une femme.

— Venez vite déjeuner, on fera une course après.

En entrant, elle dit avec une gaîté franche :

— Voilà un philosophe qui en écoutant le vent et le chant des oiseaux nous avait oubliées et le déjeuner.

Croit-on que cette banale jouissance qui se multiplia pendant cette nuit sur toute la terre vaille ce réveil que j'eus, et ce baiser non charnel qui le suivit? Laisse-t-elle d'aussi profondes impressions? A-t-on après des emportements grossiers de tels souvenirs? A-t-on à la suite une gaîté aussi franche, aussi vive que celle qui embellit toute notre journée?

Le soir, la folie sembla s'être emparée des têtes. Ruse ingénieuse! Femme prudente! Emira, encore peu sûre du triomphe de l'amitié sur l'amour, affecta une grosse gaîté et, avec de grands éclats de rire, elle proposa à Mme Fritot, lorsque je fus couché, de m'enfermer dans le cabinet. Je menaçai de me lever pour m'y opposer; je jurai que je me placerais plutôt dans le lit de l'alcôve. La vieille gouvernante s'amusa de ces jeux, s'offrit à les aider. Je fis semblant de me lever, Emira, leste, ferme ma porte, retire la petite clef, la donne à la gouvernante, en lui disant : « Emportez-la bien vite, et demain vous lui ouvrirez pour déjeuner; il a besoin d'une longue nuit; il n'a pas dormi assez la dernière, bonsoir!

— Malicieuses femmes, leur criai-je, je sauterai par ma petite fenêtre et j'entrerai par la vôtre; cela ne me coûtera qu'un carreau de verre.

— Sautez, sautez, dit Mme Fritot, par où sortirez-vous du jardin? Tout est fermé en bas; nous ne vous craignons pas du côté de la cour. Et le gros chien? Gare à vos mollets!

— Eh bien, je briserai cette petite cloison.

— Nous crierons au voleur! par la fenêtre; on sonnera le tocsin! Dormez, dormez, mon cher prisonnier; n'êtes-vous pas heureux d'avoir deux jolies geôlières?

— Oui, mon ami, dormez, vous avez besoin de repos, ajouta Emira. Bonsoir, notre chevalier. Et elle dit à Mme Fritot : « Nous avons assez ri de tout cela; mais je pense, ma chère, qu'il sera prudent de ne pas faire de plaisanteries là-dessus et de ne parler à personne de la distribution de nos logemens. La bonne foi du curé ne serait pas partagée par tout le monde. Toi, qui le connais davantage, tu lui en feras l'observation pour qu'il imite notre silence, car qu'aurions-nous à répondre à des propos que cela ferait naître? Je t'assure que si je n'eusse pas de l'estime pour M. Sergent, je n'eusse pas consenti qu'on lui plaçât son lit dans ce cabinet. »

Cela fut convenu. Elle m'avoua que la plaisanterie de m'enfermer lui avait été suggérée par ce qui s'était passé la veille.

— J'ai voulu vous faire dormir, dit-elle en riant, et en faisant emporter la clef par la servante, j'ai cherché à prévenir toute idée que pouvait faire naître l'inconséquence du curé.

Il est tems d'arriver aux révélations secrètes que je vous ai annoncées, mais il est indispensable, avant, de jeter un coup d'œil sur des qualités sensuelles, physiques et morales que l'on ne peut bien connaître que par des rapports intimes, mystérieux avec ceux qui les possèdent.

Quoique dans beaucoup de circonstances, elles se manifestent dans la société, elles y sont moins bien aperçues, elles frappent moins, ou on leur donne d'autres causes que celles dont elles sont nées. C'est, à mon avis, l'organisation physique qui en est le seul principe, c'est dans ce moule que se forme et se modifie ce qu'on appelle une *âme*, c'est là aussi où s'élabore ce que l'on attribue au *cœur*.

On accusa Emira, étant jeune, dans la société, d'une excessive susceptibilité, non pas cependant qu'elle exigeât avec supériorité, mais parce qu'accordant beaucoup, elle attendait beaucoup aussi des autres. Je lui ai fait faire toute sa vie des observations, assez inutiles, à cet égard. Tel arbre, lui disais-je, placé dans une terre ingrate ne peut donner des fruits aussi savoureux que celui qu'un habile cultivateur a élevé dans un terrain riche de sucs. Faut-il rejeter sur le fumier les pêches du jardin de notre voisin parce qu'elles n'offrent pas ces vives couleurs purpurines qui te plaisent dans les nôtres? Réfléchis donc que les premières ne reçoivent pas les rayons du soleil ou parce que le jardinier maladroit a enlevé en les cueillant le velouté de leur peau. Il en est ainsi des hommes. Telle femme cesse-t-elle d'être aimable, sensible, aimante, bonne, parce qu'elle a moins d'esprit que toi ou qu'elle est plus légère, parce qu'elle s'affecte moins vivement des malheurs des autres, parce qu'elle a préféré, en se combattant, une partie de plaisir depuis longtemps attendue, à t'accompagner chez une amie malade qu'elle ne quittera pas demain? Jamais je n'ai pu lui faire comprendre cette vérité constante que l'amour ne remonte pas.

— N'ai-je pas aimé ma mère malgré ses défauts? N'aimai-je pas mon père autant que je t'aime? Sache que s'il m'eût dit : « Tu me rens malheureux en aimant M. Sergent », je me serais séparée de toi. N'est-ce pas pour l'avoir vu à mes pieds que je me suis sacrifiée? Pourquoi

veux-tu que d'autres n'aient pas le même amour?

Voici ce qu'elle était, ce qu'elle désirait des autres : Complaisante, sans que le vif sentiment d'amitié l'y engageât, et jusqu'à des sacrifices. Jamais, mais jamais on ne lui a entendu répondre à quelqu'un qui lui demandait un service : « Je n'ai pas le tems à présent... plus tard, demain. » Elle pressentait les besoins, les goûts, les désirs de ses amis, de ses connaissances, et elle avait donné, elle avait fait avant qu'on eût pensé à le lui demander. J'ai vu cela tous les jours pendant des années avec sa tante, avec Victorine, avec son cousin... je ne parle pas de moi. Simple sans affectation, elle se montrait toute en faits. Elle ne disait pas à une amie souffrante : « Je t'aime, je te plains, dis-moi ce que tu désires. » Elle ne lui sautait pas au cou en la quittant... pour aller au théâtre; elle restait près d'elle; elle la veillait les nuits s'il était nécessaire, elle faisait les offices les plus répugnants; je l'ai vue ainsi, seule, sans aides, près de Mme Fritot à la suite d'une couche terrible. Elle ne dit pas à Mme Spada : « J'irai demander des secours pour vous au comte Bathyani, » elle y alla, lui écrivit, n'obtint rien. Mme Spada ne l'a pas su; elle n'avait pas réussi Elle ne lui dit pas : « J'irai solliciter la générosité de l'archevêque, » et ne le lui apprit qu'en lui remettant les pièces d'or qu'elle obtint deux fois. En disant adieu, à demain, à Mme Tiercelin, dont les enfants n'avaient pas de pain ce jour-là, elle ne lui offrit pas de puiser dans sa bourse, mais en lui prenant la main dans son lit, elle plaça à côté un napoléon d'or et elle se sauva en disant encore à demain.

— Pourquoi se plaint-on, disait-elle, qu'il y ait tant d'ingrats? C'est qu'il y a tant de bienfaiteurs qui ne savent pas l'être comme il faut.

Tu sais, Agatophile, avec quelle recherche spirituelle et délicate elle faisait ses petits cadeaux? As-tu, toi, jamais éprouvé une privation dans ton enfance? Etait-ce

par des caresses, des importunités, par des larmes, que tu obtenais ce qui t'était nécessaire ou agréable, toi, fils d'une sœur dont elle avait tant à se plaindre! Tu te dois rappeler qu'elle te porta toute une soirée dans ses bras pour te faire voir l'illumination des Champs-Elysées, qu'elle te portait au théâtre et te rapportait endormi, pour ne pas te laisser seul avec une servante et elle avait une demi-lieue à faire T'a-t-elle jamais dit : — Voilà ce que tu m'as coûté. Sans moi, que serais-tu devenu?

C'est moi qui te l'ai dit, c'est moi qui t'ai appris que son frère conseillait de te jeter à l'hôpital... je l'ai fait parce qu'alors tu avais affligé son cœur sans qu'elle s'en plaignît. Il fallait bien qu'elle ne se fût pas trompée, car la comtesse Cecilia Martinengo, qui la devina, lui dit qu'elle t'en avait fait des reproches. Ta faute eût paru légère à toute autre qu'elle, c'est qu'elle trouvait que ton cœur ne sentait pas comme le sien; elle voulait de l'amour et non de la reconnaissance. Moi-même, mon ami, qui ne vivais que pour elle, j'ai aussi essuyé des reproches non mérités. Après un mois de soupirs étouffés, de baisers refusés ou laissés prendre avec mollesse, j'obtins la connaissance de ce qui causait ce chagrin. Je m'occupais beaucoup, disait-elle, de Mlle Jeannette et elle ne trouvait plus mes yeux fixés sur les siens... Autrefois, je cherchais ses regards, je m'enivrais de leur tendresse.

Ce reproche, elle me l'a encore répété à Nice, sans affectation de jalousie, mais elle disait : — C'est l'âge qui a changé cet amour. Et je n'osais pas lui dire le motif, la peine que me causaient ces yeux devenus ternes de couleur, cette bouche si appétissante, si jolie, ces lèvres si franches, ces dents si délicates, ces deux trous dans des joues arrondies, tout était disparu. J'admirais encore ses bras, sa taille, sa gorge qui rappelait encore d'agréables souvenirs! N'est-ce pas affliger une femme

que l'on aime que de lui dire : — Tu étais si jolie!

Cette exigence, cette délicatesse des affections, des idées, elle les avait pour le plaisir. Elle était ennemie de tout ce qui sentait l'emportement, une aveugle ivresse. Elle ne connut d'excès que pour la danse dans sa jeunesse, car ce plaisir fut modéré de bonne heure par la raison et l'amour, c'est-à-dire qu'elle le sacrifia souvent dans les bals pour rester avec moi qui ne dansai jamais et alors elle prenait des déguisements où elle pouvait rester inconnue aux danseurs qui la recherchaient.

A table, la grosse gaîté, le bruyant des conversations, des ris, l'importunaient. Tout, dans le plaisir, devait être tendre, naïf, pour l'attacher. Tu l'as vue, Agatophile, présidant à des danses, à des jeux de jeunes personnes. On eût pu accuser toute autre de pruderie, d'affectation, d'hypocrisie, d'amour de sensiblerie ou de coquetterie pour multiplier les jouissances, pour les embellir de toutes les couleurs et s'en rassasier. Rien de tout cela, le repoussement, le dégoût vivement prononcé dans ses traits si mobiles, sans qu'un mot y ajoutât un caractère que l'on pût croire feint, ne laissaient aucun doute sur l'espèce d'émotion dont ses sens étaient affectés. Sa nature de femme s'embellissait, s'élevait presque au-dessus de la sphère des mortels en recevant un homme dans ses bras. Elle voulait qu'il crût embrasser une sylphide; elle voulait que lui, par ses caresses, lui semblât un génie. La femme, devait, selon elle, disparaître devant le flambeau de l'amour; elle devenait une idole brillante d'une lumière céleste, et elle attendait que son adorateur brûlât à ses pieds un encens pur, suave, qui ne les enivrât ni l'un ni l'autre. Il fallait que le sanctuaire fût enveloppé d'un voile mystérieux, et qu'il ne tombât que lorsque les ténèbres la dérobaient, et elle s'y réfugiait si son amant avait l'indiscrétion de paraître trop homme. Les amours des Satyres aux pieds de boucs

profanaient, selon elle, la beauté et la mettaient au rang des brutes.

Tout aime, dit-on, dans la nature, elle en a imposé la loi à tous les êtres. Mais voulez-vous aimer comme le tigre qui, dans la fureur de ses ébats, enfonce dans les flancs de sa femelle ses griffes encore sanglantes de la proie qu'il a laissée déchirée dans la forêt? On assure qu'il y a des hommes qui aiment comme le tigre. Le chat, ce joli tigre domestique, ne fait-il pas payer le plaisir par des cris aigus? Est-ce là cet amour de la nature? Moins féroce, le taureau se rue sur la tremblante génisse, il la fait plier sous son poids et l'abandonne quand il est épuisé. Il y a beaucoup d'hommes-taureaux. Mais il y a aussi des Pasiphaé. Aime-t-il, ce moineau léger qui sept à huit fois fatigue sa femelle, et s'envole aussitôt? Voilà donc l'amour de la nature, dit Emira. Qui l'a éprouvé? Quel don! De l'amour, mon ami? Vois le tourtereau, l'oiseau de Vénus, que les Grâces attachent à son char avec un ruban de soie; il tourne en piaffant autour de sa compagne, il roucoule amoureusement, il la becquette, il lisse les plumes de son col, il la laisse fuir sur un autre arbre où il la poursuit de ses soupirs langoureux, il s'approche peu à peu pour ne pas l'effrayer en imitant le vol rapide de l'aigle; il la salue gracieusement, il est près d'elle, il l'a vue agiter ses ailes, le plaisir la fait frémir, leurs becs se rencontrent, il triomphe,... elle lui a rendu ses caresses, maintenant c'est elle qui, perchée sur un rameau voisin, l'appelle, il vole, il est heureux et ils se jouent sur le gazon.

Voulez-vous savoir si cet homme aime? Examinez-le quand il a rempli ses désirs. Pourquoi Emira aima-t-elle tant les mésanges-moustaches? C'est qu'elle voyait dans ces gentils oiseaux un vrai tableau de l'amour conjugal, les petites prévenances du mâle, leurs jeux, leurs caresses douces et répétées tout le jour, cet abandon de faveurs de la femelle qui n'était pas obtenu par la violence éro-

tique, cette affection avec laquelle chaque soir, se rapprochant sur leur bâton, le plus près possible, le mâle soulève une de ses ailes dont il enveloppe sa femelle, leurs petites têtes se réunissant dessous, de sorte qu'on ne voit plus qu'un corps posé sur deux pattes, chacun en ayant relevé une sous son ventre. (Nous avons été à même d'observer, en ayant plusieurs couples, que le mâle ne change point sa femelle et que ni l'un ni l'autre ne se survivent; le dernier qui meurt, et c'est l'affaire de deux jours à trois, ne fait que gémir douloureusement.) Elle admirait et se disait : — Voilà comme je reposerai cette nuit; un de ses bras passé sous mon corps, ma tête reposant sur son épaule, deux ou trois baisers tendrement donnés et rendus, je trouverai le sommeil. Cela, tant désiré, tant attendu, a duré aussi des années. Point de satiété pour les plaisirs purs.

Après avoir retracé quelques tableaux gracieux, il faut pourtant, mes amis, arriver à la clef du mystère, en vous offrant le tableau du supplice d'Emira, pendant un espace de cinq à six années. C'est lorsque les ténèbres des nuits annoncent le plaisir à d'heureux amans, à de jeunes époux qui s'idolâtrent, à ceux qui n'ayant trouvé dans l'hymen que des chaînes légères renouvellent d'anciennes ardeurs, c'est alors que commence la vie de douleur d'Emira. Je vous communique ce que m'apprirent ses lettres, ce qu'elle me communiqua de vive voix et ce qu'elle m'a répété pendant ses années de bonheur. Détails pénibles à donner alors pour elle, qui coûtaient à sa délicatesse, à sa pudeur, car cette vertu ne lui a jamais été étrangère. C'est à toi que j'en appelle, Agatophile, la vis-tu jamais, pendant les années de ta jeunesse passées à côté d'elle, se livrer à des caresses qui lui étaient permises avec moi? La vis-tu jamais offrir sa gorge à mes baisers? L'as-tu vue m'enlacer de ses bras? L'as-tu jamais vue assise sur mes genoux? Non, n'est-ce pas? Emira était chaste. Et voilà

cette femme que son premier mari a insultée, que Brissot a outragée sur la foi de quelques *polissons* de son âge (4).

J'ai trouvé, dans un de ses cahiers, intitulé *Mes Glanures,* une note au bas de l'article *Mariage,* extrait d'un ouvrage du Dr Maquart. Voici ce que dit ce médecin : « Il paraîtrait raisonnable que les médecins et les chirurgiens des différentes localités fussent chargés de donner, avant la célébration du mariage, un certificat aux futurs époux, par lequel il serait constaté que les individus qui projettent leur union sont constitués de manière à en assurer les avantages. » Emira a écrit :

« J'ajouterai à ces observations que le bonheur général et particulier de la société y gagnerait; car combien d'époux ne se croient pas aimés, rendent leurs épouses malheureuses, parce que la nature, chez elles, se refuse à l'explosion qu'ils désirent. Ils deviennent soupçonneux au point de les accuser d'infidélités, reproche qu'elles sont loin de mériter, puisqu'elles souffrent elles-mêmes de cette opposition de la nature et de là il s'ensuit une union malheureuse (5). »

(4) Brissot, étant à Paris chez un procureur, fit copier un libellé diffamatoire contre des hommes et des femmes de la cour et de la ville, qu'on attribua à Champcenets. Il y substitua des noms de personnes de Chartres, où ses copies furent répandues. On y lisait ce passage : « Un vieux fauteuil de maroquin noir, fort usé sur le devant, à vendre : s'adresser à Mme Ch. de Cernel ». Brissot n'avait aucun motif de l'insulter, il n'avait eu aucun rapport avec elle, mais elle eut cela de commun avec d'autres personnes respectables. Les magistrats de la ville prirent une décision contre Brissot. il lui fut défendu de reparaître à Chartres pendant deux ans et on déclara le libelle calomnieux. Cependant, en 1790, j'ai défendu Brissot contre la cour, contre le gazetier Morande, et je l'ai fait nommer député de Paris à la Législative, et il a payé mes services en m'insultant dans ses *Mémoires.* (Note de Sergent).

(5) Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, dans son *Utopie,* veut aussi que l'organisation des futurs soit examinée pour constater même leurs rapports entre eux. Si cet usage eût été dans nos lois, Emira n'eût pas été malheureuse. Le chancelier veut de plus que les futurs puissent se voir à l'insu l'un de l'autre, nus, pour s'assurer qu'ils n'ont aucun défaut repoussant caché. Si cela eût été chez nous, M. H..., l'avocat, n'eût pas été malade de chagrin de trouver, dès la première nuit, sa femme bossue, la taille tournée, qui lui avait paru, ainsi qu'à tout autre, une nymphe, la voyant habillée. (Note de Sergent.)

Rappelez-vous ce que j'ai dit des premières nuits de cet hymen formé sous des auspices si tristes et que j'ai dit qu'elle avait été blessée, autrement que ne le sont les vierges. Depuis, les devoirs de cette union malheureuse, nous dit-elle, ne furent qu'une série de tourments physiques et moraux. Obligée de s'y soumettre, elle sentait de plus en plus que jamais l'idée même d'un plaisir si recherché généralement ne surmonterait la douleur. N'ayant point de mère ni d'amie à qui elle pût confier ce qu'elle éprouvait, elle crut pendant longtemps que ce n'était que le défaut d'amour pour son mari qui lui inspirait cette vive répugnance qui se manifestait lors de l'accomplissement de ses ardents désirs qui l'amenaient auprès d'elle. (Il couchait seul dans un lit à côté d'elle.) Elle crut que ce principe de douleur ne serait pas invincible par la raison et encore plus par l'habitude. Je n'ai pas le droit de le lui refuser, se disait-elle, quoi qu'il puisse m'en coûter. C'est ainsi que se dirigèrent toutes les actions de sa vie : point de sacrifice impossible quand le Devoir était là. Lorsqu'elle entendait ce maître se lever, un tremblement la saisissait, son sang s'arrêtait dans ses veines. Celui-ci la trouvant froide, presque insensible au moment où il attendait et cherchait des transports, au lieu de la disposer par de douces caresses, par des mots d'amour, l'apostrophait grossièrement, lui adressait des reproches sans délicatesse. Pour l'apaiser, car elle s'avouait ce qu'il pouvait exiger, elle le priait de s'abandonner à ses désirs, qu'elle ne pouvait partager, parce que la nature, nous vient-elle de dire, s'y opposait, qu'elle ferait son possible pour le contenter. Elle le conjurait seulement de la ménager et de n'attribuer qu'à sa jeunesse la résistance dont il se plaignait.

Je ferai remarquer que jamais, dans les reproches dont il l'accabla pendant quelques années, il n'exprima jamais le regret de ne pouvoir espérer de jouir des douceurs de la paternité, preuve que cet homme ne voyait

dans cette jouissance que le but animal... de l'âne ou du taureau... Et elle, qui regrettait sa stérilité, qui se plaignit de n'avoir pu nourrir de son beau sein des créatures chéries! Heureuse femme, si tu avais eu des enfants, il en eût fait des monstres d'ingratitude pour leur mère. Elle se dévouait, mais souvent elle devenait sujette à des convulsions nerveuses, et au lieu de ces soupirs d'amour enivrants, de ces étreintes de volupté qui précèdent un plaisir de feu, elle étouffait des cris douloureux; au lieu de ces molles agitations, de ces embrassemens qui signalent un triomphe désiré, *ses bras le repoussaient machinalement, ses mains se crispaient en saisissant avec violence ses draps,* comme fait le malheureux qui sent la scie qui va séparer ses os. Rien ne modérait cet homme, rien ne lui inspirait les moyens de la soulager dans cette situation; ce n'était plus qu'un animal assouvissant sa passion furibonde; *il foulait son sein, le froissait, le mordait;* il ne palpait pas ses membres délicats, il les pressurait comme un bourreau qui donne la question... et souvent après son ivresse brutale, il la laissait sans sentiment, sans mouvement. Pauvre femme se reprochant d'avoir offensé ses devoirs d'épouse (observez que je parle du tems où elle ne pensait pas encore qu'un autre la trouverait sensible; elle était toute à l'hymen) en ne correspondant pas à son ardeur, *elle lui demandait pardon; elle s'excusait en disant : « Je souffre, ce n'est pas ma faute »* (6). Mais lui, se rappelant toujours qu'elle lui avait dit, avant qu'il l'épousât, qu'elle ne se sentait pas disposée à l'aimer, imaginait que cette douleur était simulée et ne croyant pas ce qu'elle lui disait, malgré les apparences, il lui répliquait brutalement : « B..., si c'était un autre que moi, quelque godelureau, vous nageriez dans le plaisir. »

Cet état d'angoisses se renouvelait souvent, vous le

(6) Ce qui est souligné est textuellement ce qu'elle m'a tracé dans ses lettres et dans les mêmes termes. (Note de Sergent.)

voyez par cette note écrite en Italie, 48 ans après. Figurez-vous une enfant de 14 à 15 ans bien née, élevée doucement, pudibonde, sensible, offrant des formes enchanteresses, car telle a dû être Emira à cet âge, si elle est restée séduisante en approchant du demi-siècle. (Tu as vu le capitaine allemand à Venise modérer ses visites pour qu'on ne le soupçonnât pas d'être son amant. Vous l'y avez vue, capitaine, au café ne pas craindre encore la comparaison avec les jolies femmes qui s'y réunissaient; elle avait cependant 54 ans.) Rêprésentez-la subjuguée par un cosaque.

C'est en vain que son vainqueur veut l'avilir dans son ardeur lubrique à des caresses que l'on n'obtient qu'avec de l'argent et des violences de ces sales prêtresses de Vénus qu'on ne désigne que par un nom infamant, il ne peut la plier à ces honteuses exigences qui font fuir l'amour; elle trouve assez de force pour lui résister; il s'irrite, elle n'en est point effrayée. Nous nous plaignons des femmes. Nos modernes romanciers (les femmes exceptées) n'en trouvent plus de vertueuses. Si ce trésor est si rare, pourquoi? C'est qu'il est peu de maris qui soient persuadés qu'une jeune femme repose dans un sanctuaire qu'on ne profane pas sans danger. Lorsqu'on a brisé la barrière qui s'opposait à ce qu'on y commît des impiétés, elle est ouverte à qui veut s'y présenter; il n'y a plus de divinité; plus de culte.

Ces scènes nocturnes qui, dit Emira, ne forment que des unions malheureuses furent la cause des crises fréquentes de convulsions dans le jour auxquelles elle fut sujette longtems et ce qui les fit disparaître confirme leur principe.

Enfin Emira me déclara (7) dans sa correspondance par ces récits affligeans, que l'acte prescrit par la nature pour

(7) Je dois vous faire remarquer ici, à propos de ces confidences, que lorsque nous étions seuls, libres de nous entretenir, elle éloignait d'en parler si je m'y disposais; elle me disait promptement : — Tu m'écriras ces observations; parlons d'autre chose. (Note de Sergent.)

la conservation des espèces, *ce multipliez* ordonné par Dieu, lui était devenu odieux, qu'elle le redoutait plus peut-être qu'elle ne redouterait la cruelle opération de la perte d'un de ses membres. Comme j'ignorais encore ce qui en était la cause, que je ne l'attribuais qu'au dégoût des emportemens lubriques (je vous ai parlé des caresses repoussantes faites en ma présence), à une froideur de tempérament, comme j'ignorais qu'il y eût eu à craindre pour elle de fâcheuses conséquences pour sa vie, je m'efforçais de soutenir son courage, j'excitais sa raison si puissante, je lui parlais des devoirs auxquels elle devait un généreux dévouement. Un amant qui adore, tenir un tel langage! Oui, mes amis, j'en ai été capable, car j'aimais par-dessus tout son bonheur, sa tranquillité. Ne croyez-pas qu'il ne m'en coutât rien de triompher ainsi de moi-même. Je frémissais d'indignation en lisant ses plaintes, que quelquefois je voyais écrites au travers des larmes. Sa vue répandait un nouveau trouble. Si jolie, me disais-je, si remplie de grâces, peut-on être insensible au point de torturer ces membres séduisans; comment un homme peut-il n'être pas attendri en les sentant palpiter de crainte sous ses mains?...

— Je n'aurai pas la force de suivre vos conseils, me disait-elle, quand je cherchais à la consoler. Quoi! chaque jour être assujettie à d'insupportables douleurs, et ne pouvoir me plaindre, me voir traitée comme une prostituée! Si je lui dis : — Doucement, je vous prie, je souffre, doucement, attendez... cela se passera peut-être. Il est sans pitié; rien ne l'arrête ou il mêle à ses brusques transports un rire qui m'épouvante. (Je concevais ce sentiment, car son rire, dans ses gaîtés, était repoussant et sa bouche devenait hideuse).

Il faut être un monstre, pensais-je; en l'entendant, est-il possible de résister à cette voix si douce, si harmonieuse, cette voix qui a si souvent retenti dans mon cœur! Ces momens, si douloureux pour moi, n'étaient

pas sans douceur pourtant; je prenais sa tête, je l'appuyais sur la mienne qu'elle mouillait de larmes; ma bouche couvrait de baisers ses joues, son cou, gonflé de soupirs, mes mains enlaçaient son corps, malgré les efforts qu'elle faisait pour les écarter :

— Laisse, chère amie, laisse ma main toucher avec tendresse ce sein qui a été foulé; c'est un culte pur que je rens à ce que j'idolâtre sans le profaner; que mes caresses fraternelles, car tu es ma sœur, te fassent oublier tes maux, ou au moins leur ôtent leur amertume; pense que tu es en ce moment dans les bras d'un homme qui t'honore en t'aimant selon ton cœur. Pauvre amie, appelle ton courage, toi qui as tant d'empire sur toi-même quand tu le veux; emploie cette volonté puissante pour t'aider à remplir un devoir auquel tu ne peux te soustraire sans faire le malheur de ta vie... un jour peut-être...

— Ah, ne parle pas de cet espoir, mon ami, je serais plus malheureuse encore...

— Ses mœurs, sa conduite, ne peuvent-ils pas...?

— Arrête! n'ai-je pas assez de motifs pour ne pas l'estimer, n'y ajoute pas, non, je préfère la mort. (La bonne Ursule, dans des momens où elle la voyait plongée dans le chagrin, lui disait aussi : — Madame, il mourra avant vous, j'en suis sûre... j'ai bien mes raisons pour cela. — Il n'aima pas cette fille; elle lui avait résisté, elle l'avait menacé de le dire à Madame.)

Je dois à sa mémoire de vous offrir ici une remarque, c'est son amour et son respect pour son père; jamais ni dans ses lettres ni dans ces épanchemens amers, elle ne mit en avant une plainte contre M. Desgraviers; jamais elle ne l'accusait de l'avoir sacrifiée et de l'abandonner à son malheur, jamais je ne l'ai entendue murmurer contre sa belle-mère qui avait froidement répondu aux avances qu'elle lui avait faites, mais cette femme ne savait pas aimer, hors son second fils Villeray.

Je conçus à la fin, d'après ses lettres et les explications que je lui arrachais, car il lui répugnait de parler sur ce sujet, que le mal provenait de la disproportion de leurs organes, et cela fut confirmé. Il lui arriva, pendant quelque tems, une chose qui la frappa et l'inquiéta au point qu'elle fut forcée de me consulter. On pourrait s'étonner qu'une femme que je dis pudique et chaste choisisse pour ces sortes de communications un jeune homme de vingt ans, qui s'est déclaré son amant, de préférence à des femmes. Je vous ai prévenu que tout en ceci était invraisemblable; c'est que je répondais à sa confiance comme un vieillard plein d'honneur l'eût fait, que mes discours ne pouvaient provoquer la rougeur sur son front, que je traitais le sujet en philosophe et non en homme du monde, que j'eusse regardé comme un sacrilège de lâcher ou une plaisanterie ou une expression luxurieuse. (Jugez, mes amis, quel amour respectueux j'ai nourri pour cette femme : il y a quelques jours, je nettoyais un dessin, son portrait, dont le verre était noirci par la fumée; je tenais mon mouchoir, et n'ayant point d'eau devant moi, un mouvement machinal me fit cracher sur le verre... aussitôt essuyé avec vivacité, je posai le cadre sur ma table, un soupir m'échappa, une voix intérieure me disait : — Quelle insulte! Comment me suis-je permis? Toute la journée je fus affecté.)

Comme elle s'était décidée, pour apaiser ses douleurs, à faire de fréquentes ablutions qu'elle répétait dans certains jours plus d'une fois, elle s'aperçut de l'apparition d'un membre qui lui était inconnu et qui lui paraissait étranger. Elle en fut si frappée qu'elle me demanda si quelques femmes étaient conformées à peu près comme les hommes, s'il existait réellement des hermaphrodites et si elle devait craindre d'être de cette espèce? Je la rassurai en lui expliquant ce qu'on appelait des hermaphrodites ou androgynes, qu'elle n'avait qu'une irritation momentanée, que des injections d'eau de mauve

ou même d'eau simple apaiseraient et que ce qui l'inquiétait disparaîtrait, ce qui, en effet, arriva et elle me dit en riant :

— Je ne suis plus un petit garçon.

Souvent on lui a entendu dire : « Si j'avais eu des enfans, soit filles ou garçons, je leur aurais fait donner des leçons de géométrie?, car il importe à l'homme de se connaître autant au physique qu'au moral, pour prévenir beaucoup d'accidens. »

Mais un cas plus sérieux vint l'occuper, ce fut une perte, que sa tante et sa belle-mère qu'elle consulta, car elle ne crut pas que mes connaissances allassent jusque-là, qualifièrent de « fleurs blanches » (flux ultérin d'un blanc jaune sale qui provient des viscères humides et bilieux ou de lésion aux parties de la génération des femmes. Elles s'en plaignent peu ordinairement dans les commencemens, ce qui à la longue peut produire des maladies mortelles, entre autres la phtisie, l'hydropisie et les ulcères de la matrice, si dangereux.)

Elles lui indiquèrent des remèdes connus des femmes pour cette maladie et le régime à observer; on espérait que cela cesserait promptement, d'autant plus qu'elle n'éprouvait pas des douleurs vives. Son mari, prévenu par elle, s'abstint de l'approcher. Mais le mal empirant et les vives douleurs se faisant sentir, ces dames l'engagèrent à consulter un médecin. Sa belle-mère la confia au sien, le docteur Lée, anglais, depuis peu à Chartres et devenu en vogue comme étranger; il était plus charlatan que savant et il finit par n'avoir plus ni crédit ni malades. Pauvre Emira! d'être tombée dans son ignorance. Le médecin déclara une maladie vénérienne et lui administra le mercure. Une telle maladie, elle devait l'avoir reçue de son mari. Sa tante et sa belle-mère, qui estimaient Emira, n'en eurent aucun doute et elles savaient quelles espèces de femmes il fréquentait. Délicatesse et crainte la déterminèrent à ne pas le détromper de l'opi-

nion qu'elle lui avait d'abord donnée et de le laisser croire que c'était un écoulement de fleurs blanches causées par échauffement.

Les remèdes administrés par le médecin ne produisaient aucun soulagement, les douleurs au contraire augmentaient, les parties étaient plus douloureuses. Mlle Desrosiers, ancienne comédienne, notre amie commune, (elle demeurait chez la tante), lui conseilla de ne pas continuer le mercure qu'on lui avait donné à trop fortes doses et l'engagea à consulter M. Philippe, chirurgien en chef de l'hôpital, habile et exerçant avec succès la médecine. M. Desgraviers l'y conduisit. M. Philippe resta incertain sur la nature de la maladie et blâma le mercure donné par l'anglais sans s'être bien assuré du principe du mal. Il demanda à voir du linge de corps du mari et, après diverses questions faites à Emira, il apprit d'elle qu'elle lui avait vu prendre quelques tisanes qu'il faisait chauffer lui-même. M. Philippe crut avoir trouvé des signes d'écoulement sur deux chemises du mari, alors il ne douta plus de traiter la malade en conséquence, mais avec des moyens plus doux que ceux du docteur Lée qu'on quitta. Au lieu d'amélioration, l'écoulement augmentait, les douleurs devenaient insupportables, l'appétit se perdait, la maigreur et la faiblesse des jambes se manifestaient. M. Desgraviers, inquiet de l'état de sa fille et persuadé par la consultation de M. Philippe que ce mal provenait de M. Champion, ne put se retenir et il s'en plaignit à lui durement, car c'était son caractère. Celui-ci se fâcha, s'emporta, déclara n'avoir aucun symptôme de maladie secrète, il accusa sa femme de se l'être procurée et la preuve, dit-il, c'est qu'elle s'est bien gardée de se confier au chirurgien Fougères, son ami à lui.

Emira, indignée d'une telle accusation, n'ayant pas eu de peine à persuader son père de son innocence, se retira chez lui, déclarant ne plus vouloir habiter avec un homme qui, deux fois, avait voulu la déshonorer. (Souve-

nez-vous qu'il l'avait supposée enceinte avant le mariage.) Cela fit du bruit dans une petite ville, les opinions se partagèrent sur le mari et la femme. Le mari, en se défendant, publiait la maladie de sa femme et disait positivement : — Je n'y suis pour rien.

Dans ce conflit, je ne fus point mêlé; ma conduite dans la société en général, le ton respectueux que j'avais avec Emira éloignèrent de moi les soupçons. A qui attribuer? Le plus grand nombre en chargea le mari; elle était si décente, et sa physionomie heureuse, ouverte, ne faisait point soupçonner d'hypocrisie. Cependant le chagrin occasionné par les accusations, les conjectures, les propos répandus, affectant une âme si sensible et se joignant au caractère de la maladie, aggravèrent sa situation, elle dépérissait..., elle ne me voyait plus, point de consolation; une belle-mère si froide! des frères sans entrailles!

M. Desgraviers, certain que sa fille était incapable de rejeter sur son mari une faute dont elle fût seule coupable, ne savait cependant que résoudre devant un certificat donné par le chirurgien Fougères à M. Champion d'une parfaite santé; d'un autre côté l'honnête Philippe ayant déclaré, d'après une inspection, la présence momentanée d'une gonorrhée dans le linge du mari. Le certificat de Fougères ne pouvait-il pas avoir été donné après une guérison, peut-être due à ses soins? On le savait le compagnon des plaisirs de table de M. Champion, et peut-être de ceux d'un autre genre. M. Desgraviers conduisit sa fille à Paris pour la soumettre à l'expérience d'habiles médecins. On l'adressa à M. Jumé, professeur renommé de l'Ecole royale de médecine. Ce docteur, après avoir questionné la malade et examiné la qualité du flux, opina à y reconnaître un principe d'ulcère cancéreux. Cependant il exigea une consultation avec un second médecin qu'il indiqua. Ces deux hommes conclurent sagement qu'ils ne pouvaient rien décider

qu'après une visite, en s'associant un chirurgien accoucheur et ils firent choix de M. Lerret, accoucheur de Marie-Antoinette. Emira ne voulait pas consentir à cette visite; il fallut toutes les prières de son père et les sages raisons données par les deux médecins, vieillards respectables, et par les menaces d'une mort assurée si elle exposait sa santé à une incertitude qui pouvait être funeste; enfin, lui dit M. Lerret, s'il s'agissait de vous donner un fils, vous auriez besoin de mon ministère; c'est la même chose. Elle m'a dit qu'à la menace de mort, elle avait répondu à son père : — Que gagnerai-je à vivre? Le malheur et le déshonneur... Il m'a perdue dans l'opinion,... je préfère mourir que de retourner avec lui. N'ai-je pas été sacrifiée assez longtems?

Mme Jumé se joignit aux docteurs et la visite eut lieu. M. Lerret déclara formellement que l'écoulement avait pour cause une lésion déjà ancienne dans les parties qui avait excité une inflammation et un commencement d'ulcère auquel étaient dues les douleurs acerbes dont la malade s'était plainte, mais lui et les médecins s'accordèrent à juger qu'il y aurait guérison vu la jeunesse, la constitution et les humeurs favorables de la malade, mais avec la condition absolue de s'abstenir pendant fort longtemps de l'habitation avec un homme, même quand elle aurait repris toute sa force et ils donnèrent pour cause du mal une trop grande disproportion entre les organes des époux et la jeunesse de Madame lors de son mariage. Cette consultation écrite et signée des trois docteurs prescrivit les remèdes et le régime à suivre. Ils engagèrent M. Desgraviers à obtenir du mari l'exécution rigoureuse de l'ordonnance, même au delà d'une année.

A. F. SERGENT-MARCEAU.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Abel Hermant : *Aspasie.* Illustrations de Maurice de Becque. Edit. M.-P. Trémois. — *Le cabinet secret du Parnasse. Recueil de poésies libres, rares ou peu connues, pour servir de supplément aux œuvres dites complètes des poètes français. Pierre de Ronsard et la Pléiade...* Textes revus sur les éditions anciennes... et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire par Louis Perceau, Au cabinet du Livre, édit. — *Lettres d'amour et de guerre du Roi Henri IV.* Introduction, notes par André Lamandé. — *Les amours des rois de France racontées par leurs contemporains. Documents mis en ordre et annotés par Guy de la Batut, Henri IV,* Editions Montaigne.

Sous la direction de M. Yves Gandon, une nouvelle collection : *La Galerie des grandes Courtisanes*, vient de naître qui, malgré son titre gaillard, n'a point pour dessein de soulever des curiosités malsaines, mais de nous « fournir une vue d'ensemble de l'histoire de la civilisation sous l'apparence la plus piquante ».

Parmi les dames folles de leur corps, il en exista, en effet, un bon nombre qui aspirèrent aussi à la royauté de l'esprit et qui exercèrent une influence sur la chose publique. A travers le temps, elles se présentent à nous comme des types supérieurs d'humanité, assez dégagés des superstitions pour ne point considérer le libre amour comme une déchéance. En s'emparant d'elles, la légende, le plus souvent, obscurcit leur rôle spirituel ou politique et ne retint de leur carrière que quelques gestes de galanterie. Beaucoup d'entre elles cependant furent des stimulatrices de la philosophie, des belles-lettres, des arts et de l'urbanité. Telle apparaît **Aspasie**.

Il semble fort malaisé de reconstituer le profil perdu de la Milésienne. L'histoire ne fournit sur elle que des documents incertains. On ignore à peu près tout de son physique, hors qu'il était d'une grande beauté. M. Abel Hermant, pour l'évoquer à nos yeux, n'a point utilisé la méthode habituelle du biographe, car il n'eût point réussi à tirer des textes plus qu'ils ne disent.

Avec ingéniosité, au cours d'un dialogue vif et fin, un peu chargé de modernisme, il la fait surgir du passé, comme un léger fantôme paré de grâces riantes.

Fils de Lysis, le jeune Démocratès qui semble, dans ce dialogue, représenter l'esprit nouveau, l'esprit matérialiste, est venu visiter le vieux Menexène et le supplier de l'aider à jeter sa gourme. Il vit sous le joug de son père, environné de contraintes, et souhaite de fréquenter des courtisanes qui l'initieront à l'amour.

Menexène ne refuse point d'ouvrir à l'éphèbe impatient les voies du bonheur. Au cours de la conversation, il lui révèle les aspects contemporains de la courtisanerie athénienne et, faisant un retour sur sa propre jeunesse, rappelle le temps où il hantait, en compagnie de Périclès, Socrate et Alcibiade, la demeure d'Aspasie. Visiblement, ses préférences vont à ce temps délicieux où l'amour alternait avec les délectations de l'intelligence.

Démocratès cependant, ayant appris les incidents tour à tour galants et pathétiques de l'existence d'Aspasie, avec quelle aisance celle-ci évoluait dans le domaine des idées, quelle foule se pressait à ses leçons d'éloquence, ne désire nullement s'attacher au char d'une telle déesse. Son sang bout dans ses artères. Il a besoin d'aimer, non de philosopher. A l'hétaïre sublime, il substituera la dicteriade capable de calmer son tourment physique.

Ainsi, M. Abel Hermant, avec une élégante souplesse de style et des dons agréables d'ironie, a-t-il trouvé le moyen d'enclore les éléments biographiques à sa disposition dans un dialogue plein de sel attique, où il oppose deux états d'âme en même temps que deux doctrines.

Bien entendu, le document historique ne transparaît nulle part dans son petit volume, illustré d'un beau frontispice et de curieuses figures par M. Maurice de Becque et présenté avec des soins particuliers de typographie par l'éditeur, M. M-P. Trémois.

Le document apparaît au contraire partout dans l'ouvrage nouveau : **Le Cabinet secret du Parnasse**, que M. Louis Perceau vient de publier. Cet ouvrage, malgré son apparence frivole, est, en effet, établi avec une grande richesse de références, de variantes, de citations de tous genres et contient, en outre, des bibliographies, un glossaire et un index alphabétique des noms.

La matière qui le compose, d'un ton généralement assez leste,

pour ne pas dire davantage, est fournie par Pierre de Ronsard, J. Antoine de Baïf, Remy Belleau, Claude Binet, Brantôme, Florent Chrestien, Joachim du Bellay, Amadis Jamyn, Estienne Jodelle, Olivier de Magny, Pontus de Tyard, c'est à-dire par les poètes de la Pléiade écrivant en langue vulgaire, leurs amis ou disciples les plus voisins. Ces poètes l'élaborèrent sous l'empire de l'amour ou du vin, qui stimulaient séparément ou simultanément leur verve satirique.

Odes, stances, épigrammes virent le jour parfois dans les œuvres de jeunesse de leurs auteurs. Le plus souvent, elles furent insérées, sans l'assentiment de ces derniers, dans les anthologies du temps, ou bien elles furent transcrites dans les manuscrits qui nous les conservèrent. Elles contrastent violemment, par leur allure cynique, avec ce que la plupart des compères de la Pléiade, venus à résipiscence, jugèrent utile de propager. Le talent y florit et la langue en est souventes fois d'une fort belle originalité.

Ces pièces n'ont pas paru dignes, aux critiques et commentateurs, de figurer dans les œuvres complètes qu'ils colligeaient patiemment. Elles offensaient leurs prudes oreilles. C'est pourquoi M. Louis Perceau les recueille, comme de belles orphelines, « pour servir de supplément aux Œuvres dites complètes ». On protestera peut-être contre sa malice et l'on aura tort. Toutes les physionomies intellectuelles d'un maître ès-poésie doivent être prises en considération. Qu'il ait été jeune et qu'il se soit diverti à célébrer ou à persifler les aspects intimes de ses maîtresses, cela n'enlève rien à son génie, cela le complète au contraire et donne de lui un témoignage plus vivant et plus divers.

On trouvera dans le recueil de M. Louis Perceau, parmi les œuvres satiriques connues de Ronsard, la *Bouquinade* dont la paternité est contestée du Vendômois par plusieurs ronsardisants. Nous ne croyons pas nécessaire de signaler les autres pièces, toutes d'une même inspiration, amusantes et tournées de manière pittoresque.

Plus tard, les Sigogne, les Motrin, les Berthelot érigeront en genre littéraire cette littérature à tendance satirique. Nos pères du xvie et du début du xviie siècle ne souffraient d'aucune pudibonderie. Ils s'amusaient fort de voir telle dame de la Cour ou telle carogne de la ville brocardée par ces pestes de plume qu'elles avaient déçues dans leurs espoirs.

Les rois eux-mêmes, et parmi eux, le bon roi Henri, laissaient d'ailleurs volontiers, entre les poils de leur barbe ou bien à la pointe de leur plume d'oie, voleter la gauloiserie, la nargue. ou le sarcasme. Ils n'étaient pas encore assouplis aux allures solennelles par les cérémoniaux de cour.

Toute une série d'ouvrages, un *Henri IV* de M. Pierre de Vaissière, une *Marguerite de Valois* de M. Jean H. Mariejol et, ces temps derniers, des **Lettres d'Amour et de Guerre du roi Henri IV** assemblées par M. André Lamandé, sont venus nous remémorer quel étonnant gaillard fut, tout au long de sa vie, le subtil Béarnais. On ne saurait comparer entre eux ces ouvrages, de mérites différents, mais tous confirment et assaisonnent de commentaires nouveaux la réputation de fin limier ès matières d'amour que conquit, en suivant simplement sa nature, le prince-montagnard.

L'ambition de M. André Lamandé, si nous l'avons bien compris, ne consistait pas à nous apporter, sur son héros, des faits inconnus. Il voulait, par un choix judicieux dans le ramas formidable de la *Correspondance* politique et galante de ce prodigieux épistolier, nous faire goûter la saveur incomparable, la saveur presque unique d'un style fait de phrases courtes et pressées. Tâche difficile, car on éprouve quelque peine à prendre tel morceau quand l'autre fait égale envie. Ce qui plaît partout, dans cette correspondance, c'est cette allure galopante, ce primesaut, cette gaieté, cette gentillesse, cet art de tout dire et de bien dire en trois mots, ce ton cavalier, riant, haletant, plein de bonté et d'énergie à la fois, ces mélancolies vite voilées par des saillies, ces sentiments qui semblent s'exprimer à peine et qui trahissent de profonds états d'âme, ce don surtout, le plus admirable de tous, de traduire, par des vocables exquis, l'amitié.

M. André Lamandé, malgré les difficultés très grandes de son travail, nous offre un recueil de première qualité, bâti avec une parfaite intelligence et un goût sûr. En tête de son volume figure un portrait psychologique de son héros, témoignant qu'il a saisi jusqu'aux plus fines nuances de caractère d'un être fort complexe. La correspondance, mêlée de lettres de tous ordres, politiques, militaires, religieuses, diplomatiques, galantes, la plupart caractéristiques, fournit une image très nette des ressources infinies de

forme de l'épistolier. Elle est accompagnée de hors-texte choisis avec discernement et d'une bonne bibliographie.

Dans le même temps où M. André Lamandé concevait son ouvrage, M. Guy de La Batut imaginait d'assembler les textes contemporains concernant les **Amours des rois de France**, textes qui nous sont restés à travers le temps, et se laissait, lui aussi, séduire par Henri IV, le plus amoureux assurément, avec Louis XIV et Louis XV, de ces monarques. Agréable idée que l'on n'avait point eue jusqu'à l'heure. Cependant cette collection d'un genre nouveau, présentant certainement un vif attrait, eût risqué de ne réunir guère que des pamphlets, si son directeur, sentant l'inconsistance de ces méchantes œuvres, ne leur eût adjoint quelques pièces historiques. Celles-ci aideront heureusement à comprendre ce que les autres ont souvent de factice et de controuvé.

C'est ainsi que dans son *Henri IV*, M. Guy de la Batut, après nous avoir donné la liste des cinquante-six maîtresses authentiques du Vert-Galant, ajoute à l'*Histoire des Amours d'Henri IV*, écrite par Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, et à la *Ruelle mal-assortie*, plaidoyer *pro domo* de Marguerite de Valois, les lettres qu'au cours des années le roi adressa à ses deux épouses, à la vicomtesse de Louvigny, à la marquise de Guercheville (qui lui fut, si nous ne nous abusons, cruelle), à Gabrielle d'Estrée et à la marquise de Verneuil. Compris de la sorte, offrant les deux faces du problème galant, le travail de M. Guy de la Batut agréera mieux, ce semble. Le public, d'autre part, trouvera, dans ces diverses publications, des proses qui sont devenues rares, même dans leurs éditions modernes, et qui souvent — pas toujours, hélas ! — réservent quelques plaisirs de lecture.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Armand Godoy : *Monologue de la Tristesse et Colloque de la joie*, Emile-Paul frères. — Joseph Dalac : *Amour couleur du Temps*, « la Caravelle ». — Armand Got : *Alphabet d'Aquitaine*, « la Primevère. » — Maurice Rostand : *Morbidezza*, Flammarion. — Jacques Ayrens : *Le silence ardent*, Grasset.

Il y a, dans l'usage que fait du vers de treize syllabes M. Armand Godoy, quelque chose de particulier, par quoi, sans échapper à la technique régulière du vers français, il semble partici-

per d'un prolongement comme assourdi un peu et insistant dans la sourdine, qui appartient plus spécialement à quelque technique musicale. M. Godoy, une fois de plus, dans son nouveau livre, **Monologue de la Tristesse et Colloque de la Joie**, se promène aux confins des deux arts, et tout en adoptant les modes d'expression qui sont propres à chacun d'eux, compose des poèmes n'ayant en réalité d'existence qu'à la condition de sous-entendre ceux de l'autre art. Impuissance, ou défaillance ? Je ne saurais le croire. M. Godoy, en écrivant ses vers, se chante une musique qu'il improvise, je suppose, ou parfois empruntée à quelque classique du piano ou de l'orchestre. C'est ainsi qu'il nous a donné *le Carnaval de Schumann* et, dans ce recueil si remarquable à divers égards, *Hosanna sur le Sistre*, tant de morceaux qui s'avivent du souvenir de Bach, de Chopin, de plusieurs autres. M. Godoy joue là une partie dangereuse. Il a des dons de poète, on n'en peut douter ; souvent il rencontre des réalisations fort belles. Par malheur, dans chaque strophe qu'il écrit, en son cerveau s'élabore la phrase musicale dont elle est complétée, et l'une de l'autre ne se dissocie pas lorsqu'il relit. Il n'en est pas de même pour son lecteur. L'élément musique — et je ne confonds pas avec l'élément musical inhérent à tout vers, qui jamais ne fait défaut aux vers qu'il publie, — l'élément musique, instrumental si l'on préfère, n'est pas toujours suggéré ou, du moins, suffisamment. Dès lors, ou bien le principal est donné par le vers, et nous nous en satisfaisons, ou bien c'est justement la musique qui eût été chargée de parfaire, de soutenir et compléter, d'exalter et de rendre regorgeant le vers. M. Godoy ne parvient pas à se douter de ce qui manque pour nous, par la raison bien simple que pour lui ce manque n'existe pas, ne saurait exister. Lorsqu'il écrit :

Viens donc avec moi : la Gloire t'attend !
Je sais les secrets qui domptent le temps,

nous n'acceptons pas, malgré le mouvement de ces deux vers, ces manières de parler, vraiment trop directes, trop peu fondées sur l'image ou le sens voluptueux des mots. C'est en raison de telles rebuffades, que nous nous sommes refusés depuis longtemps à accepter qu'on nous donne des comédies en vers, car elles y semblent inévitables. Mais s'il s'agit du squelette, du prétexte de quelque mélodie, d'un lied, d'un développement de sons

vagues, mais expressifs de tel sentiment non particularisé dans la personne ou dans le temps, oh ! alors, nous admettons tout, nous attendons, nous accueillerons l'œuvre dont nous ne connaissons encore que le thème.

J'ai l'air de chercher querelle à un poète d'autre part excellent et dont j'estime le talent. Je serais navré cependant qu'il se méprît. Personne ne l'admire avec plus de sympathie et de fidélité, lorsque, par exemple, il chante :

> Ce soir-là, j'ai vu le vrai visage de ton âme,
> Blême, grimaçant, sous les frissons de ta chair triste ;
> J'ai vu la féroce Eternité, j'ai vu la flamme
> D'où sortit ce ciel de pourpre, d'ambre et d'améthyste.
> C'était un printemps perfide et froid comme une femme ;
> J'évoquais les chants et les soupirs de nos psalmistes
> Quand je vis soudain le vrai visage de ton âme
> Sous le regard vague et déchirant de tes yeux tristes.

ou encore, et ailleurs, ceci :

> Mourir ? Pourquoi ? Je ne veux pas mourir.
> La vie est belle et bonne et j'en suis ivre.
> D'autres, fous, lui demandent le plaisir,
> Moi, je n'y vois que la douceur de vivre.

Voilà qui est d'un sage, à coup sûr, qu'on ne peut pas ne pas aimer, mais d'un conscient et harmonieux poète aussi, — et l'un va-t-il sans l'autre ? Je ne crois pas.

Je ne saurais trop recommander la lecture de ce joli recueil : **Amour Couleur du Temps**, par M. Joseph Dulac. Il est tout de finesse jolie, de grâce souriante et preste, de couleur vive et prompte. Poète mineur, qui n'enfle jamais la voix, du moins l'a-t-il toujours juste, preste et élégante. Parfois même sa malicieuse tendresse s'accommode d'ironie ou de quelque plus grande image. *La Rose d'amour* est un ravissant petit chef-d'œuvre, aboutissant à cette image très belle : « La messe est une rose immense offerte à Dieu... » et ... c'est la rose grandie, qui prise au jardin du curé, avait été offerte au poète par Jeannette, sa gentille cousine...

M. Armand Got, tout en poursuivant la publication de *la Poèmeraie*, poésies choisies pour les enfants dans l'œuvre de tous les poètes d'à présent, donne, de sa verve personnelle, un charmant livret de quatrains, **Alphabet d'Aquitaine**, où,

sous le signe des lettres successives ordonnées selon l'usage, les coutumes, les particularités, la faune et la flore du pays d'Oc sont gentiment et subtilement louées en des vers bien cadencés, en des images bien venues. M. Armand Got avec d'autant plus de justesse est l'ami des poètes qu'il se révèle lui-même poète aimable et délicieux.

Morbidezza, nous enseigne la « prière d'insérer », mot « douloureux et élégant à la fois qui donne son titre à ce volume.. et résume à lui seul la personnalité de Maurice Rostand ». Mais aussi, à s'en référer au même document, « en notre époque de littérature cinématographique, sportive et futuriste, où le snobisme prend tous les aspects et la grivoiserie toutes les licences, il est réconfortant de voir un écrivain comme Maurice Rostand demeurer fidèle aux formes les plus hautes et les plus pures de la poésie française, dont il maintient si haut le renom et le prestige ». Ainsi M. Rostand répudie le snobisme... Si le snobisme allait, de son côté, le répudier ?

Est-ce ici la limite ? Est-ce ici les confins ?
Est-il encor plus loin dans la douleur humaine ?
Est-il d'autres frissons ? est-il d'autres domaines ?
Et des autres façons de se tordre les mains ?

Ce commencement de poème (XXV, page 71) serait donc écrit dans les formes les plus hautes et les plus pures de la poésie française. Et pourtant j'y trouve une tautologie et un insuffisant respect de la pureté grammaticale ; ce n'est pas user des formes hautes et pures du parler français, écrire : « est-il plus loin dans la douleur » — pour signifier : peut-on aller plus loin dans la douleur ? — ou bien est il d'autres domaines et *des* autres façons... ?

M. Rostand possède certaines qualités de poète, une belle fougue, un peu trop insouciante ou présomptueuse sans doute, une éloquence qu'il ne songe jamais à modérer ; bien au contraire, on croirait qu'il prend plaisir à l'éperonner ; une sentimentalité à fleur de peau, trop prête à faire montre de soi ; une recherche de sympathie qu'il désire, implore presque à tout prix : toutes exagérations des dons les plus utiles. Il a, s'écrie-t-il quelque part, « l'amour du travail toujours continué... » Oui, toujours il continue, mais jamais il ne reprend, même s'il a écrit : « j'ai vu la Vérité et son triste miasme». D'autres fois, il rencontre

mieux, et alors on sent, sous l'expression plus concise et plus juste, des sentiments vrais, sans pose. Pourquoi se complaît-il à d'inutiles redites, à des affaiblissements de la pensée ou des images? Trop de verbiage. Des trivalités déclamatoires souvent, puérilités avec des éclairs de raison, de sincérité et même de bonté surprenante.

Pourquoi, en lisant **le Silence ardent** de M. Jacques Ayrens, ai-je songé à ces heures de ma jeunesse, où les poètes nouveaux que l'on vantait étaient des amplificateurs plus ou moins adroits, se proposant de traiter objectivement un thème et s'en tirant fort bien, presque chaque fois, et à leur honneur ? Le plus illustre de ces forts en rhétorique, avec des mérites d'audace et de précision, ne fut-il pas Jean Richepin ? M. Jacques Ayrens s'est donné la tâche de decrire successivement les différentes couleurs de l'air, et il a un poème de *l'air blond*, puis un poème de l'air gris, de l'air mauve, de l'air bleu, même de l'air ocre (sans redouter la cacophonie), enfin de l'air blanc, de l'air clair et de l'air pourpre. Ses descriptions d'ailleurs ont la netteté de coloris, la sûreté d'atmosphère qu'y mettrait un peintre. Et ce sont toujours des qualités de peintre que nous trouvons en les *poèmes landais*, en *le lac de lumière*, en *ombre, ambre et pourpre*, même dans *Au bord des vieux contes*, où le caprice prend part à des récits bien conduits, enfin dans les *Petits Poèmes vagues*, qui offrent peut-être un peu plus d'accent personnel. Le vers est suffisant, plein, doux quand il le faut, grave ou enjoué, mais apparaît d'un labeur souvent appliqué. Et surtout l'effusion lyrique du sentiment fait défaut. Peut-être M. Ayrens se distrait-il d'autres travaux en composant des vers ? C'est un passe-temps dont je le loue, il s'en tire avec adresse et non sans esprit.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Ignace Legrand : *La Patrie intérieure*, Librairie des Champs-Elysées. — Jacques Heller : *Nord*, Bernard Grasset. — Maurice Olivier : *Milou*, Bernard Grasset. — Jean Prévost : *Merlin*, Nouvelle Revue française. — Marcel Millet : *Fabrice*, Editions Radot. — Marcel Lorin : *Faisons les fous*, Baudinière. — Emmanuel Bove : *Cœurs et visages*, Editions de France. — Jules Supervielle : *Le survivant*, Nouvelle Revue française. — Wilfrid Lucas : *La route de lumière*, E. Figuière.

Quand paraîtra cette chronique, le prix des Goncourt aura été décerné, je n'éprouve donc aucun scrupule à dire que, si la chose

n'eût dépendu que de moi, M. Ignace Legrand, l'auteur de **La patrie intérieure**, en serait le bénéficiaire. Ce roman — quoique M. Legrand n'ait trouvé qu'une obscure maison d'édition pour le publier, sans doute à ses frais — est, en effet, à mon sens, le meilleur qu'un jeune ou qu'un débutant ait écrit, non seulement cette année, mais depuis longtemps. J'en pourrais désigner de plus parfaits, de plus artistes ou de mieux équilibrés et de plus pittoresques, je n'en connais pas de plus puissants, de plus révélateurs d'une *nature*. La fougue qui emporte M. Legrand serait, d'ailleurs, d'un lyrique si une vigoureuse observation n'en rectifiait l'élan pour l'exercer en profondeur. Et il y a deux gros défauts dans *La Patrie intérieure* : le premier qui tient à cette fougue même, et qui est un certain relâchement du style ou une certaine négligence de la forme. Le second qui résulte du désir de tout dire, et qui alourdit le récit, l'attarde à de trop longues explications. Bréhat, le héros de M. Legrand, parle, notamment, avec une abondance qui doit accabler son auditrice. Mais quelle vie, en revanche, et quelle vérité dans l'analyse ou plutôt dans l'expression des caractères. Aucun des personnages de son récit que M. Legrand ne nous rende présent, dont il ne nous impose l'originalité et dont il ne nous fasse comprendre les plus secrets mouvements. Et ces êtres ne sont pas des abstractions, dans leur réalité psychologique même, comme tant d'autres créations romanesques qui semblent avoir une existence spirituelle et sentimentale en dehors de leur existence matérielle, proprement dite, de leur fonction ou de leur condition et de leur entourage. Ici, il y a action et réaction continues et réciproques entre le milieu et l'individu. Aussi bien, le sujet même de *La Patrie intérieure* est-il la lutte entre ce qu'un homme sent qu'il est et ce que la nécessité veut qu'il soit ; entre ce qu'il sait qu'il doit être, idéalement, et ce que les compromis sociaux l'incitent à se résigner à devenir. Apre combat qui a pour dénouement la défaite du personnage en l'âme ambitieuse duquel il se livre. Bréhat pour sauver, croit-il, les splendides possibilités qui sont en lui, trahit, en effet, sa « patrie intérieure », et s'étant aperçu qu'un être de sa trempe ne saurait rendre son intelligence indépendante de la dignité de son moi, la soustraire aux exigences de celui-ci, se tue au cours d'un accident qu'il a provoqué (1).

(1) Si je n'aime pas ce dénouement parce que nos romanciers abusent un peu trop du suicide, aujourd'hui, du moins me permet-il de comparer le personnage

C'est, pourtant, avec tous ses défauts, son orgueil et son égotisme, sinon son égoïsme, sa violence et sa dureté, un être qui force l'admiration et demeure sympathique que ce Bréhat. Et M. Legrand a su, en nous le montrant dans sa complexité, nous donner l'impression de nous trouver en présence d'une sorte de génie, mais de génie déchiré par l'incertitude, ce qui l'humanise heureusement, le ramène à notre niveau, malgré son exceptionnalité, et l'apparente à Hamlet et à Lorenzaccio. Je ne cite pas ces deux noms pour accabler M. Legrand, mais bien plutôt pour donner au lecteur une idée de la qualité de son récit qui, riche en dessous, étonne par l'expérience qu'il décèle, car on ne saurait à son propos parler seulement d'intuition — cette faculté qui n'est souvent qu'un mythe à la faveur duquel tant de folies se commettent aujourd'hui, mais qui sous sa forme véritable de guide ou d'assistante de la raison, ne saurait s'exercer à vide, c'est-à-dire sans le savoir ni l'observation qui la stimulent. La vie n'a pas été qu'un spectacle pour l'auteur de *La Patrie intérieure*, qui n'est pas un roman à thèse. Une intelligence perspicace et qui sait découvrir le pourquoi des passions et des choses gouverne, il est vrai, dans ce roman, une sensibilité frémissante, et j'ai tout particulièrement admiré les pages où M. Legrand parle avec émotion de la bêtise et de la méchanceté des hommes, de la guerre, et dénonce la puérilité de la génération qui est née d'elle. Qu'un écrivain voie de cette hauteur et avec ce relief, avec cette largeur et cette acuité, c'est un phénomène trop rare pour qu'on se borne à le signaler sans y insister. J'éprouve rarement le désir de relire un roman après l'avoir terminé. Mais je ferai exception pour celui de M. Legrand. C'est que je suis sûr, sinon d'y découvrir de nouvelles beautés, du moins d'y retrouver avec plaisir celles qui m'ont frappé.

Il y a bien des détails intéressants et pittoresques dans l'espèce de récit de voyage romancé de M. Jacques Heller, **Nord**. M. Heller qui a mené pendant quatre ans la rude existence des chasseurs de renards et de caribous de l'arctique, n'a point fait œuvre littéraire, à proprement parler, en consignant dans son livre ses impressions et ses souvenirs. Mais le temps d'*Atala* est passé, et ce qu'on demande aujourd'hui à un homme qui revient

de M. Legrand, qui reste viril encore que désaxé, aux abouliques de la littérature d'importation russe.

d'une expédition lointaine, c'est, avant toute chose, d'être véridique, et puis, s'il se peut, de nous apporter des renseignements inédits. A cet égard, ayant lu maints ouvrages concernant les Esquimaux, et notamment la récente et curieuse relation de M. Julian W. Bilby qui vécut douze ans dans leur intimité, je ne dirai pas que *Nord* m'ait appris du nouveau. Mais M. Heller n'avance rien qui infirme mes connaissances. Il a observé, en outre, que les enfants qui naissent des amours des blancs et des Esquimaudes sont rarement viables et presque toujours monstrueux, et cela est conforme à mon opinion concernant le danger du croisement des races. Celle de ces misérables, d'origine mongolique assurément, est d'ailleurs en pleine dégénérescence, ou en régression vers l'animalité. Aussi bien, toutes les races sont-elles séniles que l'on croit communément en enfance, et c'est bien plus triste et plus émouvant de la sorte; on s'en rend compte, ici, grâce à la sagesse et à la pitié — ces vertus de la civilisation occidentale — dont fait preuve M. Heller dans son roman documentaire.

En un style dru, alerte, point bégueule en outre, M. Maurice Olivier nous conte dans **Milou** une belle histoire pittoresque qui se passe au Languedoc et fait un peu songer à Mistral. La terre, la femme ; le conflit de ces deux amours dans l'âme d'un gars robuste et hardi, mais simple et qui croit qu'il en va de nous comme des bêtes et des choses ; le décor âpre d'un paysage de solitude et de mystère. C'est assez pour permettre à M. Olivier de nous révéler son talent.

M. Jean Prévost, l'auteur de **Merlin**, s'effarouche encore moins que M. Maurice Olivier du mot et de ce qu'il désigne. Il y a, d'ailleurs, du héros rabelaisien dans son personnage, un gaillard que la sensualité domine et qui — bien qu'étudiant — ne semble avoir d'autre souci, après avoir bu et mangé, que de faire l'amour. Encore qu'assez banales pour la plupart, ses aventures ne sont pas toujours déplaisantes, et il a avec une Norvégienne (qui semble échappée du roman de M. Maurice Bedel) une fort agréable liaison. Mais le livre de M. Prévost, qui conte avec verve, n'est pas ennuyeux un instant. Il abonde, au surplus, en pittoresques et parfois profondes observations.

C'est un émouvant récit, auquel je trouve, je ne sais pourquoi, un air d'autobiographie, que le **Fabrice** de M. Marcel Millet

le comédien-poète, et qui si curieusement allie le réalisme à la fantaisie. Fabrice (nom inséparable du souvenir d'un des plus authentiques chefs-d'œuvre de notre littérature romanesque), Fabrice, le héros de M. Millet, a atteint l'âge critique pour les sentimentaux, la quarantaine. Il vit retiré dans une ville du Midi. Mais l'amour trouble bientôt le repos laborieux qu'il y est venu chercher. Amour, qui s'achève tragiquement à la suite d'un malentendu. Et c'est plus aigri, prêt à gâcher le bonheur d'amis dont le foyer lui est un refuge, que Fabrice vieillirait s'il ne prenait la résolution d'abdiquer... Il y a bien de l'intensité dans l'accent douloureux du livre de M. Millet — son meilleur livre, sans doute.

M. Marcel Lorin a tenté un assez singulier mélange de réalisme à la Maupassant et de comique à la Courteline dans **Faisons les fous !...** Mais si certains détails font rire dans ce récit qui se passe un Mardi Gras, c'est une impression navrante qui s'en dégage. Une femme malade qui s'asphyxie au gaz ; un mari incapable et alcoolique ; un adolescent veule et sournois ; une jeune fille que le diable conseille, tout cela dans un milieu de petite bourgeoisie médiocre ne compose guère, en effet, un ensemble bien folichon. Mais M. Lorin, dont les qualités d'observateur sont solides, n'a voulu que se montrer véridique. Il y a réussi avec une franchise qui est saine, si elle ne se soucie pas de paraître un peu simple ou maladroite.

Avec **Cœurs et visages**, nous retrouverons M. Emmanuel Bove dont je signalais les deux derniers ouvrages dans ma chronique du 15 novembre, et à qui le prix Figuière a été attribué. Une erreur typographique m'avait fait parler de ses personnages comme *d'alcooliques*, alors que je m'étais borné à les qualifier *d'aboul-iques*. Mais cette désignation même ne saurait convenir à ceux de son nouveau récit, plus vulgaires ou plus médiocres et plus mesquins que dépourvus de volonté. C'est sans forcer le trait, mais avec une fidélité plus cruelle, sans doute, dans sa minutie, que toute intention caricaturale, que M. Bove a groupé dans *Cœurs et visages*, autour d'une table de banquet, des individus qui font songer à ces portraits qu'on voit aux étalages des photographes dans les quartiers excentriques de Paris. On penserait aussi à La Bruyère, si le naturalisme n'avait passé par là. Aucune stylisation morale, il est vrai, dans la galerie de

M. Bove ; et le curieux, c'est qu'elle n'ennuie pas, qu'elle retient, au contraire, par on ne sait quel attrait un peu morbide... Un très bon livre.

Quoique j'y retrouve les mêmes qualités littéraires, je suis loin d'aimer autant que *Le voleur d'enfant*, **Le survivant**, que M. Jules Supervielle a cru devoir donner pour suite à ce récit original. Arraché à la mer où il s'était jeté, le colonel uruguayen Bigua débarque en Amérique avec sa femme et les enfants que l'on se souvient qu'il a volés. Mais si, après s'être placé comme gardien de bétail dans une *estancia*, il recouvre une partie des biens qu'il croyait avoir totalement perdus, il ne saurait chasser de son cœur l'amour que lui a inspiré sa fille adoptive Marcelle... Ce doux maniaque nous demeure sympathique, mais ce que nous trouvions d'étrange et de troublant dans son cas ne nous est plus aussi sensible.

Le roman d'inspiration chrétienne que le poète Wilfrid Lucas a écrit sous ce titre : **La route de lumière**, gravite autour de deux personnages, l'un mystique, l'autre humain, celui-ci s'épurant par la souffrance et tous les deux se rejoignant par l'amour. On ne saurait chercher dans ce roman autre chose que de nobles pensées, en dépit de l'effort que M. Lucas a fait pour en placer l'action, toute abstraite, dans le cadre minutieusement reconstitué de la Lémurie.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Volpone, pièce adaptée d'après Ben Jonson par MM. Stefan Zweig et Jules Romains.

L'Atelier manifeste la louable intention d'annexer un petit musée rétrospectif à sa galerie — un bazar trop souvent — d'œuvres dites d'avant-garde. Après Calderon et Aristophane, voici Ben Jonson qui, sans être de leur taille, n'est nullement indigne de marcher à leur suite. « Si Shakespeare est un dieu, Jonson est un géant», a dit Swinburne. Et ce qui accroît le mérite de l'Atelier, c'est qu'il s'agit ici d'une révélation, du moins pour la généralité du public. Il semble bien que Ben Jonson n'avait jamais encore paru sur la scène française. Il n'est guère connu chez nous, en dehors des anglicisants, que par les lecteurs de Mézières (*Contemporains de Shakespeare*), de Taine (*Littérature an-*

glaise), ou par ceux, plus rares, de M. Maurice Castelain, dont la thèse d'environ un millier de pages (*l'exhaustivité* Sorbonnienne !) est, de l'aveu des critiques anglais, l'étude la plus complète et la plus définitive qui ait été consacrée à la vie et à l'œuvre de Jonson. Notons, en outre, que le **Volpone** a été plusieurs fois traduit dans des sélections du vieux théâtre anglais, notamment par Amédée Pichot (1835), Ernest Lafond (1863) et Georges Duval (1920) ; mais ces traductions n'ont trouvé qu'un public restreint.

Muni de ce bagage, on pourrait faire de l'érudition à bon marché. J'y renonce, et surtout je me garderai bien de reprendre la comparaison entre Shakespeare et Jonson. D'ailleurs, elle cloche à vue d'œil : leurs génies diffèrent non seulement de degré, mais de nature. Plus aisé à définir que le génie de Shakespeare qui déconcerte par sa richesse et sa diversité, celui de Jonson, dans ses comédies, est essentiellement satirique. Son chef-d'œuvre, le *Volpone* (année 1605) est une âpre et puissante satire de la cupidité sous ses formes variées. On ne peut le qualifier de comédie de mœurs, vu que Jonson — ici, comme dans ses pièces principales — a donné à ses personnages un grossissement, une outrance, qui ne permettent pas de les croire pris sur nature. Sans qu'ils soient des abstractions complètes, leur existence n'apparaît possible dans la vie réelle qu'à titre d'étrange et monstrueuse exception. Du reste, les noms que leur attribue l'auteur révèlent une intention un peu allégorique : *Volpone* (le renard), *Mosca* (la mouche), *Voltore* (le vautour), *Corvino* (la corneille), *Corbaccio* (le vieux corbeau).

Le personnage central, Volpone, est peut-être la plus curieuse et la plus grandiose figure de fripon qui ait jamais été tracée. C'est un gentilhomme vénitien, acharné à la poursuite des richesses, mais non comme un simple avare. Riche déjà, il n'amasse que pour satisfaire davantage ses caprices et ses vices, et, en même temps (ce qui est le trait vraiment original), pour le plaisir de duper et d'avilir une humanité qu'il méprise. L'or aurait moins d'attrait pour lui s'il l'acquérait par les moyens vulgaires : commerce, usure, etc. Il l'aime conquis par la ruse aux dépens de ceux que leur sotte et aveugle cupidité jette dans ses filets. « L'art avec lequel j'acquiers mes richesse, voilà mon triomphe », proclame-t-il. Cet art est un peu primitif, et au-

jourd'hui les corsaires de la finance emploient des procédés plus perfectionnés. Le grand stratagème de Volpone est de se faire passer pour à moitié mourant, d'attirer autour de son lit tous les oiseaux de proie qui croient flairer une charogne, de les appâter en leur promettant son héritage (il est célibataire), et de soutirer d'eux les bijoux et espèces dont ils lui font présent pour s'assurer sa faveur. Il a pour rabatteur et assistant son parasite Mosca, aussi retors que vil, qui, à la fin, tentera de dépouiller son maître.

Les trois coquins et dupes qui convoitent l'héritage de Volpone sont des types vigoureusement brossés, mais poussés jusqu'à l'énormité. Il y a l'avocat Voltore, imposteur habile à faire triompher le coupable et condamner l'innocent. Puis le vieux sourd Corbaccio, l'avare instinctif jusqu'à la démence, qui, malgré son âge et sa caducité, compte bien hériter de Volpone, et, afin de le gagner définitivement, n'hésite pas à l'instituer son légataire universel en déshéritant son propre fils. Enfin, voici le plus odieux, le plus répugnant des trois, le riche marchand Corvino. Il est l'époux de la belle et honnête Célia, à qui il fait des scènes de jalousie aussi violentes qu'injustifiées. Mosca, qui joint à ses autres vilains rôles celui d'entremetteur, lui conte que les médecins prescrivent à Volpone, comme palliatif, l'application d'un corps féminin, jeune et frais, et que l'un d'eux a même proposé sa fille. Là-dessus, Corvino, craignant que le magot ne lui échappe au profit de ce praticien, se décide à offrir sa femme, d'ailleurs avec le vague espoir que Volpone sera peut-être trop impotent pour user pleinement du cadeau. Célia se révolte quand son mari lui fait part de ce projet. Mais il la menace, la terrorise et la traîne chez Volpone. Celui-ci, une fois seul avec Célia, dépouille sa feinte caducité et fait montre d'amoureux transports. Il lui offre les plus belles parures, lui promet une existence de délices. Elle résiste, le supplie : « Oh ! par conscience ! » — « La conscience, répond Volpone, c'est la vertu des mendiants ; cède ou je t'aurai de force ! » Mais, à ce moment, survient un libérateur ; c'est un brave jeune homme, Bonario, fils de Corbaccio, amené là pour une autre affaire. Il blesse, d'un coup d'épée, Mosca accouru à la rescousse de son maître. Puis, accompagné de Célia, il se rend devant les juges pour accuser Volpone de tentative de viol.

Mais, abusés par l'astucieuse plaidoirie de l'avocat Voltore, par

les faux témoignages de Mosca, par ceux mêmes du père de Bonario et du mari de Célia qui ont la scélératesse de prendre parti pour Volpone, les juges, en attendant de se prononcer définitivement, envoient en prison Bonario et Célia, le premier pour tentative de meurtre sur Mosca, et tous deux pour accusation mensongère portée contre Volpone.

Mais, à la fin, Volpone et Mosca, trop sûrs de leur triomphe, commettent des imprudences qui font que la vérité éclate. L'innocence est sauvée, et les coupables sont sévèrement punis : fouet et galères pour Mosca, prison perpétuelle pour Volpone, ainsi que pour Corbaccio et Corvino.

L'analyse ne donne qu'une idée très insuffisante de cette pièce extraordinairement vigoureuse et colorée, dont la lecture arrachait à Gœthe ces exclamations : « Ce Jonson est un fameux gaillard ! Un diantre d'homme ! Un satané compère ! » (*Ein verfluchter Kerl*, *Teufelskerl*, *Schwerenotskerl* (1). Gœthe ne devait pas avoir seulement en vue les caractères et les machinations des diaboliques personnages, mais aussi le côté formel : verve prodigieuse, humour amer, violent, — et un lot de ces obscénités dont le public anglais était friand à l'époque.

A tout cela il faut joindre la poésie. La pièce offre de beaux couplets lyriques ; par exemple, dès le début, ce dithyrambe de Volpone quand il plonge les mains dans ses monceaux d'or et de pierreries :

> Salut au jour, et ensuite à mon or !
> Ouvre la châsse ; que je puisse voir mon saint !
> Salut, âme du monde et la mienne, ! O fils du soleil,
> Plus brillant que ton père, laisse-moi te baiser
> Avec adoration, toi et tous ces trésors,
> Reliques sacrées de cette chambre bénite !

Comme on l'a fait remarquer, il y a là une réminiscence, très libre, d'un fragment du *Bellérophon*, tragédie perdue d'Euripide. Jonson a sur Shakespeare la supériorité secondaire d'être un *scholar*. Il connaît bien ses auteurs latins et même grecs. « Ses maîtres sont les anciens, Térence et Plaute », a dit Taine. Mais ceci apparaît surtout dans d'autres pièces que le *Volpone*.

(1) Conversation de Gœthe avec Tieck, Décembre 1799. (Biedermann, *Gespräche*, T. I.).

Citons encore ce passage du madrigal que Volpone débite à Célia :

Tes bains seront le jus des giroflées,
L'essence des roses et des violettes,
Le lait des unicornes, le parfum des panthères,
Recueillis dans des outres et mêlés avec des vins de Crète.
Nous boirons dans l'or et l'ambre travaillés,
Jusqu'à ce que mon toit tourne autour de nos têtes
Emporté par le vertige ; et mon nain dansera,
Mon eunuque chantera, mon bouffon fera des mines,
Pendant que, sous des formes empruntées, nous jouerons les [contes d'Ovide
Toi comme Europe d'abord, et moi comme Jupiter,
Puis moi comme Mars, et toi comme Erycine,
Le reste ensuite jusqu'à ce que nous ayons parcouru
Et fatigué toutes les fables des dieux (1).

Mais, en définitive, si le *Volpone* est un chef-d'œuvre, ce n'est pas un chef-d'œuvre des plus attrayants. Et je crois qu'il a été délaissé par la scène anglaise depuis la fin du XVIIIe siècle. (Toutefois il a été donné dernièrement à New-York au *Guild Theatre*.) Les personnages sont trop exceptionnels, et surtout trop répugnants. Auprès d'eux, les Scapin de Molière et les Frontin de Regnard, tout en ayant peut-être mérité aussi les galères, nous semblent presque de petits saints, tant ils séduisent par une gaîté franche, communicative, qui n'est pas dans les cordes de Jonson. Il est vrai que l'honnêteté à deux représentants, Bonario et Célia ; mais leur rôle est trop effacé pour remédier au manque du « personnage sympathique », cet élément dont le spectateur a toujours peine à se passer. Si les tenants du théâtre pénible, noir, me traitaient de ganache, je me retrancherais derrière Coleridge, qui a formulé la même remarque et regretté que Jonson n'ait pas développé davantage les rôles de Bonario et de Célina. Bref, l'impression générale est sans joie.

En principe, je goûte peu les adaptations, et je leur préfère une traduction, sinon pure et simple, du moins ne prenant que les quelques libertés indispensables. Mais, pour *Volpone*, une exception s'imposait. D'abord, la pièce est trop longue, et elle comporte trop de changements de lieu. Puis, elle est surchargée

(1) J'emprunte, en général, mes citations aux extraits admirablement traduits par Taine.

par une intrigue secondaire, parasitaire, que les adaptateurs ont eu raison de supprimer : nous ne sommes plus au temps où le public, au moins en Angleterre, se souciait assez peu de l'unité d'action. Cette intrigue — menée par Sir Politik, politicien niais et grotesque, et par sa femme, pédante ridicule, et coquette surannée — présente encore, à la lecture, quelque intérêt et amusement, bien que nous ne puissions plus saisir les allusions qui firent son succès auprès des contemporains (le nom de Sir Politik devint proverbial). Mais elle a le défaut capital d'être étrangère à l'action, à laquelle ne la rattache qu'un fil des plus ténus.

Ma seule objection sérieuse contre les adaptateurs, c'est qu'ils ont par trop visé à égayer la pièce, et à atténuer le côté odieux des personnages. Jonson y a perdu de sa vigueur et de son originalité. Pour atteindre leur but, MM. Stefan Zweig et Jules Romains ont même poussé la liberté jusqu'à introduire un personnage de leur invention : la courtisane Carina, qui aspire à une situation de retraite auprès d'un vieillard préoccupé surtout de dormir, et qui, à cet effet, a jeté son dévolu sur Volpone, dont elle espère même devenir l'épouse et l'héritière. Je ne disconviens pas qu'à un point de vue pratique, ces larges licences de l'adaptation peuvent se justifier. Je ferai seulement remarquer que si l'on tient à avoir une idée complète et exacte du chef-d'œuvre de Jonson, il faudra se reporter à l'original.

Etant donné que les coquins grandioses de Jonson avaient ainsi abdiqué plus ou moins de leur envergure et de leur singularité, l'interprétation de l'Atelier ne mérite guère que des éloges. Dans le rôle difficile de Volpone, M. Dullin a trouvé une de ses meilleures créations ; tout au plus pourrait-on désirer qu'il rappelât davantage quelque seigneur de Véronèse, car cette canaille de Volpone appartient à la grande noblesse de Venise (un *Magnifico*, dit Jonson). Mais l'adaptation autorisait l'interprète à le réduire un peu, jusqu'à la figure d'un riche Levantin. M. Lecourtois tient habilement le rôle de Mosca, tout en ramenant ce grandissime et monstrueux intrigant à l'échelle d'un rusé et vicieux compère ; mais, là encore, l'adaptation a sa responsabilité. Mentionnons encore M. Seroff, qui s'est taillé un gros succès en accentuant le côté caricatural du vieux Corbaccio.

Enfin, félicitons M. Dullin pour son intelligente mise en scène, pour ses décors presque luxueux et, à tout le moins, artistiques

et parfaitement appropriés. L'agrément de la représentation se complète par une musique de scène de M. Auric, dont j'aurais souhaité que les interventions fussent plus fréquentes et plus prolongés.

Concluons que l'Atelier a fait un effort digne d'applaudissements. Espérons bien que le succès matériel l'encouragera à continuer dans cette voie. Il n'y a pas de raison ici pour que le profit ne se joigne pas à l'honneur : le *Volpone* n'est pas seulement une curiosité littéraire, mais aussi un spectacle fait pour être goûté par l'ensemble du public.

CRITILE.

HISTOIRE

Henri Sée : *Science et Philosophie de l'Histoire*, Alcan. — Georges Grosjean : *Le Sentiment national dans la Guerre de Cent Ans*. Editions Bossard. — Mémento.

Il faut savoir gré à M. Henri Sée de la mesure qu'il a su observer dans son livre : **Science et Philosophie de l'Histoire.** L'historiographie, actuellement, a ceci de particulier que ses procédés et ses moyens deviennent, à juste titre, de plus en plus scientifiques, sans qu'elle soit davantage, en elle-même, une science. M. Henri Sée, dans cet ouvrage, s'est certainement rendu compte de cela. Le Positivisme, en reprenant la tradition classique antérieure à la Révolution, avait pu réagir utilement contre le Romantisme en Histoire. Mais à son tour il avait abusé, il était allé jusqu'à vouloir « transporter dans l'Histoire la méthode des Sciences naturelles », c'est-à-dire traiter l'Histoire comme une Science naturelle, comme la physique, la chimie, etc. On semble revenir de ces illusions, et M. Sée paraît être un de ces bons esprits que les progrès éclatants de la méthode historique (documentation, contrôle, connaissance des sources, utilisation de sciences auxiliaires, etc.) n'ont point induits à exiger de la recherche historique ce qu'elle ne peut pas donner. Il sait qu'il n'y a point à espérer découvrir des « Lois » de l'Histoire, comme on en découvre dans les Sciences de la nature ; qu'on ne peut calculer d'avance le cours des événements, ni par conséquent fixer la manière dont ils doivent se produire. Non, l'histoire n'est pas une science. Non, ce que font les hommes ne

peut être systématisé rationnellement. Ici ce qui est réel est irrationnel.

Ce que l'on doit constater, disons-nous, c'est que le travail de l'historien est devenu beaûcoup plus sûr. Mais ceci, encore un coup, tout en étant extrêmement appréciable, ne diminuerait en rien l'impropriété qu'il y aurait à traiter l'Histoire comme une Science naturelle. S'il est vrai que les historiens peuvent travailler avec une sûreté plus grande désormais, que ce soit seulement en vue de l'ordre de possibilités que permettent les ressources accrues dont ils disposent. Par exemple, si, dans telle partie de l'Histoire, l'on connaît assez bien les faits, leur valeur, leurs liaisons, que l'on s'en autorise pour opérer, ici, une « synthèse érudite », laquelle ne doit guère aller qu'à établir des cadres. Et c'est déjà beaucoup, parce que qui dit établissement d'un cadre, dit connaissance d'un groupe de faits, fixation d'un développement de ce groupe. Ainsi classer le plus grand nombre possible de faits sous la rubrique « Féodalité », « Commencements de la Féodalité », c'est établir plus clairement cette rubrique, ce cadre, et prendre par le bon bout l'écheveau de l'histoire des ixe et xe siècles, exposer enfin dans l'ordre voulu cette histoire, avec sa relation aux autres groupes de faits : Invasions, Etablissement de la monarchie capétienne.

On ne voit guère mieux à faire qu'un travail de ce genre dans l'état actuel de la documentation, où la mise en ordre est d'autant plus nécessaire qu'elle est devenue plus abondante. Quant à ce qu'on appelle « Philosophie de l'Histoire », cette Philosophie se trouverait déjà suffisamment engagée dans la discrimination des groupes historiques. M. Henri Sée ne traite que d'une façon théorique, semble-t-il, le chapitre de la Philosophie de l'Histoire, soit qu'il ne tienne pas à s'aventurer plus loin, soit que son optimisme de principe touchant les possibilités philosophiques en Histoire lui paraisse suffisant. De nos jours, où l'intensité de la recherche documentaire, la minutie des travaux d'archives ont singulièrement renforcé l'empirisme historique, de nos jours, disons-nous, — en dehors des tâches synthétiques visant à l'établissement des cadres, — on peut bien faire la part de l'esprit en Histoire. On peut expliquer, comparer. Si c'est là être philosophe, soyons philosophes, certainement, pourvu que ce soit dans la mesure d'une bonne critique.

Mais l'Histoire, après les bouleversements de la Guerre, l'Historiographie contemporaine, dans le retour offensif d'un rationalisme abstrait, se trouve de nouveau exposée à la manie de légiférer. Les influences d'une sorte d'idéologie philosophico politique tendent à se faire sentir. Attendons-nous à un réveil « philosophique » en se sens ; ce sera l'entreprise philosophique de notre temps ; et le mot d'ordre sera donné par le libéralisme international.

Un historien ne doit pas s'en embarrasser outre mesure. Ceci soit dit en passant, et sans vouloir engager, ici, le moins du monde, la responsabilité de M. Henri Sée, qui indique seulement la possibilité théorique d'une philosophie, nous l'avons signalé, et non le *ton* de cette philosophie.

Il agite quantité de questions intéressantes. Il a beaucoup de lecture théorique, il nous aide à débrouiller maints auteurs, que je garde à portée de main depuis de longues années, les feuilletant à l'occasion : Paul Lacombe, Xénopol, Henri Berr, Louis Davillé, etc. Et je finis cet article en me répétant doucement cette phrase lapidaire et reposante : L'Histoire est le récit de ce qui s'est passé.

Le sentiment national dans la Guerre de Cent Ans. — Chaque fois que la succession de ces chroniques me ramène sur le sujet de Jeanne d'Arc, un sentiment de tristesse m'envahit. Je sais que je vais creuser, malgré moi, des choses affreuses. C'est ici le pire fait d'injustice et d'horreur qui se soit accompli parmi les hommes. Voici la plus innocente, douloureuse, absolue victime qui se rencontre dans le chaos furieux de l'histoire humaine. Procès de « réhabilitation », gloire, louange et vénération posthumes : qu'est-ce que cela ? Je songe, le cœur glacé d'une impression de néant, à la chose sans nom et sans forme, à ces chairs calcinées, à ces ossements couleur de chaux, ramassés dans les cendres graisseuses du bûcher de Rouen. Car c'est là le fait certain, hélas ! cet horrible accomplissement, ce résidu d'extermination patibulaire, où l'esprit gît abattu et d'où, sous l'obsession du supplice et la pensée de la mort, il ne peut se relever que lésé. Soucieuse de nous rendre les trésors spirituels ainsi compromis, l'Eglise, par-dessus les vaines réparations du monde, a proclamé la béatitude et la sainteté de Jeanne d'Arc

Quand elle parut à la Cour de Chinon, une certaine efficace

des croyances du temps, peut-être aussi certaines influences restées occultes, ou, à défaut, la misère même d'une situation à peu près sans remède, ou ces trois choses à la fois firent qu'elle fut accueillie. Le Roi, reconnu par elle au milieu des courtisans où il s'était à dessein confondu, sentit vraie, à son abord et à sa première parole d'affirmation, la chose qui était le doute et le tourment du Fils d'Isabeau : la légitimité de sa naissance. Et c'est même ce qui est à louer chez lui, cette impression de véracité, de confiance, pénétrant soudain jusqu'à ce tréfonds de l'être où gisent les secrets et les suspicions de famille, dès l'aspect et le son de voix de Jeanne. Il était fait pour sentir la vérité. Mais il n'en demeura pas moins soumis, par ailleurs, aux influences d'un entourage qui ne pouvait arriver à accepter cette jeune fille. L'opinion favorable des docteurs officiels une fois recueillie enfin, comme de juste, la bonne Lorraine continua d'éprouver mille résistances sournoises. Après Orléans, après Patay, elle ne réussit que difficilement à convaincre Charles VII de se laisser mener à Reims pour y être sacré. Après Reims, l'onction une fois reçue comme par la grâce de quelque miracle inattendu et à peine croyable, il est clair qu'on ne voulut plus suivre l'être extraordinaire qui avait accompli ce miracle. Le contraire eût dû se produire. On mesure à un tel mauvais vouloir la résistance. M. Georges Grosjean a bien montré cela, lui qui, pourtant, dans sa conception toute nationale de la France d'alors, relève avec soin des scrupules anti-anglais chez les ennemis de Jeanne et jusque chez le duc de Bourgogne.

Mais toucher à Paris, que voulait maintenant prendre Jeanne, épouvantait la sagesse et « preud'houmie » de quantité de graves conseillers, trois fois capitonnés de confortable sens commun. Qui disait Paris, disait alors le Duc de Bourgogne, la vieille querelle d'Atrides ! Notre vaste cousin-germain de Bourgogne, partisan de l'Anglais en somme, nous était formidable. La politique reparut. On appréhendait ici quelque nouveau coup de Jeanne, quelque coup d'inspiration ne ménageant rien. Parlez nous plutôt d'une bonne politique terre à terre d'atermoiements, de cautèle, de tromperies et de lâchetés ! Et les docteurs, les conseillers « sérieux », reprirent pied (sans l'avoir, d'ailleurs, jamais beaucoup perdu). En somme, cette mascotte, ce porte-bonheur (comme il y en eut d'autres vers cette époque), avait fait son temps. Certes, sur le

moment, on avait été ravi, transporté, ébloui. Mais on revenait à une façon plus saine de voir les choses. Et quant à cette pucelle, survenue des marches de Lorraine avec ses visions, ses voix, son angélique et enfantine confiance, au fond ce n'était pas sérieux, ou ce n'était plus possible. La situation restait grave, se compliquait même, du côté bourguignon, par la marche sur Paris. Sans doute, maintenant, cette jeune fille parut-elle compromettante et d'ailleurs, s'il faut tout dire, un personnage un peu mince, pour qu'on la suivît dans d'aussi grandes affaires. Ainsi jugèrent les politiques graves, positifs, patentés.

Alors ce fut pour elle le vide, déjà presque l'abandon. Chose étrange et pleine d'une tristesse poignante, que de voir désormais peu à peu poussée en marge des intérêts du royaume celle qui les avait sauvés ! Ce fut une exclusion tacite. Quand elle eut été capturée après une dernière et inutile campagne sur l'Oise, on peut dire que tout l'ordre social se mit à peser sur elle et à l'écraser. Exercée finalement par des prêtres (intéressés à servir l'Anglais), l'autorité porta contre Jeanne l'accusation mortelle dont on se servait volontiers pour perdre les misérables, les hors-la-loi du monde médiéval : l'hérésie. Rien ne toucha, rien n'éclaira ce tribunal.

Et cependant, cette âme héroïque ne fut pas sans avoir autour d'elle, par les pays de France, l'intelligence et l'amour d'un sentiment que l'auteur de ce livre a pu dire national. Il ne sauva point la victime ; mais, après avoir soutenu la guerrière, il assura, dans les peuples, l'efficacité durable des influences de son intervention et de son martyre.

Il faut apprécier, dans le livre de M. Georges Grosjean, l'histoire de ce sentiment, dont il a relevé les traces pendant toute la guerre de cent ans. Il eût fallu, peut-être, une documentation plus spécialisée. L'auteur est un Essayiste d'Histoire aux sujets variés. Mais son savoir est intéressant, étendu, de bon aloi. Il a su dégager, mettre en valeur les manifestations de ce qu'on peut appeler, au moyen âge aussi bien qu'en d'autres temps depuis, un sentiment national français. Certains préjugés historiques avaient, par ignorance, fait du moyen âge comme une étendue muette et noire dans l'Histoire, où nulle force d'opinion ne se faisait jour. Par un excès contraire, mais aboutissant au même résultat, certaine érudition, que nous avons connue, jouant la

difficulté par exigence ultra-pointilleuse et ostentation de virtuosité, est tombée dans le scepticisme, l'incertitude quant à l'influence de Jeanne d'Arc sur ses contemporains. M. Rudler, par exemple, est un de ces érudits sceptiques. Nous lui signalons le livre de M. Georges Grosjean.

Mémento. — *Revue Historique* (Mai-Juin 1928). Jérôme Carcopino : Salluste, le Culte des *Cereres* et les Numides. (Intéressant. Ecartant la Cœlestis carthaginoise, — anciennement Tanit, — M. Carcopino montre que les deux déesses associées sous le nom de *Cereres* appartiennent au culte purement grec de Syracuse et ne sont autres que Démèter et Korè. Leur culte s'était, d'une part, propagé jusqu'à Rome, où on le célébrait aux Carènes — et aussi sur l'Aventin ; — d'autre part dans l'Afrique entière, « par l'intermédiaire de Carthage et l'action des rois numides ».) David Angyal : Gabriel Bethlen. (Prince de Transylvanie, 1613. « Le présent essai biographique résume les travaux en langue hongroise consacrés par l'auteur à Bethlen », notamment le tome VI de l'*Histoire de la nation hongroise.*) Marcel Langlois : Saint-Simon historien. (Excellent résumé critique de la littérature relative à Saint-Simon. Cet article paraît opportunément vers le moment où s'achève, à la Librairie Hachette, dans la collection *Les Grands Ecrivains de la France*, publiée sous la direction de M. Ad. Régnier, membre de l'Institut, la nouvelle édition des *Mémoires de Saint-Simon*, édités par A. de Boislisle avec la collaboration de L. Lecestre et de J. de Boislisle. Les derniers tomes, dont nous avons reçu les xxxviie et xxxviiie, sont en cours de publication. Une bonne partie de l'article de M. Marcel Langlois s'applique, sous la rubrique « Les erreurs des annotateurs », à la monumentale entreprise Boislisle. C'est très érudit, très pénétrant. On retient ceci : « Il s'agissait de mettre au point... les données... de Saint-Simon, au moyen des archives et des bibliothèques modernes... L'espoir d'une réfutation devait... ouvrir les portes des archives privées de tant de familles nobles qui s'estimaient lésées ; cette perspective influa inconsciemment sur le second commentaire, — celui de Boislisle, venu après l'édition Chéruel, — commencé en 1879, et lui donna par instants un ton dépourvu de bienveillance. ») Bulletin historique. Histoire d'Allemagne. Moyen-Age, par Marc Bloch. — *Id.* (Juillet-Août 1928). J.-J. Jusserand : Le maréchal d'Estrades et ses critiques. (Ces critiques, les uns anglais, les autres français, « ceux-ci les plus acharnés », ont violemment attaqué l' « enviable réputation » du maréchal de Louis XIV. L'auteur de l'article réduit à néant leurs diffamations.) Albert Mathiez : Le premier Comité de Salut public et la guerre. (« S'il ne resta que trois mois au pouvoir, — 5 avril-10 juillet 1793, — dit M. Mathiez, c'est qu'il ne s'est pas acquitté de sa tâche » qui

était de repousser l'invasion, « c'est qu'il laissa la France plus désorganisée, plus menacée, plus troublée qu'elle ne l'avait jamais été ». Précisions très intéressantes. N'oublions pas, d'ailleurs, que Danton était l'âme de ce premier Comité, et que M. Mathiez n'aime pas Danton.) Aimé Perpillou : La question de droit entre César et le Sénat. (L'auteur précise cette question de droit. Mais ses conclusions n'en sont pas moins que le débat n'avait « rien de juridique ». A la place de ce « fantôme » juridique, « on rencontre la terrible rivalité de deux hommes qui ne veulent déchoir ni l'un ni l'autre ». On se réclamait des lois, ou on les violait, au gré des besoins.) Edouard Driault : Napoléon et les Juifs. (Critique d'une thèse de doctorat due à M. Anchel, des Archives nationales. Etude des décrets impériaux de 1808, « où s'exprime décidément la politique de Napoléon à l'égard des Juifs ». M. Driault apporte des détails non mentionnés par M. Anchel. L'Empereur, en somme, acheva l'œuvre d' « émancipation » de la Constituante.) Bulletin historique. Histoire économique et sociale (1927-1928), par Henri Sée. Histoire de Norvège, par Gunnar Host. Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques, bibliographie.

La Révolution Française (Avril-Mai-Juin 1928). Les dîmes dans le parc de Versailles (*fin*), par F. Evrard. (Voir l'analyse du précédent numéro.) Michelet historien de la Révolution Française, par M. Aulard. (Cet article est parmi les plus dernières pages de M. Alphonse Aulard, mort récemment. Il y constate que « la gloire de Michelet renaît ». Quant à la fameuse « Résurrection », M. Aulard cherche à voir ce qu'il faut, au juste, entendre par là. Il dit excellemment : « Cette sensation de la vie, au maniement de ces papiers des morts, qui de nous ne l'a éprouvée aux Archives Nationales ? » Et il ajoute : « Poète par le style, Michelet a toujours voulu être historien par la documentation, par la chronologie. » Et encore, après avoir rappelé la devise de Michelet : « L'histoire, c'est le temps », devise justifiée et expliquée par sa manière de « dater soigneusement, minutieusement, les hommes et les questions, et les moments de chaque homme », ces lignes : « Ce prétendu *résurrecteur*, ce prétendu fantaisiste a donc, dans les moelles et comme inné, le sens de cette méthode historique que notre école a développée après lui... » Et « il n'en a pas seulement le sens, la théorie : il la pratique, sous son style de poète, avec un soin probe, avec une érudition honnête. Il est bien vrai que ces esquisses successives de Robespierre, par exemple, dans son livre, suivent exactement le mouvement de la vie, reflètent exactement des réalités changeantes. »

Ces lignes, et d'autres, qu'il faudrait citer, sont pour ainsi dire testamentaires.

Nous achèverons la prochaine fois cette bibliographie des Revues.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edmond Hoppe : *Histoire de la physique*, traduction française, Payot. — Michael Pupin : *Du berger au savant*, traduction française, Vroment (Bruxelles). — Mémento.

Professeur à l'Université de Gœttingen, Edmond Hoppe s'est consacré, depuis de nombreuses années, à l'**Histoire de la physique**. Dans le gros ouvrage qu'il a récemment publié, il espère « n'avoir négligé aucun point important et présentant un intérêt pour le développement ultérieur de la science » ; débutant par les origines les plus reculées, il s'arrête généralement à l'année 1895 et n'a dépassé cette date « que pour les questions qui, peu après, ont été résolues par des expériences définitives ». Pour réaliser ce programme, sept cents pages lui ont été nécessaires ; il y a adjoint une « table analytique des matières » et un index comportant près de quinze cents noms de savants. Œuvre de lecture attachante et constituant une précieuse source d'informations.

L'ouvrage est bien équilibré : un tiers en est consacré à la mécanique ; un sixième à la chaleur et un autre sixième, à l'optique ; le dernier tiers traite de l'électromagnétisme. Combien de remarques intéressantes seraient à signaler : une réhabilitation de Héron d'Alexandrie, qui fut peut-être le plus grand savant de l'Antiquité ; une mise au point de la fâcheuse influence, sur la science, d'hommes comme Aristote et Gœthe ; des précisions sur les découvertes optiques de Képler, sur les travaux de Galilée, de F. Bacon ; ...... les grandes théories modernes (théorie cinétique de la chaleur, énergétique, théorie électromagnétique de la lumière, théorie corpusculaire de l'électricité,....) y sont traitées à leur place et, semble t-il, avec le maximum d'impartialité. Je ne sais pas, toutefois, pourquoi le nom de Laplace n'est pas rappelé (p. 233) à propos de la variation de la pression atmosphérique avec l'altitude. Même remarque au sujet de l'indice de réfraction et de sa variation avec la densité (p. 379) : si cette loi est bien due à Biot et Arago (1806), il eût été bon d'indiquer qu'elle est à tort attribuée à Gladstone et Dale (1858). Enfin, ce qui concerne la torsion (p. 77) me paraît bien incomplet. Mais ce ne sont là que des points de détail, et le professeur allemand vient de mener à bien une tâche lourde et ardue.

Quel malheur que la traduction française ait été abandonnée à

un vague ingénieur, dont il est inutile de recopier le nom, qui ne sait pas un mot de physique et qui ignore jusqu'à sa langue maternelle : fautes d'orthographe (corps dissout, hypothénuse...), barbarismes (solutionner, pour résoudre ; générer, pour produire,....), solécismes (négligence, pour négligeabilité ; journalier, pour quotidien ; raz de marée, pour grande marée ; tons incisifs, pour sons aigus ; dériver, pour déduire ; médium, pour milieu ; magnétisation, pour aimantation ; rapproché, pour de proche en proche......) ! On voit par là comment cet homme incompétent peut « patauger » dans les questions de physique : formules absurdes, passages incompréhensibles, tels que « longueur des voyelles » (p. 205) ou « théorie des tremblants » (p. 195). Parmi le millier de cocasseries (il y a deux ou trois contresens par page), citons encore : « fantômes » (pour spectres), « treillis » pour réseaux, « force de cheval » (pour cheval-vapeur), « incandescence » (pour calcination), « miroir creux » (pour miroir concave), « ondes verticales » (pour ondes stationnaires), « potentiel de freinage » (pour potentiel retardé), « décalage » (pour déplacement), « grandeur du mouvement » (pour quantité de mouvement), etc. L'éditeur était certes pavé de bonnes intentions ; mais de telles intentions risquent de nous déshonorer aux yeux de l'étranger...

§

Presque en même temps que cette « histoire de la science » paraissait la traduction française d'une « histoire de savant » : il s'agit du petit pâtre serbe, Michael Pupin, qui, à l'âge de douze ans (1), débarqua en Amérique (avec 5 cents en poche) et y devint professeur d'électromécanique à Columbia University (New-York), tout en se faisant connaître par la « pupinisation » (1899) des lignes téléphoniques.

Cette autobiographie eut, aux Etats-Unis, entre 1923 et 1925, sept éditions de luxe, puis deux éditions populaires, sous le titre : « *De l'immigrant à l'inventeur* ». Elle vient d'être publiée en

(1) Cet âge de *douze* ans paraît bien invraisemblable, d'autant plus qu'au préalable il avait été *étudiant* à Prague, mais l'auteur ne rappelle pas sa date de naissance. Il s'embarqua en mars 1871 ; à la page 203 de l'édition française, il est dit que J.J. Thomson, au début de 1885, « n'avait que vingt-huit ans » ; d'autre part, « il n'avait que deux ans de plus que [Pupin] ». Simple problème d'arithmétique, dont la solution est bien 12.

français (en *vrai* français) (1) à Bruxelles et se nomme **Du berger au savant** avec plusieurs belles illustrations (au prix de 7 belgas).

En Amérique, tous les petits décrotteurs ne deviennent pas présidents de la République ; mais les légendes ont une part de vérité. Témoin ce professeur d'Université qui fut successivement valet de ferme, tapissier, peintre, manœuvre, biscuitier, employé, précepteur et étudiant féru de sports ; lisez son roman vécu, qui témoigne d'une franchise parfaite et d'une grande bonté, mais aussi d'une nervosité extrême et d'une instabilité nerveuse marquée. Les Américains, même quand ils naissent Serbes, sont pour la plupart et restent de grands enfants ; quand il sort de sa science, Pupin émet des opinions naïves : en esthétique (cf. p. 53), en philosophie (il emploie, p. 325, le mot « idéalisme », aux lieu et place d'*intellectualisme*) ; mais surtout il exhibe un mysticisme candide, fondé sur une puérile théogonie et auquel ses imperfections psychiques ne sont pas étrangères. Constamment, il nous parle des « vérités éternelles » ; soyons à la fois plus modestes et plus précis, et contentons-nous de *vérité objective*. Il ne se doute pas qu'abstraction faite de ses caractères sociaux, la religion est un problème de psychologie affective, — voire de pathologie — qui ressortit de la juridiction de la science : son compatriote et collègue James H. Leuba s'en est parfaitement rendu compte (2).

Au point de vue scientifique, nous assistons aux développements de la théorie de Maxwell, qui aboutit, comme on sait, à la révolution des télécommunications. Pupin, grand admirateur de Faraday, Laplace, Ampère, Lagrange,... voyage entre temps en Europe et nous parle des plus grands savants comme Rayleigh (3), J.-J. Thomson et Helmholtz. Terminons par quelques extraits qui sont à lire et à méditer :

(1) A peine quelques fautes ; « logeurs » pour habitants (86) ; « universitaires » pour étudiants (p. 156) ; « émérite » pour éminent (p. 168) ; « agrégé », pour boursier (p. 239) ; « soigneuse » pour soignée (p. 382),.... Et aussi quelques inexactitudes scientifiques (p. 230-250), qui proviennent sans doute de l'original.

(2) Dans son livre *Psychologie du mysticisme religieux* (Alcan), Leuba note que, parmi les grands physiciens américains, 60 0/0 ne croient ni en Dieu ni en l'immortalité de l'âme. Parmi les psychologues, cette proportion est de 90 0/0.

(3) L'ouvrage orthographie à tort « Raleigh ».

L'instruction technique, sans recherches originales, perdra toute force et toute croissance, exactement comme le cours d'eau diminue dès que la source s'épuise (p. 210). On exige de toute personne cultivée une conception intelligente de la littérature, des beaux-arts et des sciences sociales, et on a parfaitement raison. Mais qui a jamais eu l'idée d'exiger en plus une notion exacte des concepts élémentaires des sciences fondamentales ?... Chaque fois que je pense au grand nombre de personnes intelligentes cultivées qui les ignorent, je ressens une révolte intérieure contre le système d'éducation dont use notre civilisation moderne (p. 294 et 311). Le public ne comprend pas assez que la science pure est la condition sine qua non des applications et que les nations qui se désintéressent des savants sont mûres pour la décadence... C'est dans les laboratoires de recherches que s'élaborent les principes de l'industrie future : le danger ne sera écarté que par une transformation radicale de l'esprit public à l'égard de la science (p. VII et VIII).

Le peuple américain, curieux mélange d'esprit pratique et de croyances chimériques, a admirablement compris cette importance de la science et conquiert une place honorable parmi les nations européennes, alors que la France, par apathie, manque de personnel et pénurie d'argent, se laisse lentement distancer...

Memento. — *L'Enseignement scientifique* (octobre 1928). D'un excellent article de F. Brachet, professeur de mathématiques au lycée d'Hanoï, j'extrais les lignes suivantes : « J'estime expérimentalement et définitivement démontrée la loi pédagogique suivante : *si un élève normal aborde les études littéraires et les études scientifiques dans des conditions exactement équivalentes, il fera des progrès également rapides dans chacun de ces deux domaines*... L'enseignement primaire supérieur, dont il serait bien désuet de nier la valeur de culture et l'excellence des esprits qu'il forme, n'a jamais vu apparaître la nécessité d'aménager une section spéciale pour les inaptes aux mathématiques... Je n'ai jamais vu d'excellents et de brillants esprits qui soient réfractaires aux raisonnements mathématiques les plus simples... J'ai conservé le souvenir vivace des regrets qu'exprimait notre maître Lavisse d'avoir été privé du bénéfice d'une formation scientifique un peu poussée et d'avoir subi dans sa jeunesse, sous le nom de mathématiques, une scolastique vide et abstraite et un enchaînement rebutant de définitions et de théorèmes, aussi monotones à parcourir que les grains d'un rosaire. » Et Brachet termine par une citation de France (*La vie en fleur*) : « Je m'avisai un peu plus tard que les sciences exactes peuvent seules construire et armer les intelligences et que nos professeurs de lettres faisaient de nous des esprits sonores et creux, des être vains, incapables de toute tâche sérieuse ». — Dans le même fascicule paraît une

note (tant soit peu hypocrite) sur *une singulière définition de l'espace à n dimensions*, qui bafoue Charles Nordmann sans avoir le courage de le nommer. La rédaction de cette revue ignore-t-elle l'opinion catégorique de deux physiciens, professeurs à la Sorbonne ? Louis Dunoyer écrivit que le livre de Nordmann est « un scandale », et Eugène Darmois montra qu'il « n'aurait été signé par aucun des lycéens qui se préparent aux Grandes Ecoles ». Nous avons parlé longuement de tout cela en son temps (1) ; il est inutile d'y revenir davantage. — Enfin, Louis Livy, professeur au lycée Louis le Grand, parle d'un livre de l'abbé Moreux (2) ; je veux espérer qu'il ne l'a pas lu ; sinon comment expliquer qu'il n'ait pas remarqué la multitude de bourdes (parfois monumentales) qui l'émaillent ! Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'*Enseignement scientifique* publie l'analyse d'un livre lu « en diagonale ».

La Science et la Vie (décembre 1928). — Louis Houllevigue publie une remarquable étude sur *le progrès scientifique*, en insistant sur les moyens que nous avons de le mesurer et sur son principal obstacle, l'immuabilité de la nature humaine. Je m'efforce, de mon côté, à expliquer le principe des *moteurs électriques* : tout s'éclaire et se simplifie lorsqu'on fait appel aux processions d'électrons, qui constituent en fait le courant électrique. A signaler enfin l'article de R. Chenevier sur les *synthèses chimiques* et les industries qui s'y rattachent.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Emile Vandervelde : *Psychologie du socialisme.— A propos de trois livres récents : Kautsky, Boukharine, H. De Man*, Bruxelles, Lamertin. — Lucien Romier : *La déprolétarisation des masses*, Liège et Paris, Giraudon. — Avesnes : *Le culte de l'Energie française*, Taillandier. — Jean Runner : *Les Droits politiques des indigènes des colonies*, Recueil Sirey. — Mémento.

La Psychologie du socialisme, c'est un bien beau titre que M. Emile Vandervelde a donné à sa dernière communication à l'Académie royale de Belgique ; mais titre peu justifié, puisqu'elle ne consiste qu'en une sorte de causerie *à propos de trois livres récents*, *Karl Kautsky*, *N. Boukharine et Henri de Man*, tous les trois commentateurs de Karl Marx, en sorte qu'il s'agit tout au plus d'une psychologie de trois exégètes marxistes, l'un Karl Kautsky, essayant de pallier les absurdités

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1924, p. 758.
(2) Paru il y a trente mois ; cf. *Mercure de France*, 15 décembre 1926, p. 656-657.

de la doctrine, le second, Boukharine, s'en tenant comme un inquisiteur de la foi à l'orthodoxie rigoureuse, et le troisième, H. de Man, un Belge écrivant en allemand, s'efforçant d'élargir le catéchisme (son livre s'intitule *Au delà du marxisme*) en joignant au matérialisme marxiste un vague idéalisme bergsonien.

Il y aurait vraiment un autre livre à écrire sous le titre *La Psychologie du socialisme*, ou un titre approchant, si l'on voulait respecter la propriété de Gustave Le Bon qui a ainsi intitulé un ouvrage tout à fait remarquable, paru il y a quelque trente ans. Et d'ailleurs ce nouveau livre, tout en étant modernisé, ne pourrait que reproduire le très sévère jugement du grand savant sur le socialisme et les socialistes. Si l'on prend ces mots dans leur sens actuel et usuel (car si l'on fait de socialisme le synonyme de philanthropie, ou de démocratie, ou de science, tout change !) on ne peut que constater que le socialisme est le contraire justement de la science, de la démocratie et de la philanthropie. De la science, c'est l'évidence même pour le marxisme qui n'est qu'un échafaudage d'erreurs : théorie de la valeur, loi d'airain, concentration, concept catastrophique, etc., tout cela est le contraire même de la vérité, on l'a dit cent fois. De la démocratie, c'est encore visible, puisque la dictature du prolétariat est la négation même de toute liberté et de toute consultation loyale des citoyens. Enfin de la philanthropie, puisque le socialisme prône ouvertement ou sournoisement la lutte des classes et cultive toutes les passions de haine et d'envie, en n'ayant que mépris pour toutes les forces de concorde et d'altruisme.

C'est que le socialisme, en réalité, n'est pas une doctrine, c'est une tournure d'esprit ; les raisonnements, les exemples et les chiffres ne viennent qu'après coup, à l'appui d'une mentalité particulière dont les principaux éléments peuvent être analysés de la façon suivante : Le socialiste se figure, d'abord, qu'il n'y a rien de plus facile que de produire ; grâce à la science et à la méthode, on arrivera à faire tout ce dont l'humanité aura besoin avec quelques minutes de travail par jour, le dit travail d'ailleurs consistant tout au plus à appuyer le doigt sur divers boutons électriques. Il s'imagine, ensuite, qu'on produit beaucoup plus qu'il n'est nécessaire ; le spectre de la surproduction le hante. Il croit également que la libre concurrence est le dernier mot de l'absurdité, car elle pousse à cette surproduction, au chômage et à la

nécessité de détruire les produits inutilisables. Souvent, les merveilles de l'outillage scientifique le laissent froid, tout cela est piège du capitalisme, le travail à la main rendrait les mêmes services. Et toujours, il déclare que le produit de ce travail est mal réparti, le patron et le bailleur de fonds prenant la part qui devrait revenir à l'ouvrier. Ce pourquoi il conclut à la suppression du profit patronal et du dividende capitalistique, à la suppression de la propriété privée, et à la mise en commun de tout, matières premières, outillage et produits, idéal que la Russie soviétique n'a réalisé encore qu'en partie, mais qu'elle finira bien par réaliser intégralement pour l'absolu bonheur des hommes.

Tout ceci, est-il besoin de le dire, est faux. La production est affaire de travail et de travail pénible, et ce n'est pas le socialisme qui arrive à la rendre plus facile et plus abondante, mais la science et le capital, donc l'individualisme. Cette production n'est pas surabondante, et l'humanité manque encore de beaucoup de choses nécessaires ; « le problème de la misère », comme l'a très bien montré Novicow, qui a écrit sous ce titre un ouvrage de premier ordre, ne sera pas résolu par une différente distribution des produits, mais par une générale augmentation de ces produits ; or, cette augmentation ne peut avoir lieu que par l'invention scientifique, l'application capitalistique de cette invention et l'organisation conséquente du travail ; d'où la nécessité de l'épargne et de la propriété privée, la légitimité de la rémunération du prêteur, de l'organisateur, du directeur, l'utilité de la concurrence et de la liberté, et finalement la solution du problème du bien-être trouvée non dans la contrainte tyrannique de l'Etat prolétarien ou même saint-simonien, mais dans la coopération, l'entr'aide et la synergie sociale.

Que cette conclusion soit la seule conforme à la science, c'est ce que personne ne pourra contester : en le niant, le socialiste marxiste se met donc en dehors de la science, et quelque instruit qu'il puisse être en d'autres matières (tels députés socialistes sont de très bons juristes, hellénistes ou même vétérinaires), il ne pourra, en science sociale, qu'être qualifié d'ignorant. Comme il n'en convient pas, car ça serait la perte de son gagne-pain, et qu'il continue à hurler le los de son orviétan, il a droit alors au titre de charlatan. Et comme, sous le coup de la frénésie politicienne, il en arrive, parfois, à acclamer l'insurrection, la guerre civile et

la destruction de la patrie et de la société, il ne peut pas ne pas être traité, dans ce cas, de chenapan. Et les socialistes qui feraient ici la grimace ont un moyen bien simple de se mettre en paix avec eux-mêmes, c'est d'étudier mieux la question et de renoncer à Karl Marx, à ses pompes et à ses œuvres.

C'est la grâce que je souhaite notamment à M. Emile Vandervelde qui, étant socialiste marxiste, tombe sous le coup de ce qui précède.

La Déprolétarisation des masses, voilà un beau programme et que M. Lucien Romier a raison de donner pour titre à son dernier livre ! Mais comment l'obtenir ? L'auteur, s'opposant aux anciennes doctrines, libéralisme et socialisme, qui, dit-il, se placent au seul point de vue étroit de la richesse immobile, prône une doctrine nouvelle, le capitalisme de la richesse circulante; en ajoutant d'ailleurs qu'il faut ne pas la réduire à une conception matérialiste des choses (et il blâme très justement ceux pour qui produire et consommer est la seule chose à considérer et tout le reste est à négliger, famille, art, morale, religion, science), ce qui revient à dire que déprolétariser les masses, c'est leur donner non seulement le bien-être matériel, mais encore le bien-vivre moral, dignité et maîtrise de sa propre conscience ; et tout cela est parfait, mais vraiment n'est pas nouveau ; jamais les économistes n'ont nié l'importance des qualités morales ; et quand ils étudient scientifiquement les problèmes de la production et de la consommation, ils se gardent bien d'oublier que ces deux éléments principaux doivent être eux-mêmes harmonisés d'abord et ensuite subordonnés à une conception idéale supérieure. Mais ceci dit, on ne peut qu'approuver M. Lucien Romier d'insister sur ce que ces économistes ont eu parfois le tort de passer sous silence (et c'est pour cela que l'économiste pur n'est pas un sociologue complet) et de demander qu'on enseigne aux enfants du peuple le souci de la dignité humaine, de l'initiative personnelle, de la prévoyance économique et le culte des grandes vertus familiales, nationales et humanitaires. C'est sur ce terrain que pourraient se réconcilier libéraux et socialistes, au moins ceux de ces derniers qui sont dignes de ce beau nom socialisme, car la plupart de nos politiciens qui abusent de cette étiquette ne sont que des prôneurs de haine, d'envie, de parasitisme et de paresse. L'auteur a également raison de dire que l'avenir est à la meilleure

famille et à la meilleure école. Mais peut être est-il ici injuste pour l'admirable exemple d'énergie et de vertu morales que donnent les Etats-Unis, en leur reprochant d'avoir trop matérialisé le progrès. Sans nier les défauts de la civilisation américaine (hypocrisie, étroitesse d'esprit, etc.), on peut dire qu'elle est à base non pas de souci matérialiste, mais au contraire de préoccupation morale, et que ce peuple a réussi à créer un type de mentalité joyeuse, confiante, aimante, laborieuse, auquel on peut préférer d'autres types, ceux qui ont créé les autres civilisations, grecque, romaine, byzantine, française, etc., etc., mais qui mérite de prendre place à leur côté.

C'est encore un beau programme que le titre de M. Avesnes : **Le Culte de l'Energie française.** Comme le disait Melchior de Vogüé en une phrase dont l'auteur a épigraphé son livre : « Notre seul espoir réside dans les réserves d'énergie cachées au fond de notre peuple ». La grande guerre a montré que cet espoir n'était pas vain. Mais il y a d'autres devoirs que le devoir militaire, et ce sera un des étonnements de la postérité de voir que le peuple qui a été si héroïque aux jours de bataille a été si veule en période de paix. Ce n'est pas seulement « l'élite de la jeune littérature qui se sauve à toutes jambes devant toute mobilisation civique », c'est le pays tout entier ! Heureux quand cette élite intellectuelle ne se mobilise pas contre la Cité ! L'intoxication de la nation française par la syphilis politicienne est un des spectacles les plus désolants qu'il y ait pour de bons citoyens, et on a besoin de considérer l'œuvre accomplie dans les Frances d'outre-mer par nos colons de toutes espèces pour reprendre confiance en l'avenir. Les pages que consacre M. Avesnes à Melchior de Vogüé, apôtre de cette expansion française au delà des océans, au capitaine Pinguet, des fusiliers marins, tombés glorieusement à Dixmude, au capitaine de Saporta également victime de la guerre et à cet étonnant réalisateur que fut Lyautey, digne pendant de Dupleix, sont des pages dont la lecture réconforte. Courage en dépit de tout ! Gœthe disait : En avant par-dessus les tombeaux ! Disons à peu près de même : En avant par-dessus les miasmes !

Cet avenir de la France, qui dépend tant de notre empire colonial, fait lire avec intérêt le livre de Jean Runner sur **Les Droits politiques des indigènes des colonies** L'étude, à laquelle les derniers décrets du 4 novembre sur la réforme

des Conseils en Indochine donne un caractère d'actualité, est très sérieuse, étant, sauf erreur, une thèse de doctorat en droit ; il ne faut pas médire de ces thèses-là, l'auteur est obligé pour les écrire de connaître les questions, à la différence de tant de gens.

L'auteur traite successivement de trois points. Sur le premier, reconnaissance aux indigènes de la qualité de citoyens français, il estime que nous devons être très prudents dans les tentatives d'assimilation, et que nous devons faire nôtre ce mot du gouverneur Delafosse : Faisons de nos sujets noirs de meilleurs Africains, mais veillons à ce qu'ils demeurent des Africains.

Sur le second, représentation des indigènes dans les assemblées souveraines de la métropole, il s'oppose formellement, en s'appuyant sur l'autorité du professeur Esmein, à l'admission dans nos Parlements de représentants, même Français de France, de nos colonies et il se prononce en faveur d'un Conseil colonial simplement consultatif éclairant le Parlement.

Enfin, sur le troisième, participation des indigènes au gouvernement de leur colonie, il donne de très précieux renseignements sur les réalisations essayées en ce sens dans les colonies anglaises, hollandaises et portugaises, et rappelle les dangers que présente, tant pour la colonie que pour la métropole, l'ambition des *educated natives*, c'est-à-dire des indigènes frottés d'un vernis de civilisation et gardant tous les défauts de leur mentalité ethnique.

Mémento. — Roger Picard : *Le Mouvement syndical durant la guerre (Histoire économique sociale de la guerre mondiale)*, Publications de la dotation Carnegie. Le simple titre de ce livre en dit l'intérêt. On y verra la lutte qui se livra alors entre les deux tendances patriote et antipatriote. Un intéressant appendice donne des détails sur les formations syndicales nouvelles qui sont venues se joindre à la C.G.T. et à la C. G. T. U. : Fonctionnaires, Travailleurs intellectuels, Ustica, Syndicats chrétiens, etc. Ces derniers, qui groupent 100.000 membres, sont maintenant représentés dans les Conseils de prud'hommes et du Travail où, pendant longtemps, les délégués de la C. G. T. siégèrent seuls. — Georges Strat : *La liberté syndicale en Roumanie*, Bucarest, 5 Str. Artel. L'auteur combat, chemin faisant, la doctrine du professeur Duguit que la liberté syndicale est inutile dans un pays où la liberté est de droit commun ; c'est cependant la vérité pure et, si le syndicalisme réclame une liberté supérieure au droit commun, il tourne au privilège. Dans une société bien organisée, tout le monde, syndiqué ou non, doit observer la loi et s'abstenir de violence ; la grève est aujourd'hui

une guerre privée, aussi inadmissible que les guerres privées du moyen âge. — Dans l'*Economiste français*, M. André Liesse indique les retouches qu'il faudrait apporter à la *Loi sur les Assurances sociales* pour la rendre pratique et efficace. En effet, telle qu'elle a été votée à l'aveuglette par le Parlement (c'était en fin de session, et il fallait s'en faire honneur devant les électeurs imminents), cette loi présente les plus graves inconvénients, que l'*Animateur des temps nouveaux* a bien mis en lumière dans son numéro du 19 octobre ; celui seul de la prime aux faux malades et aux médecins et pharmaciens malhonnêtes devrait faire reprendre complètement la loi, hérésie psychologique, économique et thérapeutique, a-t-on pu dire.

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Georges Lachapelle : *Les Batailles du franc*, Félix Alcan. — Robert Bigo. *La Caisse d'Escompte et les origines de la Banque de France*. Les Presses universitaires de France. — Robert Lainville : *Centimes Communaux et taxes nouvelles*, Librairie du Recueil Sirey. — Lucien Adolph : *De la liquidation des Sociétés*, Payot. — André Dalsace : *Principes généraux du bilan et de la comptabilité*, Payot.

La trésorerie, le change et la monnaie depuis 1914, font l'objet du livre de M. Georges Lachapelle intitulé **Les batailles du franc**. Après avoir étudié la conduite financière et économique de la guerre, puis le traité de paix et la question des dommages de guerre, ainsi que le problème des réparations, il évoque les jours historiques de la première bataille du franc, qui se termina par la déroute des spéculateurs étrangers. Il étudie ensuite la politique financière du cartel et il en vient à la seconde crise du change qui, après les événements trop connus de 1926, eut pour conséquence la formation du ministère d'union républicaine et de concorde nationale. Dans ses deux derniers chapitres, l'auteur étudie l'assainissement monétaire poursuivi depuis la fin de juillet 1926 et les conditions du relèvement financier.

Dans sa préface, M. Georges Lachapelle fait allusion au conflit qui mit en présence, pendant la période de reconstitution des régions libérées, la Banque de France, d'une part, et d'autre part, la Direction du Mouvement Général des Fonds, chargée au Ministère des Finances, de la gestion de la Trésorerie et de l'examen des problèmes monétaires. La Banque de France voulait, ce qu'elle croyait être son devoir et son intérêt, obtenir de l'Etat le rembour-

sement annuel de deux milliards d'avance, prévu par la convention de 1920. Les divers gouvernements avaient d'ailleurs maintes fois consenti, sur sa propre insistance, à se déclarer formellement opposés à tout accroissement de la circulation et des avances au Trésor. L'auteur fait remarquer à ce sujet que, pour être assuré de pouvoir tenir sa parole, l'Etat aurait dû, tout d'abord, inscrire dans ses budgets les crédits nécessaires à l'amortissement annuel de sa dette envers la Banque, comme l'avait fait M. Thiers en 1871. Il aurait dû, en outre, cesser d'émettre des bons à court terme, qui constituaient une circulation en puissance, et s'efforcer de les consolider aussi rapidement que possible en valeurs d'une durée beaucoup plus longue. Mais ces deux précautions n'ayant pas été prises en 1920, ne devenait-il pas aléatoire de compter sur des remboursements qui ne pouvaient alors s'effectuer que par des emprunts complémentaires ayant pour effet d'accroître les charges d'un budget déjà en déficit ?

La Direction du Mouvement Général des Fonds avait le devoir d'attirer l'attention du ministre des Finances sur les dangers de la situation du Trésor et la nécessité de mettre fin au plus vite à la politique d'emprunts illimités. L'attitude du Directeur Général des Fonds, Célier, était bien connue. Après sa démission survenue en 1920, M. Jean Parmentier, de janvier 1921 à mars 1923, puis M. Pierre de Moüy ne cessèrent de soumettre aux gouvernements successifs les difficultés du Trésor et de préconiser un ensemble de mesures qui formait en quelque sorte le programme du Mouvement général des Fonds. Les Directeurs qui s'y sont succédé, assure M. Lachapelle, ne semblent pas avoir partagé l'optimisme général qui se traduisait par la formule : l'Allemagne paiera. Mais ils ont constamment préconisé la nécessité de faire tout le possible, d'une part pour mettre l'Allemagne en état et en demeure de contracter des emprunts internationaux destinés au paiement des réparations, et, d'autre part, de faire pour la reconstitution des régions dévastées le plus large appel aux prestations en nature, y compris la main-d'œuvre allemande. Ils voyaient en effet dans l'emploi direct des réparations venant s'ajouter à des emprunts internationaux, dont le produit était incertain et en tout état de cause trop restreint pour résoudre le problème dans son ensemble, le seul moyen d'éviter complètement les difficultés tant actives que

passives du transfert des capitaux d'Allemagne en France.
Mais pour sortir définitivement des difficultés de l'heure, il fallait recourir soit à l'impôt sur le capital, soit à la dévaluation monétaire ; en l'absence de toute décision des pouvoirs publics, la force des choses devait provoquer la solution par la dévaluation monétaire. Les dépenses continuant à excéder les rentrées fiscales, la charge de combler la différence incombait au trésor. Le procédé qui fut adopté fut la continuation de la politique pratiquée en France pendant la guerre : emprunter à court terme au public ses disponibilités en créant une inflation en puissance, mais non immédiatement réalisée. Mais lorsque le public détient des valeurs du trésor qui lui permettent d'exiger chaque mois plusieurs milliards de billets, c'est lui qui est le véritable et le seul maître de la circulation. Dans ces conditions, il est bien évident qu'il n'y avait aucune sécurité pour une Trésorerie suspendue au renouvellement et à l'accroissement d'une dette flottante démesurée. C'est ce qui explique que le Mouvement Général des Fonds fut amené à diverses reprises à préconiser une nouvelle convention avec la Banque, combinée avec des mesures de salut public destinées à comprimer les dépenses de toute nature.

§

Notre grand institut d'émission est à l'ordre du jour. M. Robert Bigo en étudie les premiers pas dans son ouvrage intitulé **La Caisse d'Escompte et les origines de la Banque de France**. On sait comment celle-ci naquit à l'aube du Consulat. Mais entre les premières années du XIXe siècle et les vingt dernières du XVIIIe, il n'y a pas, économiquement parlant, un abîme. Les mêmes nécessités commerciales et financières se manifestèrent aux deux époques. Vers la fin de la monarchie, l'essor des affaires exigeait à tel point la constitution d'un organisme propre à doter le pays d'une circulation fiduciaire qu'apparut le prototype de la banque actuelle. La Caisse d'Escompte prenait de la vie lorsque la tourmente révolutionnaire la jeta bas. 1793 signa l'arrêt de mort d'un établissement en plein progrès. Mais lorsqu'eut enfin sonné l'heure de la restauration financière, ce fut l'ancien personnel de la Caisse d'Escompte qui se trouva tout indiqué pour composer les cadres de la Banque de France.

A propos de la réforme des finances locales, qui est à l'étude depuis plusieurs années déjà, M. Robert Lainville a écrit un ouvrage intitulé **Centimes Communaux et Taxes Nouvelles**, qui rendra d'incontestables services à tous ceux qui participent au fonctionnement des administrations municipales. On n'ignore pas que les contributions mobilières et des patentes ont été supprimées en ce qui concerne l'Etat. Mais le principal de ces contributions a été maintenu en ce qui concerne l'assiette des impositions communales et départementales. D'où le nom de principaux fictifs donnés aux principaux maintenus. Depuis longtemps leur suppression est envisagée et l'on peut se demander si les taxes nouvelles de la loi du 13 août 1926, dite loi Niveaux, ne permettront pas d'atteindre ce résultat. Certaines de ces taxes présentent avec les centimes de grandes analogies. Ce sont : la taxe sur le revenu net des propriétés bâties, la taxe sur le revenu net des propriétés non bâties, la taxe sur la valeur locative des locaux d'habitation, la taxe sur la valeur locative des locaux servant à l'exercice d'une profession. Mais alors que les centimes sont relativement immuables, les taxes suivent d'aussi près que possible les changements de valeur. Nous ne pouvons insister sur les rapports et les différences de ces deux sortes de ressources. Ceux que la question intéresse se reporteront utilement à l'étude de M. Lainville.

§

Signalons, en terminant, deux ouvrages techniques : l'un de M. Lucien Adolph, sur **La Liquidation des sociétés**, l'autre de M. André Dalsace sur **Les Principes Généraux du Bilan et de la Comptabilité**.

LOUIS CARIO.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le ministère de l'air. — Général Niessel : *La maîtrise de l'air*, Perrin. — Le martyrologe de l'aviation militaire. — Néon : *Une illusion : La conquête de l'air*, Payot.

Nous avons un **Ministère de l'air**. Partisan de cette création, il y a quelques années, l'étude de l'évolution de notre *Direc-*

tion de l'Aéronautique, qui était devenue un petit ministère de l'air, ayant le pas sur les services techniques de la guerre et de la marine, m'a ramené depuis longtemps à des idées plus saines. Cette création nous paraît inutile aujourd'hui et grosse de périls dans l'avenir. On sait comment nous est venu ce ministère de l'air. L'accident qui a causé la mort de M. Bokanowski aurait révélé brusquement le malaise dont souffrait notre aviation. C'est du moins ce que la Presse écrivait, avec une unanimité comique, au lendemain de cette mort. Or, cette même presse enregistrait depuis de longs mois, comme de simples faits divers, les innombrables accidents de l'aviation militaire, sans jamais s'inquiéter des causes qui avaient pu les produire. La moindre tentative d'enquête aurait pu cependant en empêcher la désolante répétition. Mais il y avait des ordres d'en haut pour faire le silence. Il importait de ne pas discréditer dans l'esprit du public un engin dont on prétend tout attendre et dont la construction intensive sert aujourd'hui tant d'intérêts. La Presse, en huit jours, a obtenu du gouvernement la création du Ministère de l'Air. Cela s'est réglé en un tournemain. Mais, dira-t-on, si l'Allemagne et les Etats-Unis n'ont pas de ministère de l'air, il y a deux grands pays où existe un pareil organe : L'Angleterre et l'Italie. Nous n'avons fait que les imiter. Examinons le cas de ces deux nations. Pour l'Angleterre, son insularité et le fait qu'elle n'a pour ainsi dire que les cadres d'une armée terrestre ont contribué à développer parmi sa population, plus facilement que dans les autres pays, l'illusion que sa sécurité dépendait désormais de sa maîtrise de l'air. D'autre part, il n'est pas de pays où la puissance industrielle se fasse davantage sentir sur les décisions gouvernementales. Ces deux raisons suffisent à expliquer la position prise par l'Angleterre. Mais, son exemple restait insuffisant à nous déterminer, car si on avait fait une enquête sérieuse à ce sujet, il aurait été bon de retenir les critiques que font entendre aujourd'hui les partisans même de cette création. Le cas de l'Italie est plus simple. Là, le *Duce* a simplement pris en main les ministères de la guerre, de la Marine et de l'Air pour en former un ministère unique, celui de *La Défense Nationale*. Si on veut en faire autant en France, je suis prêt à y applaudir des deux mains.

Un ministère de l'air était inutile, chez nous, au point où

nous étions parvenus. Nous avions une *Direction de l'Aéronautique*, qui était, en fait, un organe autonome, centralisant et contrôlant toutes les commandes des Ministères de la guerre, de la marine et de l'aviation commerciale. Si on avait voulu vraiment conjurer la crise de notre aviation, c'est dans les errements actuellement suivis qu'il aurait fallu porter le fer rouge. Notre *Direction de l'Aéronautique* avait seule qualité pour passer des commandes aux constructeurs. Cette exclusion des services techniques de la guerre et de la marine, qu'on a voulu prendre d'abord pour une simplification, constitue une anomalie grave. Il est contre le bon sens que les services utilisateurs ne soient pas les maîtres d'acheter les appareils, dont ils sont seuls à connaître les caractéristiques. Que penserait on d'une Direction des chemins de fer, autonome, à laquelle nos cinq grandes Compagnies devraient adresser toutes leurs commandes de matériel et qui serait chargée de la recette de ce matériel ? Serait ce une simplification ou une complication ? Encore s'agirait-il ainsi d'un matériel destiné aux mêmes fins ; ce n'est pas le cas de l'Aéronautique. Au surplus, notre Direction de l'Aéronautique restait subordonnée au ministre du Commerce ; celui-ci se réservait de distribuer les subventions aux constructeurs et aux lignes d'exploitation et de s'opposer, le cas échéant, aux commandes que les services techniques, en supposant des défaillances chez nos propres constructeurs, auraient été tentés d'adresser à des firmes étrangères. On l'a bien vu dans un cas récent. Notre Direction de l'aéronautique jouait donc déjà le rôle, pour la centralisation des commandes, les opérations de recette et de contrôle, qu'on attend aujourd'hui du ministère de l'air et qu'on fait mine de lui voir attribuer pour la première fois.

Mais je sens ici le besoin d'étayer mes dires sur une autorité autre que la mienne ; on pourrait ne pas me croire. A la veille de la mort de M. Bokanowski, le général Niessel, membre du Conseil supérieur de la guerre, ancien Inspecteur général de l'Aéronautique, publiait un petit livre, remarquable sur plusieurs points, **La maîtrise de l'air**. Le public aurait tiré plus de profit à le lire que des pseudo-enquêtes de Presse. Voici ce qu'on y trouve, p. 175 :

Dans chacun des Ministères de la guerre et de la marine, une Direction de l'aéronautique traite toutes les questions d'administration et

partage avec l'Etat-major général l'étude des questions d'organisation... Mais, quand il s'agit de commandes de matériel, les ministres de la guerre et de la marine définissent leurs besoins au *service technique et industriel de l'Aéronautique*, par qui ces besoins sont communiqués aux constructeurs. C'est également ce dernier qui surveillera plus tard l'exécution des commandes.

Or, la guerre et la marine ont des officiers chargés de contrôler les fabrications de leur matériel (canons, machines, navires, etc.) confié à l'industrie privée. Pourquoi leur enlever ce contrôle lorsqu'il s'agit du matériel d'aviation ? Pourquoi enfin la guerre et la marine ne sont-elles pas maîtresses d'acheter ce matériel chez des constructeurs leur ayant déjà donné toute satisfaction ?

C'est qu'il existe une politique de construction, dite « politique de soutien de l'Industrie Aéronautique », dont le but est d'assurer la répartition des commandes entre tous les constructeurs. Les subventions suivent évidemment le même chemin. Le général Niessel dit à ce sujet (p. 178) :

... Les ministres de la guerre et de la marine doivent et peuvent assurer ce soutien par des programmes d'achat bien échelonnés dans le temps. Celui du commerce l'assure par la répartition des commandes entre les maisons à soutenir...

Or, nous avons 34 maisons de construction à soutenir, — M. Blériot a ue le courage de le révéler, — alors qu'on en compte 5 en Angleterre et 4 en Allemagne. On se demande, d'ailleurs, comment, dans de telles conditions, nous n'en avons pas un nombre double ou triple. Il nous paraît inutile d'entrer dans de plus longues explications. Nous aboutissons à un véritable renversement des valeurs ; nous sommes dans le *Manoir à l'envers*. Ce n'est pas l'Industrie aéronautique qui doit se régler sur les besoins de nos services publics, ce sont ces derniers qui ont l'obligation de s'accommoder aux nécessités d'une industrie dont les établissements, avec de tels principes, se multiplient comme des petits pains. La « politique de soutien » a remplacé le jeu de la concurrence.

Je disais en commençant que le ministère de l'Air pouvait devenir, par surcroît une institution grosse de périls. En effet, pour beaucoup, ce ministère est l'œuf d'où doit sortir un jour l'*Armée de l'air*. Celle-ci sera autonome ; elle ne dépendra plus

ni de la guerre ni de la marine, qui auront de leur côté une aviation pour leurs fins particulières. Le Ministre de l'Air donnera seul ses directives à l'armée de l'air. Cette armée concrétisera l'illusion de ceux qui s'imaginent que l'air sera désormais le champ de bataille où se dénouera la décision de la guerre. Il est évident qu'avec une telle foi l'armée de l'air ne sera trouvée jamais assez nombreuse par ses partisans. La tendance s'accusera de plus en plus de lui sacrifier tous les autres organes de la Défense nationale. D'autre part, les protagonistes de l'armée de l'air, parmi lesquels on compte, chose curieuse, des pacifistes notoires, envisagent froidement, au mépris des règles du Droit International encore en vigueur, la destruction de vies innocentes, de villes ouvertes, de leurs monuments, de leurs collections d'art, pour la simple raison que cette forme nouvelle de la guerre est ce qu'ils ont convenu d'appeler la guerre scientifique et que rien ne peut s'opposer à ce qu'on entre dans cette voie. N'est-on pas ainsi autorisé à dire qu'une telle institution est grosse de périls ?

§

Nous reconnaissons volontiers, maintenant, qu'une institution, *a priori*, n'est ni bonne ni mauvaise en soi ; elle ne vaut que par l'homme, placé à sa tête, qui en sera l'animateur, en apportant à son service ses conceptions, son intelligence, son énergie. — Pour nous, nous avons montré que le mal, à l'heure actuelle, avait sa source dans la « politique de soutien » de l'industrie aéronautique et dans les déplorables pratiques qu'elle entraîne. Nous n'hésitons pas à affirmer, pour nous résumer dans une formule saisissante, que trois maisons de construction, non subventionnées, feraient mieux leurs affaires que trente-quatre subventionnées, quelle que soit la générosité du Parlement. — Un mot encore sur ce qu'on a appelé le martyrologe de l'aviation militaire, dont les accidents qui se répétaient depuis de longs mois, à certaines périodes presque quotidiennement, auraient dû suffire à révéler le malaise de notre aviation. Nous ne voudrions employer aucune parole malsonnante à l'égard d'un personnel digne d'admiration, où nous comptons de nombreuses sympathies. — Cependant, qu'il nous soit permis de dire qu'une forte proportion au moins de ces accidents aurait pu être évitée au prix de bien peu de chose : un peu plus de discipline dans nos régiments d'aviation, un

peu plus de conscience professionnelle, des méthodes d'entraînement plus sages, un matériel plus rigoureusement contrôlé. A ce prix, nombre d'enfants de vingt ans vivraient encore parmi nous. Puisque nous avons un Ministre de l'air, qui paraît décidé à redresser certains errements, nous le conjurons de vouloir bien édicter cette simple règle : « Dans tous les camps d'aviation militaire, aucun appareil n'est autorisé à prendre le départ hors la présence d'un officier, chargé de vérifier l'état de l'atmosphère. » Cette règle est appliquée sur les aérodromes de la marine ; pourquoi ne le serait elle pas dans l'armée ? Au moins les jeunes pilotes, qui sont portés à n'écouter que leur courage, sauraient qu'ils ne sont pas autorisés à prendre leur vol, hors du contrôle de leurs chefs.

Enfin la formation des pilotes de notre armée laisse grandement à désirer ; elle est trop hâtive. Il y a, dans cette formation trop rapide, une fâcheuse tendance à exploiter le dévouement, le courage, disons le mot, l'insouciance d'enfants de vingt ans en face du danger. A notre avis, les pilotes devraient se recruter par sélection uniquement parmi le personnel d'observateurs, de mitrailleurs et de mécaniciens ayant déjà une année de préparation. La formation actuelle met la charrette avant les bœufs.

Un Anglais, Néon, qui a sans doute occupé un poste élevé dans les services aéronautiques de son pays, nous dit son désenchantement dans un livre qui date déjà de quelques mois, intitulé : **Une Illusion. La Conquête de l'air**. On ne peut r'en dire, au sujet de l'aviation, qui témoigne de plus de savoir, de plus de bon sens et de probité intellectuelle. Je ne peux mieux faire que de citer quelques lignes du « *Prière d'insérer* » :

Comme l'a écrit le *Daily Mail*, ce livre est le plus formidable réquisitoire contre l'aviation qui ait jamais été publié. Les nations doivent-elles s'arrêter comme sur une fausse route dans leur course acharnée pour la suprématie de l'air ? Le prix en est-il trop élevé et la Conquête de l'air paiera-t elle jamais les sacrifices inouïs de vies humaines et d'argent qu'elle a demandés et qu'elle demandera encore ? C'est à ces questions que, sans vaine rhétorique, sans parti pris d'aucune sorte, un Anglais remarquablement documenté essaie de répondre.

Notre point de vue s'accorde avec celui de Néon. Il faut que l'aviation se cantonne dans les limites où elle peut être utile : aviation commerciale, relations postales, transports, exploration,

reconnaissances étendues, réglage des tirs, poursuites à la mitrailleuse. Mais nous crions casse-cou devant l'extension abusive de son rôle, dont l'efficacité sera à peu près nulle, malgré des ruines lamentables, malgré les énormes sommes d'argent dépensées.

Mémento. — Signalons, dans la *Revue militaire française* (mai-septembre), deux remarquables études du Commandant d'Argenlieu sur *La Bataille de l'Aure* et du Lieut.-Col. Paquet sur *La Défense du Bois de ville et de l'Herbebois*, qui complète si heureusement le livre du Lieut.-Col. Grasset sur *Verdun*. — *La Revue des Etudes militaires* (mars-mai) reproduit une Conférence du Lieut.-Col. Desmazes, qu'on doit considérer comme la dernière version officielle de *la Bataille de la Marne*. *La Revue Maritime* a publié (mai-août) le roman de M. Julien Guillemard, *L'Oiseau noir*, qui a obtenu le prix de 5.000 fr. créé par la Marine pour récompenser l'ouvrage le plus capable de faire aimer la mer et les marins.

JEAN NOREL.

HISTOIRE DES RELIGIONS

LA RELIGION MANDÉENNE : *Das Johannesbuch der Mandäer* (éd. Lidzbarski, Giessen) ; *Ginza, der Schatz oder das grosse Buch der Mandäer* (éd. Lidzbarski, Göttingen 1925) : R. P. Lagrange, *La gnose mandéenne et la tradition évangélique* dans la *Revue Biblique*, 1er juillet-1er octobre 1927-1er janvier 1928. — Mémento.

Sommes-nous en présence d'une nouvelle source de renseignements sur les origines du christianisme ? Telle est la question que se posent actuellement les personnes qui ont pris connaissance des écrits mandéens. Ce sont des livres sacrés trouvés en Mésopotamie entre les mains d'une communauté religieuse d'un caractère singulier, car elle n'est ni chrétienne, ni juive, ni musulmane, ni païenne, et qui compte encore quelques milliers de fidèles. Ils se donnent le nom de *Mandéens*, du mot *mandu*, qui dans leur langue signifie *gnose*, ou *connaissance*, ou *science*. De même, dans l'antiquité chrétienne de nombreuses sectes se donnaient le nom de « gnostiques », pour opposer leur *connaissance*, prétendue supérieure, à la foi du simple fidèle. Les Mandéens se soumettent à de fréquents rites de purification sous forme de baptêmes par immersion, et ils prétendent être les disciples authentiques de ce même Jean que les évangiles nous présentent sous le nom de Jean-Baptiste.

Dans le récit des évangiles, Jean-Baptiste, dès qu'il aperçoit Jésus, reconnaît en lui l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, le Messie dont il annonçait l'avènement prochain et dont il n'est que le précurseur. Aussitôt, avec l'approbation de leur maître, les disciples du Baptiste commencent à l'abandonner pour suivre Jésus. Rien ne semble plus naturel, puisque le Baptiste reconnaît lui-même que sa mission, qui était de préparer la voie à Jésus, est désormais accomplie. Jean n'a plus qu'à disparaître pour faire place à Jésus. Le lecteur qui s'en tiendrait aux quatre évangiles serait convaincu qu'après la mort violente de Jean, le groupe de ses disciples s'est dissous, que tous sont devenus disciples de Jésus.

Mais dans le Nouveau Testament, les quatre évangiles sont suivis des Actes des Apôtres, livre également canonique. On est surpris d'y rencontrer un disciple du Baptiste une quinzaine d'années après la décollation de Jean et après la crucifixion de Jésus. C'est Apollos, un Alexandrin versé dans les écritures, qui se livrait à Ephèse avec ardeur à une propagande pour la « voie du Seigneur », bien que, précise le texte, il connût « seulement le baptême de Jean-Baptiste ». On sera tout d'abord tenté de croire à un cas isolé. Mais au chapitre suivant Paul venant à Ephèse y trouve douze autres disciples du Baptiste.

Le Nouveau Testament constate donc lui-même que des communautés de disciples du Baptiste subsistaient encore un certain nombre d'années après la mort de Jésus.

Dès lors, la question se pose : Ces communautés ont-elles disparu dans la suite, ou ont-elles prolongé leur existence jusqu'à nos jours ? Et les Mandéens actuels sont-ils effectivement, comme ils le prétendent, les descendants authentiques des disciples du Baptiste ?

On voit l'intérêt du problème. D'autant que les Mandéens possèdent une littérature sacrée assez volumineuse, dont il importerait de savoir si elle est susceptible de fournir des renseignements nouveaux sur la personne de Jean-Baptiste et de livrer, sur les origines du christianisme, des textes authentiques indépendants de la tradition chrétienne.

Si l'on a trop longtemps négligé l'étude de la religion des Mandéens, de leur langue et de leurs textes sacrés, ce n'est pas faute de connaître depuis longtemps leur existence. Déjà en 1652,

le père Ignace de Jésus, carme déchaussé, missionnaire à Bagdad, publiait à Rome, en langue latine, un « Exposé des origines, des rites et des erreurs des Chrétiens de Saint Jean » (c'est ainsi qu'il appelait les Mandéens, qu'il prenait pour des sectaires chrétiens).

Il y a une soixantaine d'années, bien que la publication, la traduction et l'interprétation des écrits mandéens fussent alors encore dans l'enfance, Mgr Wiseman, avec une perspicacité remarquable, reconnut l'importance de ces textes pour l'interprétation du Nouveau Testament, et en particulier du Quatrième Evangile.

Pourquoi cet évangile proclame-t-il dès la première page qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe est identique à la Lumière, que la Lumière est identique à la Vie, et que ce Verbe-Lumière-Vie incarné n'est autre que Jésus ? Serait-ce parce qu'il prend le contrepied d'une doctrine où, comme dans le mandaïsme, les plus hautes entités divines sont la « Grande Vie » et la « Lumière » ; où une autre entité divine peut être assimilée au Verbe, mais où toutes trois ont des êtres distincts, impossibles à confondre en une seule personne ; où Jésus, loin d'être l'incarnation du Verbe, de la Vie et de la Lumière, est au contraire un faux prophète et un faux Messie ?

Pourquoi le Quatrième Evangile insiste-t-il tant sur l'infériorité de Jean-Baptiste par rapport à Jésus, précisant à deux reprises qu'il n'était pas lui-même la Lumière, mais que sa mission était simplement de donner son témoignage à la Lumière ? Serait-ce parce qu'il polémique contre d'autres écrits qui, comme ceux des Mandéens, voient en Jean-Baptiste le grand Révélateur, par opposition au faux prophète Jésus ?

A ces questions déjà posées il y a une soixantaine d'années par Mgr Wiseman on peut en ajouter d'autres, maintenant que les écrits mandéens sont mieux connus. En voici quelques exemples.

Pourquoi Jésus dans le Quatrième Evangile proclame-t-il qu'il est le *bon berger* et la *vraie vigne* ? Serait-ce parce que dans les écrits mandéens l'entité divine appelée « Gnose de Vie » prétend être le bon berger, et que la vigne est un des symboles les plus fréquemment cités dans les liturgies mandéennes ? — Pourquoi dans sa prière sacerdotale Jésus précise-t-il qu'il ne demande pas

à Dieu de retirer ses disciples de ce monde, mais simplement de les préserver du mal? On comprend mieux la pointe de polémique que l'auteur a donnée à ce passage quand on a lu dans les écrits mandéens (**Johannesbuch**, p. 74) une autre prière sacerdotale qu'Anosch Outhra, personnage qui correspond à peu près au « Fils de l'homme » de la Bible, adresse à son Père le Vivant, et qui débute par ces mots :

> Si telle est ta volonté, ô mon Père le Vivant,
> que la mesure de mes disciples soit pleine,
> et qu'alors mes disciples montent au lieu de la Lumière !

Pourquoi dans le Quatrième Evangile Jésus déclare-t-il à Pierre que celui qui est nettoyé n'a pas besoin d'être lavé parce qu'il est entièrement pur (XIII, 10), et pourquoi précise-t-il un peu plus loin que ses disciples sont maintenant purs à cause de la parole qu'il leur a dite (XV, 2) ? M. R. Bultmann a peut-être raison d'y voir de la polémique contre les baptêmes par immersion, fréquemment répétés chez les Mandéens.

Le même théologien, dans une étude publiée en 1925, a entrepris de démontrer que le Quatrième Evangile ne se comprend bien que si l'on suppose à sa base un mythe de révélation analogue à celui qui fait le fond des écrits mandéens. Ce mythe fait corps avec l'ensemble du système mandéen, il en constitue le thème fondamental, repris et développé dans d'innombrables variations. Le Quatrième Evangile, au contraire, le prend pour point de départ, le suppose connu, et s'y réfère par des allusions plus ou moins directes. Il semble donc bien que la priorité est du côté des Mandéens.

Ainsi, dans le Quatrième Evangile, il n'y a pas seulement de la polémique contre les écrits mandéens. Il y a aussi dépendance littéraire par rapport aux écrits mandéens. Par droit de conquête, l'évangéliste s'est emparé de plusieurs des thèmes fondamentaux de ses adversaires, et les a faits siens.

Tels sont quelques-uns des problèmes qui se posent à propos des rapports entre le Quatrième Evangile et les écrits mandéens. Il en est d'autres d'un ordre plus général. En voici un exemple.

Dans les versions courantes du Nouveau Testament, Jésus est appelé fréquemment « Jésus de Nazareth ». Cette traduction est inexacte. Le texte grec ne porte pas « de Nazareth », mais « le

Nazaréen ». De même les chrétiens sont appelés à plusieurs reprises, dans le Nouveau Testament, les Nazaréens, comme ils le sont encore couramment dans les pays musulmans. L'étymologie traditionnelle, qui fait dériver ce mot d'une bourgade appelée Nazareth, est très discutée. Elle a surtout contre elle que le nom de cette bourgade n'est pas autrement attesté pour les premiers siècles de notre ère. Nazaréen semble plutôt être une variante de Nazoréen, forme qui figure à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament, et dont l'étymologie et la signification ne sont pas définitivement établies.

Or, malgré la haine qu'ils professent à l'égard de Jésus et des chrétiens, les Mandéens se donnent aussi le nom de Nazoréens, et ce nom a, dans leurs écrits, le sens d'un titre honorifique.

Faut-il voir dans cette coïncidence l'indice d'une origine commune ? Le christianisme et le mandaïsme seraient-ils issus des mêmes circonstances, et assistons-nous, dans leurs écrits, à un émouvant corps à corps entre les deux religions rivales ? Quand, dans les évangiles, le Baptiste reconnaît joyeusement la supériorité de Jésus, faut-il y voir moins un *fait* historique qu'un argument de polémique religieuse ?

Les chercheurs qui peinent avec patience et persévérance sur l'amas inorganique de textes indigestes qui constitue la littérature mandéenne, sont actuellement divisés en deux camps. L'on ne saurait demander aux théologiens orthodoxes de se réjouir de la découverte d'une littérature qui menace de poser en des termes nouveaux le problème des origines chrétiennes, et qui trace du Baptiste un portrait difficilement compatible avec celui des évangiles.

D'ailleurs l'état des écrits mandéens, leur incohérence, la difficulté de les interpréter et la date relativement récente de certains d'entre eux font la partie belle à ceux qui veulent leur dénier toute valeur documentaire pour l'histoire des origines chrétiennes. On peut ergoter à plaisir. On peut même contester l'ancienneté de la religion mandéenne et reporter son origine à une date postérieure à celle de la genèse du christianisme. Ce que les Mandéens ont écrit du Baptiste ne serait alors qu'un simple emprunt fait, en le déformant, à la tradition chrétienne. Un certain nombre de théologiens libéraux partagent à ce sujet l'avis de leurs confrères orthodoxes.

Un autre groupe de théologiens libéraux, parmi lesquels nous venons de rencontrer Bultmann, un des chefs de la nouvelle école « formative » (*Formgeschichtliche Schule*), et avec eux la majorité des christianisants indépendants, espèrent au contraire des écrits mandéens les renseignements les plus précieux pour les aider à retrouver le sens primitif des écrits du Nouveau Testament et à débrouiller le problème complexe des origines chrétiennes. Ainsi, M. Ernest Lohmeyer, dans son commentaire de l'Apocalypse, explique un grand nombre de passages de cet écrit prophétique et mystérieux à l'aide de parallèles puisés dans la littérature mandéenne. **Lidzbarski**, qui est considéré comme le spécialiste le mieux versé dans cette littérature et qui en a donné les meilleures éditions, textes originaux et traductions avec introductions et notes, attribue aux Mandéens une origine très ancienne, antérieure aux origines chrétiennes.

Des appréciations aussi contradictoires ne sont possibles que parce que nous ne possédons aucun renseignement précis sur la date ni sur le pays d'origine de la communauté mandéenne. C'est donc le problème de son origine qu'il convient d'envisager avant tout. A cet égard, le **Père Lagrange**, un des théologiens orthodoxes, semble avoir donné une indication précieuse. Il déclare :

Le mandaïsme étant saturé de notions bibliques, si défigurées qu'elles soient, nous pensons que le fondateur, qui peut-être n'était pas juif de naissance, mais prosélyte, fut d'abord imbu des principes de judaïsme.

Je ne crois pas à ce fondateur individuel de la religion mandéenne, et d'ailleurs le Père Lagrange ne peut fournir d'autre argument en sa faveur qu'un prétendu principe historique qui a bien des chances de n'être qu'un préjugé : « Nous plaçons, dit-il, à l'origine un fondateur, non point un sacerdoce ou une communauté, parce que telle est d'ordinaire la voie de l'histoire. » Mais le Père Lagrange a fort bien senti que c'est dans un milieu de prosélytes juifs que se conçoit le mieux l'éclosion d'une doctrine telle que le mandaïsme, surtout si l'on suppose des prosélytes qui, après avoir été conquis par le judaïsme, ont dans la suite fait mauvais ménage avec la synagogue et se sont retournés contre elle.

D'autre part, les recherches récentes sur les origines du chris-

tianisme tendent également à reconnaître l'influence prépondérante des prosélytes en instance de divorce avec le judaïsme. Les circonstances qui ont donné naissance au christianisme seraient donc identiques à celles qui ont produit le mandaïsme. Raison de plus d'attribuer à la littérature mandéenne une grande importance.

Mémento. — M. Auguste Raymond, déjà connu par une bonne traduction des *Penseurs de la Grèce*, de Th. Gomperz, vient de traduire en français l'ouvrage capital d'Erwin Rohde, *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité* (Payot, 1928). Ce grand livre reste, avec la *Cité antique* de Fustel, la base de notre connaissance de la religion antique. La traduction française est soignée, irréprochable au point de vue scientifique, agréable à lire. — Jean Bayet : *Les Origines de l'Hercule romain* et *Herclé, Etude critique des principaux monuments relatifs à l'Hercule étrusque* (de Boccard, 1926). L'Hercule romain réunirait en lui deux dieux distincts, l'Héraklès grec et un démon souterrain « engagé dans le cercle des dieux de la fécondité et des enfers. » A l'origine, le premier avait un sanctuaire public à la Porte Trigemina, le second un sanctuaire privé sur le Palatin. Ils finirent par fusionner dans l'Hercule *Invictus*. Thèse neuve qui a soulevé une intéressante controverse. A compléter par les articles de J. Carcopino dans le Journal des Savants. — E. Bevan. *Sybils and Seers* (London, Allen and Unvin, 1928.) Etude claire et suggestive sur les voyages au delà de la tombe, les révélations célestes et les théories de l'inspiration dans l'antiquité. — R. Travers Hertford : *Les Pharisiens* (Payot, 1928). Ce livre, dû à un savant protestant, maître reconnu en philologie talmudique, est une réhabilitation des pharisiens au point de vue historique et au point de vue religieux. Ecrit dans un esprit très élevé, il est le meilleur exposé du pharisaïsme, et il comptera aussi dans l'histoire religieuse de notre temps. Traduction française un peu négligée. — *Le Nouveau Testament*, traduction d'après le texte original grec (Grasset, 1928). Cette traduction anonyme et quelque peu mystérieuse est actuellement la meilleure que nous ayons. Elle est moins molle que celle de Crampon, moins dure que celle de Loisy. Elle ne s'accompagne que de quelques notes critiques, très sobres. Elle renonce au numérotage des versets, ce qui facilite la lecture, mais gêne pour les références. Elle ne tient pas compte du rythme. — G. M. de la Garenne : *Le Problème des « Frères du Seigneur »* (Leroux, 1928). Etude originale sur une question où orthodoxes, protestants libéraux, historicistes et mythologues se disputent. L'auteur tient pour acquise l'historicité de Jésus. Il met en lumière certains côtés curieux, en apparence insolubles, du problème. Sa solution propre est surprenante,

quoique assez bien appuyée. Marie, fiancée à Joseph, aurait perdu son fiancé et épousé Clopas. Selon la fiction légale, son premier fils aurait été dit fils de Joseph, les autres fils de Clopas. — *Théophile ou l'étudiant des religions* (Delpeuch, 1928). Dans ce livre rapide, composé de petits articles cursifs, j'ai essayé de mettre un honnête homme d'aujourd'hui au courant des principales questions qui se posent dans le champ immense de l'histoire des religions. J'ai essayé en particulier de porter un jugement ferme et nuancé sur le christianisme.

P.-L. COUCHOUD.

LES REVUES

Poésie Pure : hommage à Jean de Cours ; sentiment de M. F. Vielé-Griffin sur ce poète ; « une chanson» de celui-ci et un fragment de sa « note sur Paul Valéry ». — *La Revue européenne* : sort d'un professeur à l'école Dostoïewsky. — *Mediterranea* : le style, d'après Paul Adam ; la langue française selon Victor Hugo. — Mémento.

Dans le nº 3 de **Poésie Pure**, M.M. H. Ghéon, Ch. Cousin, R. Planhol, Jean Royère, Paul Valéry et Francis Vielé-Griffin adressent un émouvant adieu à Jean de Cours, mort le 8 septembre dernier.

A sa curiosité avertie et avide, je livrai la tradition orale des belles années du symbolisme. Mallarmé me dit, un soir de causerie intime : Il est un âge où l'homme a besoin d'un serrement de main. J'avais cet âge ; la longue étreinte de cette pensée agile, prudente et passionnée, de cette généreuse cérébration aux promptes synthèses, à l'analyse claire et tenace, m'aura été une force et un orgueil.

A la plus subtile sensibilité intellectuelle à un don d'humanité profonde, sa mémoire nourrie dès l'adolescence de maints livres, conservait un domaine spirituel sans cesse agrandi. Cet acquis considérable n'accabla jamais la démarche si vive de son esprit et n'en figurait que le nécessaire développement.

Il avait vraiment le don d'enfance : cette fraîcheur des impressions qui alimente une pensée, toujours neuve éclose ; car c'est de la vie sensorielle transformée, affinée, que naît, que vit et que suivit cette Pensée dont le culte fut sa noble passion intellectuelle.

A Jean de Cours, j'ai dû quelques-unes de mes meilleures joies et nul deuil ne m'arrachera celle de l'avoir connu et aimé.

Ainsi s'exprime M. Francis Vielé-Griffin, — très noblement.

Poésie Pure publie « Treize chansons pour exprimer la vie », que Jean de Cours écrivit de décembre 1918 à janvier 1919, et ses dernières pages, datées d'un mois environ avant sa mort et qui sont une « Note sur Paul Valéry ».

Voici l'un des poèmes de Jean de Cours :

LE MOISSONNEUR CHANTE :

Mes bras sont forts, mes bras sont nus,
le ciel est pur et la lumière
me promet pour demain encore de beaux jours.
J'ai fauché
tout mon blé,
le voilà sur la terre ;
la paille est claire et l'épi lourd
et je m'en vais le mettre en gerbe.

Je le lierai, puis le prendrai,
dans mes deux bras, comme une femme.
La gerbe est plus haute que moi,
mes bras sont doux, elle ploiera
comme ferait une femme.

Mes bras sont nus, mes bras sont forts,
ils faisaient craquer le bois mort,
sur le chaume d'octobre.
La terre aussi aime la force
et le silence et le travail.

Aussi ce jour est beau comme un jour d'épousailles,
où l'amour patient se voit récompensé.
La gerbe au rire d'or, comme une fiancée,
s'abandonne, éblouie, à mon bras qui tressaille
devant tant de richesse, d'éclat et de beauté.
Et c'est l'espoir d'hier, le geste des semailles,
qu'accomplit, sous nos yeux, le soleil de l'été.

La « Note sur Paul Valéry », inachevée, traite de l'homme et du prosateur. C'est en vérité un travail de haute critique. Elle place l'homme au-dessus encore de son œuvre et pour de magnifiques raisons.

La préoccupation de Valéry, — constate Jean de Cours — fort difficile à définir clairement parce qu'elle touche à ce courant toujours changeant de la vie profonde, se rapporte à l'ordre de la connaissance mi-philosophique, mi-scientifique, mi psychologique, — artistique et littéraire, naturellement, mais comme par surcroît, — on pourrait dire qu'en dehors de toute école philosophique, Valéry aime penser pour lui-même, chercher des valeurs nouvelles, des points de vue et des rapports nouveaux qui enrichissent et nourrissent la vie intérieure, toutes

choses difficiles à exprimer parfois, car le célèbre vers de Boileau n'est pas toujours vrai, même pour les cerveaux qui de leur nature ne sont point brumeux. Si l'on voulait même essayer de serrer davantage la pensée de Valéry, on pourrait dire que c'est une pensée qui s'étudie dans son propre fonctionnement, avec une sincérité, pourquoi pas dire : une candeur, qui serait à elle seule une originalité merveilleuse. Acuité, finesse, étonnante perspicacité, voilà ce qui caractérise les vues de Valéry, qui sont répandues dans ses œuvres de prose ou de poésie, et je crois qu'il s'en est si bien rendu compte qu'il a publié des fragments de carnets intimes. Il est clair que si écrire consiste à se révéler à un public, ce que Valéry préfère de lui-même est là.

« Héritier vrai des recherches mallarméennes », assurément, M. Paul Valéry est cela. Il a prolongé les essais et les découvertes de son maître. Jean de Cours sait la part de l'un et comment l'autre l'a enrichie de son propre fonds. Il suppose que, « n'ayant même jamais écrit », M. Paul Valéry jouirait du même « fonctionnement intellectuel » demeuré « parfaitement intact » ; il explique cette hypothèse :

Je ne dis point cela pour diminuer en rien son œuvre littéraire, mais pour marquer le caractère très spécial de celle-ci, à laquelle on reproche tantôt sa parcimonie et tantôt son obscurité. Je n'admets pas, pour ma part, que l'on adresse un tel reproche à un écrivain ; il nous donne ce qui lui plaît et nous devons être reconnaissants de ce qu'il nous donne. C'est évidemment cette œuvre que nous devons juger d'après ce qu'elle est et non pas selon ce que nous désirerions qu'elle fût. L'œuvre littéraire de Valéry est, comme toute œuvre littéraire, une sorte de don gratuit dont nous devons nous réjouir, car, enfin, il ne nous devait rien. Nous devons nous réjouir que les circonstances, ou je crois plutôt son très grand talent littéraire, talent qui ne double pas fatalement la profondeur d'une intime pensée, ait incité Valéry à écrire.

§

Une « Lettre russe » de M. Wladimir Polzer à *La Revue européenne* (novembre) — renseigne impartialement sur l'état actuel où s'élabore en U. R. S. S. « une nouvelle conception de la vie ». « Nous ne faisons que l'entrevoir, elle se dressera en face de l'univers dans quelque vingt ans », déclare M. Polzer. Il montre l'enfant russe, né ou qui a accédé à la vie consciente après 1917, pour qui « la guerre de 1917 n'existe pas » et non plus « le régime tsariste, la lutte des partis, la vie fastueuse des grandes villes, les rapports libres avec l'étranger », qui lui sont « autant

de mythes lointains et incompréhensibles ». « Génération prématurément vieillie », paraît-il. « La vie sexuelle commence pour la plupart des enfants, à l'école ». « Le désir d'apprendre est très grand chez cette génération. Les écoles regorgent de monde. Les élèves se dirigent eux-mêmes. »

Voilà pour l'ensemble. M. Polzer nous parle des *Cesprizornyé*, enfants abandonnés, sans abri, qui sont environ un million en Russie proprement dite et 200.000 en Ukraine. Le gouvernement fait son possible pour enrayer le danger que sont ces malheureux. Ceux qu'on arrête sont envoyés dans des établissements : asiles, écoles ou pénitenciers. Ici, laissons M. Polzer décrire ce qui est :

L'école Dostoïewski est justement une de ces institutions. Une soixantaine d'élèves, tous des garçons. Chacun a un passé lourd de responsabilités. L'élève Vorobiov avait attenté à la vie du directeur de son collège. L'élève Gromonostsev s'est spécialisé dans le vol Un troisième a mis le feu à une izba. Et ainsi de suite. Dans une bâtisse aux murs délabrés, ornés de portraits de Zinoviev et de Dostoïevski, les enfants organisent leur vie. Les mœurs sont loin d'être policées. Sous le moindre prétexte, la guerre éclate. « La nuit, on barbouilla d'encre les boutons des portes, on jeta de la cendre sur les enseuillements des fenêtres, et sur les tables et les chaises des pédagogues. On enfonça des clous dans les sièges et... on alluma... un grand morceau de soufre, près de la salle des professeurs. Les affiches apparaissaient par dizaines : « Tremblez, pions !... » Déjà, dans quelques classes, les élèves entassaient leurs tables derrière les portes pour empêcher les instituteurs de venir donner leurs leçons, et construisaient des barricades. » Cela n'est encore rien, si l'on songe, par exemple, au sort d'un professeur qui a eu le malheur de déplaire aux élèves. « Le soir, quand Aïvazovski entra dans la classe, on lui jeta sur la tête un pardessus, quelqu'un éteignit l'électricité, ensuite retentit le cri :

« — Rossez-le...

« ... Toujours battu et méprisé, le Crocodile (surnom du professeur) alla jusqu'à la dernière limite de la dégradation. Lorsqu'on le rouait de coups, il priait, il suppliait qu'on le lâchât, il s'excusait...

« ... Comme Aïvazovski était obligé de noter tous les méfaits de ses élèves, chaque fois qu'il le faisait, il donnait à la victime un billet ainsi conçu :

INDULGENCE.

« Le porteur de la présente a le droit de me rosser n'importe quel

jour à l'heure qui lui conviendra, pourvu que je sois libre, et en dehors du secrétariat. »

« S. P. Aïvazovski. »

Le plus inconcevable, c'est que tout le monde trouvait cet état de choses naturel et admissible.

Quel personnage de Dostoïewski, ce tragique S. P. Aïvazovski !

§

C'est une joie qu'en ces jours de désordre intellectuel où l'ignorance suffit à donner l'apparence du génie littéraire, *Mediterranea* (octobre) nous donne en lecture un fragment du livre que M. F. Jean-Desthieux consacre à « Paul Adam, le dernier des Encyclopédistes ». L'ouvrage est analytique. Son auteur emprunte à Paul Adam pour le définir. La méthode est bonne. Elle nous vaut de relire cette définition du style, par l'auteur du *Trust*. On la peut discuter. On n'en saurait nier l'intelligence :

Le style, avant tout, c'est le *pouvoir d'évoquer*. Qui sait évoquer écrit bien, fût-il parfois oublieux des traditions grammaticales, ou bien adversaire de leur incohérence. Le style, est aussi le pouvoir de généraliser au moyen de métaphores et de rapprochements élus de façon surprenante. Enfin le style, c'est, avec l'euphonie, l'abondance du vocabulaire qui multiplie, dans la phrase, les sensations, qui la remplit d'images suggestives, qui ouvre, de toutes parts, mille perspectives à la songerie du lecteur. Bien après tout cela, vient le respect de la tradition grammaticale. Et il n'exige point qu'on exclue les expressions métaphoriques pour s'en tenir aux premières modalités des mots racines. Le dictionnaire nous a trop habitués aux *par extension*... Pour moi, je pense que la tâche de l'écrivain ne consiste pas à maintenir la langue dans un état de stagnation classique, mais à consacrer les nouvelles nuances des mots et des locutions que leur ajoutent les manières récentes de penser...

Cette conception de Paul Adam est tout à fait conforme aux théories de M. Ferdinand Brunot. Etudiant « les Romantiques et la langue poétique » — *Revue de Paris* (15 novembre) — il cite avec sympathie la belle page où Victor Hugo, en 1828, déclarait :

La langue française n'est point fixée et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas ? Le

français du XIXe siècle ne peut pas plus être le français du XVIIIe que celui ci n'est le français du XVIIe, que le français du XVIIe n'est celui du XVIe. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres : il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent le rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi, sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que les idées s'éteignent, que les mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire ? Cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter ; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte.

Ces lignes de la préface de *Cromwell* sont bien connues, nous le savons. Il y a toujours un bénéfice littéraire à les citer. Vieux et jeunes en peuvent faire leur profit.

MÉMENTO. — *Europe* (15 novembre) : « Eiffel », par M. Jean Prévost. — « Le Successeur », par M. André Spire. — « Charlie Chaplin », par M. Ph. Soupault.

La Revue de France (15 novembre) : « La vérité sur notre aviation », par M. Le Cour Grandmaison. — « M. de Montauron », par M. Georges Mongrédien. — « La propriété scientifique », par M. Emile Picard.

La Muse française (10 novembre) : Poèmes de Mme Y. Ferrand-Weyher et de MM. T. Derême, Allorge, A. Fontan, P. Jalabert, J. Lebrau, Noël Noët. — « Notre dette envers le Parnasse », par M. A. Thérive. — « Les poésies de Jean de Boyssonié », par M. H. Jacoubet.

Revue des Deux Mondes (15 novembre) : « L'affaire du Prayer Book », par M. J. Guitton. — « L'Avignon des Papes », par M. A. Bellessort. — Suite des lettres à Lamennais.

Le Nord (30 octobre) : « Albert Glatigny à Lille », par M. E. Spalikowsky. — « La légende de la Grange-Batelière », par M. F. Cadet de Gassicourt. — De M. E. Prarond : « Une révolution dans l'Abbaye de Saint-Riquier ». — « L'œuvre de Jean Epstein », par M. Louis Le Sidaner.

La feuille en 4 (novembre) : Poème « A Ch. T. Féret », de M. Camille Cé. — Poèmes de MM. Marcel Millet et Jean d'Armor.

Les Primaires (novembre) : M. Georges Jamati : « J. R. Bloch, dramaturge de la vie collective ».

Revue Universelle (15 novembre) : « *In memoriam* », un beau poème de M. Alfred Droin. — « La vie et les amours d'E. A. Poe », par M. E. Lauvrière. — Début du nouveau roman de M. Georges Bernanos : « La Joie ».

Notre Temps (novembre) : Une scène inédite du « Siegfried » de M. Jean Giraudoux. — « Discussion », par M. Paul Haurigot. — « La politique à 20 ans », par M. Bertrand de Jouvenel. — « Les lettres posthumes », nouvelle de M. Jacques Nels.

L'Ermitage (octobre-novembre) : « Hommage à Léon Vérane », par un groupe des meilleurs poètes assemblés sous l'égide de M. Vincent Muselli.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

« La Chose littéraire » (*Journal*, 28 et 31 octobre, 4, 8, 11, 14, 18, 21 et 28 novembre).

M. Bernard Grasset, éditeur heureux et hardi, qui sait être, à ses moments perdus, tour à tour peintre ou écrivain, est un des personnages curieux de notre époque. Il vient de s'improviser journaliste et de donner au **Journal** une série d'articles, sur ce qu'il dénomme *La Chose Littéraire*. Nous nous y arrêterons un moment.

Si je l'entends bien, *La Chose Littéraire* est cette branche de l'activité industrielle et commerciale qui tend, de plus en plus, à se substituer à ce qu'on était convenu, jadis, d'appeler : la littérature.

Ici, comme en maints autres domaines, les facteurs économiques asservissent à leurs lois d'airain les facteurs esthétiques.

M. Bernard Grasset ne nous donne pas une vue aussi schématique et systématique du sujet ; avec parfois beaucoup de verve, il sait y mêler beaucoup de fantaisie.

S'il se montre en général indulgent pour les éditeurs, ses semblables, M. Bernard Grasset est souvent impitoyable, à l'égard de ce bon public dont le commerce littéraire s'efforce d'exploiter rationnellement les indigents désirs et les pauvres passions, et à l'égard des auteurs qui pourvoient à la production de la matière première indispensable à l'industrie de l'édition,

M. Grasset ne craint pas à l'occasion d'user de ce droit que revendiquait déjà Baudelaire : le droit de se contredire.

On trouve dans ses articles de précieux aveux sur le rôle pervers de la publicité :

... Par informations de cinq lignes ou de deux colonnes, par articles ou par interviews, parviennent au grand public les nouvelles du monde des Lettres, les vraies et les fausses, les nouvelles gratuites et les nouvelles payantes ; car, par-dessus tout cela, il y a la publicité de ces damnés éditeurs qui s'infiltre partout, prend toutes les formes, au point qu'on ne peut plus la reconnaître et que l'on n'ose plus rien croire.

Cette publicité attire l'acheteur, mais l'acheteur qui se laisse attirer par d'aussi misérables moyens ne saurait être un client de qualité. Lorsqu'on veut s'attaquer au grand nombre, il faut adapter sa marchandise aux besoins du grand nombre; c'est une loi économique : mais on s'y soumet quelquefois sans en avoir pleinement conscience. On se leurre soi-même, on finit par croire malgré soi, lorsqu'on est éditeur, que le livre qu'on tire à cent mille exemplaires est un authentique chef-d'œuvre. M. Bernard Grasset lui-même, si lucide pourtant, est peut-être parfois victime de ce genre d'illusions : c'est un fait de déformation professionnelle.

Néanmoins, l'éminent éditeur n'a pas la naïveté de croire qu'en général le nombre des lecteurs soit un sûr garant de la qualité d'un ouvrage. Il écrit à ce sujet quelques phrases cruelles :

On lit beaucoup plus qu'avant la guerre : c'est un fait. Extension de la culture ? Progrès intellectuel ! N'allons pas si vite. Le nombre des acheteurs de livres a crû : mais ne serait ce pas au détriment de leur qualité ? Je pense à le croire.

Là dessus il part en guerre contre le *snobisme*, ce précieux auxiliaire du commerce du demi-luxe, auquel se rattache directement l'exploitation de « la chose littéraire ».

Le snobisme n'est-il pas pour la plus large part, le produit, et comme le fils légitime de la publicité, de la réclame à grand tapage, à laquelle quelques-uns de ces « damnés éditeurs » ne craignent pas d'avoir parfois recours ? Avec la complicité, plus ou moins habile, plus ou moins avouée de leurs *bons* auteurs ?

Je vous le disais, M. Bernard Grasset ne s'embarrasse pas de certaines contradictions ; en outre, avec cette pétulance qui fait

son charme, il rend bride à l'excès à son esprit passionné, notamment lorsqu'il proclame :

Je ne saurais éprouver, dans l'ordre des lettres, aucun sentiment intermédiaire entre l'admiration et le mépris.

En vérité, l'immense majorité des ouvrages qui paraissent, même parmi ceux qu'édite la firme Grasset, ne méritent ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

La plupart ne sont ni tout à fait admirables ni tout à fait méprisables. N'y a-t-il pas une gamme infinie de nuances dans la médiocrité ?

Comme M. Bernard Grasset nous confie qu'en sa *maison* le vaste domaine du médiocre est réservé à l'activité et au discernement de ses « lecteurs », on est amené à conclure que l'éminent éditeur doit disposer d'immenses loisirs, ce qui est une condition parfaitement aimable, et qui permet à un notable commerçant d'être par surcroît bon peintre et bon écrivain.

Bon écrivain, M. Bernard Grasset l'est sans conteste, il sait avoir de l'esprit, de la force et du trait. Je n'ai pu faire allusion qu'à quelques-uns de ses articles et n'ai pu citer jusqu'ici que de trop courts fragments de sa prose, mais je vais maintenant lui donner sa revanche. Parmi ses articles, il en est un qui m'apparaît être de qualité supérieure, tant par le ton que par le fond, il est intitulé *Ecrivains et faiseurs de livres*, je regrette que sa longueur m'oblige à procéder à quelques coupures :

Dans un article paru à *Comœdia*, le 7 mars dernier, un académicien, et non des moindres, à qui venait d'échoir un rôle officiel, s'indignait que les écrivains n'eussent pas encore leur « statut du travail »: — « Ah ! s'il s'agissait d'un terrassier, s'écriait-il, si un ouvrier manuel quelconque venait dire : « Six cents francs, tel est mon salaire pour trois mois de travail, en ce temps de vie chère », quel tolle au Parlement, quelle hâte, surtout en veille d'élection, à fabriquer une loi sociale de plus ! » Vous voyez le thème : assimilation des hommes de Lettres aux travailleurs manuels — exigences syndicales — lutte de classes !

. . . .

L'article se termine par cette envolée d'un bel accent révolutionnaire : « Faudra-t-il un siècle pour saisir que nous sommes un prolétariat ! Un prolétariat inorganisé est toujours vaincu ; un prolétariat uni est toujours fatalement vainqueur ! »

. . . .

Les Gens de Lettres ! Un prolétariat ! J'avoue ne pas comprendre ou plutôt, je comprends trop : il y a là-dessous une grave confusion entre les écrivains et les faiseurs de livres, dont il faudrait une fois pour toutes faire justice.

Précisons d'abord que l'article dont je prends texte est signé d'un des noms les plus respectés de nos Lettres.

. . . .

A qui s'adressait-il ? Aux membres de la Société des Gens de Lettres. Et maintenant, qu'est-ce que la Société des Gens de Lettres ? — Dans le court exposé qui précède ses statuts, la Société des Gens de Lettres fournit elle-même une réponse à cette question. Elle groupe, déclare-t-elle, « l'immense majorité des écrivains français.

. . . .

Jetant ensuite les yeux sur la liste de ses membres (sociétaires et adhérents), je compte environ trois mille sept cents noms. Vous entendez bien : trois mille sept cents pour la génération présente ! M'est avis que la Société des Gens de Lettres est trop modeste quand elle déclare « grouper tous les écrivains français » : il y en a certainement quelques-uns de plus !

Mais, trêve de plaisanteries ! car la question est grave. Pour déterminer les éléments d'un groupement, il ne suffit pas de faire connaître que telles personnalités éminentes en font partie ; il importe et il suffit de déterminer comment ce groupement se recrute.

Comment se recrutent les membres de la Société des Gens de Lettres ? Ici encore, reportons-nous aux statuts. — Négligeant la question du casier judiciaire à fournir, et du versement de 27 fr. 45 imposé, je lis qu'on exige des candidats qu'ils justifient de la publication de deux livres.

. . . .

— D'où il découle que la Société des Gens de Lettres groupe tous ceux qui ont pu effectuer la dépense nécessaire à l'impression d'un certain nombre de pages qu'ils avaient écrites ou qui ont trouvé quelqu'un, éditeur ou mécène, qui effectuât pour eux cette dépense.

. . . .

En fait, donc, sinon en droit, toute personne ayant deux livres imprimés, quelles que soient les niaiseries qu'ils contiennent, peut, si elle le désire, faire partie de la Société des Gens de Lettres.

Il y a donc, à notre époque, 3 700 personnes qui, sous le prétexte qu'elles ont deux livres imprimés, prétendent pouvoir exiger de la Société qu'elle leur fournisse le moyen de « vivre de leur plume ». De quel droit ces 3.700 personnes tirent-elles une aussi exorbitante prétention ? L'article dont j'ai pris texte nous fournit la réponse : « Du droit qu'a tout travailleur de trouver dans son métier le moyen de vivre. »

Nous touchons là au centre de la question, au malentendu lui-même: *notre temps a fait de la littérature un métier.* On se déclare maintenant écrivain à dix-huit ans, comme on est candidat à une grande école, ou comme l'on entre dans une maison de commerce. La littérature est un métier qui paye. Il n'exige aucun examen, aucun concours à l'origine. Il peut mener à une gloire rapide. Pourquoi ne pas le choisir de préférence à telle ou telle autre carrière difficile d'abord ou sans horizon ? Etrange conception des Lettres ! Un métier, c'est quelque chose qui s'apprend. Qui donc jusqu'à maintenant eût prétendu que la littérature pût s'apprendre, que quelque chose de lentement acquis pût remplacer cette flamme intérieure, ce don sans lequel il n'est pas d'écrivain ? Et comment s'étonner, dès lors, qu'abordant les Lettres sans dons et avec toutes les exigences, des téméraires, tous les jours plus nombreux, finissent par constituer une véritable armée de mécontents ?

Prolétaires des Lettres ! C'est vite dit. Qu'est-ce qu'un prolétaire ? C'est essentiellement un homme qui dépend et qui accepte de dépendre. C'est quelqu'un qui remplit obscurément un rôle social nécessaire dans un de ces multiples organismes dont l'ensemble fait une société. Le propre des travailleurs intellectuels est d'avoir abdiqué leur personnalité au profit de leur rôle social. Et c'est de cette abdication même qu'ils tirent tous leurs droits.

Pourrait on vraiment soutenir qu'il en aille ainsi des hommes de Lettres et qu'il y ait chez eux la moindre abdication au profit de la Société? Ecrire, n'est-ce pas, tout au contraire, affirmer sa personnalité, ambitionner d'être de ces quelques-uns dont le nom restera ? Les Lettres, c'est un risque personnel que l'on accepte. Les plus grands l'ont dit : *c'est l'isolement.* Comme nous sommes loin, ne vous semble t-il pas ? de cette conception collective et presque « collectiviste » de la littérature que l'on nous demande d'accepter ! Prolétaires de Lettres! Mieux vaut dire « ratés » ou, si le mot choque, « égarés ». Que ces égarés ne soient pas entièrement responsables de leur erreur, que le snobisme des Lettres qui gouverne notre époque, que l'exemple de certains succès trop rapides ou injustifiés soient pour quelque chose dans la téméraire orientation qu'ils ont donnée à leur vie et dans les déboires qu'ils ont connus, ceci est une autre question. Il n'en reste pas moins qu'ils se sont trompés. S'il est des miséreux parmi eux, secourons-les, mais ne les encourageons pas. Renan disait : « Il faut décourager les Arts ». Le conseil ne fut jamais si opportun. Il n'y va pas seulement de l'intérêt des véritables écrivains, mais du prestige même de nos Lettres.

Il fallait que ces choses-là fussent dites.

Mais pour avoir écrit un article de cette qualité, de cette vérité,

avec cette force et cette netteté, il fallait autant de courage que de talent.

Que M. Bernard Grasset soit donc loué de s'être évadé du domaine de *la Chose Littéraire* pour accéder à celui de la *Littérature* ; il a mis là de véritables dons d'écrivain au service des *Lettres* véritables.

GEORGES BATAULT.

ARCHEOLOGIE

Charles Terrasse : *Le Château de Chenonceaux*, Laurens.— Louise Lefrançois-Pillon : *Les sculptures de Reims*. — Rieder.

Le Château de Chenonceaux, dont nous parle M. Charles Terrasse dans une des monographies de la collection Laurens, est toujours une des étapes du tourisme de la région, et d'ailleurs une des plus jolies choses que nous ait léguées le XVIe siècle. Il y eut d'abord à Chenonceaux un château féodal que fit raser le maréchal de Boucicaut, en 1411 ; puis un deuxième manoir dont il reste des vestiges et qui fut acheté, définitivement, et après une première tentative, par Thomas Bohier, receveur des finances, en 1512, pour la somme de 12.540 livres.

La construction du nouveau château dura jusqu'en 1521 ; de l'ancien manoir féodal il ne reste guère que le donjon et des fossés. Thomas Bohier fit élever sur le Cher le corps principal du Château; il mourut en 1521, au cours de l'expédition milanaise et sans en avoir vu l'achèvement. Les travaux furent continués par sa veuve, Catherine de Briçonnes, et, après sa mort, en 1526, le castel passa dans le domaine royal, et servit de rendez-vous de chasse lorsque le roi parcourait les forêts d'Amboise et de Montrichard.

Avec Henry II, Chenonceaux était à Diane de Poitiers, mais après la mort du roi au tournoi de la rue Saint-Antoine, Catherine de Médicis se fit donner le château qui lui plaisait entre tous, en l'échangeant contre Chaumont, qui n'a jamais été qu'une bicoque, bien qu'il ait l'aspect d'un assez joli manoir féodal. A Chenonceaux, Catherine fit exécuter d'importants travaux, qui transformèrent presque complètement la construction primitive, d'après les plans de Philibert Delorme (*Plus excellents bastiments de France*). Ces travaux portaient surtout sur une galerie qui datait de Diane de Poitiers. On couvrit d'un double étage une

terrasse qui existait déjà et unissait la chapelle à la librairie; la reine-mère fit remanier les façades, doubler les fenêtres et placer entrer celles-ci des cariatides. Elle fit construire une aile de l'avant-cour. Ces divers travaux furent exécutés après 1580, par Baptiste Androuet Du Cerceaux; l'inventaire dressé après la mort de la reine donne des détails très curieux sur l'ameublement que possédait le château dont elle avait fait réellement une demeure princière. La chronique du temps fournit de même de précieuses indications sur les fêtes de l'époque dans les jardins de Chenonceaux. Le manoir passa plus tard à Louise de Vaudemont, veuve d'Henri III, qui en avait fait une véritable maison de deuil. Ce fut ensuite à César de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, et plus tard au Duc de Vendôme, commandant les armées de Louis XIV en Italie, celui que Saint-Simon nous montre recevant les ambassadeurs de Gênes sur sa chaise percée.

En 1733, c'est le fermier général Dupin qui devient propriétaire; il recevait une nombreuse société, parmi laquelle et à côté de nobles personnages on nommait Voltaire, Buffon, Jean-Jacques Rousseau, etc...

Chenonceaux était décidément tombé en roture ; la révolution passa sans y toucher, par chance, et au XIXe siècle on y trouve comme propriétaire Mme Pelouze, qui le fit restaurer à grands frais, et enfin M. Gaston Ménier, propriétaire actuel.

Le château, qui est une des plus jolies résidences royales qu'on puisse voir, se compose essentiellement de deux parties, le château primitif, construit par Thomas Bohier, et les galeries où fit travailler Catherine de Médicis. Sur les bords du Cher, on retrouve encore le donjon du manoir primitif, sa porte est surtout remarquable ; à côté, un puits dont l'ornementation est une pure merveille. Dès l'entrée, et s'ouvrant sur un large couloir central qui mène au château d'arrière, se trouve l'ancienne salle des gardes, devenue salle à manger, dont la cheminée et le pavement surtout sont remarquables; au delà se trouve la chapelle avec de précieux vitraux ; au rez-de-chaussée encore était la chambre dite de Diane de Poitiers, le cabinet vert et la librairie de Catherine de Médicis, avec un très beau plafond ; la chambre dite de François Ier avec un portrait de Diane de Poitiers dû au Primatice ; une chambre dite de Louis XIII, le dernier roi qui vint à

Chenonceaux et où l'on trouve un beau portrait de Louis XIV, par Rigaud. Toutes ces pièces s'ouvrent sur une large galerie centrale qui conduit au château vieux ; elle a été voûtée d'ogives et repose sur des piles qui s'élèvent en tourelles garnies de crénelages, formant balcons, sur l'eau du Cher. A l'étage sont diverses pièces dont une chambre de Catherine de Médicis, la chambre dite des « cinq reines » et diverses autres.

Un escalier monumental s'élève jusqu'au deuxième étage du château de Thomas Bohier ; il dessert divers appartements dont la notice ne parle pas, mais on sait que la façade extérieure de ce côté du château a été surtout modifiée par les architectes modernes, qui ont réduit le nombre des fenêtres, enlevé des cariatides, etc. ; des gravures anciennes donnent l'état d'autrefois, assez éloigné de celui de maintenant, et l'on peut dire une fois de plus que le dernier n'a pas l'avantage. Le petit volume de M. Charles Terrasse constitue en somme une intéressante notice sur Chenonceaux.

On peut ajouter que l'endroit possède encore un ancien moulin fortifié, mais qui se trouve aujourd'hui, nous dit-on, dans un assez triste état de délabrement.

§

A propos de la cathédrale rémoise, si maltraitée par la guerre de 1914, Mlle Louise Lefrançois-Pillon a publié un petit volume qui a un peu l'apparence d'un mémoire de société savante et n'en offre pas moins d'intérêt. C'est une étude sur **les sculptures de Reims** ou plutôt la grande église de Notre-Dame, et qui mérite de retenir l'attention. — La cathédrale de Reims, on le sait, est une œuvre surtout du XIIIe siècle ; mais dans ses décorations on a employé bizarrement, au côté nord, sous une voussure profonde, des parties sculptées et peintes provenant, dit-on, d'un tombeau représentant la vierge avec tout un cortège de personnages. Cette porte a donné jadis sur le cloître. Du même côté et à la hauteur du transept, se trouve la porte du Jugement avec une statue du Christ presque aussi célèbre que celle d'Amiens et dont la base porte de précieux reliefs relatifs, paraît-il, à l'histoire d'un drapier de la ville qui aurait vendu à fausse mesure. La seconde porte est celle de Saint-Nicaise et offre d'intéressants reliefs concernant la légende du Saint ; ces deux entrées montrent

des reliefs sans doute plus anciens que ceux de la façade et proviendraient, a-t-on dit, d'un édifice antérieur à la cathédrale actuelle. Nous arrivons maintenant à la grande façade que dore si merveilleusement le soleil du soir, on sait qu'elle a beaucoup souffert du bombardement criminel des Boches. Mlle Louise Lefrançois-Pillon en décrit longuement les trois portes ; ses sculptures, les unes archaïques comme celles de l'entrée de gauche, les autres d'un art plus avancé et dont on connaît surtout l'admirable groupe de Saint-Anne et de la Vierge, des anges dont l'un a été odieusement mutilé, la très belle Reine de Saba, des évêques, etc... On sait qu'on a beaucoup discuté sur la disparition des sculptures de la façade de Reims et que des remaniements ont été supposés ; c'est une question assez difficile a élucider et sur laquelle nous n'insisterons pas. — En hauteur de la façade se développe la galerie des rois, sur laquelle on a beaucoup discuté aussi, ses figures représentant, croit on, les rois de France sacrés à Reims, alors que dans d'autres cathédrales, — Amiens, Paris, — on a représenté les rois de Juda, ancêtres de la Vierge. La statuaire de Reims, souvent très inégale de valeur, comporte, on le sait, des morceaux d'une grande beauté ; mais comme dans toutes les cathédrales, c'est un art anonyme. Les sculpteurs, les artistes du moyen âge n'éprouvaient pas le besoin, comme ceux d'aujourd'hui, de mettre leur nom partout ; ils faisaient œuvre pie, et le ciel sera leur seule récompense. On peut comparer cet art dédaigneux du succès à celui de maintenant qui énumère, depuis le XVIIe, aux Invalides par exemple, les auteurs de toutes les figures, détails et attributs qu'on y montre, et la comparaison ne sera pas à l'avantage des derniers. Nous avons passé, d'ailleurs, divers thèmes de décorations dans la cathédrale, mais il en est un qui est une véritable curiosité et qui mérite d'être signalé avec l'esprit matois du moyen âge, qui ne perdait jamais ses droits. C'est la série de modillons qu'on découvre avec un peu d'attention sous la balustrade du faîte. Au cours des travaux de l'édifice, on en avait descendu un certain nombre et un photographe eut l'idée d'aligner toutes les têtes bizarres qu'il représente sur des tréteaux. Il en prit quatre clichés différents qui sont une véritable joie et le régal des amateurs de cocasseries ; ces têtes, qui sont pour la plupart de vraies caricatures, mais d'un travail aussi fini, aussi soigné que les grandes statues de la façade, montrent d'incroyables binet-

tes, des gueules, des lippes, des têtes de nonnes, de bonnes sœurs, — la sœur Tourière au milieu, au nez crochu et coiffée en bataille, etc.

C'est d'un art spécial sans doute, mais auquel on voit que les tailleurs d'images du vieux temps ont donné toute leur attention et toute leur science ; — j'ajouterai même qu'un éditeur serait heureusement inspiré s'il faisait recueillir avant leur disparition sous les intempéries, sinon sous de nouveaux obus, toute cette collection de caricatures si soignées et qui formerait un album bien typique, relatif à l'art du moyen âge. Le volume de Mlle Louise Lefrançois Pillon comporte une illustration assez nombreuse, mais qui a été placée tout à la fin du volume ; je dirai une fois de plus que ce n'est pas une idée heureuse.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Contre-expertise d'objets de Glozel. — « Autour de Glozel ». — Note sur un caractère de Glozel.

Contre-expertise d'objets de Glozel. — Le docteur A. Morlet avait confié la contre-expertise des objets de Glozel à M. Söderman, savant suédois, attaché à l'Identité Judiciaire. Il lui avait envoyé, entre autres, une bobine, un morceau de tablette à inscription et un ragment de vase d'argile..... *en attendant de pouvoir lui soumettre les objets mêmes qui ont été examinés par M. Bayle.*

Le 26 novembre, le Dr Morlet recevait de Suède le télégramme suivant :

Examen terminé. Aucune trace moderne. Tablette à inscription contient racine fossile qui a pénétré après cuisson.

Signé : SÖDERMAN.

En même temps, M. Söderman adressait une lettre au Dr Morlet pour lui annoncer l'envoi prochain d'un rapport documentaire détaillé, qui sera publié ultérieurement dans la *Chronique de Glozel* (*Mercure de France*).

En attendant, il lui donnait quelques précisions :

En examinant le morceau de tablette à inscription, écrivait M. Söderman, j'ai trouvé les traces d'une racine, d'une longueur d'à peu près

30 mm. et d'une épaisseur de 2 mm. dans la partie la plus épaisse de la racine.

Cette racine était complètement *fossilisée* et la zone autour du canal de pénétration était décolorée : c'est là le résultat d'une réduction provenant de la décomposition de la racine. La racine a pénétré la tablette après cuisson ; elle est morte à l'intérieur de la tablette ; elle s'est décomposée en décolorant son pourtour ; et enfin elle est devenue complètement fossile.

Malheureusement on ne peut pas dire combien de temps il s'est écoulé depuis la mort de la racine ; mais il faut croire que sa fossilisation a demandé un espace de temps bien considérable.

J'ai aussi fait examiner cette racine par M. le *Professeur Halle*, qui est le Directeur de la *section paléo-botanique* de notre Musée national. Il est complètement de mon avis *qu'il s'agit d'une racine bien fossile qui a pénétré la tablette après cuisson*, mais il ne peut pas non plus donner son avis sur le temps écoulé. Son rapport fera partie de mon expertise. Dès que je l'aurai mise en français, je vous l'enverrai. Etc.

Signé : HARRY SÖDERMAN.

§

« **Autour de Glozel** ». — Une réunion de l'Institut international d'Anthropologie s'était tenue sous ce titre le 8 novembre dernier. Trois conférenciers y avaient pris la parole, parmi lesquels le Dr Capitan, ce qui était une attraction, car le Dr Capitan, que l'on soupçonne, à tort ou à raison, d'avoir été l'instigateur de toute la campagne anti-glozélienne, n'avait jusqu'ici fait aucune déclaration publique et s'était dérobé à toute interview. Nous nous étions abstenus toutefois d'en parler, car, d'après les journaux, il n'y avait pas été question de Glozel. Les découvertes qui avaient été faites « autour de Glozel » étaient, toujours selon les journaux, de l'âge du bronze ou du fer (il était même question de fours de verriers) et n'avaient aucun caractère néolithique. Quant à la communication du Dr Capitan, elle avait été d'une insignifiance voulue et d'une discrétion absolue. En fait, le Dr Capitan n'avait rien dit et ne s'était prononcé ni pour, ni contre Glozel.

Nous avons reçu à ce propos une lettre d'un des trois conférenciers de la séance, M. François de Saint-Just, qui modifie notre impression. Il a parfaitement été fait des découvertes néolithiques « autour de Glozel » et même celle d'une pièce avec

signes alphabétiformes, dont il a été parlé à la séance, mais dont il n'a pas été question dans les comptes rendus. Voici celui du *Journal des Débats* (10 novembre), que l'on comprendra que nous donnions avant la lettre de M. de Saint-Just :

AUTOUR DE GLOZEL

Jeudi après-midi, l'Institut international d'anthropologie convoquait ses amis à une conférence sur « Ce que l'on peut voir autour de Glozel ». *Autour*, seulement... La salle fut pleine, et la réunion parfaitement calme.

Trois voix se firent entendre. Le Dr Léon Chabrol, de Vichy, qui est un archéologue pratiquant, parla de la protohistoire et des Gaulois. En passant, il indiqua que Glozel est un nom récent : on disait autrefois *Ciosel, Cicsel*. A l'aide de projections, il promena ses auditeurs dans les pittoresques Bois Noirs et Monts de la Madeleine, il décrivit la géographie et la géologie de la région, notant la présence de sources à toutes hauteurs, ce qui a permis l'habitat sur toutes pentes ; il résuma ses recherches personnelles sur les voies gauloises et prégauloises ; il rappela la fréquence de stations préhistoriques de surface, présentant de nombreuses pièces en pierre polie ; il raconta les mégalithes reconnus par lui, les pierres à bassin, probablement rituelles, qu'il a découvertes : certaines cuvettes, toutefois, dit-il, ont dû être façonnées par les eaux.

Du même âge ou à peu près, il y a encore à signaler les enceintes fortifiées, les camps retranchés qui donnent des objets divers, des poteries gallo-romaines, etc. Il y a aussi les souterrains — souvent révélés par l'effondrement d'un bœuf — connus depuis longtemps, généralement creusés dans des pentes, de type assez uniformes à pilier central, présentant des traces de foyers, donnant aussi des restes de céramique généralement gauloise, et encore des galets à signes gravés : à Palissard, on aurait trouvé une plaquette d'argile à signes ; à Puyravel un galet à trois lettres. M. Chabrol promène encore ses auditeurs au Cluzel, à Magard, etc. Ces souterrains paraissent avoir été occupés à des époques diverses.

« Autour de Glozel » encore, il y a des ateliers de verriers nombreux : certains travaillaient encore à des époques très récentes. Et d'aucuns étaient peut-être des fours de céramistes. Des pièces ont été trouvées, qui remontent au deuxième ou troisième siècle.

Enfin, dit le Dr Chabrol, il y a des restes de constructions gallo-romaines, de villas à plan bien reconnaissable, ayant fourni des vases, des lampes, des pièces de monnaie.

Le conférencier a montré — d'après ses propres recherches dont il

donnait la primeur — que les parages de Glozel sont très riches au point de vue archéologique, et il a été fort applaudi.

M. Mosnier, de Vichy, correspondant du ministère de l'Instruction publique, devait parler de l'archéologie romaine, mais, empêché par une indisposition, fut remplacé par un archéologue de la région, M. Saint-Just, qui a, d'ailleurs, souvent fouillé avec M. Mosnier, et qui raconta les résultats de ses propres recherches. Celles-ci sont intéressantes. Dans une grotte, il a pu découvrir une sépulture, avec débris humains, poteries, cendres, émail, outils en métal (bronze, fer) : sépulture de l'âge du fer, par conséquent. Ailleurs, il a trouvé un repaire d'hyènes, plein d'os rongés, appartenant à de nombreuses espèces, mammouth entre autres, et contenant une dent de panthère. (Rappelons en passant que M. Ch. Depéret, lui aussi, a trouvé une dent de panthère à Glozel.)

Enfin, M. Capitan, troisième et dernier conférencier, prend la parole. Il est très bref. Il ne veut tirer aucune conclusion. La question apparaît bien complexe. Et ce qu'il y a de mieux à faire est de continuer à recueillir et constater les faits, en évitant de trop accorder d'importance aux hypothèses et théories. Sage avis qu'ont partagé les auditeurs, fort intéressés par l'énumération des richesses archéologiques des parages de Glozel et par la diversité de celles-ci, et dont quelques-uns se demandaient, à la sortie, si l'on ne finirait pas par parler de Glozel même à l'Institut d'anthropologie, jusqu'ici fort hostile. — v.

Voici maintenant la lettre que nous adresse M. de Saint-Just :

Theillat, par Sanssat (Allier), 21 novembre 1928.

Monsieur,

J'ignore si le *Mercure* donnera un compte rendu de la conférence intitulée « Autour de Glozel », qui a eu lieu le 8 novembre dernier devant l'Institut international d'anthropologie, à Paris.

Le *Journal des Débats* du 10 et *l'Œuvre* du 9, entre autres, ont consacré un article à cette séance où le Dr Léon Chabrol a résumé ses recherches d'une année dans les environs de Vichy et ses intéressantes trouvailles : voies gauloises, mégalithes, enceintes fortifiées, souterrains.

M. le Dr Capitan m'avait demandé de prendre ensuite la parole, M. Mosnier, correspondant du ministère de l'Instruction Publique, ayant été retenu à Vichy par une indisposition. Les journaux en résumant mon rapport sur les découvertes que nous avons faites, mon beau-père, M. Noailly, et moi, dans la même région, ont commis plusieurs inexactitudes que je me permets de vous signaler à tout hasard.

Mon nom doit être complété ainsi (au lieu de M. Saint-Just) : François de Saint-Just.

Nos fouilles nous ont révélé deux gisements curieux : 1° une

grotte avec 5 foyers superposés, — une accumulation de poteries brisées, de toutes sortes ; 2° une sépulture de l'âge du fer avec un squelette intact (début d'incinération), des armes, des fragments d'émail, des polissoirs, un bétyle. Les fouilles continuent actuellement dans une sorte de puits funéraire dont l'orifice circulaire se trouvait sous des roches calcaires à 2 m. de profondeur ; nous y récoltons déjà du charbon de bois, de la cendre et des débris de poterie néolithique extrêmement épais (0 m, 04 ou 0,05). Notre ami, M. Mosnier, nous aide d'ailleurs ces jours-ci.

D'autre part, nous avons trouvé dans le parc même de Theillat, il y a 3 ans, un abri sous roche contenant des os et des dents admirablement fossilisés : une centaine de dents de chevaux, des dents de mammouth, rhinocéros ticharinus, grands cerfs, hyènes, bovidés, et 3 dents de panthères. J'ai insisté l'autre jour sur la présence simultanée dans notre gisement des dents de panthères avec celles d'espèces disparues : mammouth et grand cerf, — ayant lu dans votre intéressante revue la lettre récente de M. le Doyen Depéret sur la dent de panthère de Glozel voisinant avec les dents de renne.

Sur l'invitation de mon beau-père, M. Noailly, le Dr Capitan est venu au mois de juin voir nos fouilles ; il s'y est extrêmement intéressé, et, à son avis, il semble bien qu'il y ait eu là « une sélection humaine ».

En m'excusant de cette lettre trop longue, je vous prie de recevoir, etc...

F. DE SAINT-JUST

Membre de l'Institut international d'anthropologie.

Sans doute avez-vous connaissance de la découverte faite au Cluzel, chez M. Lamy, par le Dr L. Chabrol et M. G. Lamy, d'une tablette ou d'un galet avec signes dits « glozéliens ». Le Dr Chabrol en a fait part à cette même séance du 8 novembre.

§

Note sur un caractère de Glozel. — On a prétendu que les inscriptions libyques dérivaient du phénicien.

Or, voici dans une inscription libyque (fig. 1, b), que nous avons relevée au Musée des Antiquités d'Alger, un signe composé d'une circonférence surmontée d'une croix, qui ne figure dans aucun alphabet phénicien (Ahiram, Mesa, Eshmunazar), et ne ressemble à aucune lettre de cette écriture.

En revanche on le retrouve à Glozel (fig. 1, a) et même au Mas d'Azil.

Il semblerait donc que les caractères libyques et les caractères

glozéliens dérivent les uns des autres, ou ont une origine commune.

En tout cas, la présence à Glozel d'un caractère inédit à ma

a) ♂ (une des variantes du N° 92 de l'alphabet de Glozel — 4e fascicule de la Nouvelle Station Néolithique

b)

Inscription lybique du Musée d'Alger

connaissance et assurément très rare est une nouvelle preuve de l'intérêt de ce gisement.

EDMOND ESQUIROL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le « Mercure de France » au temps d' « Aphrodite ». — Sommes-nous bien ici en matière littéraire ? En

vérité, il ne sera question que de finances. Dans l'intéressant ouvrage qu'il vient de publier aux Editions de la Nouvelle Revue critique, M. André Fontainas dit ceci :

... Le brusque triomphe, inattendu à ce point, de l'*Aphrodite* de Pierre Louys fut près de le faire succomber [le *Mercure*]. L'édition, à peine mise au jour, s'épuisait aussitôt. Il fallait préparer de nouvelles éditions, sans tarder. Le public, les libraires, les journaux l'exigeaient. Le *Mercure* manquait des ressources suffisantes ; il n'était préparé qu'à des publications à succès normal, alenti. Se procurer de l'argent à tout prix, c'était encore risquer de compromettre l'avenir par tout un système onéreux d'intérêts et de remboursements successifs. Vallette non sans peine remit l'affaire d'aplomb, réussit à rassembler les fonds de roulement nécessaires, prit des engagements auxquels sa prudence réussit à faire honneur, sauva, reconstitua l'entreprise et, pour parer désormais à de si rudes inquiétudes, la consolida en la transformant en société anonyme. C'était le 12 mai 1894.

Et ainsi se vérifie tout de suite l'infirmité de la vérité historique. M. Fontainas est un écrivain consciencieux et qui a horreur du bâclage ; il est situé le mieux du monde pour connaître du sujet : il collabore à la revue depuis avril 1892 ; le 22 mars 1893, il adhérait à la société de fait qui groupait ses rédacteurs ; son nom figure parmi ceux des fondateurs de la société anonyme constituée, comme il le rapporte, le 12 mai 1894 ; il n'a jamais perdu le contact avec la maison ; la collection du *Mercure*, qui contient tous les renseignements précis possibles, est à son domicile ou en tout cas à la rédaction.

D'après sa leçon, le succès d'*Aphrodite* ayant mis le *Mercure* dans une situation financière périlleuse, le danger n'est esquivé que par la création d'une société anonyme. Ceci est déterminé par cela. C'est logique. C'est évident. Seulement, la société anonyme a été constituée le 12 mai 1894 et *Aphrodite* n'a paru que le 28 mars 1896. L'évidence a fait une victime de plus.

Car historiens, historiographes, mémorialistes, compulseurs d'archives, inventeurs de documents, assembleurs de faits et gestes, érudits de toute sorte, sont et sans doute ne peuvent être que des fauteurs de légendes, à la merci de mainte embûche, dont la principale est l'évidence résultant de l'interprétation logique. Comme si la vie était logique ! Leur siège est fait lorsque, confrontant deux événements, il leur paraît évident que l'un découle de l'autre. Détenant la vérité, inutile de pousser plus

avant les recherches, même s'il suffit d'ouvrir un livre qu'on a sous la main pour se convaincre qu'on n'est pas dans l'erreur.

Nul mieux que moi ne sait les complications provenues du succès d'*Aphrodite*. La « crise » ne fut cependant point si tragique, et ne justifie pas les mots « sauva », « reconstitua l'entreprise ». On n'eut rien à reconstituer ni à sauver. Les difficultés furent de l'ordre de celles que rencontre toute affaire qui se développe un peu vite, même quand elle est partie, ce n'était point notre cas, avec un capital suffisant. On n'eut pas même à recourir à l'aide extérieure : tout se passa entre amis faisant partie de la maison.

Une circonstance eût dû mettre M. Fontainas en garde, je veux dire les modalités de la société anonyme. Le capital était de 75.000 francs ; l'apport des fondateurs représentait 52.402 fr.50 ; la somme à réaliser en espèces se trouvait ainsi réduite à 22.597 fr.50. Du moins le versement de cette somme était-il exigible immédiatement ? Pas du tout. Statutairement, et non au gré du conseil d'administration, les versements seraient effectués par quart, *d'année en année*. Pauvre instrument de sauvetage...

Non, la société anonyme eut une autre cause que le besoin d'argent. Ce ne fut pas une opération financière. Je le dirai peut-être un jour, s'il m'arrive de noter en quelques pages la vie économique du *Mercure de France*. Mais rien n'est moins certain. L'aventure est à peine vraisemblable pour les gens qui connurent les nécessités commerciales d'avant guerre. Elle serait incompréhensible pour ceux d'aujourd'hui, et, comme on est jugé selon les rites de son temps, on ne manquerait point de m'accuser de bluff... à rebours.

ALFRED VALLETTE.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Edmond Gilliard : *La Passion de la Mère et du Fils*, poème ; Lausanne, Editions des « Cahiers Vaudois ». — Henry Spiess : *Chambre haute* ; Genève, Imprimerie Kundig. — Florian Delhorbe : *Besoin de pain et de Dieu* ; Le Cailar (Gard), Editions Marsyas. — Robert de Traz : *Alfred de Vigny* ; Paris, Hachette. — Mémento.

Les mois passent, les livres s'accumulent. Des auteurs impatients vous font demander si vous pensez à eux. On voudrait bien répondre par un oui, mais on ne trouve pas le courage de mentir.

On a été négligent, paresseux, égoïste. On s'est accordé de trop longues vacances. Un jour vient, pourtant, où il faut confesser toutes ses fautes. Voilà qui est fait.

Le retour de l'hiver rappelle enfin le chroniqueur au sentiment de son devoir. Il s'excuse d'avoir si longtemps différé de l'accomplir et, pris soudain d'un beau zèle, il met les bouchées doubles.

§

Allons y donc. L'été dernier déjà, je voulais vous parler d'un poème de M. Edmond Gilliard, la **Passion de la Mère et du Fils**, œuvre fervente, pleine de beautés obscures et redoutables. Mais j'apprends que M. Marcel Raoux, jeune écrivain qui passe pour bien connaître la pensée de l'auteur, vient de publier, sur cette *Passion*, un essai d'exégèse. M. Raoux déclare, paraît-il (je dis : paraît-il, car je ne possède point son commentaire et n'en puis parler que d'après une citation), qu'il faudrait s'entendre sur ce qui est proprement obscur : « Quand l'obscurité est dans les mots, écrit le scoliaste, elle est irrémédiable... Mais quand les mots cherchent scrupuleusement à expliquer le mystère des choses, et que la prétendue obscurité vient de la réalité même, souvent si difficile à saisir, c'est à nous d'entrer dans les mots pour poursuivre en eux la vérité ».

Boileau avait dit, le pauvre homme :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Y a-t-il, en vérité, des mots qui ne soient pas le signe d'une idée ? Et si les mots semblent obscurs, n'est-ce point parce que les rapports établis entre eux par l'orateur ou le scribe ne correspondent pas aux rapports qu'il nous est donné de percevoir entre les choses ? Comment donc entrer dans les mots sans parvenir à l'être ? Cela ne se peut guère que si l'auditeur est sourd et le lecteur aveugle, ou bien si le montreur d'images oublie d'« éclairer sa lanterne ». A moins d'admettre que toute poursuite est vaine et que nous ne comprendrons jamais rien à rien. Il faudrait alors condamner la Parole, ne plus voir dans l'homme qu'un tube digestif et des organes génitaux, ce qui, assurément, serait une vue assez exacte pour beaucoup de nos contemporains

Revenons à M. Edmond Gilliard. Sous réserve des éclaircissements que pourraient m'apporter les gloses de M. Marcel

Raoux — si toutefois il me juge digne de les connaître, — je me vois contraint de renouveler une hypothèse déjà émise à propos d'*Alchimie Verbale* : professeur, linguiste et métaphysicien, l'auteur de la *Passion* s'est forgé un vocabulaire, une représentation symbolique du monde, dont il livre la clef à des disciples attentifs. Il semble s'en remettre à eux du soin de répandre son enseignement. Des autres, il n'a cure. C'est son droit. Nul ne songe, d'ailleurs, à lui contester les plus beaux dons, la plus vaste culture. Mais les esprits de cette sorte, poètes confidentiels, ésotériques rhéteurs, font courir quelques dangers aux bonnes lettres : ils inquiètent la candeur des âmes simples, accordent une prime au snobisme et ménagent de faciles triomphes aux nombreux élèves de l'école Vautel.

Depuis plus de vingt-cinq ans qu'il publie des vers, Henry Spiess, comme Verlaine, a toujours vousoyé Dieu. Mais sa luxure, son ennui, ses remords, même quand il les traînait à la *Closerie des Lilas*, gardaient toujours l'accent huguenot de Genève. On m'assure que, dans sa retraite, il mène la vie d'un saint. Ses amis lui souhaitent d'y gagner l'apaisement, la joie, une sérénité catholique, universelle, de tous les instants et dans tous les domaines, ce regard assuré, enfin, qui domine l'univers sensible et le soumet au règne de l'Esprit.

Hélas! il faut bien avouer que l'inspiration religieuse ne s'égale pas chez lui, en fermeté, en puissance poétique, à ce qu'elle est, par exemple, chez un Louis le Cardonnel. Que de balbutiements, d'hésitations, d'inquiétudes! Et combien faible encore, l'espoir!

> Tout le passé, faute après faute
> Me persécute sans repos.
>
> Tout me réprouve, tout m'achève :
> Je ne sais plus joindre les mains.
> Et les paroles de la grève
> Sont d'angoisse et d'effroi sans fin.
>
> Je ne sais plus comment l'on prie...
> Solitude... Où s'en vont mes pas ?
> Il n'est plus pour moi de patrie
> Qu'au cimetière, tout là-bas.

Tout aussitôt, il est vrai, le poète s'écrie :

> Entre, l'église est toujours ouverte,
> Où Notre-Seigneur Jésus-Christ

Te destine Sa Chair offerte
Et t'ouvre ce cœur que tu as meurtri.

Henry Spiess, qui fut pourtant un vrai lyrique, ne paraît pas avoir retrouvé, avec la foi, cette fière exaltation de l'âme et des sens où la poésie prend sa source. Sa piété est volontiers prêcheuse. Ou bien elle se fait puérile, à l'imitation de ces petits dont le poète célèbre l'innocence. Décidément, cette **Chambre Haute**, où flotte une odeur de *nursery*, se révèle un peu basse de plafond. Mais ne soyons pas injuste. L'auteur de *Saison divine* reste un bon artisan du vers. Lorsqu'une religion moins apeurée aura fait naître en lui, avec une sincérité égale, des thèmes plus larges, des résonances plus fortes, il redeviendra l'Inspiré que nous aimions. Car la poésie sacrée, c'est beaucoup plus que le besoin de Dieu, c'est avant tout sa grâce, vivifiée par sa présence.

Besoin de pain et de Dieu, s'écrie M. Florian Delhorbe. Il ne s'agit plus ici de poésie, mais d'un essai fort éloquent sur la philosophie de l'histoire et de la politique. M. Delhorbe, qui nous avait donné naguère un pamphlet mysogine, *Une saison chez les femmes*, se défend d'être métaphysicien. Il veut travailler dans le concret, s'appuyer sur le sol que nous foulons, prendre racine dans la terre. C'est la méthode que j'ai toujours recommandée en esthétique. Tout porte à croire qu'elle se peut appliquer valablement à l'essence même de la vie sociale.

Le besoin, assure notre philosophe, ne se définit pas. Il existe. Pour vivre, il faut manger. En se prolongeant, le besoin de pain devient besoin de sécurité, puis d'absolu. Tout repose donc, pour l'homme, sur un « besoin de vie et de survie ». A ce propos, M. Florian Delhorbe relève dans le *Pater* l'obsession du pain quotidien et fait de la prévoyance, qui pousse aux économies, une « forme première de l'ascétisme ». Il poursuit : « Besoin de pain, prendre ; besoin de Dieu, donner. Prendre et donner, tel est le rythme ». Partant de cette formule, il examine successivement les notions de propriété, de justice, de charité et loue l'Eglise romaine d'avoir su accorder le spirituel avec le temporel relier le ciel avec la terre. Un chapitre est consacré au socialisme, cette religion de nos modernes, enlisés dans la matière.

L'auteur revient ensuite à son premier propos : « Un pain pour deux hommes ». (On pourrait objecter que le problème ne se

pose pas toujours ainsi.) Deux solutions possibles : la lutte, c'est-à-dire le meurtre du faible par le fort, ou la transaction, le pacte. Les guerres, les révolutions, toute la politique, toute la sociologie trouvent ainsi leur explication dans le besoin. La thèse paraît contestable, car elle suppose, *primo*, que la production est nécessairement inférieure à la consommation ; *secundo*, que tous les conflits sont d'origine économique (alors que les hommes obéissent plus souvent à leurs sentiments, à leurs passions, à leurs illusions qu'à des intérêts, à des besoins réels).

Après avoir analysé les conséquences de la dernière guerre, M. Delhorbe expose les efforts accomplis, avec des succès variables, par la Société des Nations afin de réparer la casse et de relever les ruines. Sa conclusion est que notre équilibre reste précaire parce que les besoins marchent rarement d'accord.

Tout cela, fougueux, vivement écrit, dans un mouvement très oratoire, dans une langue imagée, abondante, où il y a du Ramuz et surtout du Péguy.

Que le besoin de Dieu subsiste souvent chez ceux-là même dont la raison refuse de se plier à aucun dogme, c'est ce que montre M. Robert de Traz par l'exemple d'**Alfred de Vigny.**

On songe aux vers fameux :

> Le juste opposera le dédain à l'absence
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité.

M. de Traz en prend texte pour nier l'athéisme du poète : « Il a trop besoin de l'Eternel, et sa négation même le postule ». Mais il se fait de Dieu « une image moins chrétienne que judaïque ». Cette idée d'un Maître méchant, « le cruel Dieu des Juifs », l'intelligence pourrait l'accepter, mais le cœur se révolte contre elle. Aussi conduit-elle Vigny à diviniser la conscience de l'homme. « Toujours, par des chemins de traverse, son effort vise à rétablir Dieu. » Elle fait de lui un stoïcien, « mort incroyant, mais selon l'Eglise, non par hypocrisie, mais pour empêcher les hommes de ne plus croire en rien ». Remercions-le, ajoute M. de Traz, « d'avoir voulu donner un exemple jusque dans son agonie et pardonnons-lui d'avoir pensé que l'extrémité du stoïcisme, c'était le mensonge ».

Dans cet ouvrage concis et substantiel, le directeur de la *Revue de Genève* n'a pas voulu faire la moindre concession à la mode

des « vies romancées ». Il nous apporte une monographie critique, biographique et documentaire. Rien d'important n'y est oublié, rien d'inutile n'y prend place. Livre de bonne foi, probe, impartial, d'une émouvante sobriété.

Le dernier chapitre, « Vigny et nous », évoque à nouveau le « besoin de Dieu » :

A des degrés divers et l'appelant de noms différents, ne sommes-nous pas, les uns et les autres, obsédés par Dieu ? Hélas ! la mode s'est emparée de cette exigence : Dieu est devenu un objet de snobisme. Vigny nous montre énergiquement qu'il est difficile de croire, et redonne ainsi son prix à la foi. Car la foi, une foi douloureuse, une foi crucifiée l'habitait. Et c'est peut-être ce désir ardent de communier avec l'Eternel, c'est peut-être cette volonté surhumaine d'atteindre enfin un absolu qui fait de lui le frère aîné de beaucoup d'entre les hommes d'aujourd'hui.

Mémento. — I. Les Revues. — Un bon point à la *Nouvelle Semaine* de Neuchâtel pour avoir amélioré sa typographie et transformé sa couverture. (La critique n'est donc pas toujours inutile.) Un autre pour publier la première traduction française de *Henri le Vert*, roman de Gottfried Keller, œuvre parfois ennuyeuse, mais capitale.

II. — Livres reçus : *Correspondance générale de J.J. Rousseau*, tome X (Colin) ; *La Beauté sur la Terre*, roman, par C.F. Ramuz (Grasset) ; *Paillasson*, roman par W. Jéquier (Attinger) ; *Les Images taillées*, roman, par Marguerite Delachaux (Attinger) ; *La Cité douloureuse*, par Pierre Vallette (Genève, Jullien).

RENÉ DE WECK.

LETTRES RUSSES

Sur Tolstoï (Revues et Journaux). — N. N. Apostolov : *Tolstoï vivant*, Ed. du Musée Tolstoï, Moscou, 1928. — Tolstoï et Tourguenev : *Correspondance*. — Comtesse Tolstoï : *Journal* intime. — Skabitchevsky : *Souvenirs littéraires*, Ed. Terre et Fabrique, 1928. — K. F. Waltz : *65 ans de théâtre*. — Le Bulletin de la Société des Amis des Lettres russes, Paris, 1928. — Le Jubilé des 30 ans du Théâtre artistique.

Le centenaire de **Tolstoï** a provoqué une véritable éclosion littéraire. Pas une revue, pas un journal qui n'ait consacré de nombreuses pages à cet événement. La revue *Krasnaia Nov* lui a fait une très large place dans son numéro de septembre (n° 11). Nous y trouvons un excellent article de Fritché : *Tolstoï et Tchernychevski* ; des souvenirs très intéressants d'un des fils de Tolstoï, Serge : *Mon père aux années 70*, et, de la fille de

celui-ci, Mme Tolstoï-Popov, *Mes souvenirs sur L. N. Tolstoï*, hommage touchant peut-être, mais sans grand intérêt. Un article très documenté, et d'une haute importance pour l'histoire de la Littérature russe, est celui de M. Tziavlovsky, qui a donné la Correspondance entre Tolstoï et Panaïev, accompagnée de nombreuses notes et de commentaires. Enfin, dans ce même numéro, la *Krasnaia Nov* publie la Conférence tout à fait remarquable faite par le Commissaire du peuple à l'Instruction publique, Lounatcharsky, à l'Université de Sverdlovsk : *Tolstoï d'après Lénine et Raskolnikov.*

La revue *La Presse et la Révolution* a consacré à Tolstoï une grande partie de son sixième numéro. Rien que la lecture de la Table des Matières donne une idée de l'éclectisme de la rédaction dans le choix des articles en même temps que de l'intérêt qu'apporte maintenant la critique à l'étude des œuvres de Tolstoï, envisagées de tous points de vue : artistique, historique, philosophique et social. V. Polonski expose la critique marxiste de Tolstoï qui, d'ailleurs, est loin d'être tendre pour l'illustre écrivain, dont les idées, selon l'auteur, furent très nuisibles au développement de la doctrine de Marx. A. Vinogradov étudie le sens et l'origine des tableaux de la vie militaire chez Tolstoï. On trouve encore dans ce numéro une quinzaine de lettres inédites de Tolstoï à Nekrassov, Samarine, et à sa fille Marie, princesse Obolensky. Ces lettres sont annotées par le secrétaire de Tolstoï, Goussiev. A citer encore : deux articles très intéressants ; l'un de Mme Olga Nemerovska : *Autour d'Anna Karénine*, l'autre de Gretch : *Tolstoï dans la peinture russe.*

C'est dans son n° 9 que le *Novy Mir* a commémoré le centenaire de Tolstoï, par des articles très documentés parmi lesquels nous citerons ceux de Stchegolev : *Mes rencontres avec Tolstoï* ; Pertzov : *Ma visite à Tolstoï* ; Sherbakov : *Tolstoï inédit* et Voïtolovski : *Le problème de la guerre et de la révolution dans les œuvres de Tolstoï.*

Quant aux articles des journaux publiés pour le centenaire de Tolstoï, leur énumération seule formerait une forte brochure, car la *Pravda*, les *Izvestia*, la *Komsomolskaia Pravda*, *l'Ecrivain et le Lecteur*, etc., pour ne citer que les quotidiens les plus importants, ont, durant plusieurs jours, consacré leurs colonnes à cet événement.

Outre les articles publiés par les périodiques, des livres aussi ont paru à l'occasion de ce centenaire. Les plus remarquables sont les *Souvenirs* de la Comtesse Sophie Andréievna Tolstoï ; *Tolstoï Vivant* de N. N. Apostolov, et la *Correspondance de Tolstoï et Tourguenev.*

Des **Souvenirs** de la comtesse Tolstoï, jusqu'à présent le premier volume seul est paru ; il s'arrête aux années 80. Dans un journal intime, il y a toujours à glaner des choses intéressantes, il n'en manque point dans celui de la comtesse Tolstoï. Entre autres, elle soulève le voile sur un événement littéraire qu'on ne connaissait jusqu'ici qu'imparfaitement, à savoir les motifs exacts de la querelle qui sépara Tolstoï, d'un autre grand écrivain russe, Tourguenev. La comtesse Tolstoï qui donne dans son journal le récit de cette querelle, dit qu'il lui fut dicté par Tolstoï lui-même le 23 janvier 1877. Elle écrit :

Les rapports de Léon Nicolaievitch avec Tourguenev, au début de la carrière littéraire de Tolstoï, à Pétersbourg, étaient des meilleurs. Leur connaissance personnelle datait de 1855. Tolstoï arriva à Pétersbourg le 21 novembre, venant de Sébastopol, et s'arrêta chez Tourguenev qui connaissait très bien sa sœur, Marie Nicolaievna... Tourguenev reconnaissait à Tolstoï une grande valeur littéraire et écrivait à Marie Nicolaievna les appréciations les plus flatteuses sur son talent. Ils se voyaient souvent et étaient très intimes, bien que Tourguenev, de dix ans plus âgé que Tolstoï, semblât voir en lui un rival.

Une fois (1), Tourguenev et Tolstoï se trouvèrent ensemble chez le poète Fet, en sa propriété de Stepanovka, dans le district de Mzensk, du gouvernement d'Orel. On vint à parler de charité et Tourguenev dit que sa fille, élevée à l'étranger, faisait beaucoup de bien en secourant les pauvres. Tolstoï déclara qu'il n'aimait pas cette façon de faire la charité, comme les Anglais, qui choisissent leurs pauvres (*my poors*) et donnent une infime partie de leur fortune. La vraie charité, dit-il, est celle qui vient du cœur : on obéit à son sentiment et l'on fait du bien. Tourguenev s'emporta : « — Alors, vous trouvez que j'élève mal ma fille ! » — « Je dis ce que je pense sans faire de personnalité », répondit Tolstoï. Tourguenev furieux s'écria : — « Si vous continuez à parler ainsi, je vous casse la gueule ! »

Tolstoï se leva et se rendit à Bogouslav, petite station située entre

(1) La scène rapportée par la comtesse Tolstoï se passa le 27 mai 1861.

notre propriété de Nikolskoïé (1) et celle de Fet, Stepanovka. Il envoya chercher un fusil et des balles et fit porter à Tourguenev une lettre de provocation. Il écrivait dans cette lettre qu'il ne voulait pas d'un duel banal : deux littérateurs arrivent avec un troisième qui porte des pistolets, et le duel se termine par le champagne. Il veut se battre sérieusement et prie Tourguenev de venir à Bogouslav, à la lisière de la forêt, armé d'un fusil.

Toute la nuit, Tolstoï ne dormit pas, attendant. Le matin, on lui remit une lettre de Tourguenev, dans laquelle il disait qu'il ne voulait pas se battre comme le proposait Tolstoï ; qu'il voulait un duel en règle. A cela, Tolstoï répondit à Tourguenev : « Vous avez peur de moi. Moi, je vous méprise et ne veux plus avoir affaire avec vous ».

Un certain temps s'écoula. Léon Nicolaiévitch vivait à Moscou. Un jour qu'il se trouvait dans cette extraordinaire disposition d'esprit, qui était parfois la sienne, qui le faisait tout humilité, le remplissait d'amour, du désir du bien, d'aspirations supérieures, la pensée d'avoir un ennemi lui fut insupportable. Il écrivit à Tourguenev pour lui exprimer ses regrets que leurs relations fussent devenues hostiles : « Si je vous ai offensé, pardonnez-moi, mais la pensée que j'ai un ennemi me peine infiniment », écrivait-il.

La lettre fut envoyée à Pétersbourg au libraire Davydoff, qui était en affaires avec Tourguenev. Mais avant qu'elle ait pu lui parvenir, Tolstoï recevait de Tourguenev une lettre datée de Paris où il disait : « Vous racontez à tout le monde que je suis un poltron et n'ai pas voulu me battre avec vous. Je vous demande satisfaction pour ce propos. Je me battrai (2) avec vous à mon retour en Russie. » A quoi Tolstoï répondit : « C'est si bête et si ridicule de provoquer en duel huit mois d'avance, que je ne puis répondre que par le même mépris qu'auparavant. Mais si vous avez besoin de vous justifier devant le public, je vous envoie une autre lettre que vous pourrez montrer à qui vous voudrez. »

Dans cette « autre » lettre, Tolstoï écrivait : « Vous m'avez dit que vous me casseriez la gueule, et j'ai refusé de me battre » Pour Tolstoï, ces lignes signifiaient : si Tourguenev n'a pas de véritable honneur et tient seulement à faire croire au public qu'il en a, eh bien, qu'il montre cette lettre ; moi, je suis au-dessus de cela et méprise l'opinion publique.

Tourguenev se montra très petit : il se déclara satisfait. Quant à la lettre envoyée par le libraire Davydoff, on ignore s'il l'a jamais reçue.

(1) Propriété de famille de Tolstoï, à 100 verstes de Iasnaia Poliana. Elle appartenait au frère aîné Nicolas, après sa mort elle revint à Léon Tolstoï.
(2) Retour qui ne devait avoir lieu que dans huit mois.

Parmi les différents ouvrages sur Tolstoï, le volume de N. N. Apostolov : *Tolstoï vivant*, édité par le Musée Tolstoï de Moscou, mérite une mention spéciale. Ce n'est pas une vie romancée du grand écrivain, ce n'est pas davantage une critique littéraire de ses œuvres, ni une biographie chronologique détaillée, c'est, en quelque sorte, un Tolstoï raconté par ses contemporains. L'auteur a choisi les pages les plus caractéristiques, les lettres les plus intéressantes de ceux qui furent en rapport avec le célèbre écrivain, et le tout compose un volume d'une lecture très attachante d'où, en effet, le grand apôtre de la non résistance se dresse comme vivant. La méthode suivie par M. Apostolov est peut-être la meilleure qu'on puisse proposer à ceux qui veulent les biographies les plus fidèles. Le livre est abondamment illustré et c'est un très beau monument érigé au grand écrivain.

Un autre livre très intéressant, c'est la **Correspondance de Tolstoï et Tourguenev**, recueil de quarante-neuf lettres, dont quarante-deux sont de Tourguenev à Tolstoï et sept de Tolstoï à Tourguenev. Une vingtaine des lettres de Tourguenev avaient déjà été publiées, les autres étaient jusqu'alors inédites. Celles de Tolstoï avaient paru à diverses époques en différentes publications.

Nous avons déjà rendu compte de plusieurs livres de *Souvenirs* et *Mémoires* de littérateurs, qu'a publiés le gouvernement des Soviets. Voici, dans cette collection, un nouveau volume, très copieux, de Skabitchevsky : **Souvenirs littéraires**. Skabitchevsky, décédé il y a quelques années, collabora longtemps aux *Otietchestvennia Zapiski* et dans plusieurs grands journaux et revues. En outre, il est l'auteur d'une *Histoire de la nouvelle littérature russe*, parue en 1888 et qui eut alors un très grand succès. C'était un critique de l'école de Pissarev et de Dobrolubov, mais ayant beaucoup moins de talent que ceux-ci. Comme Iassinski, Annenkov, Panaiev, dont on a publié les *Souvenirs*, Skabitchevski connaissait tous les milieux littéraires, artistiques et politiques de son temps, et ses souvenirs, *Les années de 1875-1905*, sont une contribution intéressante à l'histoire de la société russe. Comme Iassinski, en Skabitchevsky le mémorialiste l'emporte de beaucoup sur le critique littéraire.

Une autre collection de « Souvenirs », qu'édite également le gouvernement des Soviets, se rapporte au Théâtre. Nous avons

parlé, dans de précédentes chroniques, du livre de Stanislaovsky, des mémoires de Mme Savina, des « Souvenirs » de l'ancien directeur des théâtres impériaux, Télakovsky. Voici maintenant les **Souvenirs** de Waltz qui, pendant soixante-cinq ans, fut le décorateur principal des théâtres impériaux de Pétersbourg et de Moscou. On peut dire qu'il connut toute la gent théâtrale russe de cette longue période, et aussi la plupart des sommités du monde artistique, à l'étranger. Car M. Waltz, peintre décorateur de tout premier ordre, était un homme de haute culture, très lettré et qui, à l'étranger, où il se rendait souvent, entretenait des relations amicales avec un grand nombre de musiciens célèbres, tels que Gounod, et de grands écrivains tels que d'Annunzio. Dans ses « Souvenirs », il y a des pages très intéressantes sur Wagner et Saint-Saëns, sur les célèbres cantatrices Van Zandt et La Patti, sur le fameux Tamberlink, et, parmi les célébrités russes, sur Tolstoï, Rubinstein, Rimsky-Korsakoff, etc.

Voilà qu'est paru le deuxième volume du **Bulletin de la Société des amis du Livre russe**. Nous avons parlé de cette publication lors de la parution du premier volume ; le deuxième est peut-être édité avec encore plus de soin et plus luxueusement que le précédent, et il faut féliciter sans réserve le président de cette Société, M. Apostol, qui apporte tant de goût et de discernement dans la composition de ce *Bulletin* qui, sans doute, deviendra prochainement une rareté bibliographique.

Dans ce deuxième tome, il y a précisément un article très important de M. Apostol sur les dessinateurs russes qui travaillent pour les éditions françaises. Un autre article qui mérite aussi de retenir l'attention est celui de M. Losinsky qui publie une lettre inédite, très intéressante, de Pouchkine sur les droits d'auteur. L'original de cette lettre a été acheté pendant la guerre par M. Katenine, chez un antiquaire parisien. Elle était adressée par Pouchkine à l'ambassadeur de France à Pétersbourg, baron Barante. Il s'agissait alors, comme de nos jours, d'établir une convention littéraire entre la France et la Russie. Voici cette lettre :

Monsieur le Baron,

Je m'empresse de faire parvenir à Votre Excellence les renseignements que vous avez désiré avoir, touchant les règlements qui traitent de la propriété littéraire en Russie.

La littérature n'est devenue chez nous une branche considérable d'industrie que depuis une vingtaine d'années environ. Jusque-là elle n'était regardée que comme une occupation élégante et aristocratique. Mme de Staël disait en 1811 : « En Russie, quelques gentilshommes se sont occupés de littérature ».

Personne ne songeant à retirer d'autre fruit de ses ouvrages que des triomphes de société, les auteurs encourageaient eux-mêmes la contrefaçon et en tiraient vanité, tandis que nos académies donnaient l'exemple du délit en toute conscience et sécurité. La première plainte en contrefaçon a été portée en 1824. Il se trouva que le cas n'avait pas été prévu par le législateur. La propriété littéraire a été reconnue en Russie par le souverain actuel. Voici les propres termes de la loi :

Tout auteur ou traducteur d'un livre a le droit de l'éditer et de le vendre comme propriété acquise (non héréditaire).

Ses héritiers légitimes ont le droit d'éditer et vendre ses ouvrages (dans le cas que la propriété n'en soit pas aliénée) pendant l'espace de 25 ans.

25 ans passés, à dater du jour de sa mort, ses œuvres et traductions deviennent la propriété du public. Loi du 22 avril 1828.

L'amendement du 18 avril de la même année explique et complète ces règlements. En voici les principaux articles :

Une œuvre littéraire, soit imprimée soit manuscrite, ne saurait être vendue ni du vivant de l'auteur ni après sa mort pour satisfaire ses créanciers, à moins qu'il ne l'ait exigé lui-même.

L'auteur a le droit, nonobstant tout engagement antérieur, de faire une nouvelle édition de son ouvrage si les deux tiers en sont changés ou bien entièrement refondus.

Sera regardé comme contrefacteur : 1°) celui qui, en réimprimant un livre, n'aurait pas observé les formalités voulues par la loi ; 2° celui qui vendrait un manuscrit ou le droit de l'imprimer à deux ou plusieurs personnes à la fois, sans en avoir eu le consentement ; 3°) celui qui publierait la traduction d'un ouvrage imprimé en Russie (ou bien avec l'approbation de la censure russe) en y joignant le texte même ; 4°) qui réimprimerait dans l'étranger un ouvrage publié en Russie, ou bien avec l'approbation de la censure russe, et en vendrait les exemplaires en Russie.

Ces règlements sont loin de résoudre toutes les questions qui pourraient se présenter à l'avenir. La loi ne stipule rien sur les œuvres posthumes. Les héritiers légitimes devraient en avoir la propriété entière avec tous les privilèges de l'auteur lui-même. L'auteur d'un ouvrage pseudonyme, ou bien attribué à un écrivain connu, perd-il son droit de propriété et quelle est la règle à suivre en cette occasion ? La loi n'en dit rien.

La contrefaçon des livres étrangers n'est pas défendue et ne saurait l'être. Les libraires russes auront toujours beaucoup à gagner en réimprimant les livres étrangers, dont le débit leur sera toujours assuré, même sans exportation, au lieu que l'étranger ne saurait réimprimer des ouvrages russes, faute de lecteurs.

La prescription pour le délit de contrefaçon est fixée à deux ans.

La question de la propriété littéraire est très simplifiée en Russie où personne ne peut présenter son manuscrit à la censure sans en nommer l'auteur et sans se mettre par elle-même sous la protection immédiate du gouvernement.

Je suis avec respect,
Monsieur le Baron
de Votre Excellence
le très humble et très obéissant serviteur
ALEXANDRE POUCHKINE.

16 décembre 1836.
Saint-Pétersbourg.

A la fin d'octobre dernier, toute la Russie a fêté solennellement les trente ans de l'activité du **Théâtre artistique de Moscou**, célèbre maintenant dans le monde entier. Beaucoup d'écrivains étrangers, surtout allemands et tchèques, étaient venus apporter les témoignages d'admiration de leur pays à ce grand conservatoire de l'art dramatique ; il y avait aussi un Français, M. Charles Vildrac. A l'occasion de ce jubilé, qui fut célébré, pendant toute une semaine, par des fêtes suivies de conférences et de spectacles divers, un grand nombre de brochures ont été publiées, parmi lesquelles la plus importante est celle d'Uri Sobolev : *Le Théâtre artistique de Moscou*. Depuis sa fondation, ce théâtre a représenté 74 pièces, la première en 1898 : *Le tzar Fedor* d'Alexis Tolstoï, la dernière : *Ountilovsk*, de Léonov. Le répertoire du Théâtre artistique compte des œuvres de Léon Tolstoï, Alexis Tolstoï, Tourguenev (*Un mois à la campagne*), Andréiev, Gorki, Tchekhov, etc. Parmi les auteurs étrangers, une large place est faite aux pièces d'Ibsen. Des auteurs français, le Théâtre artistique joue le *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, l'*Oiseau Bleu*, de Maeterlinck, et, de Pagnol et Nivoix, *Les Marchands de gloire*.

Après la révolution bolcheviste, le théâtre artistique, devenu théâtre classique, a été forcé d'évoluer et de donner des pièces répondant au goût du jour et surtout aux questions importantes qui agitent les masses. Les directeurs, les mêmes qui fondèrent le

théâtre il y a trente ans, surent s'adapter aux nouvelles exigences et trouver des pièces qui reflètent les grands événements qui ont secoué la Russie. Parmi ces pièces nouvelles, les plus remarquables sont *La Famille Tourbine* de Boulgakov, *Oantilovsk* de Léonov et surtout le *Train blindé* de Vsevolod Ivanov.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Deux langues. — L. Roussel : *La Littérature de la Grèce moderne.* — A. Thumb : *Grammatik der Neugriechischen Volkssprache*, refondue par J. Kalitsounakis ; W. de Gruyter, Berlin et Leipzig. — J. Psichari : *Un Pays qui ne veut pas de sa langue* ; Mercure de France, Paris. — Ouvrages sur la Question de langue. — El. Yannidis : *I toniki Metarrythmisi* ; « Anayennisis », Athènes. — A. Andréadès : *Le Théâtre Grec contemporain.* — Th. N. Synadinos : *O Maikinas*, drame ; Akropolis, Athènes. — K. Kazantzakis : *Nikiphoros Phôkas* ; éd. Stokhastis, Athènes. — Mémento.

Il y a en Grèce deux littératures, comme il y a **deux langues** : nous n'avons cessé de le répéter au cours de ces chroniques, inaugurées au *Mercure* depuis plus d'un quart de siècle. Il y a la littérature en grec scolastique ou faux grec ancien, qui ne compte pour ainsi dire plus de poètes ni de conteurs, mais qui a l'estampille officielle et qui garde ses positions dans la Presse, dans l'Université, dans la prose didactique, encore que ses pertes soient chaque jour plus sensibles. Il y a, d'autre part, la littérature en grec vivant, et cette langue, fille légitime de l'ancienne, comprise et parlée à travers tous les territoires helléniques, conquiert peu à peu tous les domaines de l'art et de la pensée. Elle est riche, d'ailleurs, des qualités les plus brillantes, et nous n'avons jamais caché l'intérêt particulièrement vif que nous portons aux ouvrages contemporains, qui ont réussi à l'illustrer. Nous n'avons cessé d'affirmer nos préférences pour une Grèce vivante, notre peu de goût pour une Grèce de pure imitation, et quand nous entreprîmes de définir ici la *diglossie*, peu de Français, croyons-nous, nous avaient devancé dans la voie que nous avons spontanément adoptée. Notre voix, cependant, ne dut rencontrer que d'assez faibles échos, puisque M. Louis Roussel, tout en rendant hommage à nos consciencieux efforts, nous prévient, dans son étude très générale sur **La Littérature de la Grèce moderne** (*Revue de Paris*, 1er septembre 1928), que cette littérature,

malgré ses rares mérites, est réellement inconnue en France. M. Louis Roussel n'hésite pas, cependant, à déclarer que la Grèce est, depuis cinquante ans, le théâtre d'une renaissance littéraire, qui témoigne d'un effort égal à celui dont notre XVIe siècle s'enorgueillit. Et le vigoureux Critique, incriminant l'archæomanie, partagée par les Grecs eux-mêmes, du discrédit dont les Lettres actuelles sont frappées aux yeux de l'étranger, proclame hautement que « plus le voyageur est lettré, moins il a d'yeux pour voir la Grèce vivante. »

Par ailleurs, il fait judicieusement remarquer que l'enseignement secondaire hellénique reste médiocre ; car il méprise absolument la langue dite populaire, c'est-à-dire la langue littéraire, en sorte que les écrivains se trouvent souvent être, par rapport à cette langue, des illettrés ou des autodidactes. L'inconvénient, on le reconnaîtra tout de suite, n'est pas moins grave pour le curieux de l'étranger. En France, par exemple, où les traductions d'œuvres néo-grecques sont encore assez peu nombreuses, les moyens de s'initier à la littérature hellénique d'aujourd'hui sont plutôt restreints, en dehors des cours professés à Paris ou à Montpellier. En ces chroniques, nous n'avons point négligé de signaler, en toute occasion, les ouvrages de grammaire consacrés de-ci de-là à la langue vivante. La *Grammaire descriptive* de M. Louis Roussel est l'une des dernières en date, et elle a l'avantage d'être claire et complète. Or, les divers grammairiens sont loin de s'être mis d'accord sur un système unique de classification, et dès que l'on aborde le problème historique, les sujets de discussion deviennent presque inépuisables. Il faut avouer, par ailleurs, que l'étude attentive du grec moderne est hérissée de difficultés. Il n'est donc pas autrement étonnant que bien des bonnes volontés se soient découragées, que bien des curiosités se soient émoussées. En Grèce même, il n'existe pas une seule chaire de grec vivant. En revanche — je me borne à citer Psichari — il y en a trois à Paris, une à Londres, une à Munich, une en Roumanie, une en Amérique. Et voici que d'Allemagne nous arrive une fort remarquable **Grammaire de la Langue populaire Néo-Grecque**. C'est la deuxième édition de l'ouvrage d'Albert Thumb, refondu par M. J. Kalitsounakis. Simplicité, clarté, précision illustrent merveilleusement ces cent soixante pages, où l'auteur a condensé

tout ce qu'il est indispensable de savoir du grec moderne, « lequel n'est autre que le développement vivant et naturel du grec ancien », dit judicieusement la préface. Peut-être, dans leurs classifications, les grammairiens du démotique, à l'exception de M. Louis Roussel, ne mettent-ils pas suffisamment en relief les formations proprement modernes, tant pour la déclinaison que pour la conjugaison. Il y aurait lieu parfois sans doute d'insister sur certains phénomènes de grammaire proprement balkaniques, par exemple sur la formation des futurs à l'aide de formes contractées ou abrégées du verbe *vouloir*, et sur l'existence de deux thèmes dans le verbe, celui du perfectif ou de l'aoriste, celui de l'imperfectif ou du présent. Dans la déclinaison, la grande nouveauté du grec moderne est celle des pluriels en *es* et *des*, et la réduction progressive des formes casuelles.

Mais n'est-ce point *le Taxidi* de Psichari qui, dès 1888, apportait à la Grèce le meilleur traité de grammaire démotique ? Lui-même revendique cet honneur dans une copieuse et spirituelle étude, qui a récemment trouvé place aux pages de cette revue, et qui est venue fort à propos donner à nos modestes chroniques tout leur sens. De par le *Taxidi*, qui n'est une grammaire qu'à travers un récit de voyage de Paris à Constantinople, à Chio, à Athènes, Psichari insiste sur le rôle éminent qu'il fut appelé à jouer dans la bataille linguistique et littéraire en Grèce. Gloire incontestable et sans rivale : Psichari est le créateur de la Prose néo-grecque. Depuis plusieurs siècles, il y avait eu des poètes en démotique ; les plus grands, depuis l'Indépendance, n'avaient su choisir d'autre instrument ; mais la prose, jusqu'au *Taxidi*, était demeurée propriété du grec scolastique. On a le droit de s'étonner que M. Louis Roussel, qui est l'élève de Psichari et qui porte sur la langue des vues si claires, n'ait pas songé à rendre, au cours de sa récente étude, pleine justice à son glorieux maître. **Un Pays qui ne veut pas de sa langue** est un essai que tous les curieux de littérature grecque moderne auront à cœur de consulter au début de leurs études. Ils risqueront ainsi beaucoup moins de s'égarer à travers l'anarchie hellénique, héritage byzantin et asiatique. Ils ne manqueront, par ailleurs, d'acquérir, dès sa parution, la *Petite Grammaire néo-hellénique*, qui se rédige

en ce moment — nous annonce Psichari — dans le grec vulgaire le plus pur. . . . .

Rappelons pour notre humble part que, dès 1906, dans notre opuscule intitulé: *La Grèce littéraire d'aujourdhui*, nous nous faisions un devoir de rendre hommage à la géniale initiative de Psichari. . . . .

Trois étapes distinguent l'œuvre démotique en Grèce, disions-nous ! Le *Taxidi* de Psichari, la *Techni* de Vassilikos, la traduction des *Evangiles* par Pallis. . . .

Et nous invoquions le témoignage autorisé de Costis Palamas au début de ses *Grammata*, puis nous ajoutions :

Le véritable coup de foudre devait éclater en 1888 avec le *Taxidi* de M. Jean Psichari. Quelqu'un osait enfin servir sur la table littéraire néo-grecque un authentique plat de fraises des bois, sans mélange. Lui-même dut trouver assez piquant de faire surgir ainsi de France l'appel du renouveau. M. Psichari écrivait en prose, et l'audace n'en était que plus effrayante, le scandale plus véhément. En même temps, l'écrivain glissait ironiquement, à travers le récit imagé de ses impressions de voyage, les démonstrations grammaticales du linguiste.

Ces vérités, nous les proclamions il y a plus de vingt ans, et le grand Palamas lui-même nous en remerciait publiquement dans un article assez récent, publié par l'un des principaux journaux d'Athènes.

Nombreux toujours sont les ouvrages paraissant en Grèce sur **la question de langue**. La plupart témoignent de connaissances linguistiques insuffisantes, surtout ceux qui se mêlent de faire l'apologie du scolastique. C'est le cas de *Notre Langue nationale* par M. Michalakopoulos, lequel croit encore que la prononciation du grec n'a pas changé au cours des siècles. Souvent la politique entre en scène : le clergé, les gens qui veulent faire partie de l'aristocratie, les vieux universitaires sont les adversaires nés de la langue vivante. Socialistes et marxistes, au contraire, aiment lier la question de langue à la question sociale et à les résoudre l'une par l'autre. Ce popularisme anti-bourgeois est exposé avec beaucoup de force par M. K. C. Kordatos dans *Démoticisme et Scolasticisme*, avec ardeur et foi dans *Démoticisme et Socialisme*, par M. N. Yannios.

G. Kynigi plaide une thèse analogue dans sa remarquable défense et illustration du démotique, *Les Deux Mondes : l'Ancien*

et le Nouveau ; mais il y est clairement démontré que le popularisme linguistique n'a point partie liée avec le marxisme intégral. Nul toutefois n'a traité le problème avec plus de largeur et de compétence que M. Yannidis dans son savant ouvrage : *La Langue et la Vie*. On consultera également avec fruit sa récente étude sur l'accent et l'orthographe : **Réforme de l'accent**. Selon lui, l'accent aigu seul mérite d'être conservé. L'essentiel, en tout cas, est que l'on s'y reconnaisse. Par ailleurs, l'auteur se plaint des réelles défectuosités de l'alphabet grec. Les Crétois, sous Venise, l'avaient remplacé par l'alphabet latin, tout aussi peu apte, selon nous, à traduire les sons du grec vivant moderne. Il nous semble que l'alphabet grec pourrait être facilement amélioré. Une simple barre sur *bêta*, *gamma* et *delta*, par exemple, rendrait occasionnellement à chacun de ces signes sa valeur primitive, et l'*iota* renversé signifierait mouillure. Quant à l'iotacisme, c'est question peut-être plus grave encore.

En fait, c'est l'orthographe qui entretient la diglossie, parce qu'elle perpétue la mauvaise prononciation.

Il serait injuste d'oublier que le réquisitoire le plus vibrant, le plus complet fut prononcé à l'origine du mouvement par l'un des maîtres contemporains de l'ironie grecque, Emmanuel Roïdis, dans les célèbres *Idoles*, et l'on put croire un instant que le Scolasticisme allait être frappé à mort.

Les 24 pages maîtresses que son propre neveu, M. Andréadès, aussi fin lettré qu'économiste averti, consacre au **Théâtre grec contemporain**, c'est-à-dire à définir le talent de quatre maîtres de la scène d'aujourd'hui : Spyros Mélas, Gr. Xénopoulos, Pandèlis Horn, Th. Synadinos, sont aussi un hommage au démoticisme (*Rev. de Genève*, Oct. 27). M. Andréadès possède un sens aigu du théâtre ; il sait voir les mérites de la conception et dénonce hardiment les défauts d'exécution. Ses conseils sont judicieux. En même temps, il déplore que le théâtre grec ne soit qu'insuffisamment encouragé et qu'il se trouve ainsi limité à la comédie de mœurs en prose.

M. Synadinos se meut avec une certaine aisance dans ce genre difficile, et son récent **Mécène** nous en apporte la preuve.

Il y fustige sans pitié toute une part corrompue de la société d'Athènes et, dans le personnage de Karas, assassiné au dénoue-

ment par celle dont il abusa trop longtemps, il a dressé la figure inoubliable du faux philanthrope.

Mais le vrai drame, digne à la fois d'Eschyle et de Shakespeare, est-il devenu tout à fait impossible à la scène aujourd'hui ? La puissante œuvre de M. Kazantzakis : **Nicéphore Phocas**, si riche de couleur byzantine et de lyrisme, semblerait prouver le contraire. Mais qui se risquera à la monter ? En tout cas, elle est venue à son tour illustrer le grec vivant, de façon splendide.

Mémento. — M. Apostolos Melachrinos a réussi une consciencieuse transposition en vers de l'*Hécube* du vieil Euripide. Elle vaut d'être lue. Amoureux averti de folk-lore, artiste consommé, M. G. Drossinis a composé un vrai chef-d'œuvre avec *Miroloitis Omorphis*, que le peuple sans doute apprendra par cœur. Les *Maniatika Miroloyia kai Tragoudia* de M. K. Passayanis nous offrent les chansons populaires de tout un pays grec. Plus de deux cents morceaux. Travail éminemment probe. Les *Symbola* de M. Maltezos chantent en jolis vers jeunes l'amour et le charme de vivre. Chaude promesse. Les *Stikhi* de Mme Moatsou nous revèlent une sensibilité fine et gracieuse, un peu plaintive et désabusée Beau talent féminin. De la mesure, de l'émotion, une âme ouverte au frisson des choses distinguent les *Signales phones* de Mme Petimeza Laura. Un nom à retenir. Nous parlerons ultérieurement des livres épirotes de M. Pelleren, prose et vers, et reviendrons sur les derniers contes de MM. Voutyras et Th. Kastanakis. Sur ce dernier, M. L. Roussel dénonce l'influence de Proust. Nous ne le contredirons pas ; mais Kastanakis est d'abord un maître du grec vivant. On a pu le suivre dans *Agôn*, l'excellent journal grec de Paris dont l'intérêt ne se dément pas. A plus tard les revues. Mentionnons seulement *Kosmos*, magnifique périodique illustré, qui paraît à Paris, et la *Synchroni Skepsi*, revue panhellénique, qui nous vient d'Amérique avec les poèmes en langue anglaise de M. Michalaros : *The Legend of America*. *Libre* reste la seule revue de France consacrée exclusivement aux choses littéraires de Grèce.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Colonel T. E. Lawrence : *La Révolte dans le Désert (1916-1918)*, Paris, Payot, 192 .— *Documents diplomatiques secrets russes (1914-1917)*, Payot. — Henning Kehler : *Chroniques russes, traduites par E. Ch. Danan et J. Galeau*, Perrin. — Mémento.

En traduisant le livre du colonel Lawrence, **la Révolte**

dans le Désert, M. B. Mayra et le lieutenant-colonel de Fontlongue n'ont obéi qu'au seul désir de l'éditeur d'enrichir sa « collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale ». Une préface de 26 lignes rappelle le rôle joué par Lawrence et l'importance de son ouvrage. C'est trop succinct. Traduire n'est rien, si on ne sait pas commenter. M. B. Mayra et le lieutenant-colonel de Fontlongue ont perdu une excellente occasion de tracer, en tête de leur version, un portrait de l'énigmatique T. E. Lawrence. Son livre a lui-même une histoire, qui est singulière. M. D. G. Hogarth la conta naguère (1). Dans l'automne de 1919, l'hôte de l'Emir Fayçal, avenue du Bois de Boulogne, Lawrence avait achevé d'écrire le récit de son séjour parmi les Arabes durant la grande guerre. Peu après, à la station de Reading, ayant, dans un moment d'inattention, laissé sa mallette sur un banc, il ne la retrouva plus. On la lui avait dérobée, et avec elle le précieux manuscrit qu'elle renfermait et les photographies qui devaient servir à l'illustrer. Cette mésaventure n'est pas sans évoquer la légende d'après laquelle le chevalier de Lascaris fut, à sa mort, dépouillé de ses papiers par le consul général Henry Salt (2). Un Pierre Benoît, si le héros eût été français, eût tiré du vol de Reading un sujet de roman-feuilleton dirigé contre la « perfide Albion ». Lawrence n'incrimina aucune puissance étrangère. Il n'accusa qu'un pick-pocket, et recommença son œuvre, mais cette seconde version n'avait ni la fougue, ni la verdeur du premier jet. Il se fit longtemps prier avant de consentir à la publier en édition de luxe, à tirage très limité. Il y apporta tous ses soins, surveillant en personne le travail des peintres, illustrateurs, etc. Six années durant, les éditeurs d'Angleterre et d'Amérique se disputèrent à coups de livres sterling et de dollars l'œuvre de Lawrence. Elle parut enfin en 1926, sous le titre symbolique de *The Seven Pillars of Wisdom*, dans une édition pour ainsi dire hors commerce, chacun des exemplaires ayant été vendu 30 guinées (4000 fr. environ) à des souscripteurs, triés sur le volet et dignes de toute confiance. Le texte original

(1) *Lawrence of Arabia, Story of his book*, *Times* du 15 décembre 1926, p. 15. Cfr. aussi le *Daily Telegraph* du 14 décembre 26, p. 9, *The Desert Revolt. A great adventure. Colonel Lawrence's book.*

(2) Voyez le *Mercure de France* du 15. VI. 1924, p. 577.

de l'histoire de la Révolte du Désert conserve ainsi le caractère d'un document secret. Car, dit mystérieusement M. Hogarth, « le colonel Lawrence voulait que peu d'yeux en vissent la relation complète (les lecteurs comprendront pourquoi) ». Nous le comprenons et le regrettons. Presque simultanément, une édition expurgée — politiquement parlant — fut publiée dans les colonnes du *Daily Telegraph*, intitulée : *The Revolt in the Desert*. C'est cet abrégé que M. B. Mayra et le lieutenant-colonel de Fontlongue ont traduit. Le lecteur français n'eût sans doute pas été fâché de le savoir. Il eût ainsi compris pourquoi, s'il assiste aux divers engagements, s'il voit les phases de la lutte, il n'arrive pas à saisir les vraies causes de la révolte arabe. Ceux qui ont suivi de près les affaires arabes auront moins de peine à les démêler. Le colonel Lawrence ne nous livre qu'un fragment de l'histoire du mouvement pan-arabe dont il fut l'un des fauteurs. Sir Mark Sykes, H. Saint John Philby, miss Bell travaillèrent aussi à la même œuvre. L'Angleterre n'a pas su ou pu récolter ce qu'ils avaient semé. Seules, la Mésopotamie et la Palestine sont restées en sa possession, débris de l'Empire arabe que Sir Marck et Cie avaient rêvé de constituer sous son hégémonie. L'histoire secrète de cette extraordinaire entreprise ne sera malheureusement pas dévoilée de sitôt.

AURIANT.

§

Les Bolcheviks ont conquis le pouvoir en Russie en persuadant aux soldats qu'ils étaient ceux qui feraient la paix. Ils leur ont tenu parole parce qu'ils ne pouvaient faire autrement ; l'énormité des sacrifices qui leur furent imposés par les Allemands en est la preuve. Mais pour se disculper de leur honteuse capitulation et prouver « la volonté de guerre » des gouvernements « bourgeois », ils ont publié à plusieurs reprises des documents de premier ordre choisis dans les archives du **Ministère des affaires étrangères russe**. Leur traduction, que vient de publier M. J. Polonsky, est d'une lecture souvent émouvante et toujours intéressante.

Les Russes en 1914 considéraient encore la Turquie comme « l'homme malade » et comme un voisin inoffensif ; ils allaient en être vite détrompés. Il est vrai que le 27 juillet, jour de la

remise de l'ultimatum, le grand-vizir et Talaot déclarèrent à Giers (l'ambassadeur de Russie) « que la Turquie avait l'intention de rester absolument neutre », mais le 2 août, Giers apprit que la Turquie mobilisait. Le grand-vizir, qu'il alla voir, lui confia « en secret » que les troupes turques allaient être réunies contre la Bulgarie et non contre le Caucase. Le 3, Enver annonça qu'on avait laissé les officiers allemands libres de partir. Mais le 5, Giers apprit que « la Turquie avait tâté le terrain pour une entente militaire avec la Bulgarie ». Quelques heures plus tard, Tochev (le ministre de Bulgarie) lui apprit en effet qu'une entente avait été conclue entre la Turquie et l'Allemagne, la Turquie « conservant le droit de n'agir que quand les circonstances le lui permettraient ». Le 6, les Russes commencèrent à faire une autre découverte, à savoir que l'interdiction du passage des Détroits aux vaisseaux de guerre non turcs empêchait efficacement les vaisseaux russes de les passer, mais ne pouvait protéger contre les vaisseaux amis des Turcs. Aussi le 6, Sazonov télégraphie-t-il à Londres et à Paris : « Notre Ministère de la marine est d'avis que l'Autriche peut tenter, avec l'aide de la Turquie, dont la conduite est très équivoque, d'envoyer sa flotte dans la Mer Noire où ses forces certainement domineraient les nôtres. » Il demandait à la France et à l'Angleterre de l'empêcher. Le 8, l'arrivée du *Gœben* et du *Breslau* vint réaliser cette crainte.

Qu'allait faire la Turquie de son armée mobilisée ? Le 7, on annonça encore qu'elle se concentrerait près de la frontière gréco-bulgare. « Certains indices permettaient [cependant] de supposer que la Bulgarie allait se soumettre à l'influence austro-allemande. », ce qui aurait rendu inutile une telle concentration. En réalité, Bulgares et Turcs attendaient les batailles décisives pour se décider. Mais Enver (le ministre de la guerre turc), voyant l'émotion de Giers (qui le 6 parlait déjà de « sacrifices à la Roumanie, que nous saurions bien racheter en cas de succès »), lui proposa un traité d'alliance contre le retour à la Turquie « de la Thrace occidentale et des îles Egéennes », ce qui eût brouillé immédiatement la Russie avec la Grèce et la Bulgarie au profit de l'alliée de l'Allemagne. Giers ne comprit pas l'artifice et le 9 conseilla à Sazonov d'accepter « immédiatement ». Mais celui-ci fut assez prudent pour se contenter « de gagner du temps. » Dès le 16, il était devenu clair que la concentration turque se faisait contre

le Caucase et non contre la Grèce. La Russie était donc forcée de maintenir des troupes dans le Caucase, et les Turcs avaient l'impudence de prétendre que leur concentration avait pour but de se défendre contre elles. Le 16, Sazonov devint lui-même assez impressionné pour proposer de leur céder l'île grecque de Lemnos. Simultanément, la France, l'Angleterre et la Russie tombèrent d'accord pour offrir à la Turquie « la garantie de son intégrité territoriale » en échange de sa neutralité. Mais cette offre, à laquelle les Turcs n'eussent pas osé rêver un mois auparavant, était devenue peu tentante pour eux : ils croyaient de plus en plus à la victoire allemande ; le 27, Giers télégraphiait que « la situation sur le front français avait fait perdre beaucoup de son effet à l'offre ».

L'attitude de la Turquie dépendait beaucoup de celle de la Bulgarie : celle-ci, coincée entre la Roumanie et la Grèce, au lieu d'attaquer la Serbie dès la déclaration de guerre de l'Autriche, restait neutre. La clef de l'attitude de la Bulgarie était l'attitude de la Roumanie. Celle-ci n'inspirait pas d'abord grande confiance à l'Entente, et le 28 juillet Sazonov avait appris que l'ambassadeur de Roumanie à Berlin y avait « déclaré que si la Roumanie était assurée de ne pas être attaquée à revers par la Bulgarie, elle aurait, en ce cas, la possibilité de concentrer toutes ses forces contre la Russie ». Aussi, dès le 1er août, Poincaré conseilla-t-il « d'agir sur la Roumanie sans perdre de temps, en lui promettant la Transylvanie ». Mais le 3, on apprit que les ministres roumains s'étaient déclarés à l'unanimité pour la non-intervention. En dépit des défaites françaises, puis russes, le sentiment roumain pour les Alliés évolua favorablement. Mais les Roumains se sentaient dans la même position que l'Italie et « étaient d'avis qu'une sortie armée de l'Italie contre l'Autriche assurerait sans nul doute le succès militaire russe » (28 août). Les Alliés désiraient gagner l'Italie, mais pour un petit prix ; le 1er août, Poincaré ne voyait à lui offrir que « Valona et la liberté d'action en Albanie ». Le 4 août, l'ambassadeur d'Italie à Pétersbourg Carlotti indiquait qu'il faudrait en plus le Trentin. A ce prix, l'Italie « admettrait aussi des acquisitions territoriales sur la côte de l'Adriatique pour la Grèce et la Serbie ». Le 10, Buchanan et Paléologue proposèrent de faire à Rome une déclaration conforme. On hésita à la faire et les défaites françaises suivirent ; San Giu-

liano s'en déclara fort « influencé » ; le 27 « certains indices faisaient craindre que l'Italie n'eût l'intention de rester neutre jusqu'à la fin ».

Les alliés ayant gagné des victoires, le 16 sept. Sazonov offrit à Bratiano « la partie sud de la Bucovine et la Transylvanie ». Bratiano objecta « l'obligation de garder la plus grande partie des troupes roumaines contre la Bulgarie ». Le 26, Sazonov et Diamandi élaborèrent un projet d'entente russo-roumain, mais Bratiano ne se décida pas. En vain le 8 nov. lui fit-on savoir que Radoslavov avait déclaré que la Bulgarie resterait neutre et n'attaquerait pas la Roumanie si cette dernière combattait aux côtés de l'Entente. Evidemment, une attaque de la Bulgarie contre la Turquie eût enlevé à Bratiano son meilleur argument pour rester neutre ; Sazonov le constatait le 16 déc., mais ajoutait : « pourtant elle ne sera opportune que quand les troupes russes auront opéré une descente dans la péninsule des Balkans. » Tous les Russes étaient de cet avis. Leur état-major s'illusionnait sur sa force et c'est son erreur qui fit que le 7 mars Sazonov télégraphia « ne pouvoir à aucune condition admettre la participation des troupes grecques à l'entrée à Constantinople des armées alliées. » A partir du 8 mars 1915, Sazonov entrava la négociation avec l'Italie en défendant contre elle les intérêts serbes. Le 19 avril, Poincaré dut écrire à Nicolas pour lui signaler le danger. « Sous la pression instante de ses alliés », Sazonov « capitula ».

L'entrée en guerre de l'Italie paraissant assurée, le grand-duc Nicolas se hâta de prouver son inintelligence de la situation en écrivant à Neratov de résister aux exigences « absolument inacceptables » de la Roumanie ; il demandait que la future frontière soit « stratégique » (3 mai). Bratiano put donc continuer à négocier. Le 20 juin, le grand-duc Nicolas se ravisa. « Le moment est déjà passé où le concours de la Roumanie aurait été le plus favorable écrivit-il ; ce qui importe le plus pour le moment, c'est de ne pas laisser passer l'heure... Consentez à toutes ses conditions politiques. » Il était trop tard. Faute d'avoir su faire les concessions nécessaires, on avait manqué l'alliance de la Roumanie et de la Grèce. Cet avortement entraîna l'échec des négociations avec la Bulgarie. Celle-ci, qui hésitait encore, les commença le 25 mai. Ses demandes, comprenant Cavalla et une partie de la Dobroudja, étaient d'ailleurs inacceptables. Mais il est certain

que l'entrée en guerre de la Roumanie et de la Grèce, assurant l'écrasement de la Turquie, eût empêché la campagne de 1915 de se terminer par la défaite des Alliés.

La situation des Alliés ne s'améliora pas vite ; elle était encore bien dangereuse quand, peu avant le 27 mai 1916, Alexeiev « exprima son inquiétude au sujet de la Roumanie, « beaucoup d'indices lui faisant prévoir un changement dans l'orientation de la politique roumaine ». Fin juin, le gouvernement français se décida à agir énergiquement pour décider la Roumanie. Sa négociation marcha bien, mais alors ce fut Alexeiev qui fit des difficultés, « les forces de l'ennemi étant maintenant plus épuisées ». Le 1er août, Izvolsky dut avertir « de l'inquiétude du gouvernement français de ce que la Russie se montrait intraitable sur deux points auxquels à Paris on n'attachait pas grande importance pratique ». Stürmer, qui avait succédé à Sazonov, finit par céder, non sans écrire que dans le cas où il deviendrait nécessaire « de discuter certaines obligations de la convention, il rappellerait « les énormes concessions et sacrifices » faits par la Russie. Cette convention, si Alexeiev et Ibiesco s'y étaient mieux pris, eût pu cependant apporter la victoire ; elle préservait en tous cas de voir la Roumanie se joindre aux Puissances Centrales.

Avant la guerre, le danois Henning Kehler étudiait les langues romanes et fut élève de Bédier. En 1917, les Etats-Unis, qui s'étaient chargés jusqu'alors des intérêts austro-hongrois, étant entrés en guerre, le Danemark les remplaça dans ce soin. Des centaines de milliers de prisonniers constituèrent la clientèle du bureau qui fut créé au Consulat de Danemark pour s'occuper d'eux. Kehler y fut attaché dès l'été de 1917 ; il vint alors à Pétrograd. « Le monde est plein de belles villes, écrit-il ; Paris, Rome, Peking... C'était peut-être Pétrograd la plus belle... Et elle était plus belle que jamais, la belle ville, cet été-là. A son âme propre, elle ajoutait le romantisme du passé et l'ardeur fébrile de la révolution. Dans la fraîche lumière de la nuit septentrionale, c'était merveille de voir les façades de pierre muette bordant la Néva... La beauté des villes mortes a précédé pour Pétrograd l'horreur de son agonie. » Cette agonie fut celle de toute l'immense Russie. Kehler, qui parcourut celle-ci dans tous les sens, décrivit en 1922 pour les lecteurs du *Politiken* quelques-unes de ses conclusions dans des **Chroniques rus-**

ses qui rappellent pour la forme et le talent les *Récits d'un Chasseur* de Tourguenev; mais ce ne sont pas les menus incidents de la vie des propriétaires campagnards et de leurs serfs qu'il raconte, mais bien les convulsions du plus horrible bouleversement social que l'Europe ait connu. J'ai rarement lu un livre plus attachant. Kehler, qui revint avec les débris de l'armée de Koltchak en 1919 a vu le drame dans toute son étendue. Son livre est une synthèse saisissante de ce qui se passait loin des points où se décident le cours des événements.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — Cristobal Benitez : *Les Loisirs de la pensée*, Figuière (conférences et pensées d'un diplomate vénézuélien qui manie notre langue avec une maîtrise parfaite ; bien remarquable ce qu il dit, que « ce n'est pas la peine d'avoir un budget diplomatique si lourd pour soutenir une représentation presque totalement décorative », les ministres des Affaires étrangères concentrant tout maintenant dans leurs Cabinets. — Enee Bouloc : *La Croisade de l'esprit : une nouvelle doctrine de la guerre et de la paix*, Alcan (la Société des Nations ne lui donnant pas satisfaction, l'auteur propose de lui superposer un Tribunal des Nations ; tout Etat refusant d'exécuter ses arrêts serait exclu de la Société ; tout homme devrait jurer de refuser d'obéir à tout ordre d'attaque ou de contrainte de son propre gouvernement, tant que la Justice suprême ne l'aurait pas décidé ; de plus dans chaque pays on organiserait une Ligue de la Paix et, entre toutes ces Ligues, une Union des Ligues, toujours au service du Tribunal des Nations). — Charles Roszak : *L'offrande à Mercure : remarque sur les affaires*, A. Redier. L'auteur, professeur à l'Ecole Centrale et philanthrope généreux, a dédié aux futurs chefs d'entreprise, ce recueil de maximes ; citons celles-ci : « Il faut constater que les partenaires que l'on rencontre en affaires ont une belle somme d'intelligence... ils sont moins souvent de grands travailleurs. » « Le véritable homme d'action passe le plus clair de son temps à convaincre. »

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Georges Fontaine : *Pontigny, abbaye cistercienne*. Avec de nombr. illust. ; Leroux. 70 »

Art

André Michel : *Sur la peinture française au XIXe siècle.* Avec 8 pl. h. t.; Colin. 30 »

André M. de Ponchèville : *Louis et François Watteau, dits Watteau de Lille.* Avec des reprod.; Delpeuch. 20 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Teissonnière : *Le mouvement de la nouvelle réformation*, tome II; Edit. du Foyer de l'âme, Bruxelles. 15 »

Ethnographie, Folklore

Dr Price-Mars : *Ainsi parla l'oncle*, essais d'ethnographie; Imp. de Compiègne. » »

Marya Kasterska : *Légendes et contes de Polachie.* Préface de Louis Artus; Leroux. 15 »

Histoire

E. Rodocanachi : *Histoire de Rome. Le Pontificat de Jules II, 1503-1513.* Avec de nombr. illust.; Hachette. » »

Linguistique

Albert Dauzat : *Les argots, caractères, évolution, influence.* Index alphabétique; Delagrave. 8 »

Littérature

L'amour et l'esprit gaulois à travers l'histoire, du XVe au XXe siècle. Préface d'Edmond Haraucourt. Tome III : 24 pl. h. t. en couleur et en noir, dont 3 doubles planches en 4 couleurs, compositions originales de Roger Broders, André Devambez, Léon Fauret, Charles Genty, Manuel Orazi, Pierre Payen, Auguste Rouquet et plus de 400 illust. dans le texte; Martin-Dupuis. » »

Paul Bouet : *Fantaisies sur deux Ardennais : Arthur Rimbaud, Hippolyte Taine*; Messein. 3 »

Blaise Briod : *L'homérisme de Chateaubriand*, essai sur l'influence et l'imitation; Champion. 35 »

Bussy-Rabutin, 1618-1693 : *Le pays du Tendre.* (Coll. *Le Temps passé*); Edit. de France. 30 »

Henriette Célarié : *Monsieur de Voltaire, sa famille et ses amis.* Avec 8 pl. h. t.; Colin. 30 »

Charles Cloix : *La boîte d'asperges*, histoires plaisantes et jeux d'esprit. Avec 83 illust. de J.-J. Roussau; Edit. Spes. 10 »

Edmond Estève : *Un grand poète de la vie moderne : Emile Verhaeren, 1855-1916*; Boivin. » »

André Fontainas : *Mes souvenirs du Symbolisme*; Nouv. Revue critique. » »

Gyp : *Souvenirs d'une petite fille*, tome II, avec un portrait; Calmann-Lévy. 15 »

Edouard Herriot : *Paroles d'aujourd'hui.* (Coll. *Les Paroles du XXe siècle*); Figuière. 6 75

Francis Jammes : *La divine douleur*; Bloud et Gay. 12 »

Roger Lafon : *Beaumarchais le brillant armateur*; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. » »

G. de La Fouchardière : *Les médecins malgré nous*; Edit. Montaigne. 12 »

René de La Porte : *Nés de la guerre*; Libr. Valois. 12 »

Léon Le Febve de Vivy : *Les Verlaine.* Ilust. d'Alfred Martin. Préface de Thomas Braun; Miette, Bruxelles. » »

Nicolas Machiavel : *Pages choisies*, avec une introduction et des notes par Alfred Mortier; Albin Michel. 12 »

Jules Mauric : *Testament d'un pauvre*; Chiron. 10 »

Charles Maurras : *Les princes des nuées*; Tallandier. 25 »

Dr Paul Moinet : *La vie infâme d'Héliogabale*; Imp. Toulois**e**, Toul. » »

Paul Osmans : *Sarbacane*. Indiscrétions. Rosseries. Faits et gestes. Notes. 1918-1928. Le Pacte Kellogg; Rebell. 12 »

Perrault : *Contes en vers et en prose*, publiés d'après les éditions originales avec une introduction par Emile Henriot; Edit. Chronique des Lettres françaises. » »

Paul Reboux : *La vie amoureuse de Madame Tallien*; Flammarion. 10 »

Paul Souday : *Les romantiques à l'Académie*; Flammarion. 12 »

Carlo Suarès : *Sur un orgue de Barbarie*. Avec un dessin d'Antoine Bourdelle; Libr. de France. 12 »

Ouvrages sur la guerre

Jacques Meyer : *La biffe*. Préface de Henry Malherbe; Albin Michel. 12 »

Poésie

Pierre Cayrol : *Parade*; Edit. d'Abeilles et pensées. » »

Pierre Créange : *Le paria au manteau de soleil*. Illust. de Maxa Nordau; Messein. 15 »

Joachim Gasquet : *Des chants, de l'amour et des hymnes*, précédés d'un discours de M. Louis Bertrand et d'une biographie de Joachim Gasquet par Mme Marie Gasquet; Flammarion. 12 »

Henri Halden : *Dialogues et colloques*; Messein. 9 »

Ferdinand Lovio : *Olivier de Magny, poète cadurcien, 1527-1561. Odelettes*. Imp. Bergon, Cahors. 6 »

F. Lovio : *Ultimes rimes*; Imp. Bergon, Cahors. » »

Edouard Menin : *Epitres*; Libr. Aniéré. 7 »

Léon Riotor : *Spicilège*, choix de poèmes, 1878 à 1928; Figuière. 6 »

Romain Thomas : *Diptyque*; Renaissance du Livre. 7 »

Politique

Alfred Aubert : *Briand, sa vie politique, l'orateur, l'homme, son œuvre*; Chiron. 12 »

Georges Roux : *Les Alpes ou le Rhin?* Kra. 12 »

André Tardieu : *Le Slesvig et la paix, janvier 1919-janvier 1920*, en collaboration avec F. de Jessen; Meynial. » »

Questions juridiques

Tancrède Rothe : *L'esprit du droit chez les anciens*; Recueil Sirey. » »

Louis Sadoul : *L'assassinat de la Présidente*. Préface de M. Louis Madelin; Berger-Levrault. 12 »

Roman

Marcel Allain : *Tigris*, n° 9 : *Qui?* — n° 10 : *Une sainte*; Férenczi. Chaque vol. 1 75

Gabriel d'Aubarède : *Agnès*; Plon. 12 »

Octave Aubry : *L'orphelin de l'Europe : Gaspard Hauser*; Fayard. 12 »

Emmanuel Bove : *L'amour de Pierre Neuhart*; Emile-Paul. 12 »

A. Chamson : *Tabusse*; Cahiers libres. » »

Christophe et P. Humble : *Le mariage du Savant Cosinus*. (Bibl. du Petit Français); Colin. 13 »

Roland Dorgelès : *Le cabaret de la belle femme*; Albin Michel. 12 »

Joel Dumas : *La tentation bourgeoise*; Malfère, Amiens. 12 »

Georges Elis : *Un curé à la Chambre ou le village abandonné*; Figuière. 12 »

Madeleine Gautier : *Extravagance;* Nouv. Revue critique. 12 »
André Gervais : *Suite et fin;* Nouv. Soc. d'édit. 12 »
Ivan Goll : *Agnus dei:* Emile-Paul. 12 »
Paul Haurigot : *Court-circuit;* Emile-Paul. 12 »
Pierre Humble et Jeanne Broussan-Gaubert : *La malle de Léocadie* (Collection du petit monde) ; Hachette. » »
Max Jacob : *Le cabinet noir*, édit. considérablement augmentée; Nouv. Revue franç. 12 »
Rubin Khouvine : *Le bougre;* Edit. du Loup. 12 »
Jean de La Frémoire : *Introduction à la vie pathétique;* Flammarion. 12 »
Jean de La Grèze : *Claire au bord de la nuit;* Sans Pareil. » »
Martin Maurice : *Amour, terre inconnue;* Nouv. Revue franç. 12 »
Guy Mazeline : *Porte close;* Nouv. Revue franç. 12 »
Prosper Mérimée : *Œuvres complètes. Carmen. Arsène Guillot. L'Abbé Aubain. La dame de pique. Les Bohémiens. Le Hussard. Boudin et ses fils* (inédit). *La double méprise;* Bernouard. En souscription.
Emile Peyromaure : *Une bataille;* Calmann Lévy. 12 »
André Ranson : *Imitation de l'homme;* Edit. Radot. 12 »
René Ransson : *Le duel sur la plage;* Malfère, Amiens. 12 »
André Savignon : *Tous les trois;* Calmann Lévy. 12 »
H. Sudermann : *Le moulin silencieux*, traduit de l'allemand par M. Rémon et G. Devaussanvin; Calmann Lévy. 12 »
Pierre Trocmé : *Solange and Co;* Renaissance du Livre. 12 »
Israël Zangwill : *Comédies du ghetto*, traduit de l'anglais par Mme Marcel Girette. (Coll. *Judaïsme*) ; Rieder. 12 »
Raymond Silva : *La dame en friche*. Préface de Paul Reboux; Flammarion. 12 »
Philippe Soupault : *Le roi de la vie;* Cahiers libres. » »
H. Sudermann : *L'indestructible passé — Es War —* traduit de l'allemand par M. Valentin et M. Rémon; Calmann Lévy. 12 »

Sciences

M. Cosmovici : *L'évolution de la physique au XIXe siècle*. Pages choisies des grands physiciens; Larousse. » »
Edgar de Geoffroy : *Pour bien comprendre la T. S. F.;* Larousse. » »
Charles Janet : *La classification hélicoïdale des éléments chimiques;* Imp. dép. de l'Oise, Beauvais. » »
Marcel Oswald : *L'évolution de la chimie au XIXe siècle*. Pages choisies des grands chimistes; Larousse.

Sociologie

Daniel Bertrand-Barraud : *L'élite et ses rapports naturels avec l'Etat et la Nation. Une République hiérarchique.* Argument et extrait d'une *Etude morale et politique inédite*, avec un avertissement et une note de l'auteur; Vrin. 5 »
M. Gafflot : *Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps*. (Coll. *Systèmes et faits sociaux*) ; Marcel Rivière. 30 »
L. de Poncins : *Les forces secrètes de la Révolution. Fr.·. M.·.. Judaïsme;* Edit. Bossard. 15 »

Théâtre

Rosa Holt : *Le maître*, tragédie intérieure en 4 actes, en vers; Edit. Adyar. » »

Voyages

André Borel : *Croquis du Far-West canadien, gens, bêtes, choses, travaux;* Attinger. 12 »
Lars Hansen : *Aux prises avec le*

Spitzberg, traduction de Mme A. Chevalley et O. Ozanne; Edit. Crès. 12 »

Gabriel de La Rochefoucauld : *Constantinople avec Loti*. Avec 8 ill. h. t.; Edit. de France. 12 »

Paul Morand : *Paris-Tombouctou*; Flammarion. 12 »

Andrée Viollis : *Alsace et Lorraine. Au dessus des passions.* Lettre-Préface de Raymond Poincaré; Attinger. 15 »

MERCVRE.

ECHOS

Prix littéraires. — Deux portraits de Sudermann. — L'affaire de la « censure en Belgique ». — Sur l'origine du mot « dengue ». — A propos de plaques commémoratives. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué, au deuxième tour, par 5 voix, dont celle du président comptant double, à M. Constantin-Weyer, pour son roman *Un homme se penche sur son passé.*

Le prix Fémina-Vie Heureuse a été attribué, au quatrième tour, à Mme Dominique Dunois, pour son roman *Georgette Garoux*.

Le bénéficiaire du prix Théophraste-Renaudot est M. André Obey pour son livre *Le Joueur de Triangle*.

Le prix du « Siècle Médical », d'une valeur de 15.000 francs, a été attribué, pour la première fois, au docteur Gil Robin pour son roman inédit *Noël Mathias*.

§

Deux portraits de Sudermann. — En publiant des notices nécrologiques sur l'écrivain allemand qui est mort le mois dernier à l'âge de 71 ans, bon nombre de journaux ont reproduit sa dernière photographie, celle d'un homme au visage ravagé, à la moustache tombante, au regard éteint.

Quel contraste avec la photographie du même Sudermann prise au moment où Sarah Bernhardt jouait, à Paris, *Magda*, aux environs de 1893 ! La tête rejetée en arrière, les bras croisés sur la poitrine, il semble défier d'invisibles adversaires, Gerhart Hauptmann, Alfred Kerr ..

Mais la chose la plus étonnante, dans cette photographie de 1893, c'est la barbe, une lourde masse de poils frisés surmontée d'une moustache roulée au fer et qui semble postiche.

En confrontant ces deux portraits, on a comme l'illustration des deux principaux aspects de la vie de cet écrivain qui obtint de retentissants succès avec des œuvres aujourd'hui démodées et qui, à la fin de sa vie, aigri par l'attitude indifférente de ses compatriotes, se tenait farouchement à l'écart de tout mouvement intellectuel. — L. DX.

§

L'affaire de la « censure en Belgique ». — Le *Journal des Tribunaux*, paraissant à Bruxelles et dont le fondateur fut Edmond Picard, vient de prendre la parole dans l'affaire de la « censure » et cela par un article de tête intitulé significativement : *Le Ministère de l'Index* (n° du 18 novembre). Il s'exprime sévèrement sur le compte de la loi et surtout sur ses applications. En voici la partie principale :

On ne se méfie jamais assez de l'ingéniosité des juristes. On ne lit, non plus, jamais assez les lois. Elles permettent toutes les interprétations à des hommes convaincus.

Lisez les paragraphes nouveaux que les lois du 20 juin 1923 et du 14 juin 1926 ont ajoutés à l'article 383 du Code pénal.

Je ne vous promets pas que vous en comprendrez le sens à la première lecture ; mais en vous y reprenant, en creusant le texte et en le divisant par des accolades, en en imaginant toutes les applications, vous arriverez à cette conviction que la Liberté de la Presse n'existe plus qu'après une censure préalable exercée par les entrepreneurs de transport, les commissionnaires en douanes, les conducteurs de camions et les libraires. Il suffit que le pouvoir judiciaire y prête un peu la main.

Ceci a l'air d'un paradoxe.

Moins que vous ne croyez.

Ces honorables corporations de commerçants sont invitées et aidées à remplir leurs devoirs de censeurs, grâce aux soins diligents que le ministère de la Justice met à les protéger contre leurs erreurs.

Le ministère de la Justice fait dresser une liste des livres que les libraires, notamment, doivent considérer comme contraires aux bonnes mœurs. Cette liste leur est indispensable s'ils ne veulent pas pécher par ignorance, une ignorance qui leur procure les pires ennuis. Averti, un libraire qui *détiendrait, importerait, annoncerait par un moyen quelconque de publicité, vendrait* un livre prohibé par la liste du ministère, serait relaps. Il ne pourrait plus invoquer sa bonne foi contre le bûcher.

Mais, au moins, cette liste est-elle dressée suivant un système qui respecte les prescriptions constitutionnelles ? Le ministère de la Justice tient, sans doute, pour un devoir de signaler aux libraires les ouvrages au sujet desquels les Cours d'assises ont été invitées à se prononcer. Quoi de plus juste ?

Il n'en est rien.

Le procédé employé par le ministère pour dresser la liste est beaucoup plus ingénieux.

Chaque parquet communique au ministère de la Justice la liste des livres qui ont été l'objet d'une décision judiciaire dans son ressort. Ne croyez pas qu'une décision judiciaire soit, nécessairement, celle qu'un tribunal correctionnel [?] a prononcée, après débat public et plaidoiries. Non. Une décision judiciaire, c'est aussi celle que le tribunal prend en chambre du conseil, par laquelle il prononce un non-lieu en faveur d'un libraire dont il reconnait la bonne foi, tout en jugeant le caractère du livre immoral.

En ajoutant les unes aux autres les listes communiquées, le ministère forme une liste générale.

Celle-ci, qui reproduit indifféremment les opinions d'un juge de Bruxelles, Liége, Furnes, Tongres, Audenarde ou Neufchâteau, est refoulée vers tous les Parquets de Belgique dont elle éclairera, désormais, l'opinion.

Les libraires sont autorisés à la connaître.

Il est indispensable, en effet, qu'un libraire de Bruxelles ou d'Anvers soit averti du danger d'emprisonnement qu'il court, en vendant ou, même, en *détenant* ou *annonçant par un moyen quelconque de publicité*, un ouvrage qui a déplu à un juge, dont l'existence s'est écoulée, à l'abri des préoccupations intellectuelles des villes, dans une paisible bourgade des Flandres ou des Ardennes.

Malgré mon désir de rattacher l'organisation imaginée par le ministère de la Justice à des principes du Droit public belge, je n'y suis pas parvenu. Il faut, reconnaissons-le, une profonde réadaptation des idées juridiques pour y donner une place à l'existence de la censure, doublée de la Sacrée Congrégation de l'Index.

Toutes les raisons juridiques que l'on trouvera dans les lois n'empêcheront pas un fait d'être un fait : Nous assistons au rétablissement de l'Index.

On ne saurait mieux dire, ni plus clairement exposer la situation qui existe actuellement en Belgique.

Nous avons, en outre, par cet article, la réponse à une question que nous avions posée. Comment se fait-il, demandions-nous, que tous les livres qui figurent dans les listes officielles d'ouvrages interdits ne portent pas la mention des arrêts de cours d'assises qui les ont condamnés ? L'article du *Journal des Tribunaux* l'explique. Les listes d'interdictions sont composées, en effet, non seulement des livres qui ont fait l'objet de condamnations de libraires en cours d'assises, mais aussi de ceux au sujet desquels des non-lieu ont été prononcés. Il suffit donc qu'un livre ait été déféré à un tribunal pour qu'il soit *ipso facto* condamné. Le libraire peut être acquitté; le livre, lui, ne l'est jamais.

Quand on se rappelle la note du Département de la Justice affirmant qu'il ne pouvait y avoir d'interdictions que de livres ayant donné lieu à des condamnations en cour d'assises, on voit qu'il y a loin de la théorie juridique à la pratique administrative.

Cette constatation ressort également de la réponse qui a été faite par M. le premier ministre Jaspar à une question écrite que lui avait posée M. le député Louis Piérard. Voici cette réponse.

Le gouvernement ne possède pas la liste des écrits saisis au cours d'instructions judiciaires. Le parquet signale périodiquement aux libraires les écrits qui ont été jugés contraires aux bonnes mœurs par les tribunaux. La vente d'aucun écrit ne peut être interdite ; elle donne ouverture à l'action répressive lorsque l'écrit est délictueux.

Toutefois, il est évidemment loisible à l'administration d'interdire la mise en vente de certains ouvrages dans les locaux dont elle a la disposition. Lorsque le parquet exerce des poursuites, il agit en exécution de la loi et en pleine

indépendance, sans préjudice du droit de plainte ou de dénonciation qui appartient à toute personne.

Une contradiction s'observe dès la première phrase. « Le gouvernement, dit M. Jaspar, ne possède pas la liste des écrits saisis au cours d'instructions judiciaires. » *Le Journal des Tribunaux* dit au contraire : « Chaque Parquet communique au ministère de la Justice la liste des livres qui ont été l'objet d'une décision judiciaire dans son ressort. »

M. Jaspar donne ensuite la théorie : la vente d'aucun écrit ne peut être interdite sans avoir donné ouverture à l'action répressive, et les libraires reçoivent les listes des écrits *qui ont été jugés contraires aux bonnes mœurs par les tribunaux*. Il faut donc qu'il y ait *jugement* avant toute interdiction.

Mais ensuite vient l'aveu de la pratique : l'administration a le droit d'interdire la mise en vente de n'importe quel ouvrage, et en dehors de toute condamnation, de toute saisie même, dans les locaux dont elle a la disposition. Et par « locaux » il faut entendre évidemment aussi les postes, les chemins de fer, les douanes, etc.

Mais l'aveu n'est pas complet. M. le premier ministre oublie de mentionner, parmi les exceptions à la « théorie », les écrits ayant fait l'objet de non-lieu et qui n'en restent pas moins interdits, non plus que les innombrables ouvrages portés sur les listes noires de ligues privées, comme celle du Dr Wibo, et aux injonctions desquelles les libraires, absolument terrorisés par ce régime, obéissent ponctuellement.

§

Sur l'origine du mot « dengue ». — Dans *Candide*, le Dr Tomès, qui y signe le « Courrier Médical », expliquait, l'autre jour, dans un article sur la « dengue », de cette façon l'étymologie du vocable. C'est — disait-il — que les sujets qui en sont atteints marchant avec une raideur compassée et des arrêts brusques, on n'a pas mieux imaginé que d'appeler du nom « de *dengue*, *dungua* », cette maladie, qui sévissait dans les colonies espagnoles vers le commencement du XIXe siècle.

Ce serait fort simple, si la chose n'était, malheureusement, un peu plus compliquée. Il est bien vrai qu'en espagnol le vocable « *dengue* » — mais pas « *dunga* » qui n'existe pas en espagnol et n'est qu'un nom géographique — signifie « afféterie ». Mais il resterait à savoir si, lorsque le mot « *dengue* », fut adopté dans les Indes Occidentales pour caractériser les mouvements crampéiformes des malades atteints de cette affection, il n'y eut pas une de ces assimilations comme la sémantique en connaît tant d'exemples, ou, mieux, une de ces

confusions entre deux termes absolument dissemblables. En effet, si nous en croyons un garant qui semble des plus sérieux — et dont le Dr Tomès eût bien fait de lire l'article — le mot « *dengue* », de même que son synonyme — mais celui-ci employé primitivement par les seuls nègres — : « *dandy-fever* », ne serait que le vocable « *dinga* » ou « *denga* » — dans l'expression « *ka dinga-pepo* », désignant une soudaine attaque de crampe — de la langue des Swahilis, ou habitants de Zanzibar, laquelle se dénomme « *Ki-Swahili* » et est une sorte de bantou archaïque, avec un mélange d'éléments composites.

L'article du Dr Christie, auquel nous nous référons, a paru en septembre 1881 dans *The Glasgow Medical Journal* et il n'y a pas de raison pour le récuser.

Quant aux autres termes employés pour désigner la « dengue », le Dr Tomès aurait pu citer ceux-ci : *breakbone-fever* ; *three-days fever* ; *polka-fever* ; *pantomima-fever* et en allemand : *Dengelfieber* et encore *Insolationsfieber* et même *Dengfieber*. Quant au primitif vocable espagnol *dengue*, l'Académie de Madrid, par un de ses caprices étymologiques coutumiers, le fait dériver du latin *tegmen*, *tegumen* ! — On voit que notre argotique *dinguot* a, en tout cas, de nobles ancêtres. — C. P.

§

A propos de plaques commémoratives. — Elle reste introuvable la plaque commémorative qui se trouvait place du Petit-Pont jusqu'en 1908 et rappelait un épisode de la défense de Paris contre les Normands (cf. *Mercure* du 15 novembre dernier). Poursuivant ses recherches à ce sujet, M. Henri Simoni, de *l'Œuvre*, a fait visite à M. Robiquet, conservateur de Carnavalet, musée où, s'il faut en croire Rochegude, la plaque aurait été transportée.

D'après M. Robiquet, elle pourrait se trouver soit dans les caves de Carnavalet, soit dans le musée lapidaire qui est en voie d'organisation derrière la Bibliothèque de la Ville. On va la rechercher.

M. Simoni a vu, à travers une grille, ce futur musée lapidaire :

Une allée, qui longe l'Orangerie, est terminée. Elle est bordée d'une pelouse où s'érigent des colonnades légères aux fûts dentelés. C'est une merveille de grâce évocatrice. Le reste est encore dans le chaos. Un chaos de pierres lourdes du passé historique de Paris. La plaque commémorative se trouve-t-elle parmi elles ?... Le musée des vieilles pierres a gardé son secret.

S'il s'obstine à garder ce secret (en l'espèce une plaque de 1 m.20 de hauteur sur 0 m.80 de largeur et 0 m. 10 d'épaisseur), qu'on fasse donc tout bonnement, comme il a été déjà demandé, une fidèle réplique de ce

souvenir parisien qui sera bien à sa place dans le square Saint-Julien-le-Pauvre. — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

Curwood fait vivre ses personnages dans les grandioses paysages du Nord, au milieu de l'implacable nature australe. — *Revue Hebdomadaire*, 11 août (compte rendu de *la Vallée du Silence*).

Albi est un des trésors, etc.... Il ne faut pas la dédaigner et vous dire : « Bah ! encore quelque petite sous-préfecture ! » — HERVÉ LAUWICK, *Figaro*, 7 août.

C'était [l'ordre d'étudier le *Mariage de Figaro* pour le service de la cour] le résultat d'une petite conspiration menée par le comte d'Artois contre le roi son père et le comte de Provence son frère. — GEORGES MONGRÉDIEN, *Les Nouvelles Littéraires*, 24 novembre.

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE PÉTRARQUE A ÉTÉ CÉLÉBRÉ HIER A AREZZO (titre d'article). — *L'Œuvre*, 26 novembre.

Houdon nous a laissé les bustes de nombreux hommes illustres dont il fut e contemporain : citons ceux de Diderot, de Molière, de J.-J. Rousseau, de Voltaire, de Buffon, de Franklin, de Louis XVI et d'autres encore. — *Gazette de Lausanne*, 16 novembre.

§

Publications du « Mercure de France »

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. IX. *Isis*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 fr. Il a été tiré : 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 80 fr. ; 165 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 224, à 60 fr.

ŒUVRES D'ÉMILE VERHAEREN. V. *La Multiple Splendeur. Les Forces tumultueuses*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 fr. Il a été tiré : 15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 15, à 80 fr. ; 55 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 16 à 70, à 60 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

1928

—

CCI — N° 711. — 1er FÉVRIER

CCII — N° 712. — 15 FÉVRIER

CCII — N° 713. — 1er MARS

CCII — N° 714. — 15 MARS

CCIV — N° 720. — 15 JUIN

CCV — N° 721. — 1er JUILLET

CCVII N° 728. — 15 OCTOBRE

CCVII N° 729. — 1er NOVEMBRE

CCVIII N° 730. — 15 NOVEMBRE

CCVIII No 731. — 1er DÉCEMBRE

CCVIII No 732. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1928

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont imprimés en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques : le numéro d'insertion des matières se trouve à la *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine.*

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	709-CCI — 5-256	1er mai	717-CCIII — 513-768	1er sept.	725-CCVI — 257-512
15 janv.	710-CCI — 257-512	15 mai	718-CCIV — 5-256	15 sept.	726-CCVI — 513-768
1er févr.	711-CCI — 513-768	1er juin	719-CCIV — 257-512	1er oct.	727-CCVII — 5-256
15 févr.	712-CCII — 5-256	15 juin	720-CCIV — 513-768	15 oct.	728-CCVII — 257-512
1er mars	713-CCII — 257-512	1er juill.	721-CCV — 5-256	1er nov.	729-CCVII — 513-768
15 mars	714-CCII — 513-768	15 juill.	722-CCV — 257-512	15 nov.	730-CCVIII — 5-256
1er avril	715-CCIII — 5-256	1er août	723-CCV — 513-768	1er déc.	731-CCVIII — 257-512
15 avril	716-CCIII — 257-512	15 août	724-CCVI — 5-256	15 déc.	732-CCVIII — 513-800

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

1928

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saura immédiatement à quel tome appartient tel numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CCI
15 février, 1er et 15 mars	—	CCII
1er et 15 avril, 1er mai	—	CCIII
15 mai, 1er et 15 juin	—	CCIV
1er et 15 juillet, 1er août	—	CCV
15 août, 1er et 15 septembre	—	CCVI
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CCVII
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CCVIII

ARCHÉOLOGIE

15 Janvier : George Montorgueil : *Le Vieux Montmartre*, Hachette. — Eugène Grangiès : *Le Lot à petites journées*, Berger-Levrault. — **15 Février** : Lucien Dubech et Pierre d'Espezel : *Histoire de Paris*, Payot. — J. Vacquier : *Visite aux Invalides*, Delagrave. — **1er Mars** : O. Seron : *Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui*, chez l'auteur, Ecole Jean Macé, à Suresnes. — **1er Avril** : J. de Morgan : *La Préhistoire orientale*, Geuthner, t. III, 1927. — Le Père J.-A. Jaussen : *Coutumes Palestiniennes. I : Naplouse et son District*, Geuthner, 1927. — G. Migeon : *Manuel d'art musulman. Arts plastiques et industriels*, II, A. Picard, 1927. — **15 Avril** : Léon Gosset : *Quartier Latin et Luxembourg*, Hachette. — **1er Mai** : Georges Huisman : *Pour comprendre les monuments de Paris*, Hachette. — Jean Robiquet : *Les vieux Hôtels du Marais*, Hachette. — **15 Mai** : François Boucher : *Le Pont-Neuf*, 2 vol., Le Goupey. — Paul Gruyer : *Retables et Jubés bretons*, Laurens. — **15 Juin** : Comte Ernest de Ganay : *Chantilly, au XVIIIe siècle*, G. van Oest, Paris, Bruxelles. — Louis-Marie Michon et Roger Martin du Gard : *L'abbaye de Jumièges*, Henri Laurens. — **1er Juillet** : Jules Gérard : *Meudon*, Presses universitaires de France. — Funck-Brentano : *Bastille et Faubourg Saint-Antoine*, Hachette. — **15 Juillet** : Fernand Benoit : *Arles*, Imprimerie Rey, à Lyon. — Fr. Funck-Brentano : *L'Ile Saint-Louis*, Hachette. — **1er Septembre** : Fernand Benoit : *L'Abbaye de Montmajour*, Laurens. — M. Bayer : *Les Châteaux de France*, Hachette. — **1er Octobre** : Georges Lafenestre :

Assise, Félix Alcan. — Georges Huisman : *De Saint-Martin-des-Champs aux Halles*, Hachette. — **1er Novembre** : Léonard Rosenthal : *Quand le bâtiment va...*, Payot. — André M. de Poncheville : *La Cathédrale d'Amiens*, Bloud et Gay. — Mémento. — **15 Novembre** : F. Sartiaux : *Les Civilisations anciennes de l'Asie-Mineure*, éditions Rieder, 1928. — G.-R. Tabouis : *Le Pharaon Tout Ank Amon, sa vie et son temps*, Payot, 1928. — Edwyn Bevan : *A History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*, Londres, Methuen, 1927. — A. Guy : *Les poèmes érotiques ou Ghazels de Chems ed Din Mohammed Hâfiz*, Geuthner, 1927. — **15 Décembre** : Charles Terrasse : *Le Château de Chenonceaux*, Laurens. — Louise Lefrançois-Pillon : *Les sculptures de Reims*, Rieder.

ART

1er Février : Exposition Auguste Clergé, galerie Manuel frères. — Exposition des Artistes septentrionaux, galerie Drouaut. — Exposition Eberl, galerie Druet. — La décoration de la Maison des Journalistes. — La décoration de la salle des Cariatides à l'Hôtel de Ville par O. D. V. Guillonnet. — Exposition Wenbaum, galerie Carmine. — Exposition M. Vaury, galerie Carmine. — Exposition Claude Monet, galerie Durand-Ruel. — Exposition Gauguin (Luxembourg). — Albert Lebourg. — **15 Février** : La 39e Exposition des Indépendants. — **1er Mars** : Exposition Gustave Courbet, galerie Bernheim-jeune. — Exposition des animaliers français, galerie Charpentier. — Exposition des aquarellistes français, galerie Georges Petit. — Exposition des aquarellistes indépendants, galerie Georges Petit. — Exposition des aquarellistes indépendants, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Gabriel Venet, galerie Armand Drouaut. — Exposition Ryback, galerie des Quatre-Chemins. — **1er Avril** : Exposition des Humoristes, galerie La Boétie. — Exposition Jules Zingg, galerie Druet. — Exposition Alexandre Altmann, en son atelier. — Exposition Jac Martin-Ferrières, galerie Charpentier. — **15 Avril** : Exposition Jules Flandrin, galerie Druet. — Exposition René Ménard, Georges Petit. — Exposition Arminia Babaian, galerie Carmine. — Exposition Fernand Maillaud, galerie Sélection. — Exposition Fernand Ochsé, galerie Brame. — Exposition Valdo Barbey, galerie Marseille. — Exposition Henry Arnold, galerie de l'Escalier. — Exposition Rudolf Jacobi, galerie de l'Escalier. — Exposition Flexor, galerie de la Jeune Peinture. — Exposition Marquis Zébie, office colonial. — Exposition de dessins de Despiace, Nouvel Essor. — Exposition Bigalerie Manuel. — Exposition Clairin, galerie Druet. — Exposition Odette des Garets, galerie Druet. — **15 Mai** : Le Salon des Artistes français (la Peinture). — Le Salon de la Société nationale (la Peinture). — Le Nouveau Salon, Palais de Marbre. — Exposition des Prix du Salon et Boursiers de voyage, galerie Georges Petit. — Le Salon de l'Yonne, galerie Armand Drouaut. — **1er Juin** : L'Exposition commémorative L.-C. Breslau. — Le Salon des Tuileries. — La sculpture au salon des artistes français et à la Société nationale. — La Gravure à la Société nationale — **15 Juillet** : Exposition Dunoyer de Segonzac, galerie Georges Bernheim. — Exposition Yvonne Sjoestedt, galerie d'art de Montparnasse. — Exposition Kars, galerie Bernier. — Exposition Foujita, galerie d'art contemporain. — Exposition Hasegawa Nobourou, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Isaac Israëls, galerie Brame. — Exposition Henri de Saint-Jean. — Exposition Henri Mayer ; galerie Sélection. — Exposition Brianchon et Legueult, galerie le Portique. — Exposition d'un groupe d'artistes contemporains : Chagall, Max Baud, etc..., galerie Marcel Bernheim. — Exposition Bonanomi, Studio Scribe. — Exposition Durrio et Bibal, galerie Armand Drouaut. — Exposition d'art belge depuis l'impressionnisme, Musée du Luxembourg (Jeu de Paume). — **1er Décembre** : Le Salon d'Automne.

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Août : Récentes publications sur l'art italien. — Assise. — A propos de Mantegna. — Les impressions de voyage de M. Adolfo Venturi, Palladio. Un nouveau guide de Venise. — Divers.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

15 Juillet : Les expositions d'art à Paris. — Les ventes de Mme Brasseur : Porcelaines, Dessins, Tableaux. — Collection de Mme de V... : Estampes, Meubles, Tapisseries. — Vente Danlos : Estampes, Pastels, Tableaux. — Ventes de tapisseries. — Collection Georges B. Lasquin : Dessins, Gouaches, Pastels. — Collection du Dr Soubies : Tableaux modernes. — Collection Loys Delteil : Estampes modernes.

L'ART DU LIVRE

1er Juillet : L'Exposition du Pavillon de Marsan. — Un disparu : Siméon. — Les Eglogues de Virgile.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Marco Romano : *Problèmes politiques de l'organisation sioniste*, Rieder. — Charles Pomaret : *Depuis le 11 mai*, Editions de la Renaissance. — John Pepper : *Les Etats-Unis de l'Europe socialiste*, librairie de l'Humanité. — J. Okhotnikov et N. Batchinsky : *La Bessarabie et la paix européenne*, Association des Emigrés bessarabiens. — M. N. Roy : *La Libération nationale des Indes*, Editions sociales internationales. — Semaoen : *L'Indonésie a la parole*, Editions sociales internationales. — **1er Mars** : G. Duhamel : *Le Voyage de Moscou*, éditions du *Mercure de France*. — Géo London : *Elle a 10 ans, la Russie rouge*, Fayard, Paris. — Prince Youssoupov : *La fin de Raspoutine*, Librairie Plon. — **15 Mars** : Roberto Michels : *Francia contemporanea*, 1 vol. in-12, 425 p., Edizioni Corbaccio, Milan. — S. Sazonov : *Les Années fatales* (1910-1916), Payot, Paris. — W.-J. Gourko : *Tzar et Tzarine*, Editions de « la Renaissance », Paris. — A. de Monzie : *Destins hors série*, les Editions de France. — Lucien Romier : *Qui sera le Maître? Europe ou Amérique?* Hachette. — M. Pernot : *L'Allemagne d'aujourd'hui*, Hachette. — Mémento. — **1er Avril** : Colonel House : *Papiers intimes, publiés par Ch Seymour, traduction de B. Mayra et du Lieutenant-Colonel de Fonlongue*, Payot. — **15 Avril** : Comtesse Kleinmichel : *Souvenirs d'un monde englouti*, Paris, Calmann-Lévy, 1927. — Jean Lescure : *Les Origines de la révolution russe*, Société anonyme du Recueil Sirey, 1927. — **1er Mai** : Charles Benoist : *Les Lois de la Politique française*, A. Fayard. — Georges Valois : *Basile ou la Politique de la calomnie*, Valois. — Mémento. **15 Mai** : Georges Bonnamour : *Le Rapprochement franco-allemand*, Delpeuch. — Général Denvignes : *Ce que j'ai vu et entendu en Allemagne : La guerre ou la Paix?* Jules Taillandier — Marcel Handelsmann : *Les idées françaises et la mentalité politique en Pologne au XIXe siècle*, Alcan. — Francis Delaisi : *Comment les Soviets règleront la dette russe*, A. Delpeuch. — Mémento. — **15 Juin** : Lichnowsky : *Auf dem Wege zum Abgrund*, Dresden, C. Reissner, 2 vol. — **1er Juillet** : Luc Durtain : *L'Autre Europe. Moscou et sa foi*, Nouvelle Revue Française, 1927. — Karl Anton Prinz Rohan : *Moskau*, Verlag G. Braun in Karlsruhe, 1927. — **15 Juillet** : *La Politique extérieure de l'Allemagne (1870-1914)*, tomes I-III (1870-1883), A. Costes. — Henry de Jouvenel : *Pourquoi je suis syndicaliste*, les Editions de France. — Lucien Romier : *Idées très simples pour les Français*, S. Kra. — Charles Benoist : *La Question Méditerranéenne*, Attinger. — **1er Août** : G. Perreux : *Les Allemands m'ont dit*, Paris-

Midi. — Georges Blun : *L'Allemagne mise à nu*, Nouvelle Société d'édition. — **15 Août** : J.-F. Hecker : *La Religion au pays des Soviets*, Editions sociales internationales. — P. Guiboud-Ribaud : *Où va la Russie?* Editions sociales internationales. — Pierre Fervacque : *Le chef de l'armée rouge, Mikaïl Toukatchevski*, Fasquelle. — Youri Bezsonov : *Mes vingt-six prisons et mon évasion de Solovki*, Payot. — Jean-Raphaël Pocaterra : *La tyrannie au Venezuela. Gomez, la honte de l'Amérique*, Delpeuch. — G. Guyomard : *La Dictature militaire au Portugal*, Presses Universitaires. — **1er Septembre** : Maurice de Rameru : *Entre la France et nous*, essai sur la minorité romande en Suisse; Paris, Jean Budry et Cie. — **15 Septembre** : Jacques Mortane : *Sous les tilleuls. La Nouvelle Allemagne*, Baudinière. — B. et H. de Perrot : *Un soldat chrétien, Raymond de Perrot* (1900-1925), Berger-Levrault. — Jérôme et Jean Tharaud : *La Bataille de Scutari*, Plon. — *Archives secrètes de l'empereur Nicolas II; traduit du russe par V. Lazarevski*, Payot. — A. Spiridovitch : *Les dernières années de la cour de Tzarskoïé-Selo*, Payot. — Emmanuel Malynsky : *La Mission du peuple de Dieu*, 6e partie. *La grande Conspiration mondiale*, librairie Cervantès. — Georges Suarez : *Peu d'hommes, trop d'idées*, les Editions de France. — G. Suarez : *De Poincaré à Poincaré*, les Editions de France. — **1er Octobre** : R. Tourly : *Le Conflit de demain, Berlin, Varsovie, Dantzig*, A. Delpeuch. — **15 Octobre** : G. Peytavi de Faugères : *Vive la Pologne, Monsieur!* éditions de la Revue Mondiale. — **1er Décembre** : Alexandre de Hohenlohe : *Souvenirs*, Payot. — M. de Taube : *La Politique russe d'avant-guerre et la fin de l'empire des Tsars* (1904-1917), Ernest Leroux. — **15 Décembre** : Colonel T.-E. Lawrence : *La Révolte dans le Désert* (1916-1918), Paris, Payot, 1928. — *Documents diplomatiques secrets russes* (1914-1917), Payot. — Henning Kehler : *Chroniques russes, traduites par E. Ch. Dunan et J. Gateau*, Perrin. — Mémento. —

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : La Vie bruxelloise. — Poètes belges : H. H. Dubois : *Les Tentations*, Imprimerie des Arts décoratifs. — J.-S. Dongrie : *Poèmes de Labeur*, L'Equerre. — Ch. Conrardy : *L'Orbe du Printemps*, L'oiseau bleu. — Jeanne Mayeur : *Le Signe du Berger*, Revue sincère. — Robert Vivier : *Déchirures*, chez l'auteur. — Robert Vivier : *L'Originalité de Baudelaire*, Publications de l'Académie. — *La mort de Léon Debatty et de Georges Knopff*. — Mémento. — **1er Mars** : LIVRES BELGES : Albert Guislain : *Après Inventaire*, La Renaissance du Livre. — Les écrivains de *La Nouvelle Equipe*. — La Revue *Anthologie* et *M. Georges Linze*. — Jan Milo : *Vol à Voile*, éditions de la Vache Rose. — Armand Sauvage : *Perspectives*, Editions Centrales. — Fernand Rigot : *Terres sans eaux*. La Revue sincère. — Marcel Thiry : *L'Enfant prodigue*, Ed. Georges Thône. — Mémento. — **15 Avril** : Odilon-Jean Périer. — Pierre Fontaine : *Les Amants disparates*, Renaissance du Livre. — Isi Collin : *Quinze âmes et un mousse*, Renaissance du Livre. — Jean Tousseul : *La Parabole du Franciscain*, *Renaissance du Livre*. — Mémento. — **1er Juin** : Le nouveau *Palais des Beaux-Arts* de Bruxelles — L'expérience du *Théâtre du Marais*. — *L'Or* d'Eugène O'Neil au *Vlaamsch Katholiek Volkstooneel*. — Michel de Ghelderode : *Théâtre*, vol. II, éd. de la Renaissance d'Occident. — Mémento. — **15 Juillet** : Quelques poètes belges : Elise Champagne : *Taciturnes*, sans nom d'éditeur. — Yvonne Herman-Gilson : *L'Eté du cœur*, Revue sincère. — Jeanne d'Ophem : *Violettes fanées*. L'oiseau bleu. — Jean Teugels : *Œufs*, éditions d'Etichove. — Georges Guérin : *L'Eden intérieur*, le Glaïeul noir. — Noël Ruet : *L'Azur et la Flamme*, Liège, chez Jean Mawet. — **1er Septembre** : Livres de Belgique : Albert Mockel : *Clartés*, A l'Enseigne de l'Oiseau bleu. — Sacher Purnal : *Sel de la Terre*, A. A. M. Stols. — Léon Decortis : *Les Roses de*

Jéricho, Ed. de la Wallonie en fleurs. — André Beaufort : *Vers et Prose*, Hors Commerce. — R.-C. Oppitz : *Les Etapes lucides*, Le Carnet indépendant. — Louis Delattre : *Vers luisants*, Office de Publicité. — Constant Burniaux : *Fah, l'enfant*, Ed. de l'Eglantine. — S.-A. Steeman : *Les Amants puérils*, la Renaissance du Livre. — Maurice Carême : *Le Martyre d'un supporter*, la Renaissance du Livre. — Léon Debatty : *Livres de Belgique*, Ed. de la Revue sincère. — Une nouvelle revue : *Variétés*. — Mémento. — **15 Octobre** : L'affaire Dumur devant l'opinion belge. — **1er Novembre** : L'affaire Dumur et l'opinion belge (suite). — Mémento. — **1er Décembre** : Un portrait de *Bruxelles*, par M. Jean Fayard. — Le Résidence-Théâtre. — Première représentation de *Celui qui voulait jouer avec la vie*, de M. Lucien François. — Manifestation Karel van de Woestyne. — Mémento.

CHRONIQUE DE GLOZEL

1er Janvier : A propos de l'ouverture de la deuxième tombe, le 21 juin. — Une lettre de M. Mayet. — Revue de la presse. — **15 Janvier** : Le rapport de la Commission. — Revue de la Presse. — **1er Février** : Revue de la presse. — **15 Février** : Brochures (rapport Mayet, brochures Arthaud, Gattefossé, Bûtavand, rapport Champion). — Une lettre de M. Vayson de Pradenne. — Une lettre de M. Ch. Bruston. — Revue de la presse. — **1er Mars** : L'esprit de Glozel; ses titres scientifiques. — Une adresse au docteur Morlet. — Les fouilles de Puyravel. — Le procès Fradin-Dussaud. — Le déclassement de Glozel. — **15 Mars** : Perquisition judiciaire chez les Fradin. — Le procès Dussaud-Fradin. — Nouvelles découvertes du Dr Morlet. — L'analyse d'Oslo. — **1er Avril** : Impressions d'Angleterre; la perquisition; la Société préhistorique française; le rapport d'Oslo; revue de la presse. — A propos de la perquisition judiciaire chez les Fradin. — La proposition de résolution de M. le sénateur Massabuau. — Une découverte inédite à Alvao. — Sur deux nouveaux gisements néolithiques du vallon du Vareille (Allier). — **15 Avril** : Revue de la presse. — **1er Mai** : Les fouilles du Comité d'études. — Deux livres sur Glozel. — A propos du procès et de la perquisition de Glozel. — **15 Mai** : Revue de la presse. — Un rapport et une analyse sur les fouilles du Comité d'Etudes. — **1er Juin** : A propos du procès et de la perquisition de Glozel. — Une protestation de M. Vergnette. — Le tesson d'Alvao. — **15 Juin** : Le gisement de Glozel est authentique. — Le « challenge » du Dr Foat. — Une protestation de la Ligue des Droits de l'Homme. — L'incident Vergnette. — **1er Juillet** : Publications sur Glozel de MM. Mendès-Corréa, Ferrarino, Cartereau, Piveteau, Reinach, Vayson de Pradenne, Franchet. — Signes alphabétiformes sur tessons de poterie préhistorique. — La Pierre d'Aïn Djemâa. — **15 Juillet** : Une Bibliographie de Glozel. — L'idole néolithique sans bouche. — L'épopée de Glozel. — Puyravel et Chez-Guerrier. — Rapport général du Comité d'Etudes. — Une lettre du Dr A. Morlet. — Retour de Glozel. — **1er Août** : Bulletin de la Société préhistorique. — Le procès Vergnette. — Une interview du Dr Morlet. — Glozel en Belgique. — **15 Août** : Publications de René Benjamin, Dussaud, Mendès-Corréa, Depéret. — Un entretien avec Mendès-Corréa au sujet d'Alvao et de Glozel. — L'authenticité d'Alvao. — Réponse de M. le doyen Depéret à M. René Dussaud. — **1er Septembre** : Un argument technique nouveau en faveur de l'authenticité de Glozel. — Revue de la presse. — Deux nouveaux Cahiers de Glozel. — Une lettre de protestation de MM. Fradin. — **15 Septembre** : Revue de la Presse. — **1er Octobre** : Les îles Canaries et Glozel. — **15 Octobre** : La Faune de Glozel. — Une réponse de M. Peyrony. — Deuxième perquisition de Glozel. — **1er Novembre** : L'expertise de M. Bayle. — Les déclarations de M. Hennet. — Les vestiges humains découverts « au champ des morts »

datent bien de l'époque néolithique. — Imperméabilité de la couche archéologique de Glozel. — Prenons le Renne par les cornes. — **15 Novembre** : Les analyses de Glozel. — L'usage inconnu de certains objets de Glozel. — Revue de la presse. — Le renne existait-il dans l'Europe occidentale au temps de César? — **1er Décembre** : L'acier des Glozéliens. — L'art animalier de Glozel. — Une lettre ouverte du Dr Foat au directeur du « Daily Mail ». — **15 Décembre** : Contre-expertise d'objets de Glozel. — « Autour de Glozel ». — Note sur un caractère de Glozel.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Janvier : Docteur Pierre Vachet. *L'Inquiétude sexuelle*, Grasset. — Vérine : *Le Sens de l'Amour*, Bossard. — Anne Quérillac et Pierre de Trévières : *Manuel nouveau des usages mondains en France et à l'étranger*, Stock. — **1er Août** : Paul Gautier : *Les Mœurs du temps*, Perrin. — R. Schwaller de Lubicz : *Adam, l'Homme rouge ou les Eléments d'une gnose pour le mariage parfait*, H. Le Soudier. — François Porché : *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Grasset. — Dr A. Hesnard : *L'Individu et le sexe. Psychologie du narcissisme*, Stock. — **15 Septembre** : **Joseph le Rigoriste.**

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : Que lit-on en Suisse romande? — Hommage à la *Revue de Belles-Lettres*. — Disparition de la *Semaine littéraire*. — Remarques sur la *Revue de Genève*. — Mémento. — **15 Mars** : Henri de Ziégler : *L'Invention du Bonheur*, roman; Paris, Bossard. — Charles d'Eternod : *Le Thyrse irrité*, vers; Toulon « Les Facettes ». — Georges Reymond : *Jehan le Théocrate*, drame en 4 actes; Lausanne, Editions Spes. — *Le voyage au Brésil de Jean de Léry (1556-1558)*, avec une introduction par Charly Clerc; Paris, Payot. — Mémento. — **15 Juin** : René-Louis Piachaud traducteur de Shakespeare. — **15 Juillet** : Sur la « biographie romancée ». — Pierre Courthion : *La vie de Delacroix*, Paris, Gallimard. — François Fosca : *L'Amour forcé*. Paris, au Sans Pareil. — Mémento. — **15 Décembre** : Edmond Gilliard : *La Passion de la Mère et du Fils*, poème; Lausanne, Editions des « Cahiers Vaudois ». — Henry Spiess : *Chambre haute*, Genève, Imprimerie Kundig. — Florian Delhorbe : *Besoin de pain et de Dieu*, Le Cailar (Gard), Editions Marsyas. — Robert de Traz : *Alfred de Vigny*; Paris, Hachette. — Mémento.

ÉCHOS

1er Janvier : Prix littéraires. — Le dernier compagnon de Gérard de Nerval. — Du Louvre à l'Arc de Triomphe. — Molière sous le masque de fer. — Chasses et limites d'Etat. — La plus formidable des catastrophes aura lieu en 1928. — Citons, mais citons bien! — F. de Lagenevais. — Les enseignes cocasses. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Note sur les divers logements d'Emile Zola jusqu'en 1874. — Au sujet d'une pièce inédite de Guy de Maupassant. — En souvenir de Charles Cros. — A propos d'une place Stuart-Merrill à Paris. — Une lettre de M. Rouveyre. — Question de prénom. — Errata. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Mort de Thomas Hardy. — Qui fut le H. C. M. de l' « Intermédiaire »? — Un centenaire et un projet oubliés. — A propos du cyclône du Saint-Géran. — Un titre séditieux : La Péri. — Le lapin blanc des « Sœurs Vatard ». — Question de grammaire. — Errata. — Le Sottisier universel. — **15 Février** : Mort de Blasco Ibañez. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — Société des Amis de Léon Deubel. — Cinquantenaire de l'éditeur Poulet-Malas-

sis. — Le portrait de Soliman Pacha. — L'origine d'une scie de café-concert. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Société anonyme du « Mercure de France » ; Assemblée générale ordinaire. — Mort de Jean de Gourmont. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — M. Léon Riotor et l'Hôtel de Ville. — Mort d'un ami de J.-K. Huysmans. — Marcelin ou Marcellin. — Le portrait de Soliman Pacha. — Sur un volume de Sénac de Meilhan. — La Bièvre par Claude Le Petit. — Le Sottisier unviersel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mars** : Mort de Paul Escoube. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — Un pastiche du Journal des Goncourt par M. Charles Maurras. — Yves Guyot et la publication de l'*Assommoir*. — Un billet de M. André Maurois. — A propos d'étiage. — Errata. — Le Sottisier universel. — **1er Avril** : Edmond Coutances. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — Opinion de Zola au sujet de la publication des correspondances d'écrivains. — Les pillages des « vies romancées ». — Le « coydonisme » des hannetons. — Le Sottisier universel. — **15 Avril** : Prix littéraires. — A la Société J.-K. Huysmans. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — En l'honneur du poète Charles-Adolphe Cantacuzène. — Marcelin ou Marcellin. — Les trois écrivains du monde qui gagnent le plus d'argent avec leur plume — Empros et comptines. — A propos de « sottises ». — Le Sottisier universel. — **1er Mai** : Le domaine public payant. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — Sur le mot « Aviation ». — Taine et le P. P. C. de la Princesse Mathilde. — Gustave Planche et l'histoire romancée. — Le lancement des vies romancées. — Erratum. — Une lettre de l'Œdipe du Mans. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mai** : Prix littéraires. — Le prix Moréas. — Le Comte de Gobineau et la Compagnie du Nord. — A propos d'une « anthologie nouvelle ». — Marcelin ou Marcellin. — A propos d'élections. — Les pillages des « vies romancées » : une lettre de M. Auriant. — A propos d'une « vie romancée » : une lettre de M. Guy de Pourtalès. — Victor Hugo en Espagne. — Le Sottisier universel. — **1er Juin** : Mort de sir Edmund Gosse. — Mort du Comte Prozor. — Prix littéraires. — Le poète aviateur Jacques Prado. — Gustave Flaubert en robe de chambre. — L'affaire Maurois : une lettre de M. Texcier fils. — De l'art du démarquage. — Beaumarchais contrebandier. — A propos d'une annonce sur une « Vie de Beaumarchais ». — Le « Sottisier » explicatif. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Le monument Albert Samain. — Prix littéraires. — L'affaire Maurois : une lettre de M. André Provost. — L'affaire Maurois en Angleterre. — Réponse à une critique. — Erratum. — A propos de l'Œdipe du Mans. — Lunettes à télescopes. — Le Sottisier universel. — **1er Juillet** : A la Société J.-K. Huysmans. — Commémoration Léon Deubel. — Prix littéraires. — Esthètes et esthéticiens. — Réponse à une critique. — Une révolution du genre « Baedeker ». — Le prix du pain à Paris il y a cent ans. — A propos de la navigation de MM. Alain Gerbault et André Maurois. — Le coup de la dédicace. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet** : Une analyse de « le Rouge et le Noir ». — Une opinion de Victor Hugo sur l'antithèse. — Sur l'origine du mot « Canard ». — Les lettres de noblesse du plagiat. — Les pillages des « vies romancées ». — Théâtre du Peuple de Bussang. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Août** : Inauguration de bustes à la mémoire d'Emile Verhaeren et de Georges Eekhoud. — Commémoration annuelle de Paul Verlaine. — Le vingt-cinquième anniversaire des « Marges ». — Prix littéraires.

— Les librairies belges n'osent pas mettre en vente « Dieu protège le Tsar! » le nouveau roman de Louis Dumur. — L'inscription de Louvain. — Boileau et les « héros grecs » de Racine. — Ernest Raynaud contre Ernest Raynaud. — Une lettre de la fille de Raspoutine, Mme Marie Solovieff. — Réponse à une critique. — L'Italie nourrit-elle ses écrivains? — Une thèse de doctorat ès-lettres sur Remy de Gourmont. — Gluck et Houdon. — « La Fiancée du Vent ». — Sur le mot « Tapin ». — L'affaire Maurois : une lettre de M. Henry-D. Davray. — La religion de M. Maurois. — Une consultation juridique sur l'affaire Maurois. — Le dernier emprunt de M. Maurois. — Comment on rapporte les témoignages. — Errata. — A propos d'une sottise. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Août** : A propos de la littérature américaine d'aujourd'hui. — Réponse à Mme Solovieff-Raspoutine. — Sur une citation de Tristan Corbière. — Une nouvelle réponse de M. Wolfers. — Le général de B... — A propos des ancêtres de Villiers de l'Isle-Adam. — Une réponse de M. de Bondy. — La religion de M. Maurois. — Erratum. — Marthe et Marie. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Mort de Charles-Théophile Féret. — Au sujet de la censure en Belgique. — La littérature américaine d'aujourd'hui. — Sur « Madame Bovary ». — Une traductrice de traducteur. — Marthe et Marie. — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : A propos de censure. — Guy de Maupassant, commis à la Marine. — Le mariage d'Augustin Thierry. — A propos de traductions. — A propos de l'exploration du lac Arachyeh, à Syouah. — Toujours Marthe et Marie. — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Toujours la censure en Belgique. — Le Manneken-Pis poursuivi en Angleterre. — Le ving-sixième anniversaire d'Emile Zola. — Emile Zola et Stéphane Mallarmé. — A propos de la Ligue des Droits de l'Homme. — Empros et Comptines. — Mimétisme intellectuel. — Erratum. — Les enseignes cocasses. — Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : Mlle Louise Read. — Mlle Read, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy et Léon Daudet. — Une réponse de Mlle Read. — Mort du poète Jean de Cours. — Abdel Khalek Pacha Saroit. — Les derniers Hydropathes. — Encore la censure en Belgique. — Le Manneken-Piss condamné à Londres. — Qui a introduit Tolstoï en France? — Une lettre de M. Albert Mockel. — Sainte-Beuve et Adèle Hugo. — Le chapitre du plagiat. — Le Sottisier universel. — **1er Novembre** : Au tombeau de Verhaeren. — Mort d'Ignasi Iglesias. — Qui a introduit Tolstoï en France? — L'Italie nourrit-elle ses écrivains? — De nouveau la censure en Belgique. — Ernest Hello vu par Léon Bloy. — « L'Animateur des Temps nouveaux ». — Toujours les traductions comiques... ou affligeantes — Deux communications à propos de l'article de Me José Théry sur « le cambriolage sexuel ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre** : Autres documents sur la censure en Belgique. — La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde poursuivies en Angleterre. — A propos de Jeanne d'Arc. — Réponse à une critique. — Autre réponse à une critique. — Andrew J. Volstead de la loi sèche et le cocktail. — A propos de plaques commémoratives. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : Inauguration d'un buste d'Emile Verhaeren à Rouen. — A la mémoire de Guillaume Apollinaire. — Prix littéraires. — Une manœuvre. — La censure en Irlande. — A propos de Jeanne d'Arc. — Qui a introduit Tolstoï en France? — A propos de l'article de M. Jean Psichari. — Un pays qui ne veut plus de sa langue : l'opinion de Prosper Mérimée. — Des vers de Roumanille. — « Vers l'Infini », ode de Laurent Tailhade. — M. André Maurois et les pantoufles d'Anatole France. — Sic itur ad astra. — Errata. — A propos d'une « Sottise ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Prix litté-

raires. — Deux portraits de Sudermann. — L'affaire de la « censure en Belgique ». — Sur l'origine du mot « dengue ». — A propos de plaques commémoratives. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

15 Avril : Jean de Gourmont jugé par R. Gomez de la Serna.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

15 Juillet : Mots, Propos et Anecdotes. — **1er Décembre** : Mots, Propos et Anecdotes.

GÉOGRAPHIE

15 Janvier : E. de Martonne, A. Chevalier et L. Cuénot : *Biogéographie* (t. III de la 4e éd. du *Traité de Géographie physique*), 1 vol. in-8°, Paris, Colin, 1927. — A. Demangeon : *Belgique, Pays-Bas, Luxembourg* (t. II de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, Colin, 1927. — L. Verhulst : *Entre Senne et Dendre*, contribution à l'étude des classes agricoles en Belgique, 1 vol. in-8°, Bruxelles, M. Lamertin, 1926. — Lemay et Robyn, *Le Nord* (collection des départements et pays de France), 1 vol. in-8°, Paris, Albin Michel, s. d. [1927]. — Mémento. — **1er Mars** : Pierre Denis : *Amérique du Sud, première partie* (tome XV de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8, Paris, Armand Colin, 1927. — Douglas W. Johnson : *Paysages et problèmes géographiques de la terre américaine*, 1 vol. in-8°, Paris, Payot, 1927. — Robert Raynaud : *Le roman du Sahara*, 1 vol. in-16, Paris, Peyronnet, 1927. — **15 Mai** : Franklin Thomas : *The Environmental basis of society, a study in the history of sociological theory*, 1 vol. in-8°, New-York and London, the Century C°, 1925. — Charles Delvert : *La vivante Pologne*, 1 vol. in-12, Paris, éditions Spes, 17, rue Soufflot, 1927. — Jacques Ancel : *Les Balkans face à l'Italie*, 1 vol. in-12, Paris, Delagrave, 1928. — **15 Juillet** : Pierre Denis : *L'Amérique du Sud, deuxième partie* (tome XV de la *Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois), 1 vol. in-8°, Paris, Colin, 1928. — B. Saint-Jours : *Les Dunes du littoral gascon* (extrait des *Actes* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, 1 broch. in-8°, Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1927.

GRAPHOLOGIE

1er Juin : L.-M. Vanzanges : *L'Ecriture des Créateurs intellectuels*, Les Arts et le Livre, Paris, 1927. — Dr C. Streletski : *Graphologie du Praticien*, Gaston Doin, Paris, 1927. — E. Solange-Pellat : *Les Lois de l'Ecriture*, Vuibert, Paris, 1927. — Maggie Guiral : *La Valeur de la Preuve dans l'Expertise des Ecritures*, Bosc et Rion, Lyon, 1927. — J. Crépieux-Jamin : *Die Grundlagen der Graphologie* (traduction), Niels Kampmann, Heidelberg. — Gerstner : *Lehrbuch der Graphologie*, Niels Kampmann, Heidelberg. — Minna Becker : *Die Graphologie der Kinderschrift*, Niels Kampmann, Heidelberg. — Ludwig Klage : *Zur Ausdruckslehre und charakterkunde*, Niels Kampmann, Heidelberg, 1927. — Mémento : *La Graphologie scientifique*, nouvel organe de la Société de Graphologie. — Le Congrès international de graphologie de Paris : 9, 10, 11 juin 1927. — Au Collège libre des Sciences sociales : Cours publics de M. Edouard de Rougemont : *La Graphologie et son rôle social*. — *La Graphologie et l'Observation médicale*, in l'Homœpathie française. — Jean Cuissinat : *Classification des Caractéristiques et des déformations graphiques*, Chez l'auteur (120, rue de Charonne, Paris-XIe). — *Zeitschrift für Menschenkunde*, Heidelberg.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

15 Juillet : Adolphe Retté : *Le Voyageur étonné*, 1 vol. chez Messein.

HISTOIRE

15 Janvier : Salvador Echavarria : *La Naissance du Soleil*, éditions Excelsior. — Paul Matter : *Cavour et l'Unité italienne*, III (1856-1861), Félix Alcan. — Guglielmo Ferrero : *L'Unité du Monde*, Simon Kra. — Mémento. — **15 Mars** : Pierre Champion : *Louis XI*. Tome premier : Le Dauphin. Tome second : *Le Roi*. Librairie ancienne Honoré Champion. — Louis XIV : *Mémoires de Louis XIV*, publiés avec une introduction et des Notes par Jean Longnon. — Mémento. — **1er Mai** : Gustave Rudler : *Michelet, historien de Jeanne d'Arc*, tome II, « La Pensée, l'Art », Les Presses universitaires de France. — **1er Juillet** : Augustin Cochin : *Les Sociétés de Pensée et la Révolution en Bretagne* (1788-1789). Tome I : Histoire analytique. Tome II : Synthèse et justification. Champion. — Albert Mathiez : *La Corruption parlementaire sous la Terreur*, Armand Colin. — Mémento. — **1er Septembre** : Lauzun : *Mémoires d'Armand-Louis de Gontaut, Duc de Lauzun*. Préface et notes par Edmond Pilon. Collection « Jadis et Naguère », Henri Jonquières. — P. Boissonnade : *Le Socialisme d'Etat. L'Industrie et les Classes Industrielles en France pendant les deux premiers siècles de l'ère moderne (1453-1661)*, Champion. — Emile Pautrel : *Notions d'Histoire et d'Archéologie pour la région de Fougères*, Rennes. — Mémento. — **1er Octobre** : Ferdinand Lot : *La fin du Monde antique et le début du Moyen-Age*. Collection de « L'Evolution de l'Humanité », La Renaissance du Livre. — Divers : *Histoire et Historiens depuis cinquante ans*, 2 volumes, Alcan. — Mémento. — **15 Décembre** : Henri Sée : *Science et Philosophie de l'Histoire*, Alcan. — Georges Grosjean : *Le Sentiment national dans la guerre de Cent-Ans*, Editions Bossard. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

1er Juin : LIVRES SUR PYTHAGORE. — Jérôme Carcopino : *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, L'Artisan du livre, 1926. — Jules Sageret : *Le hasard et la destinée*, Paris, Payot, 1927. — Isidore Lévy : *La légende de Pythagore*, Paris, Champion, 1927. — *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore*, Paris, Leroux, 1927. — Mémento. — **15 Septembre** : Lucien Febvre : *Un destin : Martin Luther, Paris*, Rieder, 1928. — Mémento. — **15 Décembre** : LA RELIGION MANDÉENNE : *Das Johannesbuch der Mandäer*, éd. Lidzbarski, Giessen; *Ginza, der Schatz oder das grosse Buch der Mandäer*, éd. Lidzbarski, Göttingen, 1925. — R. P. Lagrange : *La gnose mandéenne et la tradition évangélique* dans la *Revue Biblique*, 1er juillet, 1er octobre 1927, 1er janvier 1928. — Mémento.

INDIANISME

15 Septembre : HISTOIRE DE L'ART EN ORIENT. — Mookerjee : *Le rasa*, Alcan. — Louis Finot : *L'origine d'Angkor*, Phnom-Penh, Portail. — Philippe Stern : *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art Khmer*, Paris, Geuthner. — *Le Musée Guimet*, 1918-1927, Geuthner.

LES JOURNAUX

1er Février : M. Paul Souday, ou le collaborateur malgré lui (*Le Temps*, 12 décembre). — Préface du typographe (*La Volonté*, 25 décembre). — **15 Février** : Une lettre inédite de Sardou au sujet de « La fourchette de Théodora » (*Le Journal des Débats*, 9 janvier). — L'Af-

ghanistan et sa poésie populaire (*L'Intransigeant*, 28 janvier). — **15 Mars** : Jean de Gourmont (*Le Journal*, 23 février). — Mosaïque italienne (*Candide*, 23 février). — Anniversaires normaliens (*Nouvelles Littéraires*, 25 février). — A propos de Sapho (*Action Française*, 25 février). — Le Vagabond des Etoiles (*Radio-Magazine*, 19 février). — Un quart d'heure avec M. Thomas Raucat (*Candide*, 23 février). — Mémento. — **1er Avril** : Le Secret (*Le Journal*, 3 mars). — Un fascisme théâtral (*La Dépêche de Toulouse*, 26 février). — L'amant de Mme Vidal (*Paris-Midi*, 6 mars). — L'amant de Mme Vidal (*Le Journal*, 10 mars). — De Chaplin à Valéry (*Chantecler*, 25 février). — Le « Cirque », de Charlie Chaplin (*Europe Nouvelle*, 25 février). — Le souvenir de Remy et Jean de Gourmont (*Figaro Littéraire*, 3 mars). — **15 Avril** : Une heure avec M. Edouard Herriot (*Les Nouvelles Littéraires*, 10 mars). — Une heure pour M. Edouard Herriot (*Figaro*, 12 mars). — Une heure avec Herriot... (*L'Action Française*, 15 mars). — Petit monde littéraire d'aujourd'hui (*Gaulois*, 15 mars). — Echo... (*L'Antenne*, 25 mars). — Mémento. — **1er Mai** : Le Malthusianisme de la pensée : Les Organisations de Presse, les Messageries Hachette et « l'Ami du Peuple » (*Figaro*, 28 et 29 mars). — A Venise avec Henri de Régnier (*Gaulois*, 25 mars). — Hommage à Claude Debussy (*Chanteclerc*, 24 mars). — Le Fémini-masculisme (*Dépêche de Toulouse*, 27 mars). — Centenaire d'Ibsen (*L'Eclaireur de l'Est*, 23 mars). — **15 Mai** : Le Sacerdoce et l'Empire (*L'Opinion*, 16 avril). — Politique et Religion (*Dépêche de Toulouse*, 7 avril). — Le Centenaire de Taine (*Candide*, 19 avril). — L'Homme à thèse (*Dépêche de Toulouse*, 6 avril). — Une statue de Taine?... non, un buste (*Le Journal*, 21 avril). — Le Centenaire de Taine (*Le Temps*, 26 avril). — Les Amitiés illusoires (*Le Soir*, de Bruxelles, 11 avril). — Une visite au tombeau du grand poète Rainer-Maria Rilke (*Tribune de Genève*, 11 avril). — **1er Juin** : La Crise théâtrale en France (*Comœdia*, 2 mai). — François de Curel entre deux Académies (*Nouvelles Littéraires*, 5 mai). — La mort de François de Curel (*Europe Nouvelle*, 5 mai). — François de Curel et l'art dramatique (*l'Action Française*, 30 mai). — Souvenirs sur François de Curel (*Chantecler*, 5 mai). — La Licenciée nue (*Paris-Midi*, 8 mai). — **15 Juin** : Les livres (*Le Temps* des 3 mai, 10 mai et 17 mai). — Passez à la caisse (*Paris-Midi*, 26 mai). — L'Esprit des Livres (*Nouvelles Littéraires*, 12 mai). — Mémento. — **1er Juillet** : La querelle des traductions (*Opinion*, 12 mai). — Autour d'un procès (*Dépêche de Toulouse*, 31 mai). — Le régime humide en Russie (*Liberté*, 11 juin). — Le budget d'un ouvrier de Moscou. — Absence de contrôle. — La Chute de l'industrie en avril (*La Russie opprimée*, 2 juin). — **15 Juillet** : Ce qu'on voit à l'Institut Marey. — De vieux films qui sont des trésors (*l'Ami du Peuple*, 26 juin). — La roue tourne (*Dépêche de Toulouse*, 14 juin). — Dissertation sur la Pauvreté (*Dépêche de Toulouse*, 28 juin). — **1er Août** : Mon film (*Journal*, 9 juillet). — A propos d'Edouard Manet (*Action Française*, 10 juillet). — La Comédie littéraire. Les après-midi d'un faune (*Candide*, 12 juillet). — Une place à prendre : Charmeur d'oiseaux aux Tuileries (*Journal*, 12 juillet). — **15 Août** : L'affaire Siegfried (*Candide*, 19 et 26 juillet). — Jean Giraudoux au lycée de Châteauroux (*Nouvelles Littéraires*, 28 juillet). — Les Livres (*La Liberté*, 30 juillet). — Les Livres (*Le Temps*, 12 juillet). — **15 Septembre** : Moi aussi, je suis allée à Deauville (*Candide*, 23 août). — Le faux Hugo et le vrai Hugo (*Action Française*, 19 août). — Les vies romancées devant l'histoire (*Comœdia*, 18 août, 20 août, 24 août, 26 août, 30 août). — **1er Octobre** : La Mémoire de Mallarmé (*Figaro*, 13 septembre). — Les vies romancées devant l'histoire (*Comœdia*, 2, 4 et 8 septembre). — Henri Heine (*Petite Gironde*, 8 septembre). — **15 Octobre** : Hommage à Maurice Barrès (*Figaro*, 24 septembre). — Louise Read demoiselle de charité (*Journal*, 27 septembre). — Whistler à la

« Galerie Nationale » (*Action Française*, 14 septembre). — L'exemple de Monsieur Ingres (*Figaro*, 26 septembre). — **1er Novembre** : François de Malherbe (*Figaro*, supplément littéraire, 13 octobre). — Le Centenaire de Malherbe (*Candide*, 11 octobre). — Malherbe vient!... (*Figaro*, supplément littéraire, 13 octobre). — **15 Novembre** : Dessus de Pendule (*Action française*, 21 octobre). — Autour de Victor Hugo (*Candide*, 25 octobre). — Les Animaux malades de la Paix (*Journal*, 26 octobre). — **15 Décembre** : La chose littéraire (*Journal*, 28 et 31 octobre, 4, 8, 11, 14, 18, 21 et 28 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

15 Février : Graf Hermann Keyserling : *Mensch und Erde* (l'Homme et la Terre), Edition « der Leuchter », chez Otto Reichl, Darmstadt.. — Ernst Ludwig : *Bismarck. Geschichte eines Kämpfers* (Bismarck, histoire d'un lutteur), chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Du même : *Kunst und Schicksal. Vier Bildnisse* (Génie artistique et destinée humaine. Quatre portraits), chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Arnold Schmitz : *Das romantische Beethovenbild* (le masque romantique de Beethoven), chez Ferdinand Duemmler, Berlin et Bonn. — Oscar Bie : *Das deutsche Lied* (le lied allemand), chez S. Fischer, Berlin. — Mémento. — **1er Avril** : Gerhart Hauptmann : *Des grossen Kampffliegers, Land-Fahrers, Gauklers und Magiers Till Eulenspiegel Abenteuer, Streiche Gaukeleien, Gesichte und Traume* (les aventures, bons tours, fantasmagories et rêves de Till Eulenspiegel, célèbre aviateur, rôdeur de grands chemins, bateleur et magicien), chez S. Fischer, Berlin. — **1er Mai** : Franz Werfel : *Geheimnis eines Menschen* (le secret d'une vie), Paul Zsolnay, Berlin, Leipzig u. Wien. — Heinrich Mann : *Mutter Marie* (Mère Marie), Zsolnay, Berlin, Leipzig u. Wien. — Hermann Hesse : *der Steppenwolf* (le Loup des steppes), S. Fischer, Berlin. — Franz Hessel : *Heimliches Berlin* (Berlin secret), Ernst Rowohlt, Berlin. — Bruno Franck : *Politische Novelle* (Nouvelle politique, Ernst Rowohlt, Berlin. — **1er Août** : C.-G. Jung : *Die Beziehungen zwischen dem Ich und dem Unbewussten* (Les rapports du Moi et de l'Inconscient), chez Otto Reichl-Darmstadt. — Fritz Strich : *Dichtung und Civilisation* (Poésie et Civilisation), chez Meyer und Jessen, München. — Carl Schmitt : *Romantisme politique*, traduit de l'allemand par Pierre Linn, librairie Valois, Paris. — **1er Octobre** : Lucien Febvre : *Un destin, Martin Luther*, Editions Rieder, Paris. — Graf Hermann Keyserling : *Das Spektrum Europas* (Le spectre de l'Europe), Niels Kampmann Verlag, Heidelberg. — R. Santer : *Der neue deutsche Impérialismus* (Le nouvel impérialisme allemand), Verlag Carl Hoym, Hambourg Berlin N. W. 6. — **1er Décembre** : Arthur Schnitzler : *Therese, Chronik eines Frauenlebens* (*Thérèse, Chronique d'une vie de femme*), chez S. Fischer, Berlin. — Hermann Ungar : *Die Klasse* (*la classe*), chez Ernest Rowohlt, Berlin. — Erna Grautoff : *Brücken der Liebe* (*L'Amour jette des ponts*), Deutsche Buch-Gemeinschaft, Berlin. — Waldemar Bonsels : *Mario und die Tiere* (Mario et les bêtes), Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart. — Bruno Franck : *Les Journées du Roi*, roman traduit de l'allemand par Joseph Delage, éditions Victor Attinger, Paris.

LETTRES ANGLAISES

1er Mars : Frank Harris : *La vie et les confessions d'Oscar Wilde*, traduction de Henry-D. Davray et Madeleine Vernon, « Mercure de France », 2 vol. — **15 Juillet** : Sir Edmund Gosse. — Le mouvement poétique. — Les « moderuistes ». — Harold Monro : *The Earth for Sale*, Chatto and Windus. — G. Laurence Groom : *The Singing Sword*, Gay and Hancock. — G. Henry Warren : *The Secret Medow and other*

Poems, Faber and Gwyer. — Rudyard Kipling : *Verse*, Inclusive edition, 1885-1926, Hodder and Stoughton. — *The Best Poems of 1927*, selected by Thomas Moult and decorated by John Austen, Jonathan Cape. — *Selection from Modern Poets*, made by J. C. Squire, Martin Secker. — *New Paths on Helicon*, by Sir Henry Newbolt, Nelson. — Mémento. — **15 Août** : Eric Partridge : *The Poems of Cuthbert Shaw and Thomas Russell*, Dulau. — John Freeman : *Collected Poems*, Macmillan. — Collection des *Sispenny Poets*, Benn. — Gilbert Thomas : *Mary of Huntingdon*, Allen and Unwin. — Edmund Blunden : *Retreat*, Cobden Sanderson. — Silvia Townsend Warner : *Time Importuned*, Chatto and Windus. — W.-J. Turner : *New Poems*, Chatto and Windus. — S.-R. Lysaght : *Poems*, Macmillan. — Humbert Wolfe : *Requiem*, Benn. — Herbert Read : *Collected Poems*, Faber and Gwyer. — Dormer Creston : *Poems from Paul Verlaine*, Selwyn and Blount. — Alfred Brickell : *Few, but Roses*, Fisher Unwin. — Collection des *Ariel Poems*, Faber and Gwyer. — A.-E. Housman : *A Shropshire lad*, avec illustrations en couleurs de William Hyde, Grant Richards. — **15 Octobre** : M. Philip Guedalla et le roman anglais. — La prédication et le roman. — Le « message » des romanciers. — H.-G. Wells : *Mr Blettsworthy on Rampole Island*, Benn. — Le centenaire du *Spectator*. — Mémento.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Mai : Deux pièces d'Eugène O'Neil. — Edouard Champion : *Le Livre aux Etats-Unis*, « Revue des Deux-Mondes » des 15 mai et 1er juin 1927. — Quelques livres de chez Pascal Covici, Chicago. — Théodore Wesley Koch : *The Florentine Book Fair, The Book Section of Exposition of Decorative Arts*, etc., Printed for Subscribers, Evanston. — Mémento. — **1er Décembre** : Bilan de l'année littéraire.

LETTRES ANTIQUES

15 Avril : Hérodote : *Vie d'Homère*, mis en français d'Amyot par J.-J. van Dooren, Ed. Champion. — Arrien : *L'Inde*, texte établi et traduit par Pierre Chantraine, Les Belles-Lettres. — *Anthologie des textes sportifs de l'antiquité*, par Marcel Berger et Emile Moussat, Grasset. — **15 Septembre** : Georges Méautis : *L'Aristocratie athénienne*. — Hérondas : *Mimes*, texte établi par J. Arbuthnot Nairn et traduit par Louis Laloy. — César : *Guerre des Gaules*, texte établi et traduit par L.-A. Constants, 2 volumes, Les Belles-Lettres.

LETTRES CATALANES

15 Janvier : Josep Plà : *Russia*, 1925. — Josep Plà : *Llanterna Màgica*, 1926. — Tomas Garcès : *El Somni*, 1927. — Fidel S. Riu Dalmau : *Terra Amorosa*, 1927. — J.-M. Rovira d'Artigues : *Poemes d'Amor i de Cami*, 1927. — **15 Septembre** : Pere Coromines : *Jardins de Sant-Pol*, 1926. — Pere Coromines : *Putxinellis*, 1927.

LETTRES CHINOISES

1er Juin : Comte Sforza : *L'Enigme chinoise*, Payot. — Wong Chinwai : *La Chine et les Nations*, Librairie Gallimard.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

1er Août : Cora Sandel : *Alberto ou Jakob : En blaa sofa* (Un canapé bleu), Gyldendal, Oslo. — Hans E. Kinck : *Mands hjerte* (Cœur d'homme) ; *Eftermœle* (Hommage), Aschehoug, Oslo.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Mars : Francisco de Cossio : *La Rueda*, Imprenta Castellana, Valladolid. — Jean Sarrailh : *Prosateurs espagnols contemporains*, Delagrave. — Mort de Blasco Ibañez. — **1er Juin** : Le catholicisme et la littérature. — José Bergamin : *Enemigo que huye*, Biblioteca Nueva. — Ramon Maria Tenreiro : *La esclava del señor*, Biblioteca nueva. — Mémento. — **1er Octobre** : La question de l'enseignement des langues méridionales. — Jeunes peintres et jeunes musiciens espagnols à Paris. — Espagne et Mexique.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

1er Mars : La culture hispano-américaine. — Artemio de Valle Arizpe : *Dona Leonor de Caceres y Acevedo*, Tipografia Artistica, Madrid. — E. Abreu Gomez : *Romance de Reyes*, Espasa-Calpe, Madrid. — A. Ostría Gutierrez : *Rosario de Legendas*, A. Puego, Madrid. — Mémento. — **15 Mai** : La poésie nouvelle. — Alberto Hidalgo : *Simplismo*, « El Inca », Buenos-Ayres. — Jaime Torres Bodet : *Biombo*, Herrero, Mexico. — Mémento. — **15 Août** : La Poésie. — E. Gonzalez Martinez : *Las Sênales furtivas*, Calleja, Madrid. — J. Vicuna Cifuentes : *La Cosecha de Otono*, « Minerva », Santiago (Chili). — Alfonso Reyes : *Ifigenia cruel*, Calleja, Madrid. — R. Alberto Arrieta : *Estio serrano*, « Babel », Buenos-Ayres. — Jorge Gonzalez : *El poema de las Tierras pobres*, « Imprenta Universo », Santiago (Chili). — J. Nuñez y Dominguez : *El inutil Dolor*, Herrero, Mexico. — Regino Boti : *La Torre del silencio*, « El siglo XX », Habana. — Julio Casal : *Arbol*, « Alfar », La Coruna (Espagne). — *Las mas bellos Poemas de Edmundo Montagne*, chez l'auteur, Buenos-Ayres. — Mémento. — **15 Novembre** : Poètes jeunes. — C. Sabat Ercasty : *Vida*, Escuela industrial, Montevideo. — Lopez Merino : *Las Tardas*, Editorial Latina, Buenos-Ayres. — Luisa Luisi : *Poemas de la inmobilidad y Canciones al sol*, « Cervantes », Barcelona. — A. Vazquez Cey : *Aguas serenas*, Marcantali, Buenos-Ayres. — Pablo Neruda : *Crepusculario*, Santiago (Chili). — E. Martinez Estrada : *Motivos del Cielo*, Agencia General de Libraria, Buenos-Ayres. — C. Prendez Saldias : *Luna nueva de Enero*, Imprenta Universitaria, Santiago (Chili). — Miguel Camino : *Nuevas Chacayaleras*, L. Merovich, Buenos-Ayres. — P. Leandro Ipuche : *Jubilo y Miedo*, Agencia General de Libraria, Montevideo. — Oliverio Girondo : *Calcomanias*, Calpe, Madrid. — Alberto Guillen : *Laureles*, Imprenta Lucero, Lima. — M. Lopez Palmero : *Los Ojos nuevos*, « El Inca », Buenos-Ayres. — Francisco Donoso : *Poemas interiores*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. — E. Gonzalez Rojo : *Espacio*, « Mundo Latino », Madrid. — Heriberto Hernandez : *Voces de Ensuêno*, Bouret, Paris. — A. Castelblanco : *Excelsitud*, Talleres fiscales, Santiago (Chili). — Mémento.

LETTRES ITALIENNES

1er Février : Benedetto Croce : *Contributo alla Critica di me stesso*, Laterza, Bari. — Giovanni Lanzalone : *L'Anticroce*, Scuola Letteraria Editrice Arte e Morale, Salerne. — Enzo Palmieri : *Borgese*, Gasparre Casella, Naples. — Mémento. — **15 Mars** : Auro d'Alba : *Il Tempo Perduto*, Sonzogno, Milan ; *Il Paradiso della mia Tristezza*, La Voce, Roma. — Sandro Baganzani : *Ritorni alla Terra*, Mondadori, Milan. — Diego Valeri : *Umana*, Taddei, Ferrare ; *Crisalide*, Taddei, Ferrare ; *Ariele*, Mondadori, Milan ; *Poeti Francesi del Nosro Tempo*, Porto, Piacenza ; *Alcassino e Nicoletta*, Eroica, Milan. — Alberto Viviani : *Fiordel-*

mondo, Studio editoriale, Catane. — Giuseppe Fabbri : *Sarabanda*, Upid, Milan. — Girolamo Comi : *Boschività Sotterra*, Lucugnano. — Giovanni Cardella : *Le Tenebre*, Tempio, Palerme. — *Poeti Novecento*, Mondadori, Milan. — Vincenzo Gerace : *La Fontana nella Foresta*, Mondadori, Milan. — Elièzer Ben David : *Io, Ebreo*, Belforte, Livourne. — Mémento. — **15 Mai** : Gaetano Pieraccini : *La Stirpe de Medici di Cafaggiolo*, éd. Vallecchi, Florence. — **15 Juillet** : Mario Puccini : *Zone in Ombra*, éd. Vecchioni, Aquila; *Cola, o Ritratto dell' Italiano*, éd. Vecchioni, Aquila. — G.-B. Angioletti : *Il Giorno del Giudizio*, éd. Ribet, Turin. — Salvator Gotta : *La Sagra delle Vergini*, éd. Baldini e Castoldi, Milan. — Fiorenza Perticucci de' Giudici : *Ali e Catene*, éd. Bemporad, Florence; *Senza Maschera, senza Visiera*, éd. Bemporad, Florence. — Memento. — **15 Septembre** : G.-A. Borgese : *Rubè*, éd. Mondadori, Milan. — G.-A. Borgese : *La Belle*, éd. Mondadori, Milan. — Enrico Piceni : *La Bancarella delle Novità*; éd. Alpes, Milan. — Mémento. — **15 Novembre** : Guido da Verona : *L'Inferno degli Uomini vivi*, éd. Bemporad, Florence; *Azyadeh la Donna pallida*, éd. Bemporad, Florence. — Augusto Garsia : *Le Strade Cieche*, éd. Battistelli, Florence; *Il Dono*, éd. Battistelli, Florence; *Poésie*, éd. Giusti, Livourne; *Voci del mio Silenzio*, éd. Campitelli, Foligno; *Voci del mio Cammino*, dans *Giornale di Politica e di Letteratura*. — Francesco Picco : *Il Cavalier Marin*, éd. A.-E. Formiggini, Roma. — Mémento.

LETTRES JAPONAISES

15 Août : La Vie de la Cour au xe siècle. — Une gynécocratie. — Murasaki Shikibu : *Le Roman de Genji*, traduit par Kikou Yamata d'après la version anglaise de A. Waley et le texte original ancien, Plon. — Sein Shonagon : *Les Notes de l'Oreiller*, traduites du japonais par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, Stock. — *Chansons de Geishas*, traduites par Steinilber-Oberlin et H. Iwamura, Crès. — *Les Haïkai de Kikakou*, textes et commentaires traduits par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, Crès. — Gaston Migeon : *Au Japon, Promenades aux Sanctuaires de l'Art*, nouvelle édition, 40 planches, Geuthner. — Félicien Challaye : *Le Cœur Japonais*, Payot. — Okakura-Kakuzo : *Le Livre du Thé*, traduit de l'anglais par Gabriel Mourey, illustrations de Loka-Hasegawa, Delpeuch. — Kikou Yamata : *Le Shoji*, Stock. — Kikou Yamata : *Les Huit Renommées*, avec 47 dessins de Foujita, Delpeuch. — Charles Vildrac : *D'un Voyage au Japon*, Hazan. — F. de Tessan : *Le Japon Mort et Vif*, préface de Paul Claudel, Baudinière. — « Allons-nous nous coucher? »

LETTRES NÉO-GRECQUES

1er Mai : *Anthologia tôn néoterôn poïton*, Mélis, Athènes. — J.-H. Bacon : *Patterns from a grecian loom*, selections from the works of Sotiris Skipis, Unwin brothers, London. — Sotiris Skipis : *Anthestiria*, « Agôn », Paris. — L. Alexios : *Sonetta*, Hérakleion de Crète. — D. Zakythinos : *To Sonetto sti Néo-Helleniki Poïsi*, Rallis, Athènes. — L. Alexios : *Hiraklis kai Omphali*, drame lyrique, Hérakleion de Crète. — Alkis Thrylos : *I. Dekati triti Ora*, Sarivaxevani, Athènes. — G. Seraphidis : *Alexandros, Hivi, Apellis*, Paris. — Th. N. Synadinos : *I Pines*, drame, « Akropolis », Athènes. — M. Valsa : *Ierósyni*, un acte, « Nomiki », Athènes. — D. Voutyras : *Mésa stin Kolasi*, satire, Athènes. — Mémento. — **15 Août** : Le Philhellénisme. — I.-E. Moschonas : *Ta dôdeka Nisia kai to nisi tis Paphias*, Athènes, 1928. — Moschonas : *To Himerologion tau Thanatou*. — Ap. Mammelis : *Stathmi*, Imprimerie Gérard frères, Athènes. — M.-K.-G. Karyotakis : *Elegia kai Satires*,

Rallis, Athènes. — G.-K. Stambolis : *Idonika Sonetta*, Rallis, Athènes. — Alkis Thrylos : *Stokhasmi gia to dimotiho tragoudi*, Kalergis, impr. Athènes. — E.-P. Papanoutsos : *I Trilogia tou Pnevmatos*, Grammata, Alexandrie. — Mémento. — **15 Décembre** : Deux langues. — L. Roussel : *La Littérature de la Grèce moderne*. — A. Thumb : *Grammatik der Neugriechischen Volkssprache*, refondue par J. Kalitsounakis ; W. de Gruyter, Berlin et Leipzig. — J. Psichari : *Un Pays qui ne veut pas de sa langue*, Mercure de France, Paris. — Ouvrages sur la Question de langue. — El. Yanndidis : *I toniki Metarrythmisi*, « Anayennisis », Athènes. — A. Andréadès : *Le Théâtre Grec contemporain*. — Th. N. Synadinos : *O Maikinas*, drame, Akropolis, Athènes. — K. Kazantzakis : *Nikiphoros Phôkas*, éd. Stokhastis, Athènes. — Mémento.

LETTRES POLONAISES

1er Août : Remarques générales. — Hommage posthume à Stanislas Przybyszewski. — Mémento. — **1er Septembre** : L'Œuvre d'André Srug et son dernier roman : *La Fortune du caissier Spiewankiewicz*.

LETTRES PORTUGAISES

1er Mars : G. Guyomard : *La Dictature militaire au Portugal*, Les Presses universitaires de France, Paris. — A. France : *A Vida em Flor*, trad. Antonio Sergio, Casa Fr. Ibero-americana. — Joao de Barros : *Grecia Musa do Ocidente*, Aillaud e Bertrand, Paris-Lisboa. — Claudio Basto : *A Linguagem de Camilo*, Maranus, Porto. — V. Nemesio : *Varanda de Pilatos*, Aillaud e bertrand, Paris-Lisboa. — Severo Portela : *Manhâ de S. Joaó*, Cia Portuguesa Editora, Porto. — Ana de Castro Osorio : *Mundo Novo*, Cia Portuguesa Editora, Porto. — Mémento. — **15 Juin** : Prof. Mendes Corrêa : *Glozele Alvâo*, Sociedade Portuguêsa de Antropologia e Etnografia, Lisbonne. — Maria da Luz Sobral : *Barquinhos de Papel*, Livraria Civilisaç..., Porto — J. Cabral do Nascimento : *Descaminho*, Lisbonne. — Gomes Ferreira : *Longe*, Seara Nova, Lisbonne. — Amado Carballo : *Proel*, Editorial Alborada, Pontevedra. — Anrique Paço d'Arcos : *Mors-Amor*, Atlandida, Coimbre. — Augusto de Castro : *As Mulheres e as Cidades*, Emprêsa Literaria Fluminense, Lisbonne. — Corrêa da Costa : *Esplendor das Coisas*, Lumen, Lisbonne, Rio. — Mémento. — **1er Décembre** : M. Brézol : *Portugal d'où partirent les Caravelles*, Truchy-Leroy, Paris. — *Os Lusiadas*, Edition nationale, Imprensa nacional, Lisbonne. — Veva de Lima : *D'Aquem e d'Alem Mar*, Libanio da Silva, Lisbonne. — Manuel da Silva-Gaio : *Eugenio de Castro*, Imprensa da Universidade, Coimbre. — Joao Cabral do Nascimento : *Arrabalde*, Atlantida, Coimbra. — Raul Brandao e Teixeira de Pascoaes : *Jesus-Cristo em Lisboa*, Aillaud et Bertrand, Paris et Lisbonne. — Alvaro Maria de las Casas : *Antologia de la Lirica Gallega*, Madrid, 1928. — Mémento.

LETTRES ROUMAINES

15 Octobre : M. Cincinat Pavelesco, prix national de poésie.

LETTRES RUSSES

1er Janvier : Arthur Luther : *Geschichte der Rusischen Literatur*, Bibliographisches Institut, Leipzig. — Pierre Kowaleswsky : *N. S. Leskov, peintre méconnu de la vie russe*, Les Presses Universitaires de France, Paris — N. S. Leskov : *Le Vagabond ensorcelé* (trad. par Boris de Schloezer), Schiffrin, Paris. — Nicolas Gogol : *Lettres sur l'Art, la Philosophie, la Religion* (trad. par Marc Séménoff), Librairie Alcan,

Paris. — *Journal intime* d'Alexis Souvorine (trad. par M. Lichnewsky), Payot, Paris. — Léon Tolstoï : *Journal intime inédit* (trad. par J. Chuzeville et W. Pozner), 2 vol., Editions du Trianon, Paris, et 2 vol. tirage ordinaire, Ed. Fasquelle, Paris. — **1er Avril** : *Le journal de Mme Vyroubova : Les jours passés.* Almanach historique de la *Krasnaia Gazeta.* — Les Archives rouges, nos 22 et 23. — *Les Narovoltzy, après le 1er mars 1881*, Moscou 1928. — L. Friedmann : *Dix mois*, Edition de la *Kresnaia Gazeta*, Leningrad. — D. Kine : *Denikinstchina*, Ed. Priboï, 1928. — *L'aube des Soviets*, Moscou, Leningrad, 1928. — A. Lounatcharsky : *Le Théâtre d'aujourd'hui*, Ed. Modpick, 1928. — M.-G. Savina : *Mes souffrances, mes pérégrinations* (1854-1877), Académia, Leningrad. — **15 Avril** : Le 60e anniversaire de Maxime Gorki. — **1er Juillet** : *Novy Min*, nos 3 et 4. — *Les Archives rouges*, nos 24 et 25. — **15 Août** : *La Presse et la Révolution.* — Boris Dounaïev : *Les hommes et la poussière humaine autour de Tolstoï.* — Lettres inédites de Dostoïevski. — Don Aminado : *Notre petite ville*, Povolozky, Paris. — N. Teffi : *Ma petite ville*, Karbasnikov, Paris. — **1er Octobre** : Le jubilé de Tolstoï, *Goloss Minouvchavo*, no 6. — *Les Archives Rouges*, nos 27 et 28. — Un article inconnu de Lermontov. — *La Révolution prolétarienne*, édit. du *Gosisdat.* — J. Iassinsky : *Le Roman de ma vie, Gosisdat.* — **15 Décembre** : Sur Tolstoï (Revues et Journaux). — N. N. Apostolov : *Tolstoï vivant*, Ed. du Musée Tolstoï, Moscou 1928. — Tolstoï et Tourguenev : *Correspondance* — Comtesse Tolstoï : *Journal* intime. — Skabitchevsky : *Souvenirs littéraires*, Ed. Terre et Fabrique, 1928. — K. F. Waltz : *65 ans de théâtre.* — Le Bulletin de la Société des Amis des Lettres russes, Paris, 1928. — Le Jubilé des 30 ans du Théâtre artistique.

LETTRES SUÉDOISES

15 Mars : Gustave Ullman : *Väst küst* (La Côte de l'Ouest) ; *Caprifol* (Le Chèvrefeuille) ; *Präster* (les Pasteurs) ; *En flickas ära* (l'Honneur d'une jeune fille). — Axel Ideström : *Tibérius ; Irène ; Elfenbenssnidaren* (le sculpteur d'ivoire) ; *Härkitteln* (la Chaudière magique) ; *Mannen fraan Java* (l'Homme de Java) ; *Sniekar Logren* (l'Ebéniste Logren). — **1er Octobre** : Elin Wägner : *Kvarteret Oron* (le quartier d'Alarme) ; *Natten till söndagen* (la nuit du samedi) ; *Asa Hanna.* — Anna-Lenah Elgström : *Aventyr* (Contes) ; *Révolution noveller* (nouvelles de la Révolution) ; *Myrstacken* (La Fourmilière).

LETTRES YOUGOSLAVES

1er Août : Pavle Popovic : *Jugoslovenska Knjizevnost*, University Presse Cambridge. — *Srpske Narodne Junatchke Pesme*, Mirototchivi, Belgrade. — Voyislav Yovanovitch : *Sprske Narodne Pesme*, Getse Kon, Belgrade. — V. Yovanovitch : *Sprske Narodne Pripovetke*, Getse Kon, Belgrade. — J. Prodanovitch : *Zenske Narodne Pesme*, Geste Kon, Belgrade. — Ivan Nevistiv : *Lirika na Bespucu*, Vijenca, Zagreb. — V. Gligoritch : *Kritike*, Jugoslavija, Belgrade. — S. Pandurovitch : *Antologija Najnovije Lirike*, Misao, Belgrade. — M. Seleskovitch : *Snovi*, Dojkovitch i Petrovatchki, Veliki Vetcherek. — S. Militchitch : *Jena i Tchovek*, Sprska Knjizevna Zadruga, Belgrade. — S. Militchitch : *More*, Izdavatcha Knjizaritsa Napredak, Belgrade. — Sv. Stéfanovitch : *Pesma Nad Pesmama*, Drzavna Stamparija, Belgrade. — Zmaj. J. Yovanovitch : *Odabrane Pesme*, Getse Kon, Belgrade. — Mémento.

LINGUISTIQUE

15 Septembre : Dr Jean Lacassagne : *L'Argot du « Milieu »*, Albin Michel.

LITTÉRATURE

15 Janvier : C.-A. Sainte-Beuve : *Port-Royal*, Livre quatrième. *Les Petites Ecoles*. Edition documentaire établie par René-Louis Doyon et Charles Marchesne, La Connaissance. — *Dernières publications sur Mme de La Fayette*. — *La Princesse de Clèves par Mme de La Fayette*, suivie de la *Princesse de Montpensier, de la Comtesse de Tende et de l'Histoire espagnole*, textes originaux publiés par Bertrand Guégan avec une introduction d'Emile Magne, Payot. — *La Princesse de Clèves par Madame de La Fayette*, collection « les belles Œuvres littéraires », Jules Tallandier. — *Œuvres de Madame de La Fayette*, publiées d'après les textes originaux, avec une introduction et des notices, par Robert Lejeune, tome premier, La Cité des Livres. — **15 Février** : *L'Amour et l'Esprit gaulois à travers l'Histoire, du XVe au XXe siècle*, préface d'Edmond Haraucourt, tome premier, Libr. Martin-Dupuis. — *Œuvres de Saint-Evremond*, mises en ordre et publiées avec une introduction et des notices par René de Planhol, 3 vol., La Cité des Livres. — Mémento. — **15 Mars** : Adolphe Boschot : *Entretiens sur la Beauté*, Libr. Plon. — Brantôme : *Recueil d'aulcunes Rymes de mes jeunes Amours*, première édition intégrale augmentée des autres poésies de l'auteur, publiée avec préface, dépouillement du manuscrit N. a. fr. 11.688, notes, variantes et glossaire par Louis Perceau, Georges Briffaut. — Marcel Bouteron : *Danse et Musique romantiques*, Le Goupy. — Jules Bertaut : *Villégiatures romantiques*, Le Goupy. — Mémento. — **1er Avril** : Ramon Fernandez : *De la personnalité*, Au Sans-Pareil. — Paul Cazin : *Bestiaire des Deux Testaments*, Bloud et Gay. — Jacques Rivière et Alain Fournier : *Correspondance, 1905-1914*, tomes III et IV, Gallimard. — Mémento. — **15 Avril** : Guillaume de Lorris et Jean de Meun : *Le Roman de la Rose*, mis en français moderne par André Mary, Payot. — *Voyage en Virginie et en Floride*, traduits du latin par L. Ningler et confrontés avec les textes anglais, français et allemands, Duchartre et Van Buggenhoudt. — Pierre Marcel : *Jean Martin*, Félix Alcan. — **1er Mai** : *Lamartine et ses nièces*, correspondance inédite, publiée par le comte de Chastellier, Libr. Plon. — Jean Portail : *Georges Courteline, l'humoriste français*, Crès. — Fernand Divoire : *Introduction à la Stratégie littéraire*. — La tradition de l'Intelligence. — Edouard Herriot : *Esquisses*, Hachette. — **15 Mai** : Prince de Ligne : *Fragments de l'histoire de ma vie, publiés par Félicien Leuridant*, introduction par Edouard Chapuisat, Plon, 2 vol. — F. Vermale : *Joseph de Maistre émigré*, Chambéry, Libr. Dardel. — X. de Maistre : *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, La Connaissance — Mémento. — **1er Juin** : Henri de Régnier : *L'Altana ou la Vie Vénitienne*, 2 vol., Mercure de France. — Henri Béraud : *La Gerbe d'Or*, Editions de France. — Gaston Rageot : *L'Homme Standard*, Plon. — François Mauriac : *Le Roman*, Cahiers de la Quinzaine, Artisan du Livre. — Vincente Calderon : *Si Loti était venu*, Editions Excelsior. — Mémento. — **15 Juin** : Clément Janin : *Drames et Comédies romantiques*, Le Goupy. — Léon Rosenthal : *L'Art et les Artistes romantiques*, Le Goupy. — E. Benoit-Lévy : *La Jeunesse de Victor Hugo*, Albin Michel. — André le Breton : *La Jeunesse de Victor Hugo*, Hachette. — **1er Juillet** : Rachilde : *Alfred Jarry ou le surmâle des Lettres*, Grasset. — Pierre d'Hugues : *Auguste Angellier et « l'Amie perdue »*, Spes. — Henri Strentz : *Arthur Rimbaud, son œuvre*, La Nouvelle Revue critique. — Jean-Marie Carré : *Les deux Rimbaud*, Aux Editions des Cahiers libres. — Jérôme et Jean Tharaud : *Pour les fidèles de Péguy*, l'Artisan du Livre. — Mémento. — **15 Juillet** : Henri d'Alméras : *Les Grands événements littéraires. Le Tartufe de Molière*, Amiens, Edgar Malfère. — *Œuvres de Boileau avec une préface et des notes*, par Georges Mongrédien. — Charles Perrault et l'abbé de Choisy : *Histoire de la Marquise-Marquis de Banneville, avec un bois gravé de*

Henry de Renaucourt et des lettres ornées, I^e Centaine. — *Les dernières années de Bossuet. Journal de Ledieu. Nouvelle édition revue sur le texte original et annotée par Ch. Urbain et E. Levesque*, Desclée de Brouwer, Bruges. — *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*, Les Presses universitaires de France. — **1er Août** : Victor Giraud : Hippolyte Taine, Vrin. — Paul Bourget : *Quelques témoignages*, Plon. — Denis Saurat : *Tendances*, Monde moderne. — André Fontainas : *De Stéphane Mallarmé à Paul Valéry*, Edmond Bernard. — Marcel et André Boll : *Propos de Criton à Mélusine*, Le Monde moderne. — **15 Août** : Lionel Renieu : *Histoire des Théâtres de Bruxelles depuis leur origine jusqu'à ce jour*, Edition Duchartre et Van Buggenhoudt, 2 vol. — Victor Hugo : *Tristesse d'Olympio. Fac-similé du Manuscrit autographe avec une étude par Maurice Levaillant*, Honoré Champion. — Mysie E. I. Robertson : *L'Epithète dans les œuvres lyriques de Victor Hugo publiées avant l'exil*, Honoré Champion. — John Charpentier : *La vie meurtrie d'Alfred de Musset*, H. Piazza. — Maurice Roya *George Sand*, Editions du Laurier. — George Sand : *Le Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze*, Editions Montaigne — George Sand : *Journal intime publié par Aurore Sand*, Calmann Lévy. — Mémento. — **1er Septembre** : Marcel Coulon : *Raoul Ponchon*, Grasset. — Ernest Raynaud : Préface et commentaires aux *Petits poèmes en prose de Baudelaire*, Garnier. — A.-I. Trannoy : *La musique des vers*, Allier à Grenoble. — Paul Léautaud : *Mélange*, Editions de la Belle page. — Aurel : *L'Art d'aimer : le miracle de la chair*, Fayard. — M. Alotte de la Fuye : *Jules Verne, sa vie, son œuvre*, Simon Kra. — Gustave Le Rouge : *Verlainiens et Décadents*, Seheur. — J.-W. Bienstock et Curnonsky : *Le Magasin de frivolités*, Crès et Cie. — P. Mac Orlan : *Les Jeux du demi-jour*, Nouvelle Revue Française. — Jehan d'Ivry : *L'Aventure Saint-Simonienne et les Femmes*, Alcan. — Maurice Lecomte : *Le Prince des Dandys, le Comte d'Orsay*, Lemerre. — Joseph de Pesquidoux : *Le livre de raison* (2e série), Plon. — **15 Septembre** : Dr Octave Béliard : *Le Marquis de Sade*, Editions du Laurier. — Grace Gill-Mark : *Une Femme de lettres au XVIIIe siècle : Anne-Marie du Boccage*, Honoré Champion. — L'Abbé Favre : *Milhous Moncels, préfacés, traduits, annotés par Marcel Coulon*, Nîmes, Roger Chastanie, Henri Jonquières. — *Le Cahier rouge de Benjamin Constant, publié par L. Constant de Rebecque*, Stock. *Lettres de Mme de Staël à Benjamin Constant. Publiées pour la première fois en original par Mme la Baronne de Nolde avec une Introduction et des Notes par Paul L. Léon. Avant-propos de Gustave Rudler*, Kra. — Benjamin Constant : *Journal intime (1804-1816). Nouvelle édition accompagnée d'éclaircissements biographiques, de notes et d'une introduction par Paul Rival*, Stock. — Mémento. — **1er Octobre** : Henry de Montherlant : *Pages de tendresse*, Grasset. — Frédéric Empaytraz : *Essai sur Montherlant ou la génération de Trente ans*, le Rouge et le Noir. — Léon-Pierre Quint : *Le Comique et le Mystère chez Proust*, Kra. — Léon-Pierre Quint : *Comment travaillait Proust*, Cahiers libres. — Raphaël Cor : *Un romancier de la vertu et un peintre du vice : Charles Dickens, Marcel Proust*, Editions du Capitole. — **15 Octobre** : Marie-Josèphe Pinet : *Christine de Pisan, 1364-1430. Etude biographique et littéraire*, Libr. Honoré Champion, 1 vol. in-8°. — René Herval : *Dieppe cité normande*, Rouen, éditions de la Volonté, 1 vol. in-18. — **1er Novembre** : Eugène Bencze : *La Doctrine esthétique de Remy de Gourmont*, aux Editions du Bon Plaisir, Toulouse. — Remy de Gourmont : *Le Joujou patriotisme et documents annexes*, aux Editions de la Belle Page. — Michel de Lézinier : *Avec Huysmans*, Delpeuch. — Charles Grolleau et Georges Garnier : *Un logis de J.-K. Huysmans*, G. Crès et Cie. — Bronislawa Monkiewicz : *Verlaine critique littéraire*, Messein. — **15 Novembre** : Ernest Jovy : *Etudes Pascaliennes*, I. *Pascal et Saint-Ange* : II. *Pascal et Silhon*; III. *Discussions autour de Pascal*; IV.

Investigations péripascaliennes; V. *Explorations circumpascaliennes*; VI. *La vie inédite de Pascal par Dom Clémencet*, Libr. philosophique J. Vrin, 6 vol. in-18. — Sainte-Beuve : *Port-Royal. Edition documentaire établie par René-Louis Doyon et Charles Marchesne*, tome VIII, La Connaissance. — Mémento. — **1er Décembre** : Emile Bouvier : *Initiation à la Littérature d'aujourd'hui*, la Renaissance du livre. — Léon Treich : *L'esprit de Robert de Flers*, Gallimard. — Jules Princet : *La vie héroïcomique des choses*, Figuière. — Paul Faure : *Vingt ans d'intimité avec Edmond Rostand*, Plon. — Jean Giraudoux : *Le Sport*, Hachette. — Abel Rey : *La Chance*, Hachette. — Charles Daudet : *Répertoire des personnages de « A la recherche du temps perdu »*, Gallimard. — *Morceaux choisis de Marcel Proust*, Gallimard. — Jean Proix : *Un mysticisme esthétique*, L'artisan du livre. — Dauphin Meunier : *L'Ennui, Madame*, Messein. — **15 Décembre** : Abel Hermant : *Aspasie*. Illustrations de Maurice de Becque, Edit. M.-P. Trémois. — *Le cabinet secret du Parnasse. Recueil de poésies libres, rares ou peu connues, pour servir de supplément aux œuvres dites complètes des poètes français. Pierre de Ronsard et la Pléiade...* Textes revus sur les éditions anciennes... et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire par Louis Perceau, Au cabinet du Livre, édit. — *Lettres d'amour et de guerre du Roi Henri IV*, introduction, notes par André Lamandé. — *Les amours des rois de France racontées par leurs contemporains. Documents mis en ordre et annotés par Guy de la Batut, Henri IV*, Editions Montaigne.

LITTÉRATURE COMPARÉE

1er Janvier : *Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée*, Champion. — F. Baldensperger : *Orientations étrangères chez Balzac*. — Frank L. Schœll (préface d'Emile Legouis) : *Etudes sur l'Humanisme*, etc. — M. M. Gibb : *Le Roman de Bas-de-Cuir*. — F. Walter : *La littérature portugaise et l'Angleterre romantique*. — W.-L. Schwartz : *The Far East in Modern French Literature*. — Franck L. Schœll : *Les Paysans de Ladislas Reymont* (Belles-Lettres) : *Introduction aux d° d°*, 4 vol. Payot. — Lucien Maury : *Les sept frères* de A. Kivi, trad. Perret (Stock). — J. Wiehl : *Knut Hamsun's Life and Work* (University Minneapolis). — Anthologie des Conteurs hongrois (Rieder). — **15 Mars** : *Carte d'Europe*, Daniel Rops (Perrin). — *The Renaissance*, by A. de Gobineau, trad. P. V. Cohn, Introd. Dr Oscar Lévy (Allemand Unwin, Londres). — *Le Déclin de la Grande Race*, Madison Grant, préface G. V. de Lapouge, Payot, Paris. — *Alteuropa in seiner Kultur* (Schuchhardt). — *Racial Elements of European History*, by Hans. F. K. Günther, trad. Wheeler (Methuen and C°, Londres). — A. Jolivet : *Les Drames de Strindberg* (Revue des Cours et Conférences, 15 janv., 15 févr. et à suivre). Boivin, éd. — **1er Mai** : R-L. Plachaud : *La Farce des Joyeuses Commères*, Editions du Trèfle, Genève. — Herbert Edward Palmer : *The Judgment of François Villon*, Leonard and Virginia Woolf, Hogarth Press, Londres. — H. Stanley Schwartz : *Alexandre Dumas fils*, New-York University Press. — Victoria Occampo : *De Francesca à Béatrice*, Ed. Bossard, Paris. — Revue de littérature comparée : *Numéro des Etats-Unis*, Champion, Paris. — Mario de Lima-Barbosa : *Victor Hugo et Rosita Rosa; Lamartine et le Brésil*, 2 brochures, Albert Blanchard, Paris. — **15 Septembre** : *Panoramas des littératures contemporaines* (Kra). — Benjamin Crémieux : *Littérature italienne*. — Félix Bertaux : *Littérature allemande*. — *Pétrarque*, publié par l'Union intellectuelle franco-italienne (Leroux). — Henri Hauvette : *L'Arioste* (Librairie H. Champion). — Lionelli Fusni et Armand Henneuse : *Anthologie de la Poésie italienne contemporaine*, Les Ecrivains réunis. — **1er Octobre** : TRADUCTIONS ET TRADUCTEURS. — Richard Aldington : *Extraits* traduits en anglais, précédés d'une étude sur *Remy de Gourmont*, illus-

trations et photos par André Rouveyre, 2 vol. reliés, 67 pp. in-12, typ. Mc Murtie (Editions Pascal Covici, Chicago). — Albert Dubeux : *Les Traducteurs français de Shakespeare* (Belles-Lettres). — Léon Lemonnier : *Les Traducteurs d'Edgar Poe en France de 1848 à 1875. Charles Baudelaire* (Presses universitaires). — C.-P. Cambiaire : *The Influence of Poe in France* (Stechert, New-York). — **Marguerite Coleman :** *En marge de Shakespeare* (Figuière). — Wilmot E. Ellis : *Bovarysm, the Art Philosophy of Jules de Gaultier* (University of Washington Chapbooks). — Annie Sessely : *Influence de Shakespeare sur Alfred de Vigny*, (Edition du Chandelier, Berne). — Albert Erlande : *La Vie de John Keats* (Gallimard). — Marguerite Gay : *Winesburg en Ohio* (Sherwood Anderson N. R. F.). — *Un Païen de l'Ohio*, Sherwood Anderson, préface de E. Jolas (Rieder). — *Le Cachalot Blanc* (Herman Melville). Collection Aurore, Gédalge. — Jean Cocteau : *Œdipe-Roi. Roméo et Juliette.* — Victor Llona : *Le Pays Pourpre* (W.-H. Hudson). — Muller-Bergadonne et M. Hentsch : *Nocturne* (Frank Swinnerton). — Louis Guilloux : *La Nymphe au Cœur Fidèle* (Marguerite Kennedy). — Monod-Vox : *L'Homme Eternel* (Chesterton, Plon). — Henry-D. Davray : *De Profundis*, 1 vol. : *La Ballade de la Geôle de Reading*. 1 vol. (Wilde), et nombreuses traductions de l'anglais, notamment de Kipling avec Louis Fabulet et de Wells, Mercure de France. — Georges Saurreau : *La Faim*, 1 vol.; *Un Vagabond joue en sourdine*, 1 vol. (Knut Hamsun). — Sigrid R. Peyronnet : *Au Pays des Contes* (Knut Hamsun). — *Traduction de William Blake* par P. Berger, Rieder. — M. le Bourhis : *La Recherche magnifique* (H.-G. Wells). — F.-H. Schœll : *Les Paysans* (Ladislas Reymont), Payot. — Louise Faisans Maury : *Daphné Adeane* (Maurice Baring). — **Louis Perret :** *Les Sept Frères*, préface de Lucien Maury (Kivi). — A. Jolivet : *Les Tentations de Nils Brosme* (H.-E. Kinck). — G. Khnopff : *L'Août* (Stijn Streuvels), Librairie Stock. — **E. Legouis :** *La Renaissance anglaise*, **extraits traduits**; *Théâtre de Shakespeare*, traduction en cours, par pièces séparées, sous la direction de F. Koszul (Belles-Lettres). — Augustin et Henriette Hamon : *Sainte Jeanne*, **1 vol., autres pièces du** *Théâtre de Bernard Shaw*. — G. Roth : *La Geste de Cuchulain*, Editions Piazza. — André Gide : *Antoine et Cléopâtre*, Shakespeare; *Le Typhon*, Joseph Conrad. — Philippe Neel : *Gaspard Ruiz*, Joseph Conrad. — Mme Missier de Maillerais : *Le Roman d'un Romancier*, Palacio Valdès. — Hélène Iswolsky : *Virineya*, Lydia Selfoulina, Librairie Gallimard. — Valéry Larbaud : *Gens de Dublin*, James Joyce. — J. de Smet : *La Tragédie espagnole*. Thomas Kyl, Renaissance d'Occident, Bruxelles. — Arthur Ellis : *Poésies de Stéphane Mallarmé*, trad. angl., Jonathan Cape, Londres. — Enguerrand Homps : *Iphigénie en Tauride*, version française d'après Gœthe (Lemerre). — **15 Novembre** : Ernest-Robert Curtius : *Marcel Proust*, trad. Armand Pierhal, Revue Nouvelle. — F.-C. Roe : *French Travellers in Britain*, 1800 1926, Nelson. — G. Rudler : *Lettres de Rousseau à Malesherbes*, Scholartis Press, London. — Gérard de Catalogne : *Le Message de Thomas Hardy*. Revue Nouvelle. — Pierre d'Exideuil : *Le Couple humain dans l'œuvre de Thomas Hardy* (Revue Nouvelle). — *The Short Stories of Thomas Hardy*, 1.084 pp., Macmillan, London. — **Paul Dottin :** *Somerset Maugham*, **Perrin.**

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Janvier : Jean Raphanel (Maximin Roll) : *Etudes sur le style dramatique, d'après le théâtre en vers d'Albert du Bois*, Eugène Figuière. — Emile Mas : *Un essai d'esthétique théâtrale. La dernière Dulcinée d'Albert du Bois*. R. Chiberre. — Daniel Rops : *Sur le Théâtre, de H.-R. Lenormand*, avec un avant-propos de H.-R. Lenormand, et un bois gravé par A.-P. Gallier, Editions des Cahiers Libres.

MÉTAPSYCHIQUE

15 Avril : Le III[e] Congrès international des recherches psychiques.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

15 Janvier : Ch.-L. Julliot : *René Quinton*, Paris, Per Orbem. — M[me] Xavier Raspail : *La Vie et l'Œuvre scientifique de P. V. Raspail*, Vigot. — Fr. Guermonprez : *Béchamp*, études et souvenirs, Amédée Legrand. — La mort d'A. Pézard. — **1[er] Février :** Ernest Vouillemin : *La connaissance scientifique*, collection Cosmos, Albin Michel. — *L'enseignement scientifique*, Nouvelle Revue mensuelle, Eyrolles. — Mémento. — **15 Février :** M. Wetzel : *Les méthodes modernes d'éclairage*, Eyrolles. — P. Maurer : *Eclairage électrique*, Gauthier-Villars. — Ch Fabry : *Introduction générale à la photométrie*, Revue d'optique. — Ch. Fabry : *Optique*, Les Presses universitaires — *La Société pour le perfectionnement de l'éclairage*. — **1[er] Mars :** H. Coutière : *Le Monde vivant*, histoire naturelle illustrée. préface de L. Guignard; tome premier : Introduction, la Vie de la Terre, l'Homme et les Races humaines, les Mammifères; 51 planches hors-texte, dont 44 en couleurs et nombreuses illustrations dans le texte; Société des Atlas pittoresques. — Georges Montandon : *Au pays des Aïnou*, exploration anthropologique, Masson. — **15 Mars :** Maurice Vèzes : *Leçons de chimie physique*, Vuibert. — A. Berthoud : *Photochimie*, Doin. — Marcel Boll et Jacques Leroide : *Précis d'analyse chimique;* I. Principes généraux, tables numériques; II. Recherche et dosage des cations, Dunod. — Arnold Lassieur : *Electroanalyse rapide*, Les presses universitaires de France. — Mémento. — **1[er] Avril :** La mort du professeur Henneguy. — Léon Binet : *Questions physiologiques d'actualité*, Masson. — P. Freundler : *Introduction à l'étude des complexes biologiques*, E. Belin. — **15 Avril :** Pierre Thomas : *Cours de chimie biologique*, Les Presses universitaires de France. — Paul Bary : *Où en est la chimie colloïdale?* Gauthier-Villars. — Mémento. — **1[er] Mai :** Sir Jagadis Chunder Bose : *Electrophysiologie comparée*, traduit. par le D[r] Pierre Lehmann; Gauthier-Villars. — Edouard Monod-Herzen : *Principes de morphologie générale*, t. I et II, Gauthier-Villars. — **15 Mai :** Fernand Holweck : *De la lumière aux rayons X*, les Presses universitaires. — F. Wolfers : *Eléments de la physique des rayons X*, Hermann. — Maurice et Louis de Broglie : *Introduction à la physique des rayons X et gamma*, Gauthier-Villars. — Mémento. — — **1[er] Juin :** Renée Déjean : *La Perception visuelle*, étude psychologique de la distance, les conditions objectives, F. Alcan. — Mathieu Gr. Pencesco : *Mouvement et Pensée*, avant-propos du professeur Ch. Richet, F. Alcan. — D[r] Zwaardemaker : *Leçon d'adieux*, Archives néerlandaises *de psychologie*, La Haye, 1928. — **15 Juin :** André Metz : *Une nouvelle philosophie des sciences, le causalisme d'Emile Meyerson*, Alcan. — Mémento. — **1[er] Juillet :** D[r] Jean-Paul Bounhiol : *La Vie*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion. — D[r] Helan Jaworski : *La Découverte du Monde*, Albin Michel. — D[r] Serge Voronoff : *La Conquête de la Vie*, Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle. — **15 Juillet :** O.-D. Chwolson : *La physique de 1914 à 1926* traduction Corvisy, Hermann. — Marcel Boll et Charles Salomon : *Introduction à la théorie des quanta*, Doin. — René Fortrat : *Introduction à l'étude de la physique théorique* (I. Mécanique; II. Les vibrations; VI. Mécanique statique; VII. Les principes d'action et de relativité), Hermann. — Mémento. — **1[er] Août :** Une nouvelle collection : *les Problèmes Biologiques*, Presses Universitaires. — Louis Lapicque : *l'Excitabilité en fonctions du temps*; La Chronaxie sa signification et sa mesure. — Henry Fredericq : *Aspects actuels de la physiologie du myocarde*; l'onde d'excitation motrice, son origine, sa propagation, ses manifestations électriques, — Lucie Randoin et Henri

Simonnet : *les Données et les inconnues du problème alimentaire.* — **15 Août** : Jules Gal : *Pas à pas* (*du fait à l'idée*), Fernand Nathan. — Jules Gal : *1, 2, 3, 4..., (de proche en proche)*, Fernand Nathan. — Gustave Bessière : *Le calcul intégral, facile et attrayant*, Dunod. — Georges Darmois : *Statistique mathématique*, Doin. — Mémento. — **1er Septembre** : Dr F. Buytendijk : *Psychologie des animaux*; préface de M. Ed. Claparède, note du Dr L. Lépinay, traduction du Dr Bredo; 56 illustrations; Payot. — Georges Lakhovsky : *l'Universion;* préface du professeur d'Arsonval; Gauthier-Villars. — **15 Septembre** : Lucien Jumau : *Piles et accumulateurs électriques*, Colin. — Charles Suchet : *Cours d'électricité* (en deux tomes), Eyrolles. — Jules Faivre-Dupaigre, Jean Lamirand et Léopold Brizard : *Electricité* (tome III du cours de physique), Masson. — Jules Lemoine et Joseph Guyot : *Electricité* (tome III du cours de physique), Vuibert. — Henri Vigneron : *L'électricité et ses applications*, Masson. — Georges Claude : *L'électricité à la portée de tout le monde*, Dunod. — Lucien Poincaré et Paul Bunet : *L'électricité* Flammarion. — Mémento. — **1er Octobre** : Pierre Chanlaine : *Les Horizons de la Science*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion, — Auguste Lumière : *La Vie. la Maladie et la Mort*, phénomènes colloïdaux. Masson. — **15 Octobre** : Marcel Boll et Pierre-André Canivet : *Précis de chimie*. Dunod. — Marcel Boll : *Cours de chimie, lois générales, métalloïdes*, 3e édition, Dunod. — G. Rumeau : *Cours de chimie*, en deux tomes; Delagrave. — Jean Lamirand et Charles Brunold : *Cours de chimie*, Masson. — A. Chaplet : *Où en est la chimie industrielle*, Collection des mises au point, Gauthier-Villars. — Lucien et Désiré Leroux : *Lavoisier*, Collection « Nobles vies, grandes œuvres », Plon. — **1er Novembre** : Villes d'eaux : Aix-les-Bains. — Le Premier Congrès de la Lumière, à Lausanne (septembre 1928). — **15 Novembre** : André Metz : *Temps, espace, relativité*, Beauchesne. — Jules Raibaud : *Appareils et méthodes de mesures mécaniques*, Colin. — Edmond Marcotte et Henri Voignier : *Notions de résistance des matériaux*, Delagrave. — Eugène H. Weiss : *La mécanique*, Hachette. — Mémento. — **1er Décembre** : *L'Année Biologique*, Les Presses Universitaires. — **15 Décembre** : Edmond Hoppe : *Histoire de la physique*, traduction française, Payot. — Michael Pupin : *Du berger au savant*, traduction française, Vroment, Bruxelles. — Mémento.

MUSÉES ET COLLECTIONS

15 Février : Les remaniements du Musée de Cluny. — Inauguration des jardins restaurés de l'hôtel Biron. — Exposition de la Révolution française à la galerie Mazarine. — Exposition de la Société des peintres-graveurs français à la Bibliothèque Nationale. — Autres expositions. — Mémento. — Erratum. — **1er Mars** : Au Musée du Louvre : une tête de Phidias provenant du Parthénon; les enrichissements du département de la peinture. — L'exposition Gauguin au Musée du Luxembourg. — Les expositions Delacroix et Courbet à la galerie P. Rosenberg et à la galerie Bernheim. — Encore un mot sur l'Exposition de la Révolution française. — **15 Mars** : La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs. — Au Musée de la Manufacture de Sèvres : exposition de céramiques marocaines. — Un nouveau Vermeer. — Mémento. — **1er Avril** : Au Musée du Louvre : enrichissements du département de la sculpture du Moyen Age et des temps modernes, et du département des objets d'art. — L'exposition Henri de Braekeleer au Musée du Luxembourg. — Exposition d'art populaire slave aux Arcades des Champs-Elysées. — Le Musée Chéret à Nice. — Mémento. — **15 Avril** : L'Exposition de la Vie parisienne au XVIIIe siècle au Musée Carnavalet. — Exposition de sculpture comparée à l'hôtel Artur Sambon. — Mémento. — **1er Juin** : L'exposition Largillière au Petit-Palais. —

L'exposition des enseignes et réclames d'autrefois à la Bibliothèque nationale. — **15 Juin** : Encore l'exposition Largillierre. — Exposition Wintherhalter à l'hôtel de Sagan. — Exposition Alfred de Dreux au château de Maison-Laffitte. — Exposition des arts anciens d'Amérique au Musée des Arts décoratifs, et autres expositions nouvelles. — Expositions Houdon à la Bibliothèque municipale de Versailles et à Paris. — Expositions du centenaire de Dürer à Nuremberg et du centenaire de Goya à Madrid. — Mémento. — **1er Juillet** : Les Arts anciens d'Amérique au Musée des Arts décoratifs. — L'Exposition de l'art danois au Musée du Jeu de Paume. — L'exposition de « la Jeunesse vue par les maîtres du XVIe au XIXe siècle », galerie Jean Charpentier. — L'Exposition des paysagistes vénitiens et français des XVIIe et XVIIIe siècles, galerie Sambon. — L'exposition Houdon, galerie Buvelot. — L'exposition des « bleus de Chine » de la collection Larcade. — **1er Septembre** : Exposition de tapisseries gothiques au Musée des Gobelins. — Exposition des souvenirs de Farnborough à Malmaison. — Exposition du Château de Compiègne. — Exposition de la toile imprimée et du papier peint au Musée Galliera. — Exposition de céramiques de Mme Jean Steriadi à la Manufacture de Sèvres. — Exposition de la gravure moderne américaine à la Bibliothèque Nationale. — Le prêt des œuvres des musées nationaux. — Mémento. — Erratum. — **1er Novembre** : La nouvelle salle indo-khmère au Musée Guimet. — Au Musée du Louvre : un service d'identification artistique. — Quelques prix récents d'œuvres d'art. — Mémento.

MUSIQUE

15 Juin : Opéra-Comique : *Angelo, Tyran de Padoue*, musique de M. Alfred Bruneau ; *le bon Roi Dagobert*, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau ; *Sarati le Terrible*, musique de M. Francis Bousquet ; *La Vie brève, l'Amour Sorcier, les Tréteaux de Maître Pierre*, musique de M. Manuel de Falla ; *le pauvre matelot*, musique de M. Darius Milhaud ; *le Poirier de Misère*, musique de M. Marcel Delannoy. — *Le Marchand de Lunettes*, suite d'orchestre de M. Marcel Delannoy. — *Antigone*, musique de M. Arthur Honegger. — *Œdipus Rex*, musique de M. Igor Stravinsky. — Mémento. — **15 Octobre** : Signe des Temps. — M. Walther Straram au *Théâtre des Champs-Elysées*. — **15 Novembre** : Histoire et Evolution des formules musicales du 1er au XVe siècle de l'Ere chrétienne.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Août : Origines mayennaises du Douanier Rousseau.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Avril : Les Echos de Chambord. — **15 Juin** : Une lettre de M. Charles Maurras. — **1re Juillet** : Sur le sionisme. — **15 Juillet** : La fille et le gendre de Raspoutine. — Une lettre de M. Georges Valois. — **15 Septembre** : Le motif secret de l'hostilité de Frédéric Masson envers les Corses. — **15 Octobre** : La Clef de l'erreur judiciaire de Mgr Pierre Cauchon.

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

15 Juin : La Critique et la Pétomanie.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Janvier : A propos des « Chants de Maldoror ». Le vrai visage d'Isidore Ducasse. — **15 Janvier** : Chrysis et les Archéologues. A propos d'une lettre inédite d'Eugène Revillout à Pierre Louys. — **1er Mars** : L'aube d'un Académicien (Essai de mise au point). — **1er Avril** : A propos de l' « Enfant sublime ». — **15 Avril** : Un écrivain original : M. André Maurois. — Une lettre de M. Frank Harris. — **1er Mai** : Une lettre de M. André Maurois. — Une letre de M. André Provost. — **1er Juillet** : La villa Tanit et la nièce de Gustave Flaubert. — **1er Août** : Un personnage de « La femme pauvre ». — **15 Août** : La maladie et la mort de Gustave Flaubert. — **15 Septembre** : Qui a introduit Léon Tolstoï en France? — **1er Novembre** : Chateaubriand et le Grand-Bey. — **1er Décembre** : La pensée captive d'Ernest Hello. — **15 Décembre** : Le « Mercure de France » au temps d'Aphrodite.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

15 Janvier : La Musique des ondes éthérées.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

1er Janvier : Un ignorant de J.-H. Fabre. — **1er Septembre** : Le Docteur Gall et la Phrenologie.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : L.-Col. Grasset : *Verdun*, in-8°, Berger-Levrault. — H. Bordeaux : *Vie et Mort du général Serret*, in-16, Plon. — Robert David : *Le Drame ignoré de l'Armée d'Orient*, in-8°, Plon. — F. Nowak : *Les Dessous de la Révolution*, Payot. — **1er Avril** : Jacques de Visme : *Carnet de route*, Berger-Levrault. — G. Becker : *Les Heures de la Grande Guerre*, Berger-Levrault. — Jean Mélia : *Les Bombardements de Bône et de Philippeville*, Berger-Levrault. — José Almira et Giv. Stoyan : *Le Déclic de Sarajevo*, Radot. — **15 Avril** : Gaston A. Furst : *De Versailles aux Experts*, Berger-Levrault. — **1er Mai** : R. Poincaré : *Au service de la France; IV. l'Union sacrée 1914*, Plon. — **15 Mai** : Prinz Max von Baden : *Erinnerungen und Dokumente*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt. — **15 Juin** : Cap. de frég. Graf : *La Marine Russe dans la Guerre et dans la Révolution* (1914-1918), trad. du Com. Thomazi, Payot. — Com. Chack : *Sur les Bancs de Flandre*, édit. de France; *Ceux du Blocus*, édit. de France. — Johannes Spiess : *Six ans de croisières en sous-marin*, Payot. — **1er Juillet** : R. Grelling : *Comment la Wilhelmstrasse écrivait l'histoire pendant la guerre*, Costes. — **1er Octobre** : Winston S. Churchill : *La Crise mondiale, tome II. 1915*, Payot. — **15 Octobre** : René Fülöp-Miller : *Der Heilige Teufel. Rasputin und die Frauen*, Grethlein u. C°, Leipzig, Zürich, Id. : *Le Diable sacré. Raspoutine et les femmes*, traduit de l'allemand par A. Lecourt, Payot, Paris. — Aron Simanowitsch : *Rasputin, der allmächtige Bauer*, Hensel u. C°, Berlin. — **1er Décembre** : G. Palat : *La Grande Guerre sur le Front occidental*, tome XII, Berger-Levrault. — L.-Col. Laure et Com. Jacottet : *Les Etapes de Guerre d'une division d'infanterie*, Berger-Levrault. — Col. Valarché : *La bataille de Guise au 10e corps d'armée*, Berger-Levrault.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Jean de Saint-Prix : *La Conscience comme principe spirituel*, Alcan, 1927. — Francis Warrain : *L'Armature métaphysique*, *ibid.*, s. d. — A. Lartigue : *Psychodynamique générale*, *ibid.*, 1926. — *Le philosophe suprême*, fasc. I, tome, II, 1925. — E. Armand : *Fleurs de solitude* et *Points de repère*, Lille, Mercure de Flandre, 1926. — Ch. Bonnefon : *L'Aube fraîche et calme*, Paris, A. Fayard, 1926. — I. Proto : *Questions philosophiques*, Bucarest « Indépendance », 1926. — R. Le Senne : *Introduction à la philosophie*, Alcan, 1925. — O. Lemarié : *Esquisse d'une philosophie*, *ibid.*, 1927. — E. Baudin : *Introduction générale à la philosophie*. I. *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris, J. de Gigord, 1927. — A. Cuvillier : *Manuel de philosophie*, Classes de philosophie et de première supérieure, t. II, Paris, A. Colin, 1927. — *Idem*, classe de mathématiques, classes prép. à Polyt., St-Cyr et Inst. Agronomique, ibid. — **15 Mars** : Philosophie de la science. — Pierre Busco : *Les cosmogonies modernes et la théorie de la connaissance*, Paris, Alcan, 1924. — Daniel Essertier : *Les formes inférieures de l'explication*, Alcan, 1927. — Hélène Metzger : *Les concepts scientifiques*, Alcan, 1926. — Dr Alberto Mochi : *La connaissance scientifique*, Alcan, 1927. — R. Poirier : *La Philosophie de la science* (philosophes et savants français du xxe siècle, extraits et notices, II), Alcan, 1926. — **1er Mai** : PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE DE L'INDE. — Th. Stcherbatsky : *La théorie de la connaissance et la logique chez les Bouddhistes tardifs*, traduit par Mme I. de Manziarly et P. Masson-Oursel, Paris, Geuthner. — Dr Edmond Isnard : *Esquisse des principales sectes du Bouddhisme en Extrême-Orient*, Saïgon, Edit. d'Extrême-Asie. — Dr E. de Henseler : *L'âme et le dogme de la transmigration dans les livres sacrés de l'Inde ancienne*, Paris, E. de Boccard. — G. Courtillier : *La légende de Râma et Sitâ*, Paris, Bossard. — Kâlidâsa : *La ronde des saisons*, 4e édit., Paris, Piazza. — Chandidasa : *Les amours de Radhâ et de Krichna*, traduit du bengali, avec introduction, par Manha, Paris, Stock. — **1er Août** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE. — V. Basch : *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne : Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*, Alcan, 1927. — X. Léon : *Fichte et son temps*, tome II, 2e partie, A. Colin, 1927. — Margaret A. Clarke : *Heine et la Monarchie de juillet*, Rieder, 1927. — M. Boucher : *La philosophie de Hermann Keyserling*, Rieder, 1927. — Comte H. de Keyserling : *Le monde qui naît*, traduction et préface de Christian Sénéchal, Stock, 1927. — **15 Août** : George Sarton : *Introduction to the History of Science*, vol. I : *From Homer to Omar Khayyam*, Baltimore, Carnegie Institution, 1927. — Karl Joël : *Wandlungen der Weltanschauung. Eine Philosophiegeschichte als Geschichtsphilosophie*, Tübingen, Mohr, 1928. — I. Benrubi : *Philosophische Strönungen im Frankreich*, Leipzig, Meier, 1928. — *Philosophy to day, essays on recent developments in the fields of Philosophy*, collected by E. L. Schaub, Chicago, Open Court, 1928. — **15 Novembre** : PSYCHOLOGIE. — G. Dwelshauvers : *Traité de Psychologie*, Payot, 1928. — *La Psychologie et la Vie*, « Revue de Psychologie appliquée », depuis mars 1927. — *Premier Congrès International de Psychologie appliquée*, 21-27 mars 1929, Paris. — **1er Décembre** : Albert Spaier : *La pensée et la quantité*. — *La pensée concrète. Essai sur le symbolisme intellectuel*, Alcan, 1927. — Albert Burloud : *La pensée d'après les recherches expérimentales de H.-J. Watt, de Messer et de Bühler*. — *La pensée conceptuelle. Essai de psychologie générale*, Alcan, 1927. — Etienne Souriau : *Pensée vivante et perfection formelle*. — *L'abstraction sentimentale*, Hachette, 1925.

LES POÈMES

1er Janvier : André Salmon : *Tout l'Or du Monde*, « éditions du Sagittaire ». — Philéas Lebesgue : *Fenêtres sur le Monde*, Figuière. — Jacques Prado : *Balises*, « coll. la Phalange », Messein. — Pierre Alberty : *Le Jardin d'Eros*, « le Dessus du Panier ». — Baron Henry Auvray : Les *Harpes d'Ivoire*, « éditions des Hommes Nouveaux ». — Claude Balyne : *La Danseuse*, « éditions des Facettes ». — Jeanne-Yves Blanc : *La Barque sur le Sable*, « Revue des Poètes ». — Marcel Chabot : *Les Baisers*, « La Caravelle ». — **15 Janvier** : Tristan Derème : *Le Livre de Clymène*, « Le Divan ». — Maurice-Pierre Boyé : *Flore ou le Langage des Roses*, Jean Naert. — **1er Février** : Jean Lebrau : *Au Pays de Tristan*, « Les Amis de Tristan, n° 3 ». — Hart : *Neuf Poèmes pour le Soldat Inconnu*, s. n. d'éditeur. — A.-M. Gossez : *Le Roseau Vert*, Eugène Figuière. — Armand Godoy : *Le Carnaval de Schumann*, Emile-Paul frères. — Armand Godoy : *Sonate de Beethoven*, Aug. Blaizot. — Armand Godoy : *Laudes*, G. Govone. — Armand Godoy : *Caméléon*, Emile-Paul frères. — Francis de Miomandre : *Caméléon*, Emile-Paul frères. — **15 Février** : J.-P. Samson : *Emploi du Temps*, « au Sans-Pareil ». — Noël Jandet : *Affinités*, Imprimerie T. G. P. et Cy. Ld., Port-Louis, Ile Maurice. — Pierre Parceval : *Mathématiques*, « aux éditions d'Art humain ». — René Francès : *Sourires amers et larmes douces*, Beresniak. — Gilbert Trolliet : *Cadran*, « éditions de la Pensée Latine » — Charles d'Eternod : *Le Thyrse irrité*, « les Facettes ». — Lucio Dornano : *La Divine Orgie*, Girard et Bunino. — Giovanni Moscatelli : *Neurasthénie*, « la Caravelle ». — **1er Mars** : Marcel Ormoy : *Le Visage retrouvé*, « coll. de l'Ermitage ». — Claude-Maurice Robert : *Le Pèlerin de l'Espace*, « collection de l'Ermitage ». — André Romane : *Raisons de Vivre*, « les Gémeaux ». — Gabriel Audisio : *La Guirlande Abd-El-Tif*, libr. Clerre, Alger. — **15 Mars** : Hélène Vacaresco : *Dans l'Or du Soir*, Bloud et Gay. — Jane Sandelion : *La Vie et moi*, Crolard, à Voiron. — Renée de Ruthène : *Les Ailes du Rêve*, « édition du Théâtre-Radiophonique ». — Jeanne Gaignière : *Par delà les Nuées*, Eug. Figuière. — Valentine Brunet : *Le Visage des Jours*, Messein. — Juliette Portron : *Les Heures multicolores*, « édité sous la direction de J.-L.-L. d'Artey ». — Simone Rhéa : *Dans l'Incantation des Cassolettes*, « éditions d'Art, Radot ». — Charles-Albert Janot : *Des Fables*, « éditions Fantaisie-Succès ». — Barthélemy Taladoire : *Rires brisés*, « éditions du Feu ». — **1er Avril** : Jacques Dyssord : *On frappe à la porte*, Grasset. — Marcel Achard : *La Cendre empourprée*, « les Pyrénées littéraires ». — Gaston Gérardot : *La Chevauchée*, Librairie de France. — Paul Leclère : *La Rose des Vents*, Librairie de France. — Robert Milliat : *L'Album de mes Amis*, « l'Ermitage ». — Henri de Lescoët : *Tes yeux ont la clarté...*, Nice, Imp. Gastaud. — Pierre Troemé : *Quatre Elégies pour commenter quatre aquarelles de Robert Polack*, Messein. — **15 Avril** : Georges Heitz : *Ecrit sur le sable, suivi du Poème des Saisons et des Aveux* « éditions des Facettes ». — Marcel Ormoy : *Stèle pour un jeune poète*, « éditions de l'Ermitage ». — Capitaine Georges Rollin : *Poèmes choisis et Poésies posthumes. 1909-1925*, la « Revue des Poètes ». — **1er Mai** : Louis Pize : *Chansons du Pigeonnier, suivies d'autres poèmes vivarois* « Au Pigeonnier ». — Carlos de Lazerme : *Bucoliques et Almanach*, à Perpignan, chez Campistro. — Léon Bocquet : *Evocation de Flandre*, « Les Amis d'Edouard ». — Daniel Thaly : *Chants de l'Atlantique, suivis de Sous le Ciel des Antilles*, « La Muse française ». — René Dax : *La halte près du berceau*, « Les Humbles ». — Paul-Léon Andrieu : *Les Ailes du Silence*, René Brunetaux. — Gaston Carey : *Le Linceul de Pourpre*, « Editions du Bon Plaisir ». — **15 Mai** : Axerios (Pierre

Guyolot-Dubasty) : *Les Miettes du Banquet*, « la Renaissance du Livre ». — Pierre Lagarde : *Les Inquiétudes*, « aux Editeurs associés ». — Pierre Nocquet : *Antennes*, « les Gémeaux ». — Pierre Rollaine : *Sensibilité*, « Editions des Chroniques ». — **1er Juin** : Jean Royère : *O Quêteuse, Voici!* Kra. — Armand Godoy : *Hosanna sur le Sistre*, Emile-Paul frères. — J. Pourtal de Ladevèze : *Desseins*, « le Divan ». — **15 Juin** : Jean-Marie Guislain : *Pan et Syrinx*, « Le Bon Plaisir ». — Charles- Adolphe Cantacuzène : *Glyptiques Elliptiques*, Perrin. — **1er Juillet** : Noël Ruet : *L'Azur et la Flamme*, « éditions de l'Ermitage ». — Roger Allard : *Les Elégies martiales, 1915-1916*, « Nouvelle Revue Française ». — Philippe Chabaneix : *Les Consolations*, « les Cahiers libres ». — Charles Rafaël Poirée : *L'écharpe de Brume*, « édition du Fauconnier ». — Paul Lofler : *Au fil de l'heure*, Lemerre. — Louis-Carle Bonnard : *L'Echarpe d'Iris*, Librairie de France. — Jo Ginestou : *Kiki et... Moi*, « aux éditions Occitania ». — **15 Juillet** : Pierre-Jean Jouve : *Noces*, « au Sans-Pareil ». — Marcel Clémeur : *Images d'un Printemps Nouveau*, « l'Ermitage ». — Henri Tilleul : *Couleur du Temps*, Angers, Grassin. — Guilly d'Herbemont : *Le Jardin de la Joie*, « la Caravelle ». — Eugène Lapeyre : *Le Jardin sur le Fleuve*, Nice « à la Sorbonne ». — Edmond Spalikowski : *Aux Méandres du Fleuve*, Rouen, H. Defontaine. — Armand Bernier : *Le Livre Fervent*, « éditions de la Revue Mondiale ». — Pierre Bathille : *A l'Ombre des cartons verts*, André Delpeuch. — **1er Août** : Jeanne Marvig : *Mon cœur passionné*, « éditions Minerva ». — Henriette Charasson : *Deux petits hommes et leur mère*, Flammarion. — L. Guillet : *Films narquois*, Grasset. — Marie-Louise Vignon : *Elégies secrètes*, Lemerre. — Yvone : *Les Ferveurs retombées*, « éditions Gloria ». — Emilie Arnal : *Le Pays de Lumière*, Plon. — Mme Iskoui Minasse : *Clairs obscurs d'Italie*, Figuière. — Thérèse-Marie de Cours : *Sous l'Etoile carrée*, Avignon, Aubanel fils aîné. — **15 Août** : Henri de Régnier : *Flamma Tenax*, « Mercure de France ». — Marcel Ormoy : *Poèmes pour des Fantômes, ou le Livre des Retours*, « au Pigeonnier ». — **1er Septembre** : Francis Jammes : *Diane*, « collection poétique de l'Ermitage ». — André Cantel : *En naviguant*, Jouve. — **15 Septembre** : René Ghil : *Choix de Poèmes*, Messein. — Claude-Maurice Robert : *A cor et à cri*, Alger, Pfeiffer et Assant. — **1er Octobre** : Tristan Derème : *L'enfant perdu*, Emile-Paul frères. — Charles-Théophile Féret : *La Normandie exaltée*, « Nouvelle Revue française ». — Maurice Rey : *Les Mélancolies Passionnées*, « collection de l'Ermitage ». — Armand Elysée : *Les Remous et les Rêves* « éditions de la Nouvelle Revue Critique ». — **15 Octobre** : Dauphin Meunier : *Voyage dans les Yeux*, Messein. — Louis Arnould-Gremilly : *Le Cadran Solaire*, Edgar Malfère. — Pierre Menanteau : *Quand la feuille était verte*, Poitiers, Labouygue. — Raymond Foltz : *Quinze préludes*, « Au Mercure du Livre ». — Jean Malan : *Vingt Poèmes de la Nuit*, « Les Cahiers du Sud ». — Roger de Leval : *Ode à propos de Londres*, « les Ecrivains Réunis ». — Marcel Hauriac : *Chromatiques*, « Editions du Monde Moderne ». — **1er Novembre** : Xavier Privas : *Trente ans de Chansons, première partie*, E. Figuière. — Fernand Divoire : *Itinéraire*, Delamain et Boutelleau. — Alphonse Métérié : *Nocturnes*, Edgar Malfère. — Paul Leclère : *Les Louanges*, « Librairie de France ». — René Derville : *Pastels*, « le Mercure de Flandre ». — Gérard Heim : *Le Sachet de Lavande*, « Editions de la Revue Mondiale ». — **15 Novembre** : Renée Dumont : *Clairs d'Aube*, « les Editions du Monde Moderne ». — Jacques Delmond : *Les Douces Amères*, « Collection de l'Ermitage ». — Jean Hyacinthe-Loyson : *Couleurs*, « Librairie de France ». — Rubin Khouvine : *Couleurs*, « Editions Argo ». — **1er Décembre** : Emile Henriot : *Poésies*, Plon. — Henry Charpentier : *Signes*, « Au Pigeonnier ». — Jean-Joseph Rabearivelo : *Volumes*, « Imprimerie de l'Imerina », Tananarive. — Suzanne

et Marcel Plécéla : *Eros Nomade* : « la Mouette », Le Havre. — **15 Décembre** : Armand Godoy : *Monologue de la Tristesse et Colloque de la joie*, Emile-Paul frères. — Joseph Dulac : *Amour couleur du Temps*, « la Caravelle ». — Armand Got : *Alphabet d'Aquitaine*, « la Primevère ». — Maurice Rostand : *Morbidezza*, Flammarion. — Jacques Ayrens : *Le silence ardent*, Grasset.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er Janvier : Albert Londres : *Le Chemin de Buenos-Aires*, Albin Michel. — **15 Mai** : Charles Péchard : *Les Zigzags de l'Amour*, souvenirs d'un commissaire de police. « Le Monde nouveau ». — **15 Août** : Léon Ameline : *Ce qu'il faut connaître de la police et de ses mystères*, Boivin, éditeur.

PSYCHOLOGIE

1er Février : Marise Choisy : *La Chirologie*, préface de Jules de Gaultier, Alcan.

PUBLICATIONS D'ART

15 Mars : S. Rocheblave : *Louis de Fourcaud et le Mouvement artistique en France de 1875 à 1914*, « les Belles-Lettres ». — Ed. Sarradin : *Carpeaux*, Rieder. — P. de Lapparent : *Toulouse-Lautrec*, Rieder. — Gustave Geffroy : *Sisley*, Crès. — François Fosca : *Claude Monet*, « Cahiers de la Quinzaine ». — Pierre Courthion : *Panorama de la peinture française contemporaine*, Kra. — Adolphe Basler : *Henri Rousseau*, Librairie de France. — E. des Courrières : *Chana Orloff*, « Nouvelle Revue Française ». — Charles Fegdal : *Essais critiques sur l'art moderne*, Stock. — J.-G. Goulinat : *La Technique des peintres*, Payot. — Mémento.

QUESTIONS COLONIALES

15 Février : Robert Raynaud : *Le Roman du Sahara*, Peyronnet et Cie, éditeurs. — Arthur Girault : *Législation coloniale*, société du Recueil Sirey, 22, rue Soufflot. — La revue *La Vie*. — **1er Avril** : Colonel Abadie : *L'Afrique centrale, la Colonie du Niger*, Sociétés d'Editions géographiques, maritimes et coloniales. — Henry Solus : *Traité de la Condition des Indigènes de droit privé*, Société anonyme du Recueil Sirey. — *La Vie technique, industrielle, agricole et coloniale*. — **15 Juillet** : Dr Maurice Hepp : *L'immense Indo-Chine*, Peyronnet, 1928. — Institut colonial de Marseille, 1906-1926. — Félix Falck : *Guide du Touriste en Algérie*, 1927. — Colonel Abadie : *Nos richesses Soudanaises et le Chemin de fer transsaharien*, Editions géographiques maritimes et coloniales, 1928. — **1er Septembre** : Gallieni : *Lettres de Madagascar, 1896-1905*, Editions coloniales et maritimes. — Roland Lebel : *Etudes de littérature coloniale*, Peyronnet, éditeur.

QUESTIONS JURIDIQUES

15 Janvier : L'affaire Camoin contre Carco : Le droit de propriété, son étendue, ses restrictions; *Res nullius*; *Res derelictæ*, Abandon partiel, Abandon total; Propriété civile; Propriété littéraire et artistique; Droit moral du créateur sur son œuvre; Propriété du nom, propriété de la signature; Affaires : Rosa Bonheur, Whistler, Héritiers Rodin,

Anatole France contre Lemerre. — Mémento. — **1er Mars** : Propriété littéraire et artistique; Manuscrit de Claude Debussy; Dédicace manuscrite; Reproduction non autorisée; Droits du dédicataire. — Titre d'une œuvre; « Le Feu » roman et « le Feu » film; Titre original; Titre banal; Contrefaçon; Concurrence déloyale. — L'étude du Droit et la formation littéraire. — Mémento. — **15 Avril** : La perquisition faite à Glozel. — **1er Juillet** : La perquisition de Glozel. — Crimes passionnels. — Un article de M. J.-H. Rosny. — L'institution du Jury. — Væ Victi... mis. — Le procès d'Oscar Wilde. — La justice anglaise et l'affaire Dreyfus. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Juillet : G. Percin : *Guerre à la guerre.* — G.-Arthur Boucher : *L'Art de vaincre aux deux pôles de l'Histoire. Sa vie éternelle.* — A propos du monument commémoratif de la bataille de Guise. — Mémento. — **15 Décembre** : Le ministre de l'air. — Général Niessel : *La maîtrise de l'air*, Perrin. — Le martyrologe de l'aviation militaire. — Néon : *Une illusion* : *La conquête de l'air*, Payot.

LES REVUES

15 Janvier : *Le Cancrelat* : revue nouvelle, son but; un poème de M. André Flament. — *Signaux* : un message de M. Drieu La Rochelle; la tradition définie, par M. Paul Maury. — *Les Adolescents* : « Lumière », par Mlle H. Magy. — Naissance : *Abeilles et Pensées.* — Mémento. — **1er Février** : Tribut aux poètes : *Le bon plaisir* : sonnets de M. Gaston Carey. — *Septimanie* : « Chanson du Rouge-Gorge », par M. Loys Labèque. — *Les Amitiés* : vers de Mlle Jane Sandillon — *La Muse française* : fragment d'un poème de M. Jean Chuzeville. — Mémento. — **15 Février** : *Revue franco-belge* : P.-J. Proudhon : opinion sur la poésie; prévision de 1870, sept ans plus tôt; une phrase de Sainte-Beuve sur la propriété. — *L'Opinion* : Wilde et Jack London dictent de l'au delà. — *Revue hebdomadaire* : Maurice Barrès, l'Académie, Marcel Proust et les gens du monde. — *Europe* : poèmes de M. Henri Dalby. — Mémento. — **1er Mars** : *Le Nord littéraire et artistique* : Edouard Dubus, par M. Léon Bocquet. — *Revue mondiale* : notre époque à la recherche d'un nom. — *La Muse française* : hommage à M. Charles Le Goffic; un poème. — *Æsculape* : plaidoyer pour Messaline. — *La Tramontane* : poèmes de M. Carlos de Lazerme. — Mémento. — **15 Mars** : *La Revue des Indépendants* : Louis Sonolet, par M. Joseph Blache. — *Poésie* : un poème de M. Apostole Maméli. — *Revue fédéraliste* : M. H. Charpentier : la langue poétique; l'avancement à l'ancienneté pour les écrivains. — *Europe* : M. André Spire, sur le rôle des juifs dans la révolution russe; M. Romain Rolland et l'U. R. S. S. — Mémento — **1er Avril** : *Revue des Deux-Mondes* : entretiens de l'impératrice Eugénie avec M. Maurice Paléologue; un portrait de Napoléon III en exil; l'impératrice et Léon XIII; remords du Deux-Décembre. — *Montparnasse* : numéro consacré à Paul Husson. — *Revue de Paris* : une très admirable page de Mme Colette. — Mémento. — **15 Avril** : *Les Primaires* : hommage à M. Charles Vildrac; opinion de M. Georges Jamati; M. Vildrac vu par un critique allemand ou autrichien. poème d'un Japonais. M. Kiachi Ozaki, traduit par l'auteur même. — *Revue européenne* : « Rues », poème de M. A. Colombat. — *La Revue des Vivants* : réserves de M. Thierry Sandre sur la publication des inédits de Pierre Louys. — Mémento. — **1er Mai** : *Le Correspondant* : un homme du monde juge l'œuvre de Proust du point de vue mondain;

La Revue universelle : une formule « plaisante » de Proust. — *La Ligne du cœur* : p. p. c.; explications de son fondateur. — *Les Marges* : anthologie de la poésie d'aujourd'hui. — *Le Mail* : un poème de M. André Fontainas. — La Grande Revue : un poème de M. Louis Lefebvre. — Mémento. — **15 Mai** : *La Revue hebdomadaire* : Souvenirs de M. Lugné-Poe sur Henrik Ibsen. — *Revue de l'Université de Lyon* : citations de poètes dans le cours de pathologie interne de M. le professeur Jules Froment. — *Revue de Paris* : Vues de Tananarive, par M. Pierre Camo. — Mémento. — **1er Juin** : *La Nouvelle Revue française* : un propos d'Alain relatif aux autographes. — *Revue bleue* : la vérité sur *Jocelyn*, qui n'était peut-être pas bonne à dire. — *Mercure de Flandre* : Pierre Louys en 1918. — Naissance : *Le Sextant;* son programme. — Mémento. — **15 Juin** : *Notre temps* : MM. Marcel et André Boll, les arts, la technique, le génie et la confusion. — *Revue des Deux Mondes* : François de Curel; un souvenir de M. René Doumic. — *Transit* : quelques lignes d'un roman de M. A. Tréguière; une fantaisie de M. Fonbeure. — Naissance : *Poésie pure* : MM. de Cours et Charles Cousin. — Mémento. — **1er Juillet** : *Revue de l'Amérique latine* : d'une « Havanaise » de M. A. de Falgairotte. — *Les cahiers de la jeunesse catholique* : chant du départ de M. L.-P. Pochet. — *Le Divan* : lettre inédite de Remy de Gourmont à Paul Escoube. — *Les arts à Paris* : une ballade de M. Vincent Muselli. — *La Renaissance d'Occident* : anthologie de la jeune poésie belge. — Mémento. — **15 Juillet** : *Europe* : un poème de M. Robert Vivier. — *Le Mail* : une chanson populaire. — *La Nouvelle Revue française* : petites constatations de M. Jean Cocteau. — Son « dernier voyage » publié par *Le Crapouillot* qui nous montre un Australien vu par M. P.-W. Chigot. — Mémento. — **1er Août** : *La Revue des Vivants* : Inédit de Tolstoï : la chute inévitable du gouvernement tsariste. — *Revue des Deux Mondes* : La marquise de Castries, modèle de la duchesse de Langeais, et Balzac, par M. Marcel Bouteron. — *Nouvelle revue française* : Défense de M. Henri Bergson par M. André Suarès. — Naissance : *Discontinuité.* — Mémento. — **15 Août** : *Commerce* : la juste indignation de M. André Suarès; une phrase de M. Paul Valéry et plusieurs de M. Léon-Paul Fargue. — *Europe* : la mort de Tolstoï; témoignage d'une de ses filles. — *Le Manuscrit autographe* : un poème inédit de Joachim Gasquet. — Naissances : *Muba, Le grand jeu.* — Mémento. — **1er Septembre** : *Le Sextant* : un poème de M. Roger Normand. — *La Renaissance d'Occident* : Stuart Merrill à Forest : conseils littéraires de Merrill en 1907. — *Le Progrès médical* : le marquis de Sade expliqué par un médecin. — Naissances : *Orbes* : Rome, d'après M. Blaise Cendrars. — *Revue d'Afrique* : son objet. — Mémento. — **15 Septembre** : *Revue de Paris* : Louis II de Bavière, vu par M. Guy de Pourtalès. — *Le Crapouillot,* numéro anniversaire sur « la Guerre » : MM. Alexandre Arnoux, J. Galtier-Boissière, Georges Girard, P. Mac-Orlan, et Guillaume Apollinaire. — *Revue des Deux Mondes* : Propos de Napoléon sur l'instruction publique, l'argent et le succès. — Mémento. — **1er Octobre** : *La Revue de France* : La bataille de la Marne; qui l'a conçue et exécutée; comment la nouvelle en a été accueillie à Bordeaux par le pouvoir civil, — d'après les notes prises au jour le jour par M. le colonel Herbillon. — *La Revue hebdomadaire* : influence de Jules Verne sur les savants. — *La Nouvelle Revue française* : lettre de M. André Gide à un nouveau Panurge. — Mémento. — **15 Octobre** : *Le Crapouillot* : texte de la littérature dramatique en honneur au boulevard du Crime : Léon Gozlan, Eugène Sue, Dumas père. — *La Revue des Vivants* : le plan Z, qui concerne Paris et la guerre civile. — *Revue bleue* : le baron Trémont; Mme Récamier; Mme de Staël : l'art de la cuisine. — *Les Cahiers du Sud* : un poème de M. Jean Malan. — Mémento. — **1er Novembre** : *Revue des Deux Mondes* : la

voix intérieure de Barrès, d'après ses cahiers; fragments de ceux-ci; la juste envie de les connaître intégralement. — *La Revue hebdomadaire* : révélation d'un nouveau romancier, M. Joseph Créach; une belle page de « Mandez-le-Léonard ». — *Le Correspondant* : M. Paul Claudel, Champenois. — Mémento. — **15 Novembre** : *La Rvue européenne* : une lettre inédite de Rimbaud, avec un poème inédit que M. Izambard tient pour la maquette de « Bateau ivre ». — *La Revue de France* : Tolstoï et les révolutions russes; négation d'un chef, maître des événements, par le romancier-philosophe. — *La Revue de Paris* : fragments d'une lettre du capitaine Carey, adressée à sa femme péu d'heures près la mort du prince impérial. — Mémento. — **1er Décembre** : *Les Amitiés* : « Cécile Sauvage (1883-1927) »; études et souvenirs, par divers; poèmes et frgments inédits. — *La Revue de France* : sur les traces africaines de Rimbaud. — Mémento. — **15 Décembre** : *Poésie Pure* : hommage à Jean de Cours : sentiment de M. F. Vielé Griffin sur ce poète; « une chanson » de celui-ci et un fragment de sa « note sur Paul Valéry ». — *La Revue européenne* : sort d'un professeur à l'école Dostoïewsky. — *Mediterranea* : le style, d'après Paul Adam; la langue française selon Victor Hugo. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier ROMANS HISTORIQUES. Marius-Ary Leblond : *La damnation*, J. Ferenczi et fils. — Joseph Kessel : *Nuits de princes*, Editions de France. — André Chamson : *Les hommes de la route*, Bernard Grasset. — Luc Durtain : *Quarantiè: e étage*, Nouvelle Revue française. — Maurice Constantin-Weyer : *Cavelier de La Salle*, F. Rieder. — Armand Praviel : *La seconde Marie-Antoinette*, Editions de France. — Octave Aubry : *Brelan de femmes ou le coup d'Etat de Brumaire*, Arthème Fayard. — Maurice Soulié : *Marie Ier, roi des Sedangs*, Marpon et Cie. — Henri Mazel : *Le choix d'un amant*, Albin Michel. — **15 Janvier** : Marcel Proust : *Le temps retrouvé*, Nouvelle Revue française. Maurice Bedel : *Jérôme, 60° de latitude nord*, Nouvelle Revue française. — Bernard Nabonne : *Naïtena*, Editions Crès et Cie. — Marc Chadourne : *Vasco*, librairie Plon. — Herbert Wild : *Le Colosse endormi*, Albin Michel. — **1er Février** : Jacques Chardonne : *Le chant du bienheureux*, Librairie Stock. — Alexandre Arnoux : *Rencontres avec Richard Wagner*, Bernard Grasset. — Marcel Arland : *Les âmes en peine*, Nouvelle Revue française. — Emmanuel Bove : *Un soir chez Blutel*, Kra. — Jean Dorsenne : *Les amants sans amour*, J. Férenczi et fils. — Gaston Picard : *Un pur amour en Nivernais*, Albin Michel. — Pierre Villetard : *Un homme les regarde*, J. Férenczi et fils. — Georges Maurevert et Emeran C. du Maine : *Eros et la Riviera*, Editions Radot. — **15 Février** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (1re partie). Dr J.-C. Mardrus : *Histoire charmante de l'adolescente Sucre-d'Amour*, E. Fasquelle. — Franz Toussaint : *La sultane de l'Amour*, André Delpeuch. — Paul-Pierre Guébhard : *La compagne de la brousse*, Editions du Monde Moderne. — Pierre Valmigère : *Otani*, Renaissance du Livre. — Cl. Chivas-Baron : *Confidences de Métisse*, E. Fasquelle. — Henri Thomas : *Près de la haie de jujubiers*, Picart. — Elissa Rhaïs : *Par la voix de la musique*, Plon. — André-Marie Prat : *La servante du Palais Hindou*, E. Fasquelle. — Claude Breton : *Bilali ou la vengeance du lion*, E. Flammarion. — **1er Mars** : Georges Bernanos : *L'Imposture*, Librairie Plon. — Pierre Dominique : *Selon Saint-Jean*, Bernard Grasset. — Henri Duclos : *Le prieur de Prouille*, Bernard Grasset. — Pierre Mille : *Un prêtre qui pécha*, éditions de France. — Florian Le Roy : *Bonne sœur des chemins*, Librairie Valois. — Rachilde : *Refaire l'amour*. J. Férenczi — Mémento. — **15 Mars** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX

(2e partie). François Robichon de la Guérinière : *La musicienne des chants défendus*, Henri Dauthon. — Louis Charbonneau : *Azizé*, J. Férenczi et fils. — Louis Lecoq : *Soleil*, Editions Rieder. — François Bonjean : *Mansour*, Editions Rieder. — Emile Zavie : *La course aux rebelles*, Nouvelle Revue française. — Maurice Soulié : *L'équipage révolté*, Marpon et Cie. — Maurice Magre : *Le mystère du Tigre*, Albin Michel. — Jean Dorsenne : *Un fils de Cannibales*, Nouvelle Revue Critique. — Mémento. — **1er Avril** : André Baillon : *Délires*, à la Jeune Parque. *Le perce-oreille du Luxembourg*, F Rieder. — Emmanuel Bove : *La coalition*, Emile-Paul. — André Thérive : *Sans âme*, Bernard Grasset. — Henri Deberly : *Un homme et un autre*, Nouvelle Revue française. — J. Gaument et Camille Cé : *J'aurais tué...* Bernard Grasset. — — Jean Schlumberger : *L'Enfant qui s'accuse*, Nouvelle Revue française. — Maurice Courtois-Suffit : *La tête, ma prison*, au Sans Pareil. — **15 Avril** : François Mauriac : *Destins*, Bernard Grasset. — Georges Duhamel : *La nuit d'orage*, Mercure de France. — Maurice Genevoix : *Les mains vides*, Bernard Grasset. — Camille Aymard : *L'appel de l'échafaud*, E. Flammarion. — Maurice Simart : *Un cœur de quarante ans*, Librairie Baudinière. — Victor Gauvain : *Un homme seul*, Perrin et Cie. — **1er Mai** : Charles-Henry Hirsch : *L'affaire Sauvenir*, E. Flammarion. — J.-H Rosny aîné : *Les pécheresses*, E. Flammarion. — Marius-Ary Leblond : *La Grâce*, J. Ferenczi et fils. — André Billy et Moïse Twersky : *Le Lion, l'ours et le serpent*, Librairie Plon. — Léon Lemonnier : *L'Amour et les soupçons*, E. Flammarion. — Binet-Valmer : *La Femme blessée*, E. Flammarion. — Pierre Louys : *Psyché*, Albin Michel. — Albert Erlande : *La Vipère dorée*, Editions de La Nouvelle Revue Critique. — Marcel Batillat : *Le Sortilège du printemps*, E. Fasquelle. — Bernard Fay : *Faites vos jeux*, Grasset. — René Duverne : *L'Erreur*, Editions de la Vraie France. — Mémento. — **15 Mai** : ROMANS HUMORISTIQUES ET FANTAISISTES. — Léon Daudet : *Le Napus, fléau de l'an 2.227*, E. Flammarion. — Thomas Raucat : *Loin des blondes*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Tristan Bernard : *Les moyens du bord*, E. Flammarion. — Francis de Miomandre : *Les baladins d'amour*, J. Ferenczi et fils. — Charles Nicolle : *Marmouse et ses hôtes*, Editions Rieder. — Louis Léon-Martin : *L'ascension d'Elise Amour*, Bernard Grasset. — Jules Supervielle : *Le voleur d'enfants*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Jacques Dyssord : *Joe ou la découverte du vieux monde*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Marcel Arnac : *Loin des mufles*, E. Flammarion. — Pierre Veber : *En bordée*, J. Ferenczi et fils. — Willy : *Le fruit vert*, Louis Querelle. — José Germain : *Le roi des coqs*, J. Ferenczi et fils. — Mémento. — **1er Juin** : ROMANS FÉMININS (1re partie). — Colette : *La naissance du jour*, E. Flammarion. — Henriette Charasson : *Deux petits hommes et leur mère*, E. Flammarion. — Jacques Trèves : *La lumière et le feu, roman de Michel-Ange*, éditions Radot. — Nancy George : *Le rival singulier*, Arthème Fayard. — Jeanne Landre : *L'amour est menteur*, éditions de la Nouvelle Revue Critique; *Eros l'immortel* et *Les Idylles du Pont-aux-Muses*, Louis Querelle. — Maximilienne Heller : *Les hommes de proie*, E. Fasquelle. — Charlotte Chabrier : *Les Danaïdes*, J. Férenczi et fils. — Isabelle Sandy : *La ronde invisible*, éditions de la Vraie France. — **15 Juin** : Le Comte de Comminges : *Les Blérancourt*, Bernard Grasset. — Pierre Benoit : *Axelle*, Albin Michel. — Henri Bachelin : *Le taureau et les bœufs*, éditions de la Nouvelle Revue Critique. — Francisco Contreras : *La montagne ensorcelée*, E. Fasquelle. — Vincent Brion : *Le Vénusberg*, E. Flammarion. — Charles Géniaux *A l'ombre du clocher*, éditions de la Vraie France; *La Résurrection d'Aphrodite*, E. Flammarion. — Charles de Saint-Cyr : *Sous le signe du Caribou*, Aux Editeurs associés. — Léon Frapié : *La divinisée*, E. Flammarion. — *Les conteurs du Vieux-Logis* (2e série); Messageries Hachette. — **1er Juillet** : ROMANS

FÉMININS (2e partie). — Marcelle Auclair : *Toya*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Léontine Zanta : *La part du feu*, Librairie Plon. — Dominique Dunois : *Leurs deux visages*, Calmann-Lévy. — Suzanne Martinon : *L'orgueilleuse*, Librairie Plon. — Hélène du Taillis : *La nouvelle Bovary*, Librairie Flammarion. — Myriam Harry : *Le mannequin d'amour*, Librairie Flammarion. — Jeanne Brousson-Gaubert : *L'été sans toi*, Grasset. — Maryse Choisy : *Mon cœur dans une formule*, Les cahiers surîdéalistes. — Simone May : *La brebis noire*, E. Fasquelle. — Mémento. — **15 Juillet** : Roger Martin du Gard : *Les Thibault*, IVe partie. *La Consultation*, Ve partie. *La Sorellina*, 2 vol., édition de la Nouvelle Revue Française. — Louis Bertrand : *Une destinée, La Nouvelle Education sentimentale*, A. Fayard. — **1er Août** : Marc Stéphane : *Ceux du trimard*, Bernard Grasset. — Alexandre Arnoux : *Les gentilshommes de ceinture*, Bernard Grasset. — Louis Lefebvre : *Félice*, E. Fasquelle. — Joseph Wilbois : *L'homme qui ressuscita d'entre les vivants*, aux Editions Spes. — Gaston Chérau : *L'ombre du maître*, Librairie Plon. — Pierre Grasset : *L'échauffourée du métro*, Bernard Grasset. — Mémento. — **15 Août** : ROMANS FÉMININS (3e partie). — Lucie Delarue-Mardrus : *Rédalga*, J. Ferenczi et fils. — Marie Lefranc : *Le Poste sur la dune*, éditions Rieder. — Marcelle Vioux : *Ma route*, E. Fasquelle. — Marguerite Grépon : *La Voyageuse nue*, J. Ferenczi et fils. — Suzanne Normand : *La maison de laideur et de lésine*, édition Crès et Cie. — Jeanne Ramel-Cals : *La parisienne*, éditions de France. — Noël Santon : *La chienne de mer*, J. Ferenczi et fils. — Rachilde et André David : *Le prisonnier*, éditions de France. — Mémento. — **1er Septembre** : ROMANS HISTORIQUES (1re partie). — Georges Normandy : *Le Charnier*, E. Flammarion. — Jarl Priel : *Sous la faucille et le marteau*, A. Fayard. — Georges Oudard et Dmitri Novik : *Les chevaliers mendiants*, Librairie Plon. — Hélène Iswolsky et Anna Kachina : *La jeunesse rouge d'Inna*, Editions de France. — Maurice-Verne : *Le secret de Babylone*, Albin Michel. — Louis Dumur : *Dieu protège le tsar!* Albin Michel. — Gustave Kahn : *Vieil Orient, Orient neuf*, E. Fasquelle. — Henri Bachelin : *L'abbaye*, Editions du Monde moderne. — Joseph Delteil : *La Fayette*, Grasset. — Gabriel Nigond : *Marie Montraudoigt*, Librairie Plon. — **15 Septembre** : ROMANS HISTORIQUES (2e partie). — Pierre Dominique : *Sa Majesté*, Grasset. — Marcel Dupont : *Gloire*, Librairie Plon. — Albéric Cahuet : *Mademoiselle de Milly*, E. Fasquelle. — Maurice Soulié : *La Reine scandaleuse*, Payot. — Nicolas Ségur : *Elle et lui à Venise*, Albin Michel. — Panaït Istrati : *Mes Départs*, librairie Gallimard; *Les Chardons de Baragan*, Grasset — Francis Forest : *Sur un air américain*, Edition du Monde Moderne. — Victor Llona : *La croix de feu*, Edition Baudinière. — Mémento. — **1er Octobre** : Henry Bordeaux : *Le calvaire de Cimiez*, Librairie Plon. — Paul Bourget : *Le Tapin*, Librairie Plon. — Charles-Henry Hirsch : *Les Jalouses*, E. Flammarion. — Paul Ginisty : *Tiberge*, E. Flammarion. — Paul Gsell : *L'Homme qui lit dans les âmes*, Bernard Grasset. — Léo Dartey : *Au Lac d'amour*, E. Fasquelle. — Mémento. — **15 Octobre** : Jules Romains : *Le dieu des corps*, Nouvelle Revue française. — Gilbert de Voisins : *L'absence et le retour*, Bernard Grasset. — Marcel Bouff : *Jubabau*, Emile-Paul; *Anais ou l'heure des élites*, Editions G. Crès et Cie. — Jacques-Emile Blanche : *Les cloches de Saint-Amarain*, Emile-Paul. — Edouard Helsey : *Amm Stramm Gramm*, Albin Michel. — Gonzague Truc : *L'Homme aux trois femmes*, J. Ferenczi et fils. — **1er Novembre** : ROMANS DE JEUNES (1re partie). — Henry de Montherlant : *Pages de tendresse*, Grasset. — Jean Desbordes : *J'adore*, Grasset. — André Breton : *Nadja*, éditions de la Nouvelle Revue française. — Georges Duvau : *Le Testament romantique*, Kra. — Jean Bodin : *Armel*; Emmanuel Buenzod : *Les heures profondes*; Fernand Guer : *Bénéfice d'inventaire*, Bibliothèque Rieder. — Henry Poulaille : *Le train fou*,

Grasset. — *Il était une fois...* dans « Le Coffret de l'âge heureux », aux Editions des Portiques. — Julien Green : *Christine*, aux Editions des Cahiers Libres. — **15 Novembre** : ROMANS DE JEUNES (2e partie). — Pierre Bost : *Faillite*, Edition de la Nouvelle Revue française. — Emmanuel Bove : *Henri Duchemin et ses ombres*, Editions Emile-Paul; *Un père et sa fille*, Au Sans Pareil. — André Beucler : *Le mauvais sort*, *Le pays neuf*, Edition de la Nouvelle Revue française; *L'amour automatique*, Edition de France; *La belle de banlieue*, Librairie Kra. — René Laporte : *Le diner chez Olga; Le guérisseur*, Bernard Grasset. — René Jouglet : *La république des piles*, Bernard Grasset. — René-Marie Hermant : *Ballast*, Bernard Grasset. — **1er Décembre** : André Malraux : *Les conquérants*, Grasset. — Georges Imann : *Seize ans*, Grasset. — Philippe Soupault : *Les dernières nuits de Paris*, Calmann-Lévy. — Auguste Bailly : *Estelle et Mikou*, A. Fayard. — Louis Guilloux : *La maison du peuple*, Grasset. — Joseph Peyré : *Les complices*, éditions de France. — Auguste Dupouy : *Gallas*, J. Férenczi et fils. — Sheridan : *Non, ne te marie pas*, J. Férenczi et fils. — Ferdinand Duviard : *Les cotillons barrés*, E. Fasquelle. — **15 Décembre** : Ignace Legrand : *La Patrie intérieure*, Librairie des Champs-Elysées. — Jacques Heller : *Nord*, Bernard Grasset. — Maurice Olivier : *Milou*, Bernard Grasset. — Jean Prévost : *Merlin*, Nouvelle Revue française. — Marcel Millet : *Fabrice*, Editions Radot. — Marcel Lorin : *Faisons les fous*, Baudinière. — Emmanuel Bove : *Cœurs et visages*, Editions de France. — Jules Supervielle : *Le survivant*, Nouvelle Revue française. — Wilfrid Lucas : *La route de lumière*, E. Figuière.

RYTHMIQUE

15 Septembre : Le premier Congrès du Rythme.

SCIENCE FINANCIÈRE

15 Mai : Imbrecq : *La contribution mobilière*, La librairie fiscale. — Imbrecq : *Traité pratique de l'impôt général sur le revenu*, les Presses Universitaires de France. — Imbrecq : *Traité pratique de l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux*, Librairie fiscale. — Imbrecq : *Traité pratique de l'impôt sur les bénéfices non commerciaux*, les Presses Universitaires de France. — **15 Décembre** : Georges Lachapelle : *Les Batailles du franc*, Félix Alcan. — Robert Bigo : *La Caisse d'Escompte et les origines de la Banque de France*, Les presses universitaires de France — Robert Lainville : *Centimes Communaux et taxes nouvelles*, Librairie du Recueil Sirey. — Lucien Adolph : *De la liquidation des Sociétés*, Payot. — André Dalsace : *Principes généraux du bilan et de la comptabilité*, Payot.

SCIENCES MÉDICALES

15 Février : Dr Raymond Mallet : *Les Obsédés*, G. Doin. — Albert Deschamps et Jean Vinchon : *Les maladies de l'énergie*, troisième édition refondue, Alcan. — Dr J. Héricourt : *Le terrain dans les maladies*, Flammarion. — Paul Moinet : *Au temps des Césars*, médecine et chirurgie, Soc. d'impressions typographiques, Nancy. — Dr E Granon : *L'enseignement clinique à la Faculté de Montpellier*, impr. A. Chastanier, Nîmes. — Dr Ch. Claoué : *Oreille interne, étude anatomo-pathologique et clinique*, N. Maloine. — Dr Henri Bouquet : *La chirurgie*, Hachette. — Charles Chassé : *Deux stigmatisées bretonnes*, Oberthur, Rennes. — Landry et Franquet : *Application de l'Ionothérapie à l'oreille*. — Jean Séval : *L'encéphalite léthargique est-elle une intoxication?* —

Dr André Chevalier-Lavaure : *Contribution à l'étude des rapports des troubles mentaux avec les accidents de travail*, Montpellier. — Dr Proschowky : *Comment éviter les maladies vénériennes?* Editions de l'En-dehors, Orléans. — **15 Mai** : Dr René Cruchet : *Les mauvaises habitudes chez les enfants* ; L'Expansion scientifique française, éd. — Docteur vétérinaire F. Méry : *Psychologie animale et psychiatrie vétérinaire.* — Drs René Cruchet, A. Ragot et J. Caussimon : *La transfusion du sang de l'animal à l'homme*, Masson et Cie, éd. — A. Porot : *Les syndromes mentaux*, Gaston Doin et Cie, éd. — P. Hartenberg : *Les mécanismes possibles des accidents épileptiques.* — *La rougeur émotive.* — Dr G. Saint-Paul (G. Espé de Metz) : *Introduction à l'étude de la cérébrologie*, Vigot fr., éd. — Revue médicale de l'Est : *Congrès de l'Arthritisme*, tenu à Vittel en 1927. — Le Monde Médical : numéro spécial sur *Les nouveautés médicales* de 1927. — **15 Août** : Docteur Jean Terrasse : *Essai sur le pneumothorax artificiel bilatéral et simultané*, librairie Louis Arnette, Paris. — Dr Henri Bouquet : *L'Ecole de la santé*, librairie Hachette, 12 fr. — *Emile Coué : Sa méthode, son esprit, son influence*, Félix Alcan, éd. — R. Deron : *Le Syndrome maniaque*, Gaston Doin et Cie, éd. — H.-W. Maïer : *La cocaïne*, Payot, édit., 30 fr. — René Loubatié : *Le rugby*, collection médico-sportive de Gaston Doin et Cie, éd. — Dr Georges Morin : *Sainte-Beuve et la médecine*, Baillière et fils, éd. — Dr Edouard Estienny : *Le cancer du col de l'utérus chez la femme enceinte*, Imprimerie Fournier, Toulouse.

SCIENCE SOCIALE

1er Février : Roger Lacombe : *La Méthode sociologique de Durkheim*, Alcan. — Jacques Valdour : *Les Méthodes en science sociale, étude historique et critique*, Rousseau. — Mémento. — **15 Mars** : Gustave Le Bon : *L'Evolution actuelle du monde : illusions et réalités*, Flammarion. — Henri Sée : *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*, Marcel Giard. — Boukharine : *La théorie du matérialisme historique, manuel populaire de Sociologie marxiste* : Editions sociales internationales, 3, rue Valette. — Mémento. — **15 Avril** : Vicomte Georges d'Avenel : *Histoire de la Fortune française. La Fortune privée à travers sept siècles*, Payot. — F. Bayle : *Les Hauts salaires; La Théorie du Salaire moderne; Origine et justification du Profit; La Politique économique et les parasites sociaux. La Journée de huit heures*, Alcan. — Mémento. — **15 Mai** : Albert Thibaudet : *La République des professeurs*, Nouvelle Revue française. — Julien Benda : *La Trahison des clercs*, Grasset. — Lucien Romier : *Nations et Civilisation*, Kra. — Mémento. — **15 Juin** : Yves Guyot : *La Science économique et ses lois inductives*, Alfred Costes. — G. H. Bousquet : *Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre*, Payot. — Le même : *Introduction à l'étude du Manuel de Pareto*, Giard. — Lucien Deslinière : *Le Socialisme reconstructeur. Dans l'ornière marxiste. En France. En Russie. Pour en sortir*, France-édition — Mémento. — **15 Juillet** : André Thiers : *En présence de problèmes nouveaux*, Hachette. — **15 Août** : Emile Durkheim : *Le Socialisme. Sa définition. Ses débuts. La Doctrine Saint-Simonienne*, Alcan. — Jehan d'Ivray : *L'Aventure saint-simonienne et les femmes*, Alcan — André Liesse : *Stabilisation et Revalorisation*, Economistes français. — Mémento. — **1er Septembre** : Bertrand Nogaro : *La Vie économique, cours pratique d'économie politique*, Delagrave. — Roger Picard : *Le salaire et ses compléments : allocations familiales, assurances sociales*, Marcel Rivière. — Raphaël Dubois : *Lettres sur le Pacifisme scientifique et l'anticinèse*, Delpeuch. — Henri Sée : *Histoire de la Ligue des Droits de l'homme*, au siège de la Ligue, 10, rue de l'Université. — Mémento. — **1er Novembre** : Guy Grand : *L'Avenir de la Démocratie.* — André Liesse : *La loi du Logement.*

17 juillet 1928, Economiste français. — Divers : *Le Centenaire d'Hippolyte Taine*, Journal des Débats. — **15 Novembre** : André Siegfried : *Les Etats-Unis d'Amérique*, A. Colin. — André Philip : *Le Problème ouvrier aux Etats-Unis*, Alcan. — Silvio Trentin : *L'aventure italienne, légendes et réalités*, Presses Universitaires. — Mémento. — **15 Décembre** : Emile Vandervelde : *Psychologie du socialisme*. — *A propos de trois livres récents : Kautsky, Boukharine, H. de Man*, Bruxelles, Lamertin. — Lucien Romier : *La déprolétarisation des masses*, Liège et Paris, Giraudon. — Avesnes : *Le culte de l'Energie française*, Taillandier. — Jean Runner : *Les Droits politiques des indigènes des colonies*, Recueil Sirey. — Mémento.

THÉATRE

15 Janvier : *La Torche sous le boisseau*, pièce en 4 actes de Gabriele d'Annunzio, traduite par M. André Doderet, à la Comédie-Française. — **1er Février** : Courte remarque sur l'émotion esthétique et l'émotion vulgaire au théâtre. — *Orage mystique*, trois actes de M. François de Curel au théâtre des Arts. — *Le diable au corps*, 3 actes de MM. Robert de Flers et Francis de Croisset. — *Le cocu magnifique*, 3 actes de M. Fernand Crommelynck, à la Maison de l'Œuvre. — Mémento. — **15 Février** : *Vient de paraître*, 4 actes de M. Edouard Bourdet, au théâtre de la Michodière. — *Les Oiseaux*, d'Aristophane au théâtre de l'Atelier. — La Loïe Fuller. — **1er Mars** : *Une femme dans un lit*, 3 actes de MM. Yves Mirande et Gustave Quinson, au Palais-Royal. — *Zette*, 1 acte de M. Turpin, compagnie Athéna. — « L'incident de l'Atelier ». — **15 Mars** : Une lettre de M. André Gide. — *Œdipe et le Sphinx*, 3 actes de Joséphin Péladan, chez les Comédiens de la Croix-Nivert. — *En bordée*, 3 actes de MM. Pierre Veber et André Heuzé, à la Scala. — **1er Avril** : La critique dramatique; le centenaire d'Ibsen; celui « oublié » de J.-J. Weiss. — *Le Damné par manque de confiance*, de Tirso de Molina, adapté par M. Henri Ghéon, théâtre des Compagnons de Notre-Dame. — **15 Avril** : *Les fruits de l'amour*, 3 actes de M. Lucien Descaves, au théâtre des Arts. — M. Doumic passe sa lorgnette de critique théâtral de la *Revue des Deux Mondes*. — **1er Mai** : M. Bernstein parle d'Ibsen! — Représentations à Paris des pièces d'Ibsen : *Brand*, *Peer Gynt*, *L'ennemi du peuple*, *Maison de poupée*, *le Canard sauvage*, *Rosmersholm*, *Les revenants*, *Hedda Gabler*, *le Constructeur Solness*. — **15 Mai** : *Ma sœur et moi*, 3 actes de MM. Georges Berr et Louis Verneuil, à l'Athénée. — *La fin du jour*, un acte de Robert de Varey; *Le métier d'amant*, un acte de M. Edmond Sée; *Le quatrième*, un acte de M. Martial Piéchaud; *Kéroubinos*, un acte en vers de Gabriel Nigond, aux Français. — La *célèbre histoire*, trois actes de M. Saint-Georges de Bouhélier au théâtre des Mathurins. — **1er Juin** : *Alerte aux gaz... Paris*, 2 actes, quinze tableaux de MM. Bernard Denisane, Pierre Héricourt, A. Semenof, Georges Trioulet, au Théâtre d'Action Française. — A propos de l'abandon de *Cromwell* par la Comédie-Française : Hugo; ses drames. — A propos du *Trouble*, 3 actes de M. Maurice Rostand, au théâtre Fœmina; Edmond Rostand; son talent. — **15 Juin** : *Cris des cœurs*, spectacle en trois pièces *(sic)* de M. Jean-Victor Pellerin au studio des Champs-Elysées. — *La poudre d'or*, 3 actes de MM. René Trintzius et Amédée Valentin à la Comédie-Française. — *Le donneur de sang*, 3 actes de M. Luc Durtain, à l'Odéon. — **1er Juillet** : *Siegfried*, 4 actes de M. Jean Giraudoux à la Comédie des Champs-Elysées. — *L'Esclave*, 3 actes de M. Henry Bouyssou, au Théâtre du « Journal ». — Mémento. — **1er Octobre** : *Terminus*, 3 actes et 4 tableaux, par M. Henry Soumagne au théâtre de l'Avenue. — **15 Octobre** : *Napoléon IV*, 3 actes en vers de M. Maurice Rostand, à la Porte Saint-Martin. — *Le chemin de Buenos-Aires*, 4 actes de MM. Y.

d'Hanswick et Mass, d'après le livre de M Albert Londres, au Nouvel Ambigu. — 1er **Novembre** : *Les trois langages*, trois actes de M. André Charmel, au théâtre de l'Œuvre. — *Le Divorce*, trois actes de Regnard, *Dix filles dans un pré*, trois actes de M. Jean-Richard Bloch; Compagnie du studio de Genève au Studio des Champs-Elysées. — *A quoi penses-tu?* trois actes de M. Stève Passeur, à l'Atelier. — **15 Novembre** : *Topaze*, 4 actes de M. Marcel Pagnot, au Théâtre des Variétés. — *L'eau qui dort*, 4 actes, 5 tableaux de M. Henri Bancel, joués par la compagnie « la Grimace », théâtre de Grenelle. — *La Communion des Saints*, 3 actes, 9 tableaux, au théâtre des Arts. — *Votre Sourire*, 3 actes, de MM. André Birabeau et Georges Dolley, à l'Athénée. — *Quatuor*, 3 actes, de M. Antoine Bibesco, à la Potinière. — **1er Décembre** : *J'ai tué*, 3 actes de M. Léopold Marchand au théâtre Antoine. — La reprise du *Cadavre vivant*, de Tolstoï, au Théâtre des Arts. — *Eusèbe*, 6 tableaux de M. Henri Duvernois, au théâtre des Nouveautés. — **15 Décembre** : *Volpone*, pièce adaptée d'après Ben Jonson par MM. Stefan Zweig et Jules Romains.

VOYAGES

1er Janvier : André de Poncheville : *Le Chemin de Rome*, Bloud et Gay. — Anonyme : *Lettres des Iles Paradis*, traduction de Mme Marthe Coblentz, F. Rieder. — **1er Février** : Raymond Chevallier : *Au pied des volcans polaires*, F. Lanore, 48, rue d'Assas. — Kikou Yamata : *Le Shoji*, Stock. — **15 Mars** : Georges-G. Toudouze : *La Sicile, Ile d'or, Ile de feu*, Berger-Levrault. — Emmanuel Bove : *Bécon-les-Bruyères*, Emile-Paul frères. — **1er Avril** : Le père Huc : 1. *Dans la Tartarie*; 2. *Dans le Thibet*, Plon. — Robert Redslob : *Sur les confins de l'Europe et de l'Orient*, Berger-Levrault. — **1er Juin** : Ernest Renan : *Italie-Norvège*, Edition Montaigne. — André Maurois : *Rouen*, Emile-Paul frères. — Max et Alex Fischer : *Venise*, Flammarion. — **1er Août** : Ch.-Th. Féret, André Lebey, Edmond Spalikowski et divers écrivains régionaux : *Normandie et Normands d'aujourd'hui*, Albin Michel. — Pierre Mac Orlan : *La Seine*, Editions Pierre Lafitte. — **15 Août** : François de Tessan : *Le Japon mort et vif*, Editions Baudinière. — Georges Pezard : *En suivant le soleil*, Alphonse Lemerre. — **15 Octobre** : Léon Riotor : *La Nouvelle Autriche*, éditions Pierre Roger. — Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil : *La Croisière noire*, Librairie Plon. — **15 Novembre** : Roland Dorgelès : *La Caravane sans chameaux*, Albin Michel. — Ferdinand Antoni Ossendowski : *Le Maroc enflammé*, Flammarion. — **1er Décembre** : Andrée Viollis : *Seule en Russie*, Librairie Gallimard, rue de Grenelle. — Kikou Yamata : *Le Shoji*.

EDITIONS DV MERCVRE DE F

Registre

BIBLIOTHÈ

Collection sur beau papier (c

OEU

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs........................ 1 vol.
II. *Civilisation.............................. 1 vol.
III. *La Possession du Monde.................. 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite............................ 1 vol.
II. *L'Immoraliste................................ 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg Couleurs.... 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques....... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres.................. 1 vol.
II. *L'Homme intérieur. Derniers vers....... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc. .... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis.................................... 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses.................................... 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle...................... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle........... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune.. 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes)... .... 1 vol.

III. *Moralités Lég
IV. *Lettres I (188
AUBRY........
V. *Lettres II (188

LOU

I. Poèmes. Chan
Sacra)........
II. *Orphica. Ep
Méditations
l'une à l'aut

MAU

I. *Le Trésor de
II. *La Sageses e

I. *Les Syrtes.
sionné. En
phile et Syl
II. *Les Stances.

H
d

I. Les Médailles
II. La Sandale ai
III. *Les Jeux rust
IV. *Les Lendema
Sonnets....
V. *Poésies divers
ques. Tel qu

A

*Vers et Proses. Te
et les premières édit
BERRICHON. Po
CLAUDEL ......

GEO

I. *La Jeunesse
ce...........
II. *Les Vies enclo
sieurs poèmes.

A

I. *Au Jardin de
mes ....
II. *Le Chariot d'o
Flancs du Vase
III. *Contes. Polypl

Il a été tiré des ouvrages marqués d'u

, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

Seine 80.493

E CHOISIE

(3,5), à 25 francs le volume

DE :

.... 1 vol.
iction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

NNEL

t de Toscane (*Carmina*
.... 1 vol.
Élégies chrétiennes.
s (*Carmina sacra*). De
.... 1 vol.

LINCK

.... 1 vol.
.... 1 vol.

S

es. Le Pèlerin pas-
isage. Sylves. Éry-
s................ 1 vol.
.... 1 vol.

NIER

çaise

Cité des eaux. 1 vol.
des heures.. 1 vol.
as............ 1 vol.
ient. Sites. Episode.
.... 1 vol.
nciens et romanes-
.... 1 vol.

AUD

les manuscrits originaux
re et annotés par Paterne
ivés. Préface de Paul
.... 1 vol.

BACH

Règne du silen-
.... 1 vol.
r du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

IN

menté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
onie héroïque. Aux
.... 1 vol.
s inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège................ 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria................ 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques................ 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques................ 1 vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*................ 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse................ 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie................ 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route................ 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes................ 1 vol.
V. *Les Rythmes souverains. Les flammes hautes................ 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis................ 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza................ 1 vol.
III. *L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortones La Rose au flot. L'Amour sacré................ 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future................ 1 vol.
I. *Contes cruels................ 1 vol.
. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels................ 1 vol.
IV. *Axel................ 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril................ 1 vol.
VI. *Histoires insolites................ 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.
VIII *Morgane Elën................ 1 vol.
IX. *Isis................ 1 vol.

exemplaires sur papier pur fil à 60 fr

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18. .... 12 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18.......................... 12 »
D'un Pays lointain. Volume in-18.......................... 12 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18.......................... 12 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18.......................... 12 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18......... 12 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Volume in-18.............. 12 »
Sixtine. Volume in-18.......................... 12 »
Histoires magiques. Volume in-18.......................... 12 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes, Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume.......................... 12 »
La Culture des Idées. Volume in-18.......................... 12 »
Le Chemin de velours. Volume in-18.......................... 12 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18......... 12 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18.... 12 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18.... 12 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18.. .... 12 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 12 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 12 »
Le Problème du Style. Volume in-18.......................... 12 »
Promenades Littéraires. 7 Volumes in-18 à.......................... 12 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse Volume in-16.......... 25
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18.... 12 »
Pendant la Guerre. Volume in-16.......................... 12 »
Lettres à l'Amazone. Volume in-16.......................... 12 »
Lettres intimes à l'Amazone. Volume écu in-8............... .... 15 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16.......................... 10 5
Lettres à Sixtine. Volume in-16.......................... 12 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-8. 15 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18....... 12 »
Promenades Philosophiques. 3 Volumes in-18 à.................. 12 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18.......................... 12 »

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18.......................... 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16.............. 2 5

Bons de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris

n vue de l'organisation de cette Exposition, le *Crédit Foncier de France*, avec l'ap-de tous les grands Etablissements de Crédit de la Métropole et des Colonies, procède mission de 2.300.000 Bons de 60 francs.

es Bons donneront droit, chacun, à 20 tickets d'entrée (d'une valeur de 3 fr. par et); ils permettront d'effectuer — durant la durée de l'Exposition — des parcours à réduits sur les grands Réseaux de Chemins de fer, ainsi que sur les lignes des-ies par les principales Compagnies maritimes ou aériennes. Le porteur de Bon éficiera en outre d'une réduction de 25 o/o dans les spectacles à l'intérieur de l'Expo-n.

'autre part, les Bons participeront à 12 tirages comprenant 2.136 lots (dont 12 de illion, 12 lots de 500.000 fr., 36 lots de 100.000 fr.) pour un total de 24.264.000 fr. tirages, ainsi que le paiement des lots, seront assurés par le *Crédit Foncier de nce. Les lots ne supporteront aucun impôt.*

a souscription sera ouverte le 26 novembre ; elle sera close dès que la totalité des s aura été souscrite.

es souscriptions sont reçues au *Crédit Foncier de France*, et dans tous les princi-x Etablissements de Crédit, ainsi que dans toutes leurs Agences et Succursales.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

L'assemblée générale ordinaire du 15 novembre 1928

es actionnaires se sont réunis en assemblée générale ordinaire annuelle le 15 novem-dernier, sous la présidence de M. André Luquet, président du Conseil d'adminis-ion.

cette assemblée, 71.282 actions étaient présentes ou représentées.

es comptes qui ont été présentés pour l'exercice clos le 30 juin 1928 laissent appa-re un bénéfice net de 10 millions 558.861 fr. contre 9.550.388 fr. pour le précédent rcice.

e dividende a été maintenu à 40 fr. payable sous déduction des impôts à partir du décembre.

e la lecture des rapports, il ressort que l'amélioration générale, signalée l'an der-, a persisté au cours de l'exercice sous revue.

'examen des divers postes du bilan permet de constater un accroissement général de tivité sociale et le maintien de l'extrême liquidité de l'actif.

uitus a été donné à la succession de M. Walter Berry.

outes les résolutions proposées par le Conseil ont été votées à l'unanimité.

Pourquoi il faut souscrire à l'Emprunt municipal

epuis le mardi 4 décembre est ouverte la souscription au nouvel emprunt munici-5 o/o.

appelons sommairement que cet emprunt, d'un montant nominal de 350 millions francs, est réalisé par l'émission d'obligations du type 5 o/o, net d'impôts présents uturs sur le revenu et sur la prime de remboursement.

a valeur nominale des obligations sera de 1.000 francs.

e taux d'émission a été fixé à 950 francs.

'amortissement aura lieu par voie de remboursement au pair au moyen de 48 tirages sort s'échelonnant de 1931 à 1978.

'objet de cet emprunt intéresse au plus haut point l'avenir et la prospérité de Paris, sque son produit doit être affecté à la construction de maisons d'habitation à bon rché et à la continuation de lignes métropolitaines en construction.

a plus-value des nouvelles obligations municipales ne saurait faire de doute, car la sse du loyer de l'argent constatée depuis quelque temps doit automatiquement pro-uer une hausse des valeurs à revenu fixe dont ne manqueront pas de profiter les veaux titres de l'emprunt municipal.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr.50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS, 259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — *Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.